



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



LA
RELIGION DU BON SENS

SAINT-AMAND (CHER).—IMPRIMERIE DE DESTENAY

Rue Lafayette, 70, place Mont-Rond

LA
RELIGION DU BON SENS

POUR SERVIR
D'EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE
A LA DOCTRINE
DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM

PAR
ÉDOUARD RICHER

Si vous savez ces choses, vous
êtes heureux, pourvu que vous les
fassiez. — Jean, XIII. 47.

SECONDE ÉDITION.

SAINT-AMAND (CHER)
A la Librairie de LA NOUVELLE JÉRUSALEM, chez Porte, libraire.
PARIS
M. MINOT, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 58.
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE, RUE DE LILLE, 49.
LONDRES
SWEDENBORG SOCIETY, 36, BLOOMSBURY STREET, OXFORD STREET.
NEW-YORK
NEW CHURCH BOOK-ROOM, 346, BROADWAY.

1860

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Ce qui empêche la Religion révélée de devenir la Religion du Bon Sens, c'est qu'on la présente comme une chose mystérieuse au-dessus de l'entendement humain, et par conséquent sans théorie. Les uns veulent qu'on y croie sans se l'expliquer en aucune manière; les autres veulent qu'on se borne à recevoir les explications qui en sont données par un tribunal qui juge sans appel et qui interdit l'examen et la révision. Dans ces deux cas, il y a lutte entre la raison, dont la liberté est l'essence même, et la foi, de laquelle on exige une soumission entière. Pour que la Religion devienne l'aliment des esprits, il faut que la foi soit indépendante comme la pensée; il faut qu'elle soit libre pour que son adhésion soit volontaire; il faut, enfin, qu'elle devienne science et amour tout à la fois.

La foi religieuse doit s'acquérir, comme toutes les notions possibles, par l'exercice de l'entendement, et le bon sens universel demande une Religion expliquée par la raison. Personne, dans quelque communion que ce soit, n'a tenté de soumettre le Livre Saint dans sa totalité à une exégèse qui ne se dément jamais. On sent, néanmoins, que sans l'explication du sens spirituel qu'elle renferme nécessairement, la Bible, mise entre les mains du peuple pour la plus grande édification de tous, devient un objet de scandale. Personne n'a osé non plus jusqu'ici soumettre les faits de l'ordre spirituel à une théorie philosophique dont la raison la plus rigoureuse avoue les principes. Et pourtant,

sans cette théorie, les choses divines qui sont du domaine de la Religion, étant considérées comme des notions arbitraires et hors du cercle des connaissances humaines, sont dédaignées des philosophes de bonne foi, et tournées en ridicule par les incrédules. Le but de cet écrit est donc d'étudier la Religion et l'Écriture comme on étudie tous les jours l'ordre de l'univers et les merveilles du cœur humain, c'est-à-dire, à l'aide d'une doctrine. Il n'y a point de science possible sans théorie, il n'y a pas non plus de Religion sans doctrine. La théorie est du ressort de l'entendement le plus libre; nous ne pensons pas qu'il en soit autrement de la doctrine religieuse. L'examen, loin d'être interdit chez toutes deux, est ce qui donne à l'une et à l'autre la garantie dont elles ont besoin. Si les bases de la doctrine qu'on offre ici au public comme la seule qui puisse conduire l'entendement à acquiescer à la vérité religieuse sont admises, la doctrine sera nécessairement prouvée par elles.

Si, après avoir lu l'exposition sommaire et souvent familière de cette doctrine, on désire étudier sérieusement les théories philosophiques qui l'établissent, examiner les preuves savantes qui la confirment, se rendre compte, en un mot, des faits qui la sanctionnent, on trouvera ces détails exposés dans un ouvrage auquel ce volume ne sert, en quelque sorte, que d'exposé préliminaire.

La Religion du Bon Sens a été publiée à Nantes par l'Auteur en 1832. En tête de l'Édition se trouve un *Prospectus* de l'Ouvrage dont il vient d'être parlé dans cet *Avant-Propos*. Voici ce *Prospectus* :

DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM

PAR M. ÉDOUARD RICHER.

A l'époque remarquable où est arrivée la société européenne, on veut une théorie qui fonde sur une base solide le droit public devenu la garantie commune; la philosophie, l'objet de la recherche de plusieurs; la religion, le besoin de tous. On veut des résultats, pour ainsi dire, matériels, qui fassent entrer cette théorie dans la vie pratique; on veut, dans l'exposé de la vérité, des principes raisonnés, des applications positives et usuelles; et, par dessus tout, de l'impartialité, de l'universalité et de la tolérance. La philosophie, exposée dans cet écrit, paraît répondre à tous ces besoins. Le passé ne satisfait plus personne : sur les débris des opinions écroulées et des croyances combattues, il doit y avoir quelque chose que le dédain et la proscription n'ont pas atteint. Nos penseurs n'ont pas épuisé toutes les utopies. Au-delà de la doctrine que proclament les rédacteurs de l'*Avenir*, il peut, sans doute, y avoir une religion plus vaste; la théorie dont le *Globe* s'est fait l'apôtre ne comprend pas tous les modes d'association. Après les hypothèses ultramontaines et saint-simoniennes* il doit être permis de présenter une hypothèse plus universelle, non moins rigoureuse et plus applicable peut-être.

Une fraction de la société en Europe et aux États-Unis rattache à cette doctrine, ou plutôt à cette reli-

* En 1832, le Saint-Simonisme était encore en vogue; on ne doit donc pas s'étonner s'il en est souvent question dans les ouvrages d'Éd. Richer.

gion, son espérance et ses devoirs. Nous pensons que les lecteurs de toutes les classes verront avec intérêt l'exposition d'une philosophie devenue déjà institution. D'ailleurs, dans la république des lettres, dans cette assemblée générale de tous les hommes sincères, où chacun vient produire son mandat, pourquoi refuserait-on d'accueillir celui d'une nouvelle corporation religieuse ? Personne, jusqu'à présent en France, n'a discuté les titres sur lesquels elle se fonde, personne n'a énuméré les preuves des vérités qu'elle avance, et exposé les résultats positifs et les applications nombreuses qu'elle offre à la vie civile et domestique.

Cet ouvrage, sous plusieurs rapports, répond aux besoins les plus pressants du moment. En effet, dans le vide complet de tout sentiment religieux, on en cherche un qui satisfasse les exigences de la raison ; dans le défaut général de croyance immatérielle chez une génération portée vers l'industrialisme, on exige une foi qui s'accorde avec le réel, et qui remplisse le but vainement cherché des *utilitaires* ; dans la perplexité fatigante de la philosophie éclectique, on demande une théorie évidente, qui dispense d'un choix subtil entre des vraisemblances.

Cet écrit remplit également une lacune dans nos bibliothèques. La *Nouvelle Jérusalem* n'est connue que par les volumineux ouvrages de Swedenborg, publiés au milieu de l'effervescence irrégulière du XVIII^e siècle, et paralysés, en quelque sorte, par nos troubles politiques. Aucun homme impartial n'a pris la défense de ces livres, ou n'en a discuté les principes

devant la dédaigneuse littérature, qui les a laissés dans l'oubli, ou devant la philosophie hostile ou irréflechie, qui les a prématurément condamnés. Ce travail manquait donc tout à fait; il était nécessaire de justifier des assertions, et de résumer des opinions qui jusqu'ici n'avaient pas eu de rapporteur.

L'Europe éclairée attend qu'on lui rende compte de la mission religieuse d'un homme que la science compta parmi ses plus beaux génies. Le temps présent est celui qu'il a le premier signalé comme une Ère Nouvelle : il nous appartient donc d'offrir à l'époque le tribut des enseignements qu'il a rassemblés pour elle.

Ce PROSPECTUS ajoute que l'Ouvrage sera imprimé à Nantes sous les yeux de l'Auteur; mais peu de temps après, le 21 Janvier 1834, Éd. Richer quitta ce monde, et ce fut M. L.-F. de Tollenare, auquel il avait remis ses manuscrits, qui édita les vol. II à VIII.

Le Journal de Nantes, *Le Breton*, dans son N° du 21 Janvier 1834, contient sur Éd. Richer l'Article nécrologique suivant :

M. Édouard Richer, que d'immenses travaux littéraires et scientifiques, que d'admirables qualités de l'âme, recommandaient à l'estime publique, est mort ce matin à Nantes. — C'était un de ces écrivains de conscience et d'enthousiasme, peu commun de nos jours, qui donnent leur vie à la recherche de la vérité et que la foule n'apprécie qu'après de longues années, parce qu'ils sont toujours en avant de leur siècle. Celui-là, du moins, est mort avec la satisfaction d'avoir eu des amis qui l'ont compris et aimé à la fois. Nul au monde n'était plus digne de cette tendre affection que

ne prodiguent point ceux qui la sentent le plus. — Homme de bien, dans toute l'acception du mot, il meurt sans laisser après lui un seul ennemi, et cependant c'était aussi un homme de génie, mais qui ne connaissait rien de ces petites passions qui fomentent la haine ou excitent la jalousie, et dont ne se garantissent pas toujours les esprits les plus élevés. — Dans un autre temps, toute notre population se fût rassemblée pour rendre un dernier hommage à M. Richer ; mais, aujourd'hui, nos dissentiments politiques nous absorbent, et celui dont le cœur était rempli de pensées trop hautes pour y prendre part, meurt entouré seulement de ses amis, dans la cité qui pouvait le proclamer son plus vertueux citoyen.

En attendant que quelque ami de M. Éd. Richer nous donne une notice sur sa vie et ses ouvrages*, nous croyons pouvoir publier la note suivante qu'il adressait lui-même, en 1828, à l'un des collaborateurs de la *Biographie des contemporains*, et qui est empreinte de tout le caractère de simplicité de l'Auteur :

« Nantes, le 28 octobre 1828.

» Monsieur,

» Il me répugnait beaucoup de vous transmettre les détails que vous me demandez sur mon compte. Je ne crois pas mériter une mention dans votre ouvrage ; en second lieu, je pense que les Biographies contem-

* Édouard Richer compte déjà trois biographes. — Mémoires sur la vie et sur les Ouvrages d'Éd. Richer par F. Piet, vol. in-8° de 350 pages. — Notice sur Éd. Richer par le Pseudonyme Lidener. — Notice sur Éd. Richer par Émile Souvestre.

poraines sont toujours suspectes. Les hommes qui y trouvent place sont de pauvres victimes sacrifiées à la curiosité publique. Je n'ai aucun droit à cela. Je ne mérite ni les éloges complaisants d'un ami ni les critiques dont quelques personnes voudraient me gratifier. On critique ce qui a quelque importance, et je n'en mérite aucune.

» comme je crains, néanmoins, que, trop prévenu en faveur de ma mince importance, vous me fassiez les honneurs de ma biographie, je vous transmets les détails suivants, qui vous serviront à corriger les erreurs qui pourraient se glisser dans mon article.

» Richer (Édouard), né à Noirmoutier, département de la Vendée, le 12 juin 1792. — Son père, François Richer, commandant de la garde nationale, fut tué l'année suivante, lors de la prise de cette Ile par l'armée de Charette. Cette circonstance valut à l'enfant une place gratuite au Prytanée militaire établi à St-Cyr. Ce fut dans cette école que M. Édouard Richer fit ses études. Il les acheva à Paris en 1808. A cette époque, il se retira dans son pays, où il se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la littérature. Sa faible santé l'ayant toujours éloigné de quelque fonction et de quelque état que ce soit, l'étude a pris tous ses instants. A la littérature a succédé la philosophie, qui l'occupe exclusivement aujourd'hui.

» Il est auteur des ouvrages suivants :

» *Victor et Amélie*, poëme. — 1816. In-18.

» Le même ouvrage (seconde édition) suivi de poésies diverses. — Nantes, 1817. In-18.

» *Essai sur l'origine des constellations anciennes.* — Nantes, 1818. In-8°.

» *De la Philosophie religieuse et morale considérée dans ses rapports avec les lumières.* — Nantes, 1821. In-8°.

» *Histoire de la Bretagne.* — Nantes, 1822. Un volume in-4°.

» *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure.* — Nantes, 1823. Un vol. in-4°.

» Plusieurs extraits de cet Ouvrage ont été réimprimés et publiés séparément, entr'autres le *Voyage à la Trappe de Melleray* (5^e édition); le *Voyage à Clisson* (6^e édition); le *Voyage sur l'Erdre*; le *Voyage à Paimbœuf*, etc.

» *Les Cosmopolites et le Pêcheur*, sous le nom de *Mériadec.* — Nantes, 1825. In-12.

» *Mes pensées.* — Nantes, 1825. In-12.

» *Le mot de l'Énigme.* — Paris, 1826. In-8°.

» *Des guérisons opérées par Madame de St-Amour.* — Nantes, 1827. In-8°.

» Tels sont, monsieur, les renseignements auxquels je me borne; ils sont, comme vous le voyez, plutôt bibliographiques que biographiques.

» Agréez, etc.

» ÉDOUARD RICHER. »



LA
RELIGION DU BON SENS

PREMIER ENTRETEN.

DOUTES RELIGIEUX. — RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

Maitre Tessier était le notaire le plus instruit de l'une de nos petites villes de l'Ouest. Grâce à son activité et à son économie, il était parvenu à se faire une assez jolie fortune; il pouvait vivre désormais du seul produit de ses épargnes sans travailler; mais, rempli de bon sens, maître Tessier savait que ce qui fait la richesse, c'est la modération; et qu'on n'a jamais assez, quand on a plus de désirs dans la tête que d'écus dans la poche; en conséquence, pour se mettre à l'abri de ces désirs qui tourmentent l'homme oisif, il continuait de s'occuper, comme s'il eût eu sa fortune à faire. Il avait pour principe que l'aisance ne donne jamais le privilège d'être paresseux; une autre de ses maximes était qu'un homme instruit dans sa profession est coupable envers la société, s'il se re-

tire précisément au moment où son expérience est le plus utile.

Ces sages maximes, autant que son exemple et ses mœurs, faisaient du notaire l'oracle de tout le canton ; on se réglait sur lui, et ses conseils étaient suivis avec la plus grande déférence. Tout le monde le citait avec éloges ; lui seul ne se trouvait pas en paix avec sa conscience. Des lectures nombreuses, faites sans discernement, avaient jeté dans son esprit des doutes sur la religion qu'il n'avait pas ouvertement rejetée, mais dont il était loin d'être convaincu. Plusieurs fois, il avait essayé de l'adopter franchement et avec la foi du charbonnier ; mais, après les tentatives d'un esprit soumis, la curiosité qui lui était naturelle était excitée par de nouvelles lectures, et tout était remis en question comme auparavant. Sa bibliothèque était composée en grande partie des auteurs qui avaient porté les coups les plus terribles au Christianisme. Voltaire et Bolingbroke, Rousseau et Saint-Lambert, Boulanger et Dupuis, avaient été lus et médités par lui avec toute l'attention dont il était capable. Sa Bible était chargée de notes marginales qui attestaient une érudition qu'on n'aurait pas cru trouver chez un homme enterré jusqu'au cou dans des actes. Son père lui avait fait donner une assez bonne éducation dans une grande ville ; il lisait encore passablement ses auteurs classiques ; après le curé, c'était le seul homme de la paroisse qui sût un peu parler latin, et qui comprit, par conséquent, les paroles du saint sacrifice offert pour tous.

Cette circonstance l'amusait beaucoup, et souvent en faisant, avec le curé, sa partie de cartes, il lui citait les paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Comment » celui qui est du simple peuple dira-t-il *amen* à ton » action de grâces, s'il ne sait ce que tu as dit ? » Allons, lui disait le pasteur, vous êtes un mauvais plaisant, maître Tessier, vous finirez par être un jour rejeté du giron de l'Église.

En devenant époux et père, le notaire fut bien aise d'inculquer à sa femme et à son fils des sentiments qu'il avait rejetés pour lui-même. Il s'ensuivit un nouvel examen, plus approfondi et peut-être plus impartial que tous les autres. L'âge des passions étant passé pour lui, il ne fut pas longtemps à reconnaître que l'état naturel au cœur humain est celui de la croyance. L'état d'incertitude lui parut une anomalie, un trouble apporté à la loi première par un aveugle amour de nous-mêmes. A mesure qu'il devenait plus désintéressé, il s'apercevait en même temps qu'il était plus porté aux sentiments pieux et tendres : plusieurs années s'étaient écoulées dans des études et des méditations nouvelles ; les livres à la mode lui étaient passés entre les mains. *Le Génie du Christianisme*, les *Soirées de Saint-Petersbourg* n'y purent rien faire ; il vit dans Châteaubriand un poète qui ornait l'intérieur du vase sans rendre plus supportable la liqueur qu'il ne pouvait avaler ; M. de Maistre, avec sa *Théorie des sacrifices*, le rendit moins porté que jamais à s'agenouiller aux autels d'un Dieu qui aimait à voir cou-

ler le sang des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à cette incertitude si contraire à ses inclinations, il résolut d'en finir et d'aller consulter les hommes les plus capables de l'éclairer sur cette matière.

N'ayant envie de se faire ni Juif, ni Mahométan, maître Tessier choisit entre les deux seules Communions qui se partagent la Chrétienté, je veux dire les Romains et les Réformés. Il s'adressa donc aux docteurs les plus instruits de ces deux religions. Les Romains lui répondirent que l'autorité de l'église avait décidé pour tout le monde, et par conséquent pour chacun en particulier, et qu'il fallait croire ou rejeter en matière religieuse, et qu'il ferait bien de s'en tenir à la Bible expliquée par son curé, de peur de tomber dans l'hérésie. Les Réformés lui dirent que chacun pouvait penser ce qu'il voulait des énigmes de la Bible. Maître Tessier, qui n'en pensait rien du tout de raisonnable, et qui aurait désiré des explications vraisemblables, se trouva fort au dépourvu après une pareille réponse ; il eut beau dire que l'intelligence ne lui avait pas été donnée pour rester sans aliments, et que le livre de Dieu devait être la nourriture de son esprit, on lui prouva clair comme le jour qu'en matière de foi l'homme est dans une cécité complète, et que le salut dépend d'une foi aveugle et absolue dans les mérites de notre Seigneur. Maître Tessier ne savait où se prendre dans de pareilles doctrines ; autant valait lui dire de ne pas penser, que de l'obliger à croire

sans lui permettre de faire ces questions qu'il agitait sans cesse dans son esprit, et qu'il aimait tant à adresser aux autres. Il aurait perdu tout espoir sans une circonstance imprévue : au milieu du triomphe apparent de la société jésuitique et des railleries d'une génération incrédule, qui se riait de ce qu'elle appelait la génération ignorante, il s'éleva tout à coup en France une société d'enthousiastes qui, ayant le bien public pour but, se présentèrent comme les apôtres d'une religion plus éclairée et plus épurée qu'aucune des précédentes. Ces prôneurs d'une institution nouvelle étaient les disciples de *Saint-Simon*.

Au moment de prendre sa canne et ses bottes pour aller les consulter, maître Tessier hésita, se frotta le front à plusieurs reprises, et s'entretient de cette manière avec sa conscience : « Ainsi, je vais tout à fait abandonner la religion de mes pères ! mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'abandonne, en effet ? J'ai cessé d'être chrétien véritable, du moment que j'ai oublié les devoirs que ce titre impose : on dira que je fais une apostasie. Apostasie ! Ce mot-là est bien dur ! Y a-t-il apostasie réelle, du moment que je cherche au contraire à renouer avec Dieu des rapports interrompus par ma faute ? Non, certainement : c'est une conversion véritable. Faut-il craindre de déplaire à Dieu en cherchant les moyens de retourner à lui ? ou bien dois-je rester, comme par le passé, chrétien de bouche et apostat de cœur ? Lequel sera le plus agréable à Dieu, une foi extérieure reçue par héritage, et

dont je ris au fond de l'âme, ou bien une foi vivante, qui sera descendue en moi à la suite de l'examen impartial ? Il n'y a pas à balancer. Qu'importe ce que je parais être : c'est ce que je suis en effet que Dieu approuve ou condamne ; or, bien certainement, il n'approuve pas mes doutes et mes sarcasmes. Et puis ce mot-là, la religion de nos pères, s'applique à tous les cultes possibles : ce n'est pas une preuve de leur vérité, et c'est la vérité que je cherche. Les Juifs, convertis par les apôtres, ont abandonné la religion de leurs pères, et ils ont bien fait. Que dirait un missionnaire chrétien à un mahométan, si celui-ci alléguait la religion de ses pères ? Il lui dirait sans doute : Examinez la mienne. Laissez-moi donc aussi examiner celle de Saint-Simon. On me dit que j'ai eu le bonheur de naître dans une communion qui est la vérité même : je veux bien le croire ; mais comme chaque communion a cette prétention-là, il faut bien nécessairement que je choisisse entr'elles. Les philosophes ont détruit ma croyance, vous ne répondez rien à leurs critiques ; il faut donc que je cherche ailleurs pour trouver la lumière. Si, après avoir étudié, je n'ai plus d'incertitudes, si je deviens meilleur, Dieu sans doute ne me punira pas d'avoir substitué dans mon esprit les louanges de son saint nom aux ironies amères de mon ancienne incrédulité ; il ne verra pas d'un œil courroucé, je m'imagine, l'homme devenu vertueux par principe ; c'était l'incrédule, l'hypocrite, ou le mauvais plaisant, qu'il devait voir avec

peine. Je lui dirai : Mon père, voilà un enfant égaré qui cherche à revenir à toi ; je n'avais plus de religion, plus de moyen de communiquer avec le ciel, j'ai cherché à dissiper les nuages qui offusquaient mon esprit, afin de ne pas éprouver de doute ou de distraction en me prosternant à tes pieds ; avec les aliments de mon enfance, j'étais tiède dans ma croyance, et c'est la tiède qui est vomie de ta bouche. Non, non, si je lui fais cette prière-là, Dieu ne pourra me rejeter de son sein. Rester dans ma foi ancienne, ce serait me tenir éloigné de Dieu toute la vie ; chercher la vérité ailleurs, ce n'est pas interrompre mes rapports avec lui, c'est chercher à m'identifier plus complètement avec son essence.

Rassuré par ce long monologue, le notaire se rendit à la ville voisine, où les Saint-Simoniens venaient d'envoyer une mission. Il n'était bruit dans le pays que de ces prédicateurs sans rabat, et maître Tessier crut, sur la foi publique, avoir trouvé ce qu'il lui fallait. Voilà des théologiens, dit-il, qui vont répondre à toutes mes questions. Et, là-dessus, il se prépara à leur demander une audience, qu'il obtint facilement. La première question roula sur la Bible, à laquelle les missionnaires ne répondirent rien autre chose, si ce n'est qu'ils s'en occuperaient plus tard. Il leur demanda ensuite ce qu'il fallait penser de Dieu et de l'âme humaine ; la question resta encore sans réponse précise. Maître Tessier, qui voulait qu'on détruisit ses doutes, revint avec des incertitudes plus cruelles en-

core que celles qui l'avaient tourmenté jusque là. Il voulait qu'on lui expliquât les miracles de l'Évangile, le sens caché des mystères chrétiens, le but des sacrements : rien de tout cela n'était éclairci à ses yeux.

« Oh ! dit-il, ce n'est pas là la Religion du bon sens, c'est un système philosophique, et rien de plus. On y veut lier les hommes entre eux ; et je veux, moi, une religion qui lie l'homme à Dieu. C'est comme cela, je m'imagine, que tout le monde entend la chose. Quand l'union avec Dieu sera opérée franchement, celle qui doit avoir lieu avec le prochain ne tardera pas à s'ensuivre. Je ne vois ni le commencement ni la fin de cette religion. Le commencement, à mes yeux, est une notion nette et précise de la divinité, telle que l'entendement peut la recevoir ; la fin est une idée de l'âme humaine et de sa destination future. Je n'aime pas, moi, qu'on l'emprisonne seulement dans la vie ; cette vie nous a été donnée sans doute pour nous rendre utiles à nos frères, ce n'est que de cette manière que nous gagnerons l'autre ; mais il me faut de plus fortes garanties que celles que me donnent ces Messieurs : la révélation de Saint-Simon, disent-ils ; diable ! mais c'est un mystère de plus pour moi, c'est bien loin de m'expliquer les autres ! Je ne parle pas de leurs attaques contre la propriété ; il me semble en gros qu'un père n'aura guère de courage pour travailler, quand il saura que le fruit de ses sueurs ne profitera pas à son fils : je crois que c'est là détruire l'émulation. En second lieu, qui rétribuera chacun

selon ses œuvres ? Je crois que ce n'est que là-haut qu'il en sera ainsi, parce que c'est le bon Dieu qui jugera. Sur la terre, ce seront des hommes qui feront cet office, et je ne pense pas du tout que les plateaux de la balance soient toujours égaux. Se fasse Saint-Simonien qui voudra, ce n'est pas moi qui suis tenté d'entrer dans ce couvent-là. »

En disant ces mots, maître Tessier reprit le chemin de sa petite ville, désespérant, puisque les Saint-Simoniens avaient échoué, de rencontrer jamais personne qui pût répondre à ses questions. Il aurait voulu trouver quelqu'un capable d'entrer en discussion avec lui sur les trois religions qu'il n'avait pu adopter. Jusqu'à ce qu'il en eût causé avec ce quelqu'un-là, il éprouvait certains remords qui lui disaient qu'il pourrait bien avoir rejeté trop légèrement des matières qui lui étaient étrangères ; mais où rencontrer un homme de bonne foi qui fût chrétien sincère, critique impartial, philosophe judicieux, et cela, sans être ni Romain, ni Réformé, ni Saint-Simonien ? Le notaire ne voyait pas de possibilité d'entrer dans le Christianisme, à moins que ce ne fût par l'une de ces trois portes-là.

Il avait pour voisin un M. Lanoue, qui, dans le monde savant de la province, jouissait de l'estime que maître Tessier avait gagnée dans la petite ville. C'était un philosophe qui, après s'être occupé autrefois des sciences naturelles, d'histoire et de littérature, consacrait tous ses instants à l'étude plus intéressante de

la religion. Il passait une partie de la belle saison dans une campagne voisine de la petite ville qu'habitait le notaire. Toutes les idées de sa vie avaient eu un but principal, celui de trouver les moyens les plus convenables pour instruire promptement la jeunesse. Il aimait à donner une éducation gratuite à quelques enfants du voisinage; en peu de temps il rendait ses élèves capables de procéder pour ainsi dire à leur propre éducation. M. Lanoue croyait qu'il s'agissait seulement de faire aimer à l'élève la science qu'on désirait lui inculquer; l'amour donne le désir de s'instruire, et le maître n'a plus, quand ce but est atteint, qu'à donner une réponse précise et claire à chacune des questions de l'enfant.

Maitre Tessier avait un fils de douze ans, rempli des plus heureuses dispositions, et auquel M. Lanoue avait consacré quelques soins. Le notaire s'aperçut bientôt, d'après les progrès de son fils, de la haute capacité et de l'instruction aussi solide qu'étendue du philosophe. Sa méthode d'instruire les gens par des réponses nettes et précises lui fit un plaisir extrême. Sa surprise et sa joie furent au comble, surtout quand il acquit l'assurance qu'avec toute sa science, M. Lanoue était l'homme le plus sincèrement et le plus profondément pénétré des vérités du Christianisme. Quelques-uns disaient que c'était un novateur, d'autres allaient jusqu'à le qualifier d'*illuminé*. Maitre Tessier était trop indifférent pour toutes les dénominations, pour qu'il ne se rendit pas à l'évidence, de quelque côté

qu'elle lui vint. « Si c'est la vérité que possède cet homme, disait-il, peu m'importe les calomnies des partis, les désignations outrageantes de l'intolérance. Quand tout le monde est dans l'erreur, la vérité alors paraît nouvelle; c'est un titre d'honneur pour le novateur qui la proclame; ce n'est point un outrage. S'il est illuminé de la lumière divine, ma foi! j'envie son sort. Je ne vois pas du tout qu'il y ait là matière à le blâmer. Ne jugeons point des choses par l'étiquette du sac. S'en rapporter aux ouï-dire et aux noms décrédités, c'est le moyen de ne jamais rencontrer la vérité; s'en approcher avec prévention, suffit pour ne pas la reconnaître. Pour moi, qui n'en ai point, j'irais demander l'instruction à un Quaker, à un Morave; je ne dois donc pas balancer à la chercher chez mon voisin. Je me rappelle avoir lu dans les psaumes de David qu'il faut être illuminé de cœur, et saint Paul recommande quelque part aux premiers fidèles de ne pas être des enfants en intelligence, mais des hommes faits. »

Dès ce moment, il n'y eut plus de repos pour maître Tessier. Se figurant qu'il y avait à côté de lui quelqu'un qui allait dissiper ses doutes et lui procurer cette paix de l'âme après laquelle il soupirait si ardemment, il n'y eut plus moyen pour lui de se défendre du désir d'ouvrir son cœur à cet homme, qui pouvait si bien en guérir les blessures secrètes. Sous prétexte des soins donnés à son fils, il alla sans plus de façon trouver l'instituteur de cet enfant et le prier de devenir le sien.

« Ce n'est pas seulement la reconnaissance, lui dit-il, qui me conduit ici, c'est aussi, monsieur, le désir le plus ardent de puiser dans votre conversation une instruction qui me manque sur des choses d'où dépend tout le bonheur de la vie. Vous voyez en moi l'homme le plus sincèrement porté à la religion, et cependant tout m'en éloigne. Il y a chez moi un combat perpétuel entre mon cœur qui veut aimer, et je ne sais quoi dans mon esprit qui se refuse à croire. Pourriez-vous, monsieur Lanoue, mettre la paix dans mon âme, et résoudre une foule de mystères qui m'obsèdent? La moitié de ma vie s'est passée à détruire la religion dans mon cœur, j'ai peur de consumer inutilement la seconde moitié à des tentatives sans fin pour la rétablir. »

M. Lanoue. La religion véritable est dans le cœur de tout homme qui croit en Jésus-Christ et accomplit les préceptes de l'Évangile. Il me semble qu'il n'est pas si difficile d'y arriver.

Maitre Tessier. Mais encore faut-il qu'on réponde à mes questions. Pourquoi y a-t-il une religion? pourquoi a-t-il fallu un Dieu pour répéter seulement ce que la simple morale avait dit avant lui?

M. Lanoue. Une religion est nécessaire pour lier l'homme à Dieu. Jésus-Christ est venu, non pas seulement répéter, mais encore sanctionner, par une autorité divine, ce que la simple morale enseignait sans garantie.

Maitre Tessier. C'est fort bien. Mais pourquoi

lier ce qui est très-bien lié de soi-même par la nature ? pourquoi un Dieu fait homme ? pourquoi des miracles, des mystères ? Quand on me dit qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour m'en assurer. Pourquoi ne puis-je m'assurer de la même manière de la vérité morale ? Tenez, monsieur Lanoue, j'ai cherché mille fois un motif raisonnable à toutes les institutions divines, sans en venir à bout. La religion est simplement une police humaine à laquelle on feint de donner une autorité divine. Soit dit entre vous et moi, personne ne me prouvera le contraire. Demandez la vérité dans l'Inde, on vous répondra : Les Brames en sont seuls dépositaires. Demandez-la au Vatican, on vous renverra au Pape. D'autres vous disent que la vérité est renfermée dans des livres écrits, il y a quatre mille ou deux mille ans, dans une langue qu'entendent les seuls théologiens ; il s'ensuivrait que les peuples qui n'ont pas de livres ne la connaîtront jamais, ce qui attaque directement la justice divine. Jamais je n'ai pu croire que le salut dépendit d'un livre. Nous avons le grand livre de la nature, qui vaut mieux que tous les autres, et c'est toujours là qu'il m'a paru qu'il fallait chercher la vérité.

M. Lanoue. Ce livre en a enfanté des milliers d'autres qui ne sont pas plus intelligibles que ceux des théologiens. L'Ecclésiaste nous apprend que le monde a été livré aux disputes des philosophes. D'ailleurs, la nature physique n'a rien à démêler avec les vérités morales ; je n'y vois qu'une lutte des éléments entre

eux, une guerre éternelle entre les animaux des diverses classes.

Maitre Tessier. Eh bien ! c'est dans mon cœur que je dois trouver ma loi écrite ; si elle n'est pas gravée là par l'Auteur de la nature, les institutions des hommes n'y feront rien. Mon cœur m'instruit de mes devoirs, la religion ne m'apprend que des mystères qui n'ont rien à démêler avec le sens intime et la raison. Dites-moi comment il se fait que l'échafaudage religieux soit si compliqué, si bizarre, tandis que la loi naturelle est si simple.

M. Lanoue. Si vous avez la bonté de m'accorder toute votre attention, je suis persuadé que vous ne tarderez pas à changer de langage. Vos questions nous mèneraient trop loin pour le présent, permettez-moi de vous en faire une à mon tour. Votre incertitude vient peut-être simplement de ce que vous n'avez jamais réfléchi suffisamment là-dessus. L'homme qui vit seul a ses préventions, il entre quelquefois dans une sorte de folie envers lui-même ; il se persuade que lui seul voit clair, et que tout le monde 'déraisonne.

Maitre Tessier. J'aurais presque le défaut contraire. La plupart des hommes veulent imposer leurs opinions aux autres ; ce sont des usurpateurs qui ne se maintiennent dans leur poste qu'à force de raisonnements toujours contestés ; moi, j'aime beaucoup mieux recevoir mes opinions d'un homme capable ; cela met ma paresse en sûreté. Au lieu de loger les

autres dans ma misérable hutte, je trouve plus comode de me loger dans le palais de la vérité. Ainsi, j'ai couru toute ma vie après la vérité, prêt à la recevoir sitôt qu'elle me serait présentée. Je n'ai trouvé la plupart du temps que des systèmes spécieux, des hypothèses déceues, dont le côté vraisemblable était mis en avant, et dont le côté ténébreux était dissimulé avec adresse. Je suis revenu de mes recherches avec une opinion très-peu favorable à l'espèce humaine. Je m'imagine que le cœur de l'homme, comme le globe de la terre, ne peut recevoir la lumière d'un côté sans que l'autre soit plongé dans les ténèbres. Pour en revenir à notre sujet, je me suis expliqué plusieurs fois là-dessus avec des Catholiques-Romains ; mais le moyen qu'ils ont employé pour me convaincre a été de me renvoyer à la tradition universelle et à l'autorité. Sans doute, je m'incline humblement devant l'autorité en tout genre, ja lui voue l'obéissance la plus sincère ; mais j'ai un diable d'esprit, il faut que je vous en fasse la confidence, qui va toujours cherchant à s'expliquer tout. Je suis le plus grand questionneur du monde, et quand l'autorité me dit : « N'examine pas, » je ne sais pas comment cela se fait, c'est vraiment malgré moi, mais j'examine tout de même. Si je trouve une chose absurde et qui me révolte, l'autorité ne m'en donnant aucune explication, cette chose reste toujours révoltante et absurde.

M. Lanoue. Au lieu de tant chercher, il faut aimer Dieu et le prochain : ce moyen est plus infallible que l'autorité.

Maitre Tessier. C'est l'Évangile qui dit cela ; mais à côté de ce précepte si clair, il y a dans le même livre des choses qui me confondent. Je voudrais bien ne pas les voir, mais une fois que j'ai jeté les yeux dessus, c'est fini ; le précepte est oublié, et la chose incompréhensible est là devant moi comme la statue au Festin de Pierre. Qu'y faire, monsieur Lanoue ? je suis bâti comme cela ; il faut donc absolument qu'on m'éclaire. Je crois bien que je ne suis guère capable de tout comprendre ; mais, enfin, j'en prendrai ce que je pourrai, tandis qu'un frein quelconque, sans quelques paroles pour me montrer la route, fait cabrer mon esprit comme un cheval fougueux.

M. Lanoue. Vous n'êtes pas facile à conduire, à ce qu'il paraît. Il est si doux pourtant de se reposer sur une doctrine !

Maitre Tessier. Je le crois bien ; mais je n'en ai point de faite ; je crois, en outre, car il faut bien que vous receviez ma confession complète, je crois qu'imposer quoi que ce soit à l'intelligence, c'est le moyen de la faire entrer en insurrection. J'ai pour principe que notre entendement ne peut être convenablement nourri avec des choses dont la raison ne peut se contenter ; je ne crois pas du tout qu'il ait été dans les intentions de la Providence de nous aveugler, et je pense qu'il y a là un mystère que vous m'expliquerez.

M. Lanoue. Dans mes principes, la foi doit être accessible à la raison, pour qu'elle ait un siège en

l'homme. Sans cela, nous ne serions pas coupables d'avoir rejeté en effet des choses que nous ne comprenons pas. En second lieu, je pense que l'entendement doit être libre pour guider l'homme. S'il n'est pas libre, s'il est assujéti à une opinion qu'il ne s'est pas faite par suite de l'examen et de l'adhésion volontaire, l'homme ne s'est pas vraiment constitué agent responsable. La Divinité lui demande compte de ses actions, parce qu'elle sait qu'il a la connaissance du bien et du mal. Comment voulez-vous qu'elle l'admette également à justifier ses pensées, s'il n'a pas eu aussi connaissance du vrai et du faux? Quand on veut faire entrer quelque chose dans la tête de quelqu'un, on ne la lui inculque pas par ordonnance, ce quelque chose-là n'y resterait pas; on la lui démontre par le raisonnement, et la persuasion fait le reste. Il n'y a pas de foi, en un mot, pour les choses incompréhensibles; on les respecte, mais on ne s'y attache en aucune manière. L'évidence morale, à laquelle on en appelle, n'a rien à démêler avec l'autorité; on en exige des preuves et non pas des ordres. Le cœur n'est bien soumis que quand la raison est satisfaite; prétendre à l'obéissance du cœur sans convaincre l'esprit par une doctrine offerte à l'examen, c'est agir en un sens contraire à la nature humaine.

Maitre Tessier. Voilà bien ma profession de foi, mais vous n'avez entendu qu'une partie de mes désappointements. Hebuté par les docteurs ultramontains, je pris la résolution de consulter des ministres

éclairés de la religion réformée. Rome ne m'avait rien dit qui me satisfît, j'eus recôurs à Genève. En vérité, je pensai tomber de mon haut, quand j'appris qu'il était reçu dans tous les synodes de cette communion, que l'homme est dans une impuissance absolue de découvrir la vérité en matière religieuse, et que sa foi consiste à croire, sans examen quelconque, qu'il est sauvé par la passion de Jésus-Christ.

M. Lanoue. J'approuve votre refus d'acquiescer à une foi absolue et aveugle, qui n'a pas de siège dans votre entendement. Si vous étiez sauvé par la foi dans les seuls mérites du Christ, vous seriez sauvé pour avoir cru et non pas pour avoir fait. C'est une absurdité palpable, car les actions seules décident de la moralité de l'homme.

Maître Tessier. Aussi les Protestants, pour ne pas tomber en contradiction avec eux-mêmes, ont-ils été obligés de décider, en effet, que les œuvres ne font rien pour le salut. Suivant leurs théologiens, les bonnes actions sont des actes civils ou moraux; ce ne sont pas des actes spirituels proprement dits. Suivant eux encore, nous ne pouvons rien faire que de mal, parce que l'homme est péché de la tête aux pieds; tout ce qu'il fait par lui-même est toujours souillé de la tache originelle, et il n'y a pour lui d'autres ressources que de croire, sans aucune réflexion ultérieure, que le Seigneur est venu le laver de ses souillures; grâce à cette foi, sans plus se donner de mouvement qu'un tronc d'arbre, il entrera droit en

paradis. Cela me fait bouillir le sang dans les veines, monsieur Lanoue.

M. Lanoue. Je ne suis pas étonné que vous n'avez pu vous résoudre à embrasser la religion de Calvin et de Luther. Je sais, comme vous, de toutes les forces de mon être, que la foi seule suffise au salut. La foi, c'est la vérité divine tombant dans l'entendement ; elle doit nourrir notre âme, par conséquent elle doit nous offrir un aliment conforme à notre nature. C'est opérer une révolte complète dans l'homme que de lui dire : « Crois sans penser ; crois sans agir ; et, après cela, tu participeras à la vie des élus. » Jésus-Christ n'est pas venu nous laver de nos souillures, mais accomplir l'acte qui nous permet de nous laver nous-mêmes. Il n'y a point de salut sans croyance ; mais la croyance a un but, et un but n'est atteint que par l'action. Vous n'avez point trop de toute votre âme pour arriver à Dieu. L'homme, tel que le conçoivent les Réformés, est un être mutilé ; son impuissance serait sa vertu ! plus il se rendrait incapable de penser et d'agir, plus il serait agréable à Dieu ! C'est une conception aussi étroite en philosophie que contraire à la religion. Vous aviez grand besoin, maître Tessier, d'être conduit dans la route ; tous ces systèmes-là n'étaient pas le moyen de vous ramener au bercail, et de vous faire connaître le vrai Pasteur.

Maître Tessier. Ce n'est pas tout encore.

M. Lanoue. Où êtes-vous donc allé pour tranquilliser votre esprit inquiet ?

Maitre Tessier. Je ne vous ai raconté que les deux tiers de mon histoire. L'autorité et la réforme n'ayant pu me ramener, je me suis adressé à des gens que vous connaissez peut-être, et qui disaient en appeler à la raison et à la justice seulement, je veux dire les disciples de Saint-Simon.

M. Lanoue. Que vous ont-ils dit ?

Maitre Tessier. Ils n'ont pas répondu à une seule de mes objections sur le Christianisme. Pour eux, l'Ancien Testament est comme une vieille tapisserie usée dont les figures ne doivent plus nous occuper. Le Nouveau renferme la révélation de Jésus-Christ, très-respectable, sans doute, mais complètement remplacée, vu le progrès des lumières, par la révélation d'un savant Français, mort il y a quelques années, et qui s'appelait Saint-Simon. Pour eux, le Christianisme n'est plus, bien que son nom lui reste encore ; j'avoue qu'en cela ils m'ont entraîné ; depuis longtemps, j'appliquais à la religion chrétienne ces paroles de l'Apocalypse : « Elle a le bruit de vivre, mais elle est morte. »

M. Lanoue. Mais cette même Apocalypse vous dit aussi que, quand il n'y aura plus de religion sur la terre, une troisième dispensation de la lumière divine s'effectuera, qu'une nouvelle Église, la Nouvelle Jérusalem :

Maitre Tessier. Mais pardon, monsieur Lanoue, j'ai toujours considéré cette ville mystique de l'Apocalypse comme la cité des bienheureux devant venir

quand la nature extérieure sera réduite au néant d'où elle a été tirée.

M. Lanoue. Vous avez considéré la chose sous un point de vue bien étroit, mon voisin. Cette idée du néant, d'où tout est sorti et où tout doit rentrer, est inconciliable avec les idées d'infini et d'éternel que vous vous faites de la puissance créatrice. La Nouvelle Jérusalem est si bien une Église, ou, si vous voulez, une doctrine complémentaire du Christianisme, que l'Auteur de l'Apocalypse dit d'elle, que ce sera l'habitable de Dieu parmi les hommes.

Maitre Tessier. Mais il serait assez plaisant que ce fût là la doctrine que je cherche depuis longtemps. Oh ! monsieur Lanoue, quelle idée singulière ! Si cette Nouvelle Jérusalem était descendue sur la terre, nous serions donc, nous autres, sans nous en douter, les successeurs des esprits jugés dans la vallée de Josaphat ! Il n'y aurait qu'à se réjouir, ma foi ! car il n'y aurait plus à craindre la fin du monde. Je vous assure qu'un homme qui se dirait sérieusement, aujourd'hui citoyen de la Nouvelle Jérusalem exciterait une fameuse hilarité ! Parbleu ! je ne m'attendais pas à celle-là. Quelles idées extravagantes la tête de l'homme n'est-elle pas capable de produire ? La Nouvelle Jérusalem de saint Jean ! peut-on bien prononcer ce nom-là sans rire ? Après avoir épuisé toutes les sectes possibles, l'homme est allé en chercher une au Ciel ; cela passe en vérité toutes les bornes. Quelle foi robuste pour se croire un ressuscité !

M. Lanoue. Quand le Messie a établi son Église, les Juifs pouvaient, de la même manière, s'étonner de ces pauvres Chrétiens qui se croyaient les disciples du Roi de gloire qu'attendait tout l'Orient. Leur Roi de gloire, c'était un pauvre Galiléen mis en croix. Si vous vous faites de la Nouvelle Jérusalem des idées inconciliables avec la raison, la faute en est à vous. Votre attente est hors de toute vraisemblance, l'événement doit-il s'y conformer? Il est possible que la Nouvelle Jérusalem, dans l'économie de la sagesse divine, ne soit pas plus une cité mystique avec douze portes de pierres précieuses, que le Messie ne devait être un Roi triomphant. Si une doctrine nouvelle, au reste, s'établissait sous ce nom, feriez-vous preuve de discernement en la jugeant d'après ce nom seul, et sans en examiner attentivement les titres?

Maitre Tessier. J'avoue que je me suis laissé emporter par la singularité du fait; je reviens aux Saint-Simoniens et à l'idée qu'ils ont du Christianisme de nos jours: je crois comme eux qu'il est mort, monsieur Lanoue. Personne n'est plus croyant de conviction; où est à présent la religion de l'Évangile? Je ne vois plus de Chrétiens que chez les bonnes gens qui ne pensent point, ou parmi quelques ultramontains opiniâtres.

M. Lanoue. Et eux-mêmes, maître Tessier, se plaignent plus haut que vous du manque général de religion; ils voudraient ramener leur siècle à ces époques du moyen-âge où le Catholicisme à leurs yeux

avait une sorte de vie ; preuve évidente qu'ils ne lui en reconnaissent plus au temps présent. Mais vos Saint-Simoniens, qui croient remplacer Grégoire VII, quel est leur culte ?

Mattre Tessier. Là-dessus, rien encore n'est établi. Leur Eucharistie est une Communion entre les hommes, et il m'a paru que c'était jouer sur le mot. Chez eux, l'histoire est considérée sous le point de vue d'un progrès réel fait dans l'humanité, et l'association politique comme devant être un gouvernement théocratique qui récompensera chacun selon sa capacité, et chaque capacité selon ses œuvres. Ce sont ces deux choses-là qui m'ont séduit dans leur sermon ; mais j'ai pensé qu'il n'y avait pas besoin d'être Saint-Simonien pour considérer sous ce point de vue les affaires humaines.

M. Lanoue. Et vous avez eu raison de conclure ainsi. Le progrès est réel, mais il est en germe dans le Christianisme seulement. Le gouvernement qui agirait au nom de la justice divine est le seul que les hommes devraient connaître ; nous devons tous en hâter l'établissement ; mais ce but ne pourra être obtenu qu'en pratiquant franchement les préceptes de l'Évangile. Dire comment on s'y prendra alors pour donner à chacun sa part est une chose dont la charité chrétienne s'occupera avec succès ; il faut travailler d'abord à rendre les hommes bons ; quand on en sera venu là, le reste ira tout seul. J'ose vous prédire que les Saint-Simoniens n'en viendront point à bout ; leur

orgueilleuse philosophie les éloigne de la Bible, et c'est là seulement que repose l'esprit de Dieu. Saint-Simon n'a-t-il pas fait un crime à Luther d'avoir mis la Bible entre les mains du peuple? Par cela seul, il a souscrit à sa propre condamnation. Ses disciples apercevront la faute.

Maitre Tessier. Mais comment expliquer le succès momentané qu'obtiennent ses disciples ?

M. Lanoue. Par le manque absolu de toute idée et de tout sentiment religieux. Comme vous l'observiez bien, les ténèbres ont couvert la terre, et les hommes, pour ne pas rester à tâtons, ont couru au devant de ce qui leur a présenté la moindre lueur. Les Saint-Simoniens ont compris que la génération contemporaine ne pouvait rester sans Dieu ; ils ont vu qu'avec toutes nos sciences perfectionnées le cœur était vide ; quelque chose leur a dit que d'un moment à l'autre on sentirait l'insuffisance de ces sciences exactes, si belles dans leurs applications pratiques, si vaines dans leurs excursions immatérielles, et ils sont allés au devant de la lumière pour consoler l'humanité, veuve de ses espérances ; ils ont trouvé une théorie propre à émouvoir les hommes, et ils l'ont proclamée sans en approfondir les bases, sans en calculer les résultats.

Maitre Tessier. J'ai lu quelque part que les Chinois avaient un oracle qui leur disait que la vérité paraîtrait à l'occident de leur empire. Ils envoyèrent, en conséquence, une ambassade qui, s'étant arrêtée dans l'Inde, rapporta à son retour le culte du dieu Fo, au

lieu de celui de Jésus-Christ, qu'on eût trouvé en allant plus avant dans l'occident. Les Saint-Simoniens n'ont-ils pas fait comme cela ?

M. Lanoue. Votre comparaison est de toute justesse : de même que la Palestine est à l'occident de la Chine, un Christianisme immense, universel, est au bout de la route dans laquelle sont entrés les Saint-Simoniens ; et qu'ils se sont lassés trop tôt de parcourir. Leur premier élan était légitime ; il atteste le besoin général de l'époque où nous vivons, seulement l'application en est prématurée. •

Maitre Tessier. Comment, monsieur Lanoue, vous croyez qu'il y a dans ce moment un Christianisme renaissant dans les esprits ; mais je vois partout le contraire.

M. Lanoue. Vous voyez le contraire dans votre petit entourage, mais ce n'est pas là le genre humain. Le genre humain se réveille à la clarté de la religion, soyez-en bien persuadé, quoique les gens qui vous entourent paraissent n'en pas vouloir. Dieu ne les a pas consultés pour éclairer le monde. Les objections des incrédules des siècles passés ne trouvent déjà plus d'écho dans la haute société. Notre métaphysique, qui était purement matérialiste, proclame aujourd'hui les doctrines spiritualistes. Nos poètes rougissent des chants obscènes qui étaient jadis de mode, et beaucoup d'entre eux, à leur insu même, saluent le nouveau jour. Un esprit de charité et de bienveillance se répand dans toutes les classes. Le livre saint est imprimé

avec une profusion si étonnante par des milliers de sociétés bibliques, qu'on ne saurait à quoi attribuer ce phénomène, si ce livre ne devait pas être l'instrument d'une nouvelle dispensation de la lumière divine, à la troisième époque de la régénération du genre humain.

Mattre Tessier. En effet, il est bien étonnant qu'un livre qui renferme tant de choses révoltantes soit donné aux hommes pour leur plus grande édification, surtout après les plaisanteries dont il a été l'objet dans les écrits des philosophes du dernier siècle.

M. Lanoue. C'est ce qui vous prouve que Dieu marche malgré les petites clameurs des coteries. Le mouvement irrégulier qui vous frappe aujourd'hui ne donne pas de démenti à cette opinion; après que le calme renaît sur la mer, vous savez que les flots ne cessent pas d'être encore agités pendant quelque temps; l'impulsion leur a été donnée, et ils la suivent encore par les lois mêmes de l'équilibre. Nous sommes arrivés à l'une de ces époques providentielles, où la Divinité met la main à son ouvrage ébranlé par les passions des hommes. Un nouvel esprit religieux ressort évidemment pour tout homme impartial de ce nouvel esprit de liberté répandu de toutes parts, et qui amène l'affranchissement des peuples. On en trouve la preuve dans cette nouvelle littérature qui s'affranchit des règles conventionnelles pour essayer de parler le langage naturel au cœur humain.

Mattre Tessier. Les gens à vue courte ne voient

pas le mouvement imprimé à la machine, parce qu'ils ne s'arrêtent que sur les abus. Ainsi, votre affranchissement des peuples ne leur paraît qu'une révolte, parce que le mouvement est mal dirigé; votre littérature nouvelle est une école de mauvais goût, parce que des maladroits prennent la lyre; mais je vois bien, comme vous, que la société est en travail pour arriver à quelque chose.

M. Lanoue. Voyez comme une industrie puissante vient d'armer les masses contre le joug de l'arbitraire. Les moyens de communication sont plus faciles que jamais entre les peuples, un même besoin de liberté les anime, ils manifestent une même répugnance pour la guerre; quelque chose d'en haut leur dit qu'ils vont se réunir dans une vaste confraternité, et la religion, comme la cité mystique des derniers temps, descendra en même temps du Ciel pour consacrer cette union. Cette religion ne sera point nouvelle : la vérité n'a pas d'âge; elle essuie de temps à autres des altérations, et quand ces altérations disparaissent, comme elle brille, en effet, de nouveau, on croit la voir paraître pour la première fois. Le cœur humain demande aujourd'hui une religion qui satisfasse le bon sens, le besoin de fraternité croissante entre les peuples, qui s'accorde avec les progrès des lumières, qui rejoigne l'homme à Dieu sans mystères et sans incertitudes. Les Saint-Simoniens se sont hâtés de répondre à ce besoin-là; mais ils n'ont pas apporté à la raison et au cœur l'aliment convenable. Ils ont

parlé de Dieu, parce que tout en parle ; d'association, parce que tout se réunit ; de progrès, parce que tout marche ; d'améliorations, parce que tout le monde en attend. Leur succès ne doit donc pas vous étonner : ils ont été l'écho public de ce que la voix intérieure révèle à chacun ; mais les assurances que chacun veut avoir, ils ne les donnent pas. Ils ont vu le commencement de la régénération humaine, ils n'en ont saisi ni l'origine, ni la suite, ni les applications.

Maitre Tessier. C'est absolument l'idée qui m'est restée de leurs sermons ; et sans les avoir vus, vous les jugez beaucoup mieux que moi. Mais ce qu'ils ne peuvent nous offrir, le trouverais-je, monsieur Lanoue, dans votre doctrine ? j'en doute, car j'ai tant d'objections dans la tête !

M. Lanoue. Vous trouverez toujours la vérité, si vous savez vous mettre en disposition de la recevoir. Il n'y a que celui qui ne veut pas être convaincu qui ne l'est jamais ; vous sentez, en effet, que si on lui dit quelque chose de vraisemblable, il s'efforce de le rejeter de peur d'y donner son adhésion ; de cette manière, se défendant contre la vérité religieuse, il ne peut jamais y acquiescer. La vérité ne nous subjugué pas ; elle est de nature à nous laisser toujours la liberté de la rejeter.

Maitre Tessier. Je ne comprends pas bien ; développez-moi cela.

M. Lanoue. Pour que nous donnions notre adhésion à la vérité, pour que nous l'approuvions, il faut

qu'elle nous convienne. Nous disons oui, quand la chose nous flatte ; nous disons non, quand elle nous contrarie. On n'adopte que ce qu'on aime, et quand la vérité nous blesse, nous ne l'écoutons pas, nous ne la recevons pas dans notre cœur ; on se ment d'abord volontairement à soi-même, et on finit par rester tout à fait dans l'erreur, faute d'avoir étudié avec attention les moyens d'en sortir. Me comprenez-vous maintenant ?

Maitre Tessier. Oh ! parbleu, ce n'est pas difficile : quand j'é mets devant le conseil municipal un avis salubre qui n'a pas l'assentiment de tout le monde, il est rare que les opposants ne soient pas des gens qui ne veulent pas voir la vérité, parce qu'elle blesse leurs intérêts. Ce n'est pas d'une grande lumière dont ils ont besoin, c'est d'une plus grande sincérité. Vous leur ferez voir aussi clair que le jour qu'une chose est utile à l'intérêt public, ils vous diront tout haut qu'elle ne l'est pas ; mais celui qui les connaît sait bien qu'ils parlent ainsi, parce que leurs intérêts sont froissés. A force de fermer l'oreille aux bonnes raisons qu'on leur donne, ils deviennent réellement incapables d'embrasser les choses sous un point de vue général, ils commencent par la mauvaise foi, et finissent par une opiniâtreté réduite en un système rétréci.

M. Lanoue. Ainsi, maitre Tessier, si vous êtes sincère, vous convenez que vous ne tarderez pas à avouer la vérité. Vos conseillers municipaux, que leur intérêt privé empêche de considérer l'intérêt général

de leur commune, sont l'image des incrédules que leurs passions particulières éloignent d'une réforme qui combat toutes les passions. La comparaison, j'espère, n'est pas tirée par les cheveux.

Maitre Tessier. Ce que vous dites là est si vrai, que je ne crois pas qu'il soit possible à quelqu'un, qui est entraîné par une passion défendue, d'avoir véritablement assez de conscience pour se rendre aux vérités de la religion. Pour moi, je vous avouerai que toutes les fois que j'ai succombé à quelque tentation, je sentais aussitôt dans mon cœur une voix qui me disait : « Laisse ta religion et tes scrupules. » Jamais je n'ai été moins porté à la religion que quand j'étais vicieux ; quand j'ai été au contraire échauffé par quelque vertu, en me sentant meilleur, je me trouvais en même temps plus porté à croire ; plus j'avais d'amour, plus j'avais de lumière. Ah ! monsieur Lanoue, quelle âme pure et tranquille il faut pour écouter au fond de la conscience la voix timide de la vérité. J'en ai fait l'expérience : l'âme troublée ne veut rien qui l'empêche d'être à sa passion. Parler de religion à une âme de ce genre, c'est parler de la sobriété à un ivrogne. En un mot, chacun reçoit le vrai en proportion de ce qu'il est dans le bien.

M. Lanoue. Avouez donc que le seul moyen de reconnaître la vérité qui nous est présentée, c'est de faire abnégation de soi-même, des préjugés de pays et d'état, de la honte qu'on éprouve à convenir de son erreur. Pour dire : « C'est bien cela la vérité, » il faut

être dégagé de toute prétention d'amour-propre, de tout entêtement. Tel qui se fait gloire d'être incrédule aura bien de la peine à avouer qu'il s'est trompé; tel qui ne veut pas corriger ses vices atra plus de peine encore à se rendre à l'évidence de la religion qui les proscrit.

Mattre Tessier. Vos réflexions ne s'appliquent pas seulement aux incrédules, elles concernent aussi la plupart des gens qui se soucient peu de la vérité nouvelle qui ruine leurs espérances, et s'attachent à l'erreur ancienne quand elle favorise leurs intérêts. Quand saint Paul est venu prêcher le vrai Dieu aux Éphésiens, les ouvriers qui gagnaient leur vie à vendre les statues de la bonne Diane d'Éphèse ont soulevé le peuple contre lui. La vérité avait beau sortir de la bouche de saint Paul, ils n'avaient garde de s'y rendre. Tenez, monsieur Lanoue, celui qui fait commerce d'une opinion accréditée la considère comme un instrument qui le fait vivre ou le met en honneur. Si on tente de lui prouver que cette opinion est une erreur, il n'y aura jamais moyen d'en venir à bout. Donnez aux hommes une religion qui s'accorde avec leur intérêt, comme ils s'empresseront de la proclamer, quelque ridicule qu'elle soit! Présentez-leur, au contraire, un culte qui exige d'eux des sacrifices, ils vous fuiront comme la peste; ils vous calomnieront, vous traiteront d'athée, inventeront toutes les noirceurs pour vous décréditer. Ces gens-là sont plus éloignés de la religion du bon sens que les libertins eux-mêmes.

M. Lanoue. Comme vous n'êtes point dans ces deux catégories-là, je suis tout disposé à écouter vos objections; mais ces réflexions préliminaires nous ont déjà conduit bien loin; et, ne m'attendant pas à votre visite, je n'ai pu prendre sur mes affaires le temps nécessaire pour vous entendre; nous remettons, si vous voulez, cet entretien à la prochaine entrevue.

Maitre Tessier n'insista pas davantage, de peur de se montrer incivil; mais, enchanté d'avoir trouvé l'homme qu'il cherchait depuis longtemps, il se retira chez lui plein de joie, dans la ferme assurance de voir un jour se dissiper ces nuages qui rétrécissaient l'horizon de son intelligence.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

POINT DE VERTUS SANS RELIGION.

Il n'y a que celui qui a été travaillé longtemps du doute désespérant, qui puisse se faire une idée de l'impatience avec laquelle le notaire comptait les jours, pour voir enfin paraître celui qui lui permettrait de se présenter chez M. Lanoue sans être trop importun. Je vous attendais plus tôt, maître Tessier, lui dit le philosophe, et si mes explications vous faisaient autant de plaisir que m'en font à moi-même votre bonne foi et votre ardent amour de la vérité, vous n'auriez pas tant tardé à me procurer la satisfaction la plus vive que j'aie éprouvée depuis longtemps.

Maître Tessier. Oh ! parbleu ! monsieur Lanoue, vous ne pouviez me rassurer d'une manière plus amicale ; la crainte que j'avais de vous déplaire, en abusant de vos précieux moments, a pu seule....

M. Lanoue. Abuser, maître Tessier ! Si je vous rends un léger service, vous m'en rendez un plus

grand à moi-même; vous me donnez l'occasion de faire de vous, par la suite, un homme capable d'en instruire d'autres à son tour, et si la Divinité nous a placés sur la terre pour faire du bien, un bien comme celui-là est au-dessus de tous les autres. Mais ne perdons pas un temps précieux en discours superflus; si vous le voulez, nous allons de suite entrer en matière. Vous ne voulez pas, dites-vous, être chrétien, à moins que les objections que vous vous êtes faites ne soient détruites; exposez-les donc.

Mattre Tessier. Suivez-moi, je commence : Je suis, je pense, un honnête homme; je ne fais de mal à personne, je ne médis point de mon voisin, je lui fais du bien quand je peux; puisque je suis tout naturellement vertueux, qu'est-il besoin de la religion? puisque je fais le bien sans elle, je ne vois pas la nécessité de me fourrer dans la tête des mystères qui me troublent, des choses incompréhensibles, souvent même absurdes, qui me révoltent et qui me rendent incrédule chaque fois que j'y arrête mon attention. Que de fois suis-je allé à l'église bon croyant, et n'en suis-je pas revenu ébranlé dans ma foi? Je vous dirai bien plus : On dit que la Bible est la parole de Dieu même; eh bien! touché souvent d'amour pour Dieu et pour le prochain, j'ai ouvert le livre sacré pour me fortifier, et je l'ai jeté là, plus rebuté que jamais.

M. Lanoue. Nous énumérerons bientôt ces choses qui révoltent votre raison exigeante : je vais commencer par vous prouver que vous êtes dans une grande

erreur, quand vous dites que vous pouvez être vertueux, porté à la justice et à la charité, sans le secours de la religion. Vous ferez le bien, j'en conviens avec vous; mais dans toutes vos actions il y aura peut-être un secret retour sur vous-même, qui en détruira la pureté. Vous serez bienfaisant, je m'imagine, mais ce sera peut-être encore pour acquérir la réputation d'un homme charitable. Vous serez juste, parce que vous vous croiriez déshonoré si l'on disait de vous que vous ne l'êtes pas. En un mot, si vous n'êtes pas ouvertement dans le mal, ce n'est peut-être pas parce que le mal vous déplaît? Allons, tâtez-vous le pouls, maître Tessier.

Maître Tessier. J'avoue que dans les occasions où je rapporte quelque chose à moi-même, je ne suis pas positivement dans le bien général, absolu, comme vous l'entendez.

M. Lanoue. Si l'on vous croyait pieux par suite de votre conduite, et que vous ne le fussiez pas intérieurement, viendriez-vous me vanter votre piété?

Maître Tessier. Non, certainement, je n'en aurais jamais le courage.

M. Lanoue. Prenez garde qu'il n'en soit ainsi de ces vertus dont vous me parlez. Si, par exemple, vous êtes bon citoyen pour être considéré, et que vous supportiez avec humeur les embarras qu'entraîne quelquefois ce titre, êtes-vous bon citoyen, en effet? Si vous tenez à votre parole, de peur qu'il ne soit dit que maître Tessier a eu la lâcheté de se dédire, et que ce-

pendant vous le fassiez dans le fond de l'âme, êtes-vous vraiment esclave volontaire de vos promesses ? Toutes nos vertus purement extérieures sont souillées d'intérêt personnel. Le monde est plein de gens qui croient qu'ils sont vertueux, par cela seul qu'ils font le bien. C'est un aveuglement qui ne se conçoit pas ; regardez-y de près, et vous verrez toujours dans ce bien quelque chose qui les concerne d'une manière ou d'une autre. C'est de l'or à la vue ; mais éprouvez-le, vous verrez que c'est un or dont le titre est faux. Ce n'est donc pas l'acte même qui fait l'homme vertueux, mais c'est le motif. En un mot, le but dans lequel on agit décide lui seul si nos actions sont vertueuses ou si elles ne le sont pas. Si vous agissez en vue de vous-mêmes, vous n'avez pas de vertus proprement dites, vous êtes votre propre but, vous travaillez pour vous ; la chose publique n'y est que comme un prétexte honorable.

Maitre Tessier. Votre définition est un trait de lumière pour moi. Un homme qui fait l'aumône pour être vu et considéré, ne fait vraiment pas l'aumône par vertu, il la fait par intérêt pour lui-même : sa bienfaisance simulée est une infâme hypocrisie ; pourtant l'action est là, comme dans l'aumône véritable. Les événements politiques m'ont toujours démontré la vérité de ce que vous dites-là. Les hommes s'y montrent dévoués au gouvernement duquel dépend leur place ou leur fortune ; extérieurement, c'est la chose qu'ils paraissent aimer ; mais intérieurement, ce sont

leurs intérêts qu'ils préfèrent. Combien avez-vous en politique d'opinions libres et désintéressées? On défend ce qui nous fait du bien, on critique ce qui nous blesse. Quand on dit : J'ai telle opinion, il faut toujours substituer à cette phrase : J'ai tel intérêt. Je ne crois pas qu'il y ait, en effet, monsieur Lanoue, d'homme véritablement impartial dans une cause où il s'agit de lui-même; il approuvera ce qui lui est avantageux, blâmera ce qui lui est nuisible; et, pour couvrir cet égoïsme d'un prétexte, il a toujours soin de mettre le bien public à la place du sien. Mais, si la plupart des hommes sont ainsi, vous ne pouvez nier qu'il y en ait qui soient naturellement bons, et qui puissent faire le bien, quoique leur intérêt en souffre.

M. Lanoue. Sans doute, il en est qui le *peuvent*, mais cette expression-là seule vous prouve que ce n'est pas naturellement qu'ils sont portés à le faire. Ils ne sont pas bons par nature, car s'ils étaient tels, il n'y aurait nul mérite de leur part à faire le bien. Ce qui est naturel, au contraire, c'est de s'aimer à l'exclusion des autres, et voilà pourquoi on regarde comme des gens courageux ceux qui ont pu s'arracher à ce penchant. Faire abstraction de son intérêt suppose nécessairement l'existence de cet intérêt; c'est lui qui est le premier implanté dans le cœur humain, la bonté ne vient qu'ensuite : c'est aussi clair que le jour.

Maitre Tessier. Ceci est vrai pour la plupart des

gens que je connais. Cependant, je ne puis croire que la bonté ne soit pas l'état primitif de l'homme; je crois, moi, que nous devons tous nos vices à l'état social.

M. Lanoue. C'est l'erreur de Rousseau et de son élève Lamanon. Celui-ci disait que les sauvages valaient mieux que nous, et il fut massacré par eux. L'homme sauvage est l'homme dégradé; il est au plus bas degré de l'échelle sociale; cruel et féroce, sans honte et naturellement. L'homme civilisé, retenu par les lois, s'abstient de ses penchants; la politesse le force à se montrer ami de la vérité et de la justice; ces deux freins insuffisants sont la cause de ses vices. Retenu par la force, il murmure comme le lion qui obéit en rugissant; s'il pouvait s'affranchir tout seul de la loi et la faire peser sur les autres, il le ferait dès demain. La politesse, d'un autre côté, l'oblige de feindre sans cesse ce qu'il n'éprouve pas; c'est un commerce de mensonges, c'est un échange continu de sentiments haineux et dissimulés; on se venge ensuite, par la médisance, des courbettes qu'on a été obligé de faire en public. Voilà pourquoi notre état social est la source de tant de vices. Si nous étions tous bons, il n'y aurait ni oppresseurs, ni opprimés, par conséquent point de lois. N'ayant pas besoin de feindre, puisqu'on serait porté au bien, la politesse se changerait en bienveillance.

Maitre Tessier. Il faut avouer avec vous que la contrainte et la dissimulation sont l'origine de tous

les vices de la société. Chacun s'aime de préférence à tous les autres, c'est tout clair. La loi me force de sacrifier mes goûts aux intérêts d'autrui, et je ne fais ce sacrifice qu'à contre-cœur. La civilité m'apprend à supprimer le penchant que j'ai pour moi et l'indifférence que m'inspirent les autres : avec cela, je suis un fourbe. Si je suis riche, je suis enchanté qu'il y ait des lois qui protègent ma propriété et me laissent dîner à mon aise ; si je suis pauvre, je maudis ces lois qui me forcent à me contenter des miettes tombées de la table du riche. Je reste dans ma condition par force, c'est tout évident ; notre état social fait tout à contre-sens. L'homme en masse ne vaut rien ; c'est l'homme isolé qui est naturellement bon.

M. Lanoue. De ce que les freins sociaux de l'homme le rendent plus mauvais qu'il n'était, vous en concluez qu'il est naturellement bon ; mais ce n'est pas raisonner, cela, c'est établir sans preuves ce qui est en question. Trouvez-moi donc dans la vie de l'homme l'instant où il a commencé à se dépraver ? A peine manifeste-t-il des penchants, qu'ils ont lui seul pour objet. La loi vient l'empêcher de faire une action extérieure de cet égoïsme intérieur qui le domine, elle en fait un fourbe ; mais on ne devient hypocrite, ce me semble, que parce qu'on a quelque mal à cacher. Le frein fait le menteur ; sans ce frein-là, le menteur eût été tout naturellement méchant ; c'est si clair, qu'il faudrait être dénué de toute raison pour ne pas en convenir. Laissez un enfant à ses volontés, vous verrez où cela le conduira.

Maitre Tessier. Dieu me bénisse! vous changez toutes mes idées. Il y a bien dans l'enfant mal né un germe de malice qui se développerait, je n'en doute pas; mais direz-vous que tous les hommes sont des enfants mal nés?

M. Lanoue. Oui, mon voisin, je le dis et je le soutiens; je le dirai sans cesse, et aucun argument ne me prouvera le contraire.

Maitre Tessier. C'est une exagération, et pour éclaircir la chose par les lumières de l'expérience, vous me permettrez de me citer moi-même. Je ne crois pas être un petit saint, mais j'aime la vertu, je déteste le mal en tout genre; je suis né comme cela; car je ne me souviens pas qu'un tel goût du beau et du bien ait jamais commencé en moi, je l'ai apporté avec moi en naissant; c'est ma vie, cela; autrement, c'est mon naturel. Je ne vois pas souffrir mon prochain sans souffrir aussi, moi; si je lis dans l'histoire un acte d'héroïsme, je voudrais l'avoir fait. Je suis allé quelquefois au spectacle, et c'est toujours à la vertu persécutée que j'ai donné des larmes. Tenez, j'en sais pour la faiblesse, je hais les tyrans en tout genre; je suis donc naturellement bon; car, d'où prendrai-je cela? Vous voilà, j'espère, réduit au silence.

M. Lanoue. Vous êtes vengeur de l'innocence opprimée par un autre; mais si vous étiez à la place de l'oppresser, ce serait peut-être autre chose. L'oppresser est un homme que ses passions portent à l'injustice; vous, témoin impassible, à qui l'on n'a

rien fait, vous vous mettez du parti du faible ; mais, je le crois bien, qu'est-ce que votre intérêt peut avoir à démêler ici ? Pouvez-vous savoir si vous n'êtes pas tyran vous-même, puisque c'est notre intérêt qui nous porte à l'être, et que vous n'en avez pas ? Vous regardez cela se passer sous vos yeux, et vous êtes pour la justice ! Vous en concluez que vous êtes bon ; j'en conclus, moi, que vous n'êtes pas fâché, d'abord, de vous montrer équitable ; je conclus encore, que, naturellement envieux et jaloux, vous en serez toujours pour l'abaissement du plus fort. Vous le détestez moins souvent pour son action, que parce que c'est un homme qui vous écrase de ses titres ou de sa fortune. Si c'était un grand de ce monde qui fût victime de quelque accident, peut-être n'en seriez-vous pas fâché ; nous paraissions aimer et protéger ceux qui sont au-dessous de nous, mais nous haïssons ceux qui sont au-dessus. Notre orgueil trouve son compte à nous montrer le défenseur des petits, et il se regimbe contre la protection des grands. La politesse vous jette à leurs pieds, mais la nature vous met contre eux, dans la bouche, la satire amère. Dans votre belle indignation, c'est votre intelligence qui fait tous les frais de votre vertu. Il en est de même quand vous lisez l'histoire. Vous admirez l'héroïsme, en disant tout bas peut-être : « Si je jouais ce rôle-là, que ce serait beau ! » L'innocence qu'on opprime sur les planches de la scène est comme celle qu'on outrage dans un livre, elle ne vous a rien fait. Il n'y a rien, en ce cas, qui vous porterait

à la poursuivre. Faites intervenir votre intérêt personnel dans tous vos jugements, et vous verrez comme vous penserez différemment ! L'intérêt personnel est votre amour principal ; c'est vous-même tout entier ; cette vertu, que vous me vantez, cède au plus petit échec de cet intérêt blessé ; c'est votre intelligence qui approuve, ce n'est pas votre être intérieur. Vous vous mettez, pour être généreux, dans une position qui n'est pas celle où vos passions vous placent ; je crois bien qu'alors vous voyez les choses comme elles sont ! Je n'ai jamais prétendu le contraire. J'avoue que c'est une naïveté complète de se croire vertueux ; parce qu'on blâme les vices du voisin : parce qu'on hait l'injustice dans un autre, ce n'est pas une preuve qu'on en est soi-même incapable. Mettez le censeur le plus rigide dans la situation de l'homme injuste, fort souvent il fera tout comme lui.

Maitre Tessier. Mais cependant, M. Lanoue, l'intelligence alors est donc naturellement vertueuse, puisque sitôt qu'elle voit le bien, elle s'y rend.

M. Lanoue. C'est la volonté qui est tout l'homme. Voir et ne pas faire, ce n'est pas être bon. L'action est tout, parce qu'elle suppose que l'entendement a vu et que la volonté a fait agir ; mais cet entendement naît néanmoins dans de pures ténèbres ; il ne sait pas ce qui est bon naturellement. Avant qu'on puisse rien faire comprendre à l'enfant, il rira aussi bien au spectacle de la douleur qu'à celui de la joie. Quand vous lui aurez appris ce que c'est que la vertu, il

trouvera charmant que les autres en aient pour lui, et lui en supposent à lui-même. Voilà pourquoi l'homme est vertueux dans les livres, ou au théâtre, parce qu'il n'a rien à y faire. Si le mot désintéressement n'avait pas retenti une première fois à ses oreilles, il ne l'inventerait pas, soyez-en persuadé. S'il admire de bonne foi dans un livre ou au théâtre, l'héroïsme et l'innocence, c'est d'après les leçons qu'on lui a données, et dans lesquelles on lui a appris ce que c'est que ces vertus. Ces premières leçons ont été, une réforme. A présent je suis d'accord avec vous. Quand la réforme commence, Dieu, absent auparavant de notre cœur, y descend, et c'est lui qui nous inspire le saint enthousiasme et les nobles pensées. L'homme qui admire le beau et le bon ne se trouve-t-il pas, en effet, un tout autre homme? Il est modifié par l'influence divine qui succède aux basses inclinations de sa nature. Il est élevé dans une sphère supérieure, prouve que la sienne propre est au-dessous : il n'y a pas là d'équivoque.

Maitre Tessier. Tout cela est exact. Je ne vous donne pas cependant gain de cause si vite. Je conviens que je puis bien être bon d'intelligence, seulement bon sans sacrifice, quand je lis ou quand je vais au théâtre ; mais si je passe dans les rues et que je vois un homme tomber en défaillance, je lui porte aussitôt secours ; si je vois un enfant battu par des polissons, je me jette au-devant des coups qu'on lui porte pour le défendre ; enfin, si un homme tombe à

l'eau, sans calculer s'il y va de ma vie, je me jette à l'eau après lui pour l'en tirer, je suis donc naturellement bon ?

M. Lanoue. Il n'y a pas de bonté réelle qui ne suppose un choix. Pour être bon, de mon consentement, il faut qu'ayant en moi quelque raison qui me détourne de l'être, je le sois malgré cela. Alors mon action m'appartient, je suis bon par caractère. Si je le suis autrement, c'est par instinct.

Mattre Tessier. Mais l'instinct ou la nature, c'est la même chose. Si je suis bon par instinct, je le suis par nature aussi.

M. Lanoue. Mais agissez-vous instinctivement ou par réflexion dans vos actions ?

Mattre Tessier. Par réflexion, sans aucun doute : c'est là le plus beau privilège de l'homme, ce qui est involontaire n'est pas méritoire.

M. Lanoue. Ainsi, quand vous usez de votre privilège, vous êtes entraîné vers le mal ; vous n'êtes porté au bien que quand vous y êtes poussé par instinct comme une machine ; que dites-vous de cette bonté-là ? Avez-vous bien de quoi vous en glorifier ? En avez-vous le mérite ? Vous appartient-elle bien, en effet ? Vous vous condamnez en disant que chez vous elle est involontaire.

Mattre Tessier. Mais c'est une bonté néanmoins.

M. Lanoue. Dites-donc que c'est une bonté appartenant à Dieu et non à vous. Pour conserver son ouvrage, Dieu imprime à tous les êtres en général,

avec l'amour d'eux-mêmes, un instinct qui les porte, involontairement, comme vous disiez bien, au secours de tout ce qui souffre. Ce sentiment descend dans le cœur d'une femme qui devient par lui dévouée à son enfant, quoiqu'elle puisse être malgré cela portée à faire tout le mal possible aux autres ; elle obéit là à une loi de la nature ; la Providence a si bien inspiré cet instinct-là à l'homme pour sa conservation, que fort souvent vous voyez des femmes chez lesquelles l'amour maternel cesse quand l'enfant n'a plus besoin d'elles. Elles ont bien reconnu en elles un sentiment qui n'était pas leur état ordinaire. L'état ordinaire de l'homme n'est pas de sentir ainsi : ce n'est qu'accidentellement qu'il se trouve dans cette position ; ses rapports ordinaires sont toujours accompagnés d'un retour sur lui-même. La vie ne se passe pas à voir des spectacles comme ceux que vous me citez ; mais des événements amenés par nos passions ou nos vertus. C'est là seulement que l'homme est acteur, et que comme tel il est tenté et retenu tout à la fois. Dans ces alternatives-là, il sera toujours plus enclin au mal qu'au bien. S'il y a à choisir de sang-froid entre nous et le prochain...

Maitre Tessier. Ce sera évidemment en notre faveur que penchera la balance, vous avez raison. N'y a-t-il pas même des gens qui font céder ce puissant stimulant à leur égoïsme ? ils se sauvent d'un malheureux qui se noie, et à qui il faudrait donner un asile après son naufrage. Oh ! les monstres ! Et ces femmes qui ne

veulent pas allaiter leurs enfants par coquetterie ! Cet instinct du bien a beau être involontaire, l'amour de soi est si fort, qu'il y a des êtres dégradés qui ne le reçoivent peint dans leur cœur. Vous m'avez convaincu, monsieur Lanoue ; l'instinct du courage, de la générosité, n'est pas une vertu proprement dite, c'est une influence qui nous modifie un instant sans nous changer. Notre volonté n'en est pas moins égoïste ; et, après avoir soutenu un homme qui tombe en défaillance, un scélérat peut très-bien aller enfoncer son poignard dans le cœur d'un autre.

M. Lanoue. C'est à cet instinct puissant qu'il faut attribuer le charme qui nous porte vers les enfants. Ce n'est pas, comme l'ont dit les philosophes, parce qu'ils sont dans l'innocence, *non nocentes*, car ils valent quelquefois bien moins que des hommes faits, qui ne nous inspirent pas le même intérêt. La Providence a eu l'intention de mettre ici l'enfance sous la sauvegarde de l'instinct naturel. Il n'y a pas la moindre réflexion dans cet acte-là ; c'est tout bonnement pour la conservation de l'espèce que la Divinité nous l'inspire à notre insu. Si la moindre idée de justice entrerait dans cet attrait indéfinissable ; si nous nous intéressions aux enfants selon leurs qualités, nous donnerions des taloches aux mauvais sujets, et des bonbons à ceux qui seraient déjà corrigés. Il n'en est pas ainsi ; notre affection n'a rien ici qui ressemble à la justice. Nous rions des malices que nous déplorerons plus tard ; ce ne sont pas elles qui nous détachent d'eux pour le présent.

Maître Tessier. C'est indubitable. Cette bonté est vraiment aveugle; elle n'a rien qui en fasse le privilège de l'être raisonnable, par conséquent rien qui puisse la faire considérer comme une vertu. Il plait à Dieu de faire descendre en nous une influence particulière, comme il fait descendre la sève dans les arbres; cette influence n'a pas de libre arbitre de choix, c'est une loi de la nature à laquelle nous sommes soumis, ce n'est pas notre état ordinaire. Quand la réflexion vient, nous sommes toujours portés au moi. L'égoïsme est notre condition; cela n'empêche pas les lois éternelles d'avoir sur nous une action en sens inverse. Si cette action s'accordait constamment avec notre consentement intérieur, nous serions toujours bons, mais c'est ce consentement qui n'arrive jamais que pour le mal. Oh! qui m'aurait dit, monsieur Lanoue, que je serais venu à considérer la nature humaine sous ce jour-là! Vraiment je crois que je me serais jeté à la rivière de désespoir. Quoi! vivre avec des gens si mal bâtis! Avec des gens qui n'ont de Dieu qu'eux-mêmes; qui sont vertueux quand la loi les y contraint, ou quand la politesse les façonne au mensonge! Quel point de vue! Que c'est décourageant!

M. Lanoue. L'horizon va s'éclaircir tout à l'heure. Pour le moment, arrêtons-nous sur cet instinct qui nous porte à voler au secours de tout ce qui souffre. Dire, dans ce cas-là, que vous êtes l'auteur de votre bonté, ce serait dire qu'au physique vous êtes la cause

de votre santé. Il y a une santé qui dépend de vous, mais il y en a une qui provient du jeu régulier d'une machine qui va sans vous. La bonté morale est comme cela : il y en a une qu'il est en votre pouvoir de pratiquer ; mais il y en a une autre que l'Auteur de la grande machine inspire à tous les êtres qui s'y prêtent occasionnellement par influence, et non pas continuellement par détermination. Or, la bonté qui dépend de vous est la seule qui nous occupe ici ; je dis et je soutiens que ce n'est pas naturellement et en suivant nos penchans que nous la pratiquons. Votre corps et votre âme appartiennent à Dieu, ceci est incontestable. Il les modifie donc comme il lui plaît ; à présent, pour que vous ne soyez pas un simple automate, il vous donne le gouvernement libre de vous-même, et pour cet empire-là il met à votre disposition certaines parties du corps humain qui devront obéir à votre volonté, en tant qu'Être agissant dans les limites qu'il lui a plu de vous tracer. Ce corps, dont vous êtes le maître dans certains cas, vous n'en êtes pas le maître dans d'autres. Vous étendez le bras pour saisir ou donner un objet, il n'est pas en votre pouvoir de conformer ce bras d'une autre manière ; c'est une machine qui a son emploi, et qui, hors de là, n'est plus à vous. Il en est ainsi de votre Être spirituel : dans l'usage qu'en fait la Divinité, vous n'y êtes pour rien ; dans l'emploi que vous en faites au contraire vous-même, vous êtes libre. Si vous êtes bon, dans ce cas-là, vous êtes bon réellement ; mais je ne crois pas que

vous trouviez jamais d'homme qui naisse dans cette bonté-là tout naturellement et sans retour sur lui-même : croire à une vertu de ce genre serait une niaiserie achevée.

Mattre Tessier. C'est on ne peut plus juste. Mais voyez donc où j'en étais? Je prenais cet instinct de bonté pour la voix de la conscience!

M. Lanoue. La bonté s'acquiert comme la science. La conscience n'est pas innée, elle se forme dans l'homme par l'éducation et l'exemple. Or, avant cette conscience, l'inclination première est naturellement mauvaise. C'est la plus sotte rêverie de la philosophie sentimentale des élèves de Rousseau, que d'en appeler à la conscience comme à la règle absolue du beau et du bien. Un sauvage mangera son père par conscience, et par conséquent sans remords. La conscience est acquise chez l'homme d'après la religion dans laquelle il est né; elle se fait en lui d'après ce qu'on lui enseigne et ce qu'on lui dit de pratiquer : c'est là que la vie spirituelle a son siège; mais dire quelle est antérieure à l'homme, ce serait dire que la toile a été faite avant l'araignée. Laissez ces misérables idées innées qui ne tiennent pas. Nous naissons sans conscience, comme nous naissons sans vêtements; quand la conscience est bien dirigée, l'homme est vertueux; je le crois sans peine, c'est qu'alors il se réforme. Il ne naît donc avec nous d'autre penchant que celui de notre propre conservation. C'est cet instinct que nous cherchons à satisfaire à tout prix;

nous ne commençons à le réprimer qu'en prenant sur nous, et quand les autres nous ont dit de le faire; sans cela, nous croîtrions en forces et en vices tout à la fois; à la gourmandise de l'enfance succéderait le libertinage de la jeunesse, l'âge mûr viendrait avec l'ambition qui veut tout avoir pour soi seul, et la vieillesse nous apporterait l'avarice qui cherche à tout retenir, parce que tout lui échappe.

Maître Tessier. C'est bien cela le portrait de la vie humaine; j'aime singulièrement que vous soyez spiritualiste sans être partisan des idées innées, cela m'a toujours choqué. Une idée est une comparaison faite entre deux sensations, et c'est la plus grande sottise du monde que de dire que cette comparaison, fruit de l'attention et de la réflexion, naît avec nous. Si votre religion est aussi raisonnable que votre philosophie, je crois que je m'y rendrai sans peine. Pourtant, comme c'est sur l'opinion d'une conscience innée qu'on a tiré les preuves les plus solides en apparence de l'immortalité de l'âme, je crains que votre théorie n'y porte atteinte.

M. Lanoue. Si les idées résultent de deux sensations comparées, et qu'on puisse dire que l'être qui sent est matériel, on ne pourra jamais dire que l'être qui compare le soit également; or, ce principe qui compare les sensations reçues et agit d'après sa propre réflexion, c'est l'âme. Cependant, les idées peuvent bien ne pas être innées, et pourtant ne pas être le fruit de deux comparaisons. Ce sont, selon quel-

ques-uns, des inspirations spontanées ; cette matière, au reste, est fort peu importante. Quelque jour peut-être je vous donnerai une théorie plus sûre et plus profonde de l'immatérialité de l'âme. Mais puisque nous sommes d'accord sur tout ce qui précède, résumons-nous, maître Tessier : Une action quelconque n'a de valeur réelle qu'autant qu'elle est faite librement, avec réflexion et en vue du bien

Maître Tessier. C'est cela.

M. Lanoue. Il n'y a de bien absolu, universel, réel, en un mot, que celui qui est fait sans aucun retour sur nous-mêmes : nous sommes les instruments du bien, nous n'en sommes pas le but.

Maître Tessier. C'est encore cela ; nous sommes parfaitement d'accord. Mais, puisque c'est si évident, je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'embrouiller la chose, en y ajoutant un mystère de plus ; en effet, je ne vois pas que la religion ait rien à démêler ici.

M. Lanoue. Le bien absolu dont je vous parle, pour être véritablement tel, doit être sincère ; ce ne doit pas être simplement une action, il faut aussi que ce soit une intention. Pour être pleinement désintéressés dans ce que nous faisons, il faut que nous le soyons de cœur et non pas seulement de bouche.

Maître Tessier. Qui vous contredit ici ? Vous prêchez là-dessus un converti.

M. Lanoue. Observez maintenant, mon voisin, que la religion seule est juge de l'homme intérieur.
• La loi, les manières décident des actions ; la religion

entre dans les pensées et les intentions les plus secrètes. Les commandements de Dieu sont la seule règle de notre conduite. Ils nous défendent de tuer, de commettre adultère, de voler, de porter de faux témoignages contre le prochain : si vous vous abstenez de ces crimes par la crainte des lois ou du déshonneur, si vous vous en abstenez par un motif humain quelconque, et que ce ne soit pas par religion, vous les commettez réellement ; quoique vous ne les convertissiez pas en actions extérieures, ils couvent au fond de votre cœur comme des désirs coupables. Ce que l'homme désire, il le ferait s'il pouvait le faire ; l'impuissance dans laquelle il est d'arriver à ses fins, le frein que les hommes lui imposent, ne sont pas suffisants pour l'absoudre, à considérer la chose sous son vrai jour.

Maitre Tessier. Sûrement, à voir la chose sous votre point de vue, il n'y a pas, en effet, de vertus réelles dans les actions simplement extérieures ; il faut que celles-ci soient en même temps des penchants vertueux. Dieu lit dans les cœurs, il est témoin des désirs les plus secrets ; si les miens ne sont pas conformes à l'équité, j'ai péché ; c'est bien vrai. Jésus-Christ nous a dit que quiconque regardait une femme avec des yeux de convoitise, avait par cela seul commis l'adultère dans son cœur. Il faut donc en conclure avec vous qu'il n'y a pas de vertus sans religion ; mais, au lieu de cette maxime un peu intolérante, j'aimerais mieux, cette autre : Point de vertus que celles qui partent d'un principe bon intérieurement.

M. Lanoue. Vous avez beau vous défendre du mot, vous avouez la chose malgré vous. Votre homme extérieur est jugé par vos pareils; mais votre homme intérieur, qui est vous tout entier, n'est justiciable que de Dieu. Vous voyez donc que les hommes n'ont rien à démêler avec vos vertus.

Mattre Tessier. En effet, faisant le bien extérieurement, je puis chérir le mal au fond du cœur, sans que mes pareils le sachent; je puis leur paraître l'homme le plus chaste du monde, tandis que mes pensées secrètes sont portées vers un infâme libertinage. Il n'y a pas à se débarrasser de vos arguments; je conviens de tout cela; néanmoins, vous avez résumé les péchés défendus par le Décalogue d'une manière un peu tranchante; je veux bien croire que les pensées deshonnêtes soient déjà un adultère, que l'astuce et la fourberie soient des vols, que le refus de défendre le prochain soit un faux témoignage consenti, sinon porté contre lui; mais l'homicide, monsieur Lanoue, me démontrerez-vous que je le commette en secret? Il n'y a pas de crime qui m'inspire une plus grande horreur.

M. Lanoue. Si vous vous êtes laissé emporter quelquefois jusqu'à désirer du mal à votre ennemi; si vous vous êtes réjoui intérieurement de ses disgrâces; si vous l'avez calomnié auprès des autres, ce sont autant d'assassinats auxquels vous avez vraiment donné votre adhésion. Vous les avez voulus dans votre cœur, il n'y a manqué que l'action; vous n'aviez garde de

commettre celle-ci. Toute votre modération extérieure à l'égard de celui à qui vous voulez du mal n'est qu'une farce hypocrite. Vouloir le mal, c'est le faire. Vous dites que vous ne voulez pas la mort de votre ennemi : vous voulez vous défaire de lui ; voilà le mot. Les moyens sont les seules choses qui vous arrêtent ; mais la pensée intérieure n'a rien à démêler avec ces moyens-là ; ceux-ci sont des actions, et au bout du meurtre il y a la potence. Ainsi, maître Tessier, vous disiez que vous êtes un honnête homme sans religion : vous avez ce privilège-là ; en toutes vos actions, en tous vos désirs donc, vous êtes un homme pleinement désintéressé ; quand vous dites que vous faites le bien, c'est toujours sans vous en rien appliquer, et pour que la chose commune en profite seule.

Maître Tessier. N'achevez pas, monsieur Lanoue ; je vous demande grâce pour cette mystification. Je vois bien que je parlais sans réflexion quand j'avais l'effronterie de vous assurer que j'étais naturellement vertueux. Pour être vertueux à votre façon, il faut fortement y prendre garde.

M. Lanoue. Oui, prendre garde c'est bien le mot ; il faut prendre sur soi, il faut se combattre, enfin ; la religion n'est que cela. C'est un commandement divin qui nous dit de nous détacher de notre être individuel, de notre *moi* particulier, pour concourir au bien général, pour nous identifier avec le *moi* universel qui seul donne la vie à tout.

Maître Tessier. C'est universel, en effet, ce prin-

cipe-là ; je vais vous y arrêter tout à l'heure ; pour le moment, j'ai peine à me fourrer dans l'esprit qu'il ne faille pas se laisser aller tout bonnement aux sentiments bons et humains que la nature, ce me semble, devait nous inspirer ! Comment ! pour être vertueux, ou religieux, car à présent je vois bien que c'est synonyme, il faut se combattre !

M. Lanoue. S'il n'y avait qu'à suivre bonnement les impulsions de la nature, il n'y aurait point à prendre garde, il faudrait se laisser aller au courant. Naissant avec des désirs qui se rapportent à vous, jeté au milieu d'un monde dont vous vous faites le centre et que vous estimez par rapport aux jouissances qu'il peut vous procurer, et non pas du tout pour ce qu'il peut offrir aux autres, en cédant à vos désirs naturels sans les réprimer, vous iriez si loin qu'il faudrait enfin y mettre une borne.

Mattre Tessier. Vous avez raison, nous naissons avec le désir de nous approprier ce qui nous plaît.

M. Lanoue. Il est donc de toute nécessité de réprimer nos penchants, de nous combattre ; inclinant par naissance vers notre unique bien-être, qui est le mal, nous ne pouvons extirper ce mal qu'en le prenant en aversion. Le mot explique la chose, l'aversion est l'action de celui qui se détourne d'un objet. Nous voulons le mal dans notre pensée secrète ; par conséquent, si nous ne le combattons pas, si nous ne nous en détournons pas, en un mot, nous y restons, car nous sommes tout entiers proprement là où est notre cœur.

Maitre Tessier. Par conséquent, nous sommes plaie de la tête au pieds. Jésus-Christ avait bien raison de dire : « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. » Ce mot-là comprend toute la morale.

M. Lanoue. Et, pour nous guérir, il faut y porter remède, le mal étant notre plaisir!...

Maitre Tessier. Notre plaisir, monsieur Lanoue! c'est trop fort!

M. Lanoue. Oui, notre plaisir; les anciens disaient que la vengeance était le plaisir des dieux; et l'homme naturel, comme ces dieux, trouve du charme à se venger de son prochain, par conséquent à le tuer; vos poètes ne sont occupés qu'à corrompre la jeunesse par des tableaux qui, lui déguisant l'horreur de l'adultère, le lui fait aimer. L'avidé égoïsme ne se nourrit que de ce qui est le lot des autres, et son plaisir est un vol intérieur; il blanchit, de l'écume de sa rage impuissante, le mors avec lequel les lois civiles l'arrêtent.

Maitre Tessier. Oui, monsieur Lanoue, il faut de grands efforts pour s'arracher à ces plaisirs-là; combattre, en effet, c'est le seul moyen de vaincre la tentation. C'est après avoir extirpé le mal que peut seulement venir le bien; c'est après s'être détourné d'un objet que, ne le voyant plus, on se dirige vers l'objet opposé. Ainsi donc, après avoir étouffé en nous les premiers désirs naturels qui nous portent à nous aimer seuls, nous faisons naître dans nos cœurs un autre amour, qui est celui du bien général.

M. Lanoue. Sans doute, c'est ce que la religion

appelle se régénérer. Nous naissons tous avec l'amour de nous-mêmes; la religion nous propose une vie nouvelle, à laquelle il faut naître, et dans cette vie nouvelle nous ne connaissons d'autre amour que celui du bien universel, ou, en termes formels, celui de Dieu et du prochain.

Maitre Tessier. Je me rappelle avoir lu que Jésus-Christ disait à Nicodème qu'il fallait naître de nouveau. Nicodème lui demanda, comme je l'aurais fait moi-même, comment un homme pourrait naître une seconde fois à la vie naturelle? Votre explication me fait considérer à présent l'Évangile comme une régénération, en un mot, une réforme morale, et c'est tout à fait plausible. Je comprends bien aussi ces autres paroles de Jésus-Christ qui me choquaient si fort : « Je suis venu apporter la guerre. » Il avait bien raison, certes, c'est une furieuse guerre que celle qu'il faut faire à nos penchants.

M. Lanoue. En deux mots, voilà la religion tout entière : Notre intérêt personnel nous conseille de tout rapporter à nous, la vie religieuse nous fait tout rapporter à autrui. Par nos penchants naturels nous nous faisons le centre de tout ce qui existe; nos penchants combattus nous font considérer notre être comme une portion de la machine, comme un rouage qui coopère à l'œuvre commune, et non pas comme le but de cette œuvre.

Maitre Tessier. Mais c'est magnifique cette religion-là, monsieur Lanoue; selon vous, pour être re-

ligieux, il faut travailler au bien commun. Le but que Dieu nous a proposé, c'est donc d'être désintéressé, et le seul mal qu'il y ait en nous, c'est l'égoïsme !

M. Lanoue. Vous avez mis le doigt dessus. Il n'y a pas d'autre mal que celui-là. C'est le diable, c'est l'enfer, en un mot, c'est le seul vice qui nous sépare de Dieu ; en l'étudiant un peu, vous verrez, en effet, que l'égoïsme renferme en lui tous les autres vices. C'est lui qui nous rend médisants, incestueux, intempérants, détenteurs du bien d'autrui, orgueilleux et vindicatifs ; l'égoïsme, c'est notre amour qui se replie sur nous au lieu de s'étendre sur nos frères.

Mattre Tessier. Votre réforme morale est la chose la plus belle en principes. Je n'en suis pas plus que vous pour l'égoïsme, et si je vous fais des objections, vous ne me prendrez pas, j'espère, pour un homme qui veut se montrer le partisan de la plus basse inclination qu'il y ait au monde. Écoutez-moi donc : Je suis sincère, et je ne cherche pas à trouver des difficultés où il n'y en a pas ; à y regarder de près, il me semble cependant que la nature nous dit de nous occuper de nous-mêmes ; elle ne nous a pas donné l'être pour que nous nous martyrisions toute la vie. Il eût valu autant ne pas naître que de sacrifier sans cesse notre existence et nous combattre toujours.

M. Lanoue. Ainsi, l'homme chaste qui s'abstient de l'adultère, le tempérant qui sacrifie ses penchants gloutons, l'homme vertueux, en un mot, qui combat ses passions, seraient donc autant de martyrs imbé-

cilles d'une opinion vaine, et l'homme vicieux qui se laisserait aller à la pente naturelle aurait seul raison ! Réfléchissez à cela, maître Tessier.

Maitre Tessier. C'est vrai, ce serait fort mal ; mais enfin cela ne répond pas à mon objection ; il ne faut pas être rigoriste ici. Je suis aussi éloigné que qui que ce soit du libertinage ; pourtant, vous avouez avec moi que si c'est un crime contre la société, ce n'en est peut-être pas un contre la nature, puisqu'elle-même attache une sensation voluptueuse aux actions qui en dépendent. Le gourmand, satisfaisant son appétit glouton, vous dira qu'il ne se laisserait pas emporter par la passion qui le domine, si le bon Dieu ne l'avait pas organisé de manière à y trouver du plaisir. Vous voyez bien qu'il y a vraiment un plaisir naturel dans les choses illicites. Celles-ci ne sont peut-être contraires qu'à la société ; Dieu, qui nous y porte par un attrait irrésistible, n'en est peut-être pas si offensé qu'on le dit.

M. Lanoue. Le plaisir attaché à tous les besoins naturels, nous prouve que la Providence a eu en vue de nous porter à les satisfaire. S'il y avait pour l'homme de la répugnance à la vue de sa nourriture, et qu'il dût prendre celle-ci par raison, il y a gros à parier qu'il n'éprouverait pas un grand empressement à se la procurer, surtout s'il fallait travailler pour cela. Il en est de même de toutes les voluptés corporelles ; à chacune d'elles est attachée une fonction nécessaire. L'abus est la seule chose qui nous soit dé-

fendue. Le mariage est dans la nature, l'adultère n'y est plus ; manger est une action qu'il faut accomplir pour conserver notre individu, la gourmandise est l'abus de cette action-là. L'homme qui abuse veut jouir de la sensation agréable que la nature a attachée à chacune des fonctions utiles à notre existence et à celles des autres, sans s'embarrasser de la fonction en elle-même ; dire qu'on obéit alors à la nature, c'est le plus horrible et le plus dégoûtant de tous les sophismes. On outrage la nature au lieu de se rendre à sa voix. Dites-moi si un homme qui vomit son dîner, comme les Césars de Suétone, pour avoir le plaisir d'en prendre un autre, offre à vos yeux un spectacle bien attrayant ?

Mattre Tessier. Ah ! que c'est dégoûtant ! Un pareil homme abuse de l'existence. Il est bien certain que chercher le plaisir des sens uniquement pour ce plaisir-là, c'est enfreindre la loi suprême. Mais l'attrait que la nature a attaché à l'amour de nous-mêmes en gros, l'égoïsme en un mot, peut-il être un mal naturel, ou divin, si vous aimez mieux ?

M. Lanoue. L'homme qui se laisse aller à l'égoïsme est absolument comme le gourmand que sa passion emporte au-delà du but de l'action de manger. Il y a un plaisir attaché à la vie en général comme à chacun de ses actes, afin de nous forcer à nous en occuper dans un autre but que celui de nous-mêmes ; le boire et le manger ont une autre fin que leur action elle-même : l'égoïsme est ainsi. Resserré dans

les bornes de la modération, et considéré comme moyen pour arriver à un but plus noble, il est permis ; il faut bien que nous soyons à nous pour être ensuite aux autres. Dieu fait de nous des instruments qui, par l'intérêt de leur propre conservation, se rendent eux-mêmes toujours aptes aux fonctions du dehors. Si nous n'aimions pas notre individu à un certain degré, nous nous rendrions bien vite incapables d'être utiles ; nous négligerions de nourrir notre corps pour lui donner des forces, notre esprit pour éclairer celui des autres. La nature nous a inspiré l'amour de nous-mêmes pour garant de la conservation de notre existence ; elle nous dit de chercher le bien-être et de fuir la douleur, et, en obéissant à cet instinct, l'homme conserve assez bien la machine. Mais il y a en l'homme l'animal et l'être intelligent. La vie animale n'est pas le seul but de la nature, cela est évident ; car si c'était là son but, quand un homme aurait bu, mangé et procréé son semblable, il aurait rempli sa destination sur la terre.

Maitre Tessier. Fi donc ! c'est bon pour une brute. On dit, avec raison, qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Ainsi, je conçois bien que nous avons une autre destination sur la terre que celle de n'être constamment occupés que de nous. Je crois bien que la nature a voulu nous forcer à conserver la machine, mais c'est pour que notre intelligence l'employât ensuite à quelque chose.

M. Lanoue. Et cet emploi consiste à nous dévouer

à la chose publique ; vous voyez que je ne fais qu'achever votre phrase. L'intérêt personnel, subordonné à un but général, est légitime ; c'est une prudente économie de la vie que la religion elle-même nous recommande : quand cet intérêt n'a d'autre but que nous-mêmes, c'est l'égoïsme.

Maitre Tessier. Ainsi, il faut que je prenne soin de moi pour conserver ma santé, il faut que je me garantisse par mes habits contre l'intempérie des saisons, il faut que j'aie une habitation, qui, sans luxe, m'offre l'aisance et la propreté, afin que mon esprit ne soit pas captif, en quelque sorte, par l'impuissance de satisfaire les besoins de première nécessité ; quand j'ai tout cela, il faut que je m'occupe des autres. Oh ! que c'est bien pensé, cette religion-là, M. Lanoue ! On dit que charité bien ordonnée doit commencer par soi ; sans aucun doute, afin que par elle on se mette en état d'être un ouvrier actif. Si je me rends malade par ma faute, voilà un homme inutile aux autres ; ma femme, mes gardes-malades, si j'en ai, sont autant de personnes que je soustrais à la société. Ne vaut-il pas mieux rendre tous ces gens-là à leurs occupations, et m'occuper moi-même, si je le puis ?

M. Lanoue. Ajoutez à cela qu'il faut pourvoir à vos besoins, mais aussi aux nécessités de votre famille, afin que comme vous elle soit utile au bien public. Une famille, c'est un grand individu qui doit compter de ses forces à la société. Le chef de cette famille donc se doit à elle. Je dis plus : Il vous faut penser non-

seulement aux besoins du moment, mais encore aux besoins à venir ; et ici, pourvu qu'il ne soit pas le fruit de l'avarice, le superflu lui-même est légitime. Vous voyez que je donne assez de latitude à l'amour de soi. Je vais enfin aller plus loin : Je dis qu'il vous est permis de travailler, non-seulement à acquérir le superflu même qui est le besoin futur, mais encore à accroître votre fortune, pour vous mettre par elle en état de faire du bien. Ayez de l'ambition, maître Tessier, le but la justifiera ; ayez de l'ambition pour être charitable, pour aider vos frères, pour être bienfaisant, pour devenir enfin l'image de Dieu sur la terre.

Maître Tessier. Oh ! je n'y tiens plus, M. Lanoue, je me sens prêt à fondre en larmes. Mais, quoique je sois rendu, je vois pourtant une forte objection qui peut nous être faite, écoutez-la bien : L'égoïsme est dans la nature jusqu'à un certain point ; le moment où il cesse d'y être, c'est quand il nous est préjudiciable ainsi qu'au prochain : c'est la chose la mieux imaginée du monde. Mais pourquoi Dieu veut-il que nous combattons les penchans qu'il nous donne pour arriver à un mieux que nous établissons tout seuls ? Sans doute la philosophie prouve qu'il faut se dévouer au bien général ; elle me démontre que le bien particulier est une infraction à l'ordre ; mais tout cela, ce me semble, est une pure convention humaine. Je voudrais voir comment en devenant égoïste je m'éloigne de Dieu, comme je m'éloigne du bien général ; en un mot, je ne voudrais pas que ce bien public fût une

convention humaine, je voudrais que ce fût aussi en quelque sorte une loi divine. On dit que j'offense Dieu, en rentrant dans le moi individuel; il est plus juste de dire que j'offense la société; je vois très-clairement le dommage que je lui porte : dans l'autre hypothèse je ne vois pas si bien le préjudice que je porte à Dieu. Si je me sépare des hommes, ce sont les hommes seuls qui ont à se plaindre de moi. Il est bien difficile de me persuader que l'égoïsme, naturel au commencement, devienne crime en finissant. S'il devient tel, c'est bien évidemment parce qu'il nuit à la société, dont je dois être un membre actif; je ne vois pas que ce soit un péché proprement dit. Qu'est-ce que Dieu aurait à faire ici ? C'est lui qui m'inspire l'amour de moi-même; c'est mon voisin qui s'en plaint; donc, c'est au voisin seul que je nuis.

M. Lanoue. Il résulte toujours de la religion, que je viens de vous exposer, qu'elle est fondée sur la connaissance la plus parfaite du cœur humain, et qu'elle tend au plus grand avantage possible de la communauté des hommes. Avouez que c'est un grand point de gagné.

Mattre Tessier. A cela je ne puis rien objecter, c'est la plus belle conception morale; et, pour en garantir le succès, les philosophes qui l'ont imaginée ont dit aux hommes : C'est Dieu qui vous parle ainsi; tenez-vous dans les bornes de la modération; en vous laissant aller à votre amour désordonné de vous-mêmes, vous êtes coupables envers Dieu. Encore une

fois, je ne vois pas que cette réforme individuelle ait un autre but que le bien public ; Dieu n'est pas là.

M. Lanoue. Le bien public, c'est le bien général, c'est le bien universel, enfin c'est le plus grand bien possible, à ce que je m'imagine ?

Maitre Tessier. Assurément.

M. Lanoue. Eh bien, mon voisin, le bien universel, absolu, le bien en lui-même, c'est Dieu ; Dieu en est le principe et la fin : il n'y en a pas ailleurs. Dieu, en un mot, est le bien personifié. Donnez à votre esprit toute l'activité dont il est capable, et dites-moi si vous pouvez trouver une autre cause que l'amour à l'existence de tout ce qui est. Dieu est l'amour même, puisque c'est lui qui a tout créé. Tout l'univers atteste la sagesse et l'amour d'un être suprême ; amour, qui a tout fait sortir de lui, et sagesse, qui a mis en ordre tout ce que l'amour avait produit.

Maitre Tessier. C'est comme cela que Lucrèce attribue tout ce qui existe à l'amour ; c'est l'amour qui a débrouillé le cahos et porté les hommes les uns vers les autres. Nous voilà dans les chimères de la fable ; ce n'est pas cela de la religion.

M. Lanoue. Nous y voici. A moins d'être aveugle, l'amour n'a rien pu faire sans un but, Dieu n'est pas seulement amour, comme l'impure divinité de Lucrèce, il est sagesse en même temps. Quel peut avoir été le but de l'amour, sinon d'agir conformément à son essence ? Or, l'essence de l'amour n'est pas de s'aimer seul, mais d'aimer hors de lui. En créant l'u-

nivers par amour, Dieu a voulu faire sortir la vie de lui, afin d'être à son tour réactionné par elle. Il a voulu aimer, et réciproquement être aimé. Il a donc créé l'homme, par le moyen duquel l'intelligence et l'amour émanés de lui retournent à lui. Quand l'homme, qui est réceptacle de cet amour pour le rendre, trouve plus doux de le concentrer sur lui seul, il est dans l'égoïsme ; quand, au contraire, il fait fructifier le plus possible l'influence divine descendue dans son cœur, en aidant à la chose publique, il devient coopérateur de Dieu lui-même. En un mot, par l'égoïsme exclusif, l'homme se détache des hommes et encore plus de Dieu, qui lui a donné l'amour pour le répandre ; il nuit à la société, et il pèche, il pèche dans toute la rigueur du terme devant Dieu. Quand, au contraire, il se dévoue à l'intérêt public, il fait de l'amour un usage conforme à l'essence de cette faculté, par conséquent il travaille pour Dieu en travaillant pour ses semblables. Vous voyez donc bien que mon système philosophique, comme il vous plaît de l'appeler, est aussi une religion, et de toutes, c'est celle qui est susceptible de la plus rigoureuse démonstration.

Maître Tessier. Il n'y a pas, en effet, à contester. Tant que la définition que vous donnez de la divinité sera reçue comme véritable, les hommes trouveront dans la religion le plus beau et le plus exact système de philosophie et de morale. Dieu étant le bien, tout ce qui est fait en vue du plus grand bien possible est fait en vue de Dieu.

M. Lanoue. Quand l'homme est à lui, à l'égoïsme, il n'est ni aux autres ni à Dieu; il est donc, rigoureusement parlant, sans morale et sans religion. Dire qu'il n'y a pas de vertus sans religion, c'est dire tout simplement qu'il n'y a pas de vertus relatives à nous seulement, et qu'elles consistent toutes dans un sacrifice fait par nous pour remplir nos obligations envers Dieu et les hommes.

Mattre Tessier. Je suis tout inondé de lumières, M. Lanoue! Tenez, on me disait quelquefois que, pour être vertueux, il fallait tout faire par amour pour Dieu. Cherchant Dieu et ne le voyant pas, l'aimant par ordonnance en quelque sorte, et non pas naturellement, ce que je faisais par amour pour lui était si peu que j'en ai honte. Vous me dites à présent qu'il faut faire le bien pour l'amour du bien, oh! cela, je le comprends, je le sens même; auparavant, je regardais Dieu comme un être individuel, et mon amour ne savait trop pourquoi tout faire pour lui. Vous me dites que Dieu, c'est le bien; voilà son essence trouvée tout d'un coup; voilà mes devoirs tracés tout nets; voilà la religion et la morale qui n'ont qu'une même base! Ma foi, il n'y a plus à se méprendre sur l'amour de Dieu. Portés tous au mal, nous ne sommes que des tigres qui rongent leurs freins, ou des singes qui imitent la vertu sans la sentir. Substituons la religion aux lois et aux manières, nous voilà de suite changés, l'espèce humaine peut devenir aussi intéressante sous ce point de vue-là qu'elle était hideuse

sous l'autre. Je ne suis plus tenté de me jeter à la rivière; vous aviez bien raison de dire que l'horizon allait s'éclaircir.

M. Lanoue. Persuadé fermement qu'il n'y a pas de vertus naturelles, qu'il faut être religieux pour être un honnête homme, vous n'avez plus besoin de nouvelles explications pour vous convertir sérieusement.

Maître Tessier. Un moment, s'il vous plaît; permettez-moi de me résumer, pour voir si je vous ai bien compris: En m'examinant avec sincérité, j'avoue que l'égoïsme est mon fait. Je crois bien que tous les autres sont comme moi. Pour être vertueux, il faut donc mettre un frein à cet amour-là, car si chacun s'occupe exclusivement de soi, adieu la société. Le frein des lois et de l'éducation me forcera à faire des actions honnêtes; mais les actions, quoique bonnes à l'extérieur, peuvent partir d'un mauvais principe. Il faut, de toute nécessité, pour être vertueux, un frein intérieur, qui me force, non-seulement à me montrer bon, mais à l'être du fond du cœur; non-seulement à faire des actions justes, mais à avoir des sentiments de justice. Allons, M. Lanoue, c'est on ne peut plus vrai. Il n'y a que la religion qui aille jusque là; il n'y a qu'elle qui fasse de nous des hommes nouveaux. La politesse et la force ont beau faire, le vieil homme est toujours là. Tout ce qu'on fait par elles est contraint ou simulé. Le bien extérieur n'est donc pas un bien proprement dit; il n'y a de tel que le bien intérieur. Vous voyez,

M. Lanoue, que je vous comprends ; je ferais là-dessus le plus beau sermon du monde, tant je suis convaincu. Mais je ne veux pas être religieux sans être chrétien ; et je ne vois pas encore toute la liaison de votre beau système philosophique avec la religion chrétienne.

M. Lanoue. La religion chrétienne, ou celle que je vous ai fait connaître, c'est tout un. Toutes deux vous disent que l'homme est dans le mal sitôt qu'il ne combat pas ses penchants vicieux ; toutes deux vous disent que l'homme naît ainsi.

Maitre Tessier. Mais un amour qui n'est pas dans la nature ne peut naître en nous par l'influence divine. Nous devons naître avec la faculté d'abuser de l'amour de nous-mêmes, donné pour notre conservation, ou de le renfermer dans ses limites légitimes. Vous voyez que les plateaux de la balance devraient être égaux, et pourtant ils ne le sont pas. Nous naissons dans l'abus de cet amour, ce n'est qu'à force de leçons et de corrections que nous parvenons à comprendre la nécessité de l'équilibre et à le rétablir en nous. Vous ne me dites point pourquoi nous naissons ainsi contraires à l'ordre et à nous-mêmes. Voilà une difficulté par-dessus laquelle vous sautiez à pieds joints.

M. Lanoue. C'est ici, mon voisin, que commence le Christianisme. Celui-ci adopte tous les faits que vous avez si bien compris, il nous apprend de plus que l'homme naît mal conformé depuis la chute de son premier père. En sortant des mains de son Auteur, l'homme naquit avec un amour de soi fort légitime,

il est tombé par sa faute dans cet égoïsme exclusif qui se fait à soi-même son propre but. Oubliant que la vie lui était donnée pour la rendre profitable à autrui, il l'a reçue pour la garder soigneusement dans son cœur, comme un avare ramasse, dans sa cassette, l'or qu'on lui compte pour le répandre.

Maitre Tessier. Ainsi, Adam a été un égoïste, et nous autres, qui sommes ses enfants, nous sommes tous depuis ce temps-là des égoïstes comme notre père !

M. Lanoue. Voilà tout le crime du premier homme, voilà comment est né et comment s'est perpétué un amour contraire à la nature. Vous vous dites vous-même dans votre simple bon sens : Voici des penchans mauvais, il faut les combattre. Vous n'avez plus qu'à traduire en bon chrétien ce langage dans cet autre : Je connais maintenant le péché originel, et c'est à moi de l'extirper en suivant les conseils de la religion. Vous voyez bien que notre morale et la Bible ne font qu'un.

Maitre Tessier. Vos observations sur les penchans mauvais de l'homme sont incontestables ; ce qui m'empêchait de voir une liaison entre eux et la tache héréditaire dont parle le Christianisme, c'est que je considérais le péché originel comme un acte de pure désobéissance pour lequel tous les hommes venus depuis Adam étaient punis. Cela ne me semblait guère miséricordieux de la part d'un Dieu qui est tout amour. Vous me faites entrevoir actuellement notre

inclination égoïste comme la suite de l'acte par lequel nous avons désobéi à la loi divine ; sous ce point de vue-là la chose est très-tranquillisante ; notre mauvaise nature serait venue après coup, comme la maladie après l'intempérance.

M. Lanoue. Si l'égoïsme est la seule chose qui nous éloigne aujourd'hui du bien, c'est-à-dire, de Dieu, puisque Dieu est le bien personnifié, c'est également lui qui a dû, dans les premiers temps, faire dévier l'humanité de sa voie. Le mal dans sa suite est conforme au mal dans son origine.

Maitre Tessier. C'est encore vrai. Le cœur humain a toujours été pétri du même limon. Il est égoïste en France comme au Japon ; il a dû l'être il y a six mille ans comme il l'est aujourd'hui. Ne croyez pas néanmoins que je vous tienne quitte comme cela. Un péché individuel, je l'admets, mais un péché héréditaire, cela ne peut entrer dans mon cerveau. En second lieu, votre système de la chute de l'homme ne ressemble guère au récit de la Genèse. Vous voyez que pour finir mon éducation chrétienne, ce n'est pas assez d'avoir répondu à la première moitié de la question qui a commencé cet entretien, il faut aussi répondre à la seconde. Il faut me tranquilliser sur les choses incompréhensibles de la Bible, qui m'offusquent ; et, pour commencer par la première, il faut m'expliquer la chute de l'homme. Par là seulement, M. Lanoue, vous donnerez une sanction chrétienne à votre système. Si vous dites des choses vraisemblables et que

la Bible reste absurde pour moi, certes, toutes vos peines seront perdues. J'ai bien confiance en vous, mais j'en ai encore plus dans la Bible. Mettez-vous donc d'accord avec elle, sinon il n'y a rien de fait pour ma conversion. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne la différerai plus, si vous venez à bout de m'expliquer la chute d'Adam d'une manière aussi évidente que vous m'avez prouvé qu'il n'y a pas de vertus sans religion.

M. Lanoue. La manière dont ce premier problème a été résolu doit vous donner de l'espoir pour l'autre. Remarquez le chemin que vous avez fait, et combien il y a loin de votre première question à votre résumé de tout à l'heure. Les explications que vous me demandez nous mèneraient trop loin pour le moment. Nous reprendrons, si vous le voulez bien, cet entretien où nous en sommes restés.

Là-dessus le philosophe ayant salué maître Tessier, celui-ci se retira, disant qu'il ne tarderait pas à revenir pour savoir comment le fruit mangé par Adam et Ève avait pu les damner, ainsi que toute leur postérité, et cela en toute justice. Il branla la tête en disant ces mots, et le philosophe, qui se retourna dans le moment, vit bien qu'il avait affaire à un homme qui n'était pas au bout de ses doutes.

TROISIÈME ENTRETEN.

CHUTE DE L'HOMME. — LOI DE TRANSMISSION.

A quelques jours de là, le notaire se hâtant de reprendre la conversation : Allons, dit-il brusquement, en abordant M. Lanoue ; allons au fait. Vous m'avez prouvé clair comme le jour qu'il n'y a pas de vertus naturelles et sans culture ; tous vos raisonnements, néanmoins, quelque concluants qu'ils soient, sont de l'homme ; il faut les confirmer aujourd'hui par la Bible ; car la Bible est, je n'en doute pas, la Parole de Dieu même.

M. Lanoue. Vous ne doutez pas, dites-vous, que l'Écriture ne soit inspirée par Dieu même ?

Maitre Tessier. Certainement. Qui aurait inventé cette réforme-là ? La chute de l'homme et son rétablissement sont là-dedans, et il faut de toute nécessité que ce soit Dieu qui les y ait mis ; car, en supposant qu'avec nos belles lumières naturelles nous ayons découvert le mal, rien ne nous porterait à imaginer le

remède. Le remède est en Dieu, et l'homme déchu n'entend point Dieu parler.

M. Lanoue. Il a fallu que Dieu parlât, en effet, pour que nous revenions à lui, et vous vous êtes trouvé tout naturellement sur la preuve la plus convaincante de la vérité des Écritures. Outre cela, personne ne peut nous dire à quelle époque la Bible aurait été inventée, si toutefois elle avait pu l'être. Les plus anciens livres connus se réfèrent à ceux de Moïse.

Maitre Tessier. Je vous assure pourtant qu'il y a des étourdis dans nos petites villes de province, qui croient que cela a été fabriqué tout exprès pour les retenir dans le devoir par la crainte.

M. Lanoue. Donnent-ils pour auteurs à la Bible le curé de la paroisse et le maire? Ce sont des critiques, maitre Tessier, qui ne sont pas bien redoutables. Avant de recevoir leurs objections comme je reçois ici les vôtres, il faudrait les envoyer au moins dix ans au collège. Quant à vous, votre vaste lecture vous tient lieu de tout cela.

Maitre Tessier. Pourtant je n'ai pas lu ce que c'était que le péché de notre premier père; parlons-en.

M. Lanoue. L'homme a mangé du fruit défendu en écoutant les suggestions du serpent tentateur, et il a été chassé du jardin de délices pour habiter une terre dont il ne retirera rien qu'à la sueur de son front. Le sens de ceci, je pense, est assez clair: L'intérêt personnel a pour emblème l'animal avec lequel

le mal a le plus de ressemblance, je veux dire le serpent ; le paradis est cet état de l'âme, où l'homme, véritable image de son principe, en se dévouant au bien commun, obéit à la plus douce impulsion de son cœur ; la terre, où le travail le plus opiniâtre soutient seul son existence, est bien évidemment ce triste état où il est maintenant, alors qu'il est obligé de combattre sans cesse ses penchants intéressés pour revenir à cet amour dévoué, qui était sa nature véritable. Quelle image plus vraie de notre condition ! Que celui qui a tracé ce tableau parlant connaissait bien le cœur humain !

Maitre Tessier. Arrêtons-nous un moment, monsieur Lanoue, car j'en suis tout ébloui. La Bible n'a donc fait, dans l'histoire du premier homme, que l'histoire secrète de notre cœur, pour ainsi dire ? Elle nous a représentés dans notre loi originelle, qui était l'amour ; elle a dit que nous vivions alors dans le jardin d'Éden ; elle a peint ensuite notre penchant à l'égoïsme obligé de lutter sans cesse avec lui-même, en disant que c'était là la terre que nous habitons aujourd'hui. Parbleu ! j'en conviens, une telle manière de présenter la chute de l'homme, agrandit extrêmement mes idées ! J'aime beaucoup qu'on me fasse voir la vie actuelle, où il nous faut toujours combattre nos penchants intéressés, comme une terre ingrate qu'il faut cultiver à la sueur de notre front.

M. Lanoue. Ainsi, maître Tessier, vous comprenez en deux mots le sens général de la Bible ; c'est

l'histoire de l'homme, qui, créé primitivement avec un amour universel comme celui de Dieu même, s'en est éloigné, parce qu'il a trouvé plus doux de s'aimer seul à l'exclusion des autres. Le malheureux, comme vous voyez, s'est trompé, et, au lieu des délices qu'il goûtait dans l'Éden, il n'a plus trouvé que les ronces de l'égoïsme et de l'intérêt sordide. C'est là le grand et le seul fait de l'Ancien Testament. On y dit à l'homme qu'il est tombé, et on lui promet un temps où il se relèvera. Le Nouveau Testament est l'accomplissement de cette promesse; c'est le moyen donné à l'homme qui s'est rendu égoïste de redevenir désintéressé comme il l'était en sortant des mains de son Auteur. Ainsi, tout le Livre saint n'a qu'un but, celui de nous ramener à l'état primitif par la régénération.

Maitre Tessier. Vous allez encore trop vite, monsieur Lanoue; nous reviendrons tout à l'heure sur le Nouveau Testament; permettez-moi de m'arrêter sur les premières pages de l'Ancien, que vous venez de me présenter sous un jour si nouveau. Votre idée a le double avantage de me satisfaire et de répondre à quelques-unes des objections que je me faisais autrefois. D'abord, je croyais l'homme damné pour avoir mangé une pomme, et j'étais tout à fait scandalisé, comme bien vous pensez; en second lieu, je m'imaginai que le serpent avait réellement causé avec la bonne Ève, et je ne croyais guère à ce miracle. Vous dites que tout cela n'est qu'une allégorie; adieu mes objections. Si toute la Bible est un emblème dans les

passages qu'on ne comprend pas, c'est très-commode, et je vois bien que je n'aurai nulle difficulté à m'y rendre.

M. Lanoue. Il faut bien que, de toute nécessité, les choses qui ne sont pas dans la nature soient des images représentatives. Quand on vous dit que le fruit qui a perdu l'homme autrefois provenait d'un arbre appelé l'arbre de la science du bien et mal, vous voyez qu'il y a nécessité absolue de recourir à l'allégorie ; car jamais jardinier ne donnera un pareil nom à un arbre chargé de fruits qui se mangent sur nos tables. Ce sont des fruits moraux, qui requièrent absolument un arbre figuré.

Maitre Tessier. C'est incontestable. Il faut un sens à ces expressions figurées. Mais je vous avoue que je me défie un peu de ceux qui veulent tout trouver dans l'allégorie, tout le monde emploie ce moyen-là, qui me dira quel est celui qui a raison ?

M. Lanoue. La Bible est écrite d'un bout à l'autre dans un style emblématique ; celui dont l'explication se rattache naturellement et sans effort aux premiers Versets de la Genèse comme aux derniers de l'Apocalypse est le seul qui puisse avec raison offrir la clé des hiéroglyphes sacrés. Or, c'est ce que n'a fait aucun des commentateurs que vous avez pu lire. Vous n'avez point découvert chez eux de théorie unique qui rattache toutes les expressions du livre à un idiome unique également. Si quelqu'un vous offrait cette explication-là, ne diriez-vous pas qu'il a été inspiré du même esprit qui a dicté toute la Bible ?

Maitre Tessier. Sans doute, mais je n'ai rien lu encore qui remplit cette condition. Il m'a semblé toujours que la Bible devait être autre chose que de l'hébreu, du grec ou du latin, qu'une science véritable était cachée sous ces emblèmes. Mais, en attendant que je puisse les saisir tous dans leur ensemble, voudriez-vous avoir la complaisance de vous arrêter sur celui du péché originel. Je vois bien dans l'homme de nos jours la trace d'une altération primitive de la nature humaine ; mais au lieu de dire tout bonnement : « L'humanité s'est éloignée de sa voie, » pourquoi a-t-on figuré deux êtres de différent sexe, dont l'un prend le fruit défendu, tandis que l'autre, qui pouvait se sauver, consent à se perdre pour l'amour du premier ? Ceci n'est pas très-clair pour moi, et d'abord pourriez-vous me dire pourquoi c'est la femme, et non pas l'homme, qui a été tentée la première.

M. Lanoue. Dans le récit symbolique offert ici à nos regards, l'homme est pris dans le sens général, abstraction faite du sexe. Quand vous dites « l'homme est naturellement porté au mal, » vous entendez l'humanité en général, n'est-il pas vrai ?

Maitre Tessier. Sans doute.

M. Lanoue. Eh bien ! c'est l'histoire de l'humanité de ce temps-là qu'a tracée Moïse, et non celle d'un individu.

Maitre Tessier. Comment ! Adam n'était pas le premier homme !

M. Lanoue. Adam est un nom collectif ; il répond

à notre mot homme dans le sens où je vous le présentais tout à l'heure. L'homme, à l'époque dont parle la Genèse, a dévié de sa route; c'est sa chute.

Maitre Tessier. L'humanité de ce temps-là a donc éprouvé une révolution morale! C'est là tout ce qu'a voulu dire l'histoire sainte; diantre, mais ceci est bien clair! Je conçois maintenant pourquoi Adam a vécu un si grand nombre d'années; cela signifie seulement que la société humaine resta pendant ce temps-là dans tel état. Mais les successeurs d'Adam qui ont une vie si longue: Mathusalem, par exemple?

M. Lanoue. Ce sont également des noms de sociétés particulières. L'usage était alors de désigner sous un nom individuel des portions de peuples.

Maitre Tessier. Toutes ces longues vies de patriarches s'expliquent fort bien; mais si les hommes sont des emblèmes dans le Livre saint, les choses naturelles en sont donc également? La création est-elle figurée?

M. Lanoue. Elle est morale, maitre Tessier. N'est-ce pas une création digne du Très-Haut que d'inspirer à l'homme cet amour qui en fait l'image de Dieu? Quand les prophètes veulent parler de la révolution morale que devait accomplir Jésus-Christ sur la terre, ils disent de lui *qu'il créerait des choses nouvelles*; quand Jésus-Christ est venu, qu'a-t-il créé, sinon un nouvel amour? Ce qu'on dit avec tant de raison de l'opération divine à une époque rapprochée de nous, ne peut-on pas le dire également pour une époque

antérieure ? Dieu est le même dans tous les temps.

Maitre Tessier. Me voilà tout émerveillé ! Les doutes de mes anciennes lectures s'effacent. Le Dieu Créateur a fait, il y a 6000 ans, ce que le Rédempteur a accompli, il y en a 1832 ! La rédemption est une création morale, la Genèse offre donc une création du même genre ! L'ouvrier qui a rétabli la machine est celui qui l'a faite ; oh ! quelle simplicité ! quelle grandeur dans le Livre saint ! Créateur, Rédempteur, ce sont les noms d'un même Être ! Le premier est-il perdu, le second est annoncé aussitôt, afin que l'homme ne soit pas sans Dieu ! Oh ! monsieur Lanoue, dans quelles profondeurs conduisez-vous mon esprit ?

M. Lanoue. Vous avez saisi la clé des emblèmes. L'unité de Dieu apparaît ici à vos regards. Le Livre sacré n'a fait que l'histoire de l'homme dans ses rapports avec la Divinité ; tout ce qui y semble étranger entre dans le récit comme figure.

Maitre Tessier. Mais il est dit pourtant qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; c'est bien formel.

M. Lanoue. Il n'est pas dans l'intention de l'historien sacré de nous instruire de mystères qui passeront toujours notre entendement. Dieu a sans doute créé dès l'instant qu'il a existé, puisqu'exister c'est manifester son essence ; or, comme nous ne pouvons assigner de commencement à Dieu, nous ne pouvons pas davantage en assigner à la formation de l'univers. Le commencement dont parle Moïse est le pre-

mier temps d'une époque relative à l'histoire de l'humanité, et à cette époque-là Dieu créa pour l'homme un nouveau ciel moral et une nouvelle terre également intellectuelle. Vous disiez vous-même tout à l'heure que l'homme, dans l'amour divin, voit tout sous un nouveau jour ; à ses yeux s'offre donc réellement un nouveau ciel, une nouvelle lumière descend donc dans son esprit ?

Maitre Tessier. Oui, monsieur Lanoue, l'homme qui vit de l'amour divin connaît un autre ciel que le firmament matériel ; la terre elle-même est une nouvelle habitation pour lui : l'amour épuré en fait pour l'homme vertueux un séjour de délices. Oh ! qu'il y a bien un nouveau-ciel et une nouvelle terre pour l'homme qui s'est rendu victorieux de ses penchants ! Mais c'est trop beau, cela, pour que ce ne soit pas de votre invention. Me prouveriez-vous cette assertion, comme la précédente, par l'Écriture sainte ?

M. Lanoue. Quand Ésaïe, au Chapitre 65, parle de la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, il s'exprime positivement de cette manière : *Je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* Vous voyez bien encore que Jésus-Christ n'a pas créé un autre ciel et une autre terre dans le sens précis du mot, mais bien dans le sens figuré. En répétant les expressions même de Moïse, le prophète avoue donc par là que Moïse ne leur a pas attaché une autre signification. Le mot terre, dans d'autres Prophètes, signifie toujours l'humanité sur la terre. Jérémie dit au Cha-

pitre 4^e : « J'ai regardé la terre, et elle était comme un néant ; j'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumière. » Voyez comme ceci est clair au moral et absurde au physique ; car du temps de Jérémie, la terre matérielle n'était pas un néant, et les cieux ne cessaient pas d'être éclairés comme aujourd'hui.

Maitre Tessier. Ceci emporte conviction, il n'y a plus moyen de disputer ; sans doute aussi que les nouveaux cieux et la nouvelle terre qu'annonce l'Auteur de l'Apocalypse seront comme ceux décrits par Moïse et par Ésaïe.

M. Lanoue. Sans aucun doute. Ce seront de nouveaux états de paix et de lumières implantés dans l'homme ; alors se fera une dernière révolution morale peinte sous des couleurs emblématiques que le vulgaire a prises pour l'indice de la fin du monde. Celui qui a pour nom l'Éternel est éternel dans ses plans, et la destruction n'est que l'apanage de l'impuissance. Dieu crée, crée sans cesse, il n'y a que le diable qui détruit.

Maitre Tessier. Mais par ce moyen-là, tout ce qui révolte dans la Bible est conciliable avec la raison la plus sévère ! Je me rappelle que des physiciens ont prétendu que le monde avait plus de six mille ans ; ils peuvent lui donner tant d'années qu'ils voudront, cela n'empêchera pas qu'à telle époque l'humanité ait été créée au moral, ou, en d'autres termes, ait été régénérée.

M. Lanoue. La Genèse n'est pas l'histoire morte

et variable de notre physique systématique ; elle laisse ce sujet aux disputes interminables de l'école ; elle renferme simplement l'histoire vivante et beaucoup plus intéressante pour nous de la Providence dans ses rapports avec le genre humain. Que le naturaliste trouve dans les couches du globe des traces d'une existence antérieure aux six mille ans du vulgaire, nous qui savons que le nombre n'est rien, que le temps n'oserait mesurer Dieu, nous rions de ses petites attaques, et nous donnons à notre terre tout autant d'années qu'on voudra. Qu'un autre nie ou prouve le déluge, nous savons que l'Océan a recouvert à plusieurs reprises certaines parties du globe, sans que cette vérité ait rien qui ébranle notre foi. Dans le symbole magnifique que nous avons sous les yeux, il n'y a que deux acteurs réels, Dieu et l'homme, tout ce qui leur est associé est emblème ou figure.

Mattre Tessier. Je veux bien croire avec vous, monsieur Lanoue, que le récit de Moïse soit l'histoire de la race humaine dans ses rapports avec Dieu ; c'est très-satisfaisant ; néanmoins, il me semble que cet univers a dû avoir un commencement. Il n'y a pas de maison sans architecte, et quoique vous vous enfoncez dans la nuit des temps, il a fallu néanmoins que la grande hôtellerie de l'univers ait été disposée pour recevoir les êtres qui l'habitent. L'éternité de la matière est une idée aussi inconcevable pour moi que l'interprétation littérale du premier Chapitre de la Genèse.

M. Lanoue. Je puis vous offrir une cosmogonie,

pourvu que vous ayez la sagesse de n'y pas mettre de date et de songer surtout que ces excursions de notre esprit sont tout à fait inutiles à notre bonheur et à notre salut. Dieu se révèle à nous par le sentiment; la science n'est qu'une opinion. Il y a tout à parier que dès que Dieu eut pensé l'univers, il le réalisa. Imaginez ce que peut être chez l'homme une pensée sans action; c'est une fiction. Il y a en Dieu *l'Être* insondable en soi, mais il y a aussi *l'Exister* qui en est la manifestation, et pour l'action de celui-ci il a fallu l'univers.

Maitre Tessier. Quelle métaphysique, monsieur Lanoue! la tête m'en tourne. Comme *Être* ou principe de toutes choses, Dieu a pu vivre avec lui-même tant qu'il lui a plu de le faire; sitôt que *l'Exister* ou l'existence a fait place en lui à *l'Être*, l'univers a paru, ce qui signifie que le monde a été créé du moment que Dieu s'est manifesté. Cela commence à devenir plus compréhensible.

M. Lanoue. En effet, l'univers n'est autre chose que la pensée de Dieu devenue sensible; saint Paul nous a révélé cette grande vérité, en disant que l'univers est un système de choses invisibles manifestées visiblement. Ainsi, quand Dieu a converti sa pensée en action, l'univers a passé de l'invisible au visible.

Maitre Tessier. C'est fort bien. Mais d'où Dieu a-t-il tiré la matière immense dont se compose l'univers?

M. Lanoue. Dieu est le principe unique de tout ce

qui est. La matière proprement dite n'est qu'une réunion plus ou moins cohérente de particules qui en elles-mêmes n'ont d'autres qualités que celles de la vie qui les moule. La chimie, de nos jours, vous démontre que tous les corps pouvant se réduire à l'état de gaz ont pu provenir de la condensation de l'atmosphère du soleil; cette atmosphère, en abandonnant ses limites successives, a pu former d'une matière gazeuse toutes les planètes qui l'entourent. Nos premiers physiciens ont expliqué par là la création matérielle. Il est très-remarquable aussi que les peuples les plus anciens de l'Asie attribuaient de même l'origine des choses à des émanations. Mais cet air, principe et fin de tout ce qui existe, n'est lui-même que le réceptacle grossier de la substance vivante qui donne à tout le mouvement, la vie et l'être. Une sphère immense, dans le sein de laquelle reposaient tous les germes de vie, s'est échappée primitivement du foyer éternel de toutes les existences. Plus subtile que l'éther impalpable, en se condensant progressivement, elle a donné naissance au soleil et par lui à la matière inerte ou animée.....

Maitre Tessier. Ainsi, Dieu serait comme un être qui aurait transpiré la vie. Les émanations de son corps, si je puis lui en donner un, auraient été vivantes comme ce corps même. Une sorte d'atmosphère, incessamment échappée de lui-même, aurait porté dans toutes les circonférences des choses la vie dont il est la source. Tout serait vivant dans la na-

ture, même alors qu'elle nous paraîtrait morte ! Ce serait par le moyen de l'éther que la nature passerait de l'invisible au visible ; ce serait là l'origine de cette opinion qui attribue la vie au souffle du Tout-Puissant.... Mais l'éther est encore matière, et il faut dans cette matière primitive distinguer la sagesse et l'amour, qui ne sont pas palpables, et qui cependant profluent avec les émanations créatrices. Il faut une grande force de tête pour se promener sur ces hauteurs ; pour moi, j'en ai presque le vertige. Tout ce que j'y vois, c'est qu'il y aurait doubles émanations, les unes vivantes, les autres réceptacles de la vie ; et tout cela serait sorti de Dieu par une double création !

M. Lanoue. Il y a deux émanations bien distinctes, les unes spirituelles, les autres matérielles. Il est impossible de remonter aux premières par les degrés de raréfaction de la matière ; elles sont où la matière n'est pas encore, mais elles sont en même temps où elle est ; c'est par celles-là que la nature extérieure subsiste. La théorie des émanations matérielles nous conduit seulement à chercher dans la nature la matière qui sert de *médium* ou d'enveloppe première à l'esprit. Quelques physiciens de nos jours ont été conduits par l'observation à reconnaître de l'analogie entre la vie et un fluide infiniment plus subtil que l'éther lui-même, je veux dire la lumière.

Maitre Tessier. Oh ! nous n'en finirions plus avec ces expériences.... Revenons dans ce qui est, et prenons tout bonnement la création pour un fait.

Revenons sur nos pas, et expliquez-moi pourquoi la faculté de l'homme qui a péché est désignée comme la femme.

M. Lanoue. Après nos hardies investigations dans le champ de la création, suivez-moi dans l'étude de l'homme moral. L'homme, comme l'avouent tous les philosophes, est doué de deux facultés qui composent tout son être; l'une, sous le nom générique de *volonté*, comprend toutes ses affections; l'autre, sous celui d'*entendement*, renferme ses pensées. C'est par la volonté qu'il aime, et ce qu'on aime, on le veut; c'est par l'entendement qu'il pense, car ce qu'on pense, on cherche à le comprendre : en un mot, l'homme est amour et intelligence.

Mattre Tessier. Je comprends bien, en effet, que chez moi aimer est autre chose que penser. Quand on aime, on sent tout simplement; quand on se rend compte de cela, c'est qu'on ajoute à l'amour autre chose qui est du ressort de l'intelligence. Que nos métaphysiciens dissèquent l'homme en tant de facultés qu'ils voudront, toujours faudra-t-il les rattacher à ces deux-là; toute affection, à la volonté ou à l'amour; toute pensée, à l'entendement.

M. Lanoue. Eh bien! ces deux facultés sont inégalement réparties dans l'homme. L'entendement prédomine dans l'homme proprement dit, et la volonté ou l'amour dans la femme. L'homme raisonne et examine beaucoup plus qu'il ne sent; la femme sent, au contraire, beaucoup plus qu'elle ne raisonne. Le pre-

mier se nourrit plus d'opinions et de science, la seconde plus de sentiments et d'amour.

Maitre Tessier. Parbleu ! c'est bien vrai : ma pauvre femme ne comprend rien absolument à tout ce qui m'occupe ; elle est bonne, et c'est tout. Pour moi, quand je fais le beau discoureur, je m'aperçois bien que je me sers beaucoup plus de mon entendement que de mon amour. Ma femme, au contraire, est si occupée de ses affections, que tous mes grands raisonnements sont des sornettes à ses yeux.

M. Lanoue. C'est donc par la pensée que l'homme excelle ; son titre à lui, c'est son intelligence ; le lot de la femme, c'est l'amour : il n'y a pas la moindre difficulté à cela. Actuellement que les choses sont établies, voilà l'explication du symbole : Celle des deux facultés humaines qui prédomine dans la femme reçoit dans le récit de Moïse le nom de la femme elle-même. En disant que la femme a voulu manger du fruit défendu, c'est comme si l'on avait dit simplement : L'homme a péché par amour. C'est un amour contraire à sa destination primitive qui l'a fait déchoir ; et il est assez naturel, ce me semble, de désigner l'amour par l'être qui le connaît le mieux, par l'être qui ne peut vivre sans l'inspirer ou sans le recevoir lui-même. Le texte saint a dit la femme au lieu de dire l'amour ; au fond, n'était-ce pas la même chose ?

Maitre Tessier. Savez-vous, monsieur Lanoue, que vous venez de me faire pénétrer plus avant que je n'avais fait encore dans la connaissance de l'hom-

me? je reconnais bien en lui ces deux principes de pensée et d'affection que vous lui accordez. Je conçois fort bien en second lieu que si l'homme s'est éloigné de Dieu, c'est par un autre amour que celui qu'il avait d'abord. L'intelligence n'a rien à faire ici; en effet, l'intelligence s'élève ou s'abaisse, s'approche de Dieu ou s'en éloigne, sans que l'homme soit vraiment coupable; c'est de l'instant seul où il aime que son sort est fixé! La nature de son amour décide de celle de sa vie. Et voilà pourquoi je me croyais vertueux au théâtre; je l'étais d'intelligence seulement.

M. Lanoue. Vous voyez aussi, maître Tessier, qu'une fois que l'amour d'un homme le porte à une chose, son intelligence est bien vite à ses ordres pour légitimer cette chose. Elle trouve mille prétextes pour la trouver aimable. L'amour de l'homme l'élève-t-il dans une sphère supérieure, l'entendement monte dans la même proportion, et il devient éloquent et sublime; l'amour le ravale-t-il, au contraire, en le plongeant dans les passions basses, l'intelligence toujours soumise descend avec lui et se salit dans ce bourbier. Aussi, vous voyez que sitôt qu'Ève eut péché, Adam consentit à faire comme elle.

Maître Tessier. Parbleu! c'était tout simple, l'action de l'amour ne va pas sans l'adhésion de l'intelligence. Adam a consenti, comme mon entendement consent aussi, lui, à excuser mes torts, quand ma volonté dépravée est dans le mal; oh! que cette histoire de l'homme est vraie! C'est la mienne, pourquoi

ne serait-elle pas celle de l'homme d'autrefois? Monsieur Lanoue, je n'y tiens plus, c'est admirable; le mal est venu par la femme, c'est-à-dire, par l'amour; c'est aussi la femme, c'est-à-dire, un nouvel amour, qui doit plus tard écraser la tête du serpent! Quelle vérité, et comment ne pas se rendre à l'évidence! Mais, chemin faisant, nous voici arrivés à l'un des objets qui me scandalisaient le plus autrefois; je veux parler de la malédiction portée contre le serpent et la femme. Aidez-moi, je vous prie, à me tirer de là.

M. Lanoue. Qui peut donc vous embarrasser dans ces emblèmes?

Maitre Tessier. Ce qui m'embarrasse! Vous êtes plaisant! Le Seigneur ne dit-il pas au serpent qu'il rampera sur le ventre et qu'il mangera la terre? De tout temps les serpents n'ont-ils pas rampé sur le ventre? Je crois bien que celui qui tenta Ève n'avait ni ailes ni pattes. En second lieu, manger la terre, c'est de l'histoire naturelle la plus pitoyable du monde. Il n'y a que les enfants du village qui croient que les serpents se nourrissent de terre. Pour ce qui est de la femme, Dieu lui dit qu'elle enfantera avec douleur; je pense bien que les douleurs de l'enfantement tenaient à l'organisation de la femme autrefois comme aujourd'hui.

M. Lanoue. Lisez maintenant la Bible comme elle doit l'être, et ce sera tout autre chose. Dieu dit à l'amour souillé de l'homme qu'il rampera sur le sol, que dans son sordide égoïsme il se nourrira de choses

matérielles; il annonce au nouvel amour, qui devra prendre la place de celui-là, que ce ne sera qu'avec peine qu'il enfantera à l'avenir les pensées pures et les affections désintéressées. L'égoïsme ne rampe-t-il pas sur le ventre? Ne se nourrit-il pas uniquement des choses de la terre? Les inspirations dévouées ne sont-elles pas la suite d'une lutte pénible pour l'homme qui se régénère? et ces vertus produites si laborieusement par l'amour ne requièrent-elles pas, comme l'image la plus vraie, l'enfantement douloureux de la femme?

M. Tossier. C'est on ne peut plus ingénieux; mais c'est bien à la femme et non à la vertu que s'adressa le Seigneur, puisqu'il lui dit qu'elle sera sous la puissance de son mari, et que celui-ci la dominera. Encore un contre-sens que cette malédiction. Pour que les choses aillent bien, il me semble précisément à moi qu'il faut que la femme soit sous puissance de mari.

M. Lanoue. Vous oubliez tout à mesure qu'on vous instruit. Le Livre saint ne parle ni de femme ni de mari, il parle de l'homme en général et des deux facultés qui le constituent; l'entendement figurant le sexe masculin, et l'amour le sexe féminin. Eh bien! le Seigneur annonce à l'amour qu'il sera désormais subjugué par l'entendement; et, à considérer la chose en moraliste, c'était le plus grand malheur possible qui pût arriver à l'homme. L'infortuné alors ne sentira plus, il se bornera à raisonner froidement.

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue, ceci passe encore tout ce qui précède ; c'est si beau, qu'on n'y tient plus. Ne me parlez pas de ces hommes dont tout le cœur est froid, et qui ne vivent que par la tête ; ce sont des corps sans âmes. Oh ! que c'est doux, quand le cœur nous échauffe et nous fait parler ! Les choses alors sont comme elles doivent être. Je sens à présent que notre premier père dérangeait cet ordre-là, et que la malédiction du Seigneur a tout le sens d'une parole divine. En effet, il n'y a pas à s'y tromper ; c'est si bien l'homme doué de deux facultés, qu'il faut voir ici, que, dans le premier Chapitre de la Genèse, il est dit que cet homme fut créé mâle et femelle.

M. Lanoue. C'est-à-dire, avec une proportion exacte d'intelligence et d'amour, et ce fut par un commencement de dégénération, ce fut quand il commença à tomber dans le sentiment du *moi*, que la femme fut tirée de l'une de ses côtes.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, vous avez une manière si crue de présenter ces mystères-là, que vos seules expressions quelquefois me donnent des doutes. Qu'est-ce, je vous prie, que cette côte tirée d'Adam pendant son sommeil ? Avait-il plus de côtes qu'il ne lui en fallait ? Et pourquoi l'endormir pour cette opération ?

M. Lanoue. Le sommeil de l'homme est cet état d'illusion dans lequel il croit vivre d'une vie indépendante de l'influence divine. Dieu lui permet alors de se croire propriétaire seulement de la vie matérielle

figurée par les os; s'il eût abandonné l'âme à ce sentiment égoïste, c'en était fait de l'homme, il était perdu!

Maitre Tessier. Il se serait cru Dieu, et la possibilité de la régénération lui était ôtée. C'est un os qu'on lui donna à ronger de peur de lui laisser quelque chose de trop important; c'est la moindre chose que Dieu pouvait lui abandonner. C'est là, en effet, qu'il y a le moins de vie possible; mais je ne suis pas encore assez fort pour voyager sans vertiges sur ces hauteurs-là.

M. Lanoue. Essayez seulement de comprendre qu'en disant : «Voici la chair de ma chair,» c'est comme si Adam avait dit : Je me livre au sentiment de ma propre vie; c'est bien moi que je sens. Auparavant, en effet, c'était Dieu qu'il sentait en lui, et ce Dieu d'amour et de sagesse, il l'abandonnait par cette déclaration expresse : «L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme.»

Maitre Tessier. Je débrouille bien quelque chose. Le père et la mère de l'homme, selon vous, sont l'amour et la sagesse d'en haut, qu'il quitte, en effet, dès qu'il se livre à l'amour de lui-même. Ainsi, voilà toujours le mal unique : c'est le sentiment du moi.

M. Lanoue. Quand on commence à tomber, on tombe toujours de plus en plus; la volonté est le siège de l'amour, et l'intelligence celui de la foi. Dans sa chute, l'homme ne tarda pas à sentir de moins en moins l'amour divin, et il finit enfin par le reléguer

dans sa mémoire comme un fait sans vie. C'est alors que Caïn, ou la foi seule, tua Abel, son frère, sous le nom duquel l'amour divin en l'homme était personnifié. Vous voyez, en effet, dans les traits de ces deux personnages allégoriques les caractères de la charité et de la foi. Caïn, qui figurait cette dernière, n'offrait en sacrifice à Dieu que les fruits de la terre, c'est-à-dire, les emblèmes des choses simplement naturelles, sans vie comme lui-même. Abel présentait au Seigneur des animaux, symboles des affections vivantes du cœur humain.

Maître Tessier. Cette histoire est frappante : c'est toujours comme cela que finissent les passions pures et les sentiments vertueux où il entre de l'amour. On finit, quand on ne sent plus rien, par une espèce de foi stérile dans le sentiment éteint ; on le relègue dans l'entendement comme une chose sans vie ; celui-ci peut bien être considéré comme le meurtrier de l'amour. Voyez où en sont les choses morales quand, au lieu de les éprouver, on ne fait plus que disserter dessus ? La société est morte, bien qu'elle paraisse avoir vie. C'est la vie de Caïn, c'est bien là la fin du sentiment ; c'est comme cela que finit toute religion.

M. Lanoue. Aussi, vous voyez les successeurs de Caïn devenir de plus en plus mauvais, jusqu'au moment où, ne vivant plus absolument que par leur froide et stérile intelligence, ils tentèrent d'escalader le Ciel, c'est-à-dire, d'y pénétrer par leur propre

science. L'homme ne va pas jusque là ; la confusion des langues, emblème visible de la confusion des systèmes, s'ensuivit ; enfin, le désordre intellectuel croissant de plus en plus, l'humanité fut engloutie dans la mer turbulente de ses passions.

Maitre Tessier. Que les philosophes moralistes sont malheureux de ne pas vouloir donner à leur théorie la sanction de la Bible ! Ils auraient le plaisir de voyager dans des pays de merveille qui leur sont tout à fait inconnus. Nous les avons laissés loin derrière nous, monsieur Lanoue. Vos explications me satisfont de point en point. Je vois avec vous tout le Christianisme dans la chute de l'homme. C'est parce qu'il s'est séparé de Dieu, qu'il a fallu que Dieu vint le rappeler à lui. La rédemption est la suite du premier fait. Mais c'est précisément parce que ce premier point est si important, que je ne veux pas le laisser passer sans vous soumettre les difficultés qui m'arrêtent, et j'en trouve un bon nombre dans ma tête. Et d'abord, pour procéder avec ordre, en admettant avec vous que notre premier père ait péché, je ne vois pas pourquoi je suis responsable de sa faute. Dieu, pardonnez-moi l'expression, ne me semble pas bien juste de punir l'innocent pour le coupable. Le péché originel entre bien dans mon esprit comme une histoire arrivée autrefois, mais le péché que mon fils commet par cela seul qu'il vient au monde et qu'il est descendu d'Adam, ne trouve pas le moindre accès dans ma croyance. Qu'a fait ce pauvre petit être pour pécher ?

Il n'a pas encore de volonté à lui, et vous dites que déjà il a fait le mal ! Oh ! c'est une absurdité qui saute aux yeux ! Il y a de la folie là-dedans, passez-moi encore cette expression-là.

M. Lanoue. Votre expression est consignée dans le Livre saint lui-même. C'est parce que le péché originel et ses suites sont si éloignés de la pensée de l'homme naturel, que l'apôtre a dit de la religion qu'elle était une folie. Quand tous les hommes sont dans la folie, celle-ci semble si naturelle, que ne pas y être paraît une véritable folie. C'est là celle de la religion. N'étant pas dans le plan primitif, elle ne peut sembler qu'une folie à celui qui croit que tout sort parfait des mains du Créateur, et qui ne conçoit pas la nécessité de combattre des penchants qu'il croit tenir de l'auteur de son être. Je vais tâcher de vous montrer à présent la vérité de ces paroles qu'ajoute le même apôtre, savoir, que cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. Prêtez-moi toute votre attention. Vous dites que la manière dont vous considérez les choses ne s'accorde pas avec la justice divine ; il faut dire, pour être plus exact, que cette manière ne s'accorde pas avec les idées que vous vous faites de la justice divine.

Maitre Tessier. Je n'y regarde pas de si près, moi. N'allez pas épiloguer mes expressions, je vous en prie, car vous m'embrouillerez. Eh bien ! oui, je me suis trompé. Je me reprends, et je dis que je ne reconnais plus ici la justice suprême, dans les idées que je m'en fais.

M. Lanoue. Les idées que vous vous en faites sont une opinion, et rien de plus. Mais Dieu peut avoir un autre plan que le vôtre. Ne remarquez-vous pas que les inclinations des pères, aussi bien que leurs maladies, passent à leurs enfants sans que vous accusiez pour cela la Providence ? Ne voyez-vous pas que nous apportons en naissant le germe des maladies que nous éprouverons dans la suite ? pourquoi n'apporterions-nous pas également le germe des inclinations morales ? L'un n'est pas plus difficile que l'autre. Vous ne vous étonnez pas que les animaux perpétuent leur instinct de race en race, pourquoi vous étonneriez-vous que l'homme transmette également le sien à ses successeurs ? Il me semble que vous devez entrevoir à présent une grande loi d'ordre à laquelle Dieu a dû se soumettre, parce que, chez lui, observer les lois générales et être constant avec lui-même est le caractère de la suprême intelligence. Ce n'est pas Dieu qui a changé son ouvrage, c'est l'homme qui s'est désorganisé, pour ainsi dire. Dieu l'a laissé faire, et il n'a pas dû changer la constitution humaine à cause de cela. En la changeant, il eût témoigné par là qu'il s'était trompé une première fois, quand il l'avait créé capable de déchoir. En la laissant s'éloigner de lui volontairement, il n'a fait que respecter ses propres lois. Ainsi, je ne suis pas responsable de la faute de mon père ; je ne fais, en effet, que naître avec les conditions attachées à toute vie sur la terre. Un être se montre toujours avec les facultés et l'organisation de

l'être qui l'a engendré. Un corps sain produit un corps sain ; un tempérament débile, un tempérament qui lui ressemble. L'espèce humaine, dans des temps reculés, a altéré sa constitution primitive, cette altération a dû se propager dans les races suivantes : c'est un fait, et je ne vois pas que les faits soient justiciables de notre raison bornée.

Maitre Tessier. Ainsi l'espèce humaine est comme une race abâtardie parmi les animaux qui nous servent ; si nous ne cherchons pas à croiser cette race par une race meilleure, elle produira toujours des avortons. Votre explication est excellente, monsieur Lanoué ; mais comprenez bien ceci : Je vois, moi, le défaut de cette race abâtardie, et j'y porte remède. Dieu, pour être juste, s'il ne voulait pas changer par miracle la race humaine dégénérée, puisque cela portait, dites-vous, préjudice à sa grandeur, devait au moins faire comme moi ; il fallait qu'il introduisit, dans les générations déchues, un germe plus pur.

M. Lanoue. Vous y êtes, maître Tessier. Ce germe-là, c'est la Rédemption ; ce germe pur, on ne peut pas mieux le caractériser, c'est Jésus-Christ. Dieu ne pouvait pas, par un coup de baguette, changer tout de suite la nature humaine, et la rappeler à lui par une constitution nouvelle. Mais nous anticipons, et, pour continuer, souffrez qu'à mon tour je vous fasse quelques questions.

Maitre Tessier. Volontiers.

M. Lanoue. Reconnaissez-vous bien que vous êtes né avec de mauvais penchants ?

Maitre Tessier. Du plus profond de mon cœur.

M. Lanoue. Croyez-vous que votre père fût autrement organisé que vous ?

Maitre Tessier. Non, parbleu ! je ne suis pas tout seul dans cette catégorie-là, Dieu merci ! Ainsi, non-seulement mon père, mais le père de mon trisaïeul et le trisaïeul de celui-là. De là, je vais avec vous jusqu'à Adam, car il a bien fallu un commencement à ces mauvais penchants. Tout est sorti bon et parfait des mains de Dieu. Pour ce point-là je n'en démordrai pas.

M. Lanoue. Dieu me garde de vous le contester. Mais répondez-moi : Votre fils est-il né dans les mêmes dispositions ?

Maitre Tessier. Sans doute, et tout ce qui proviendra de lui de génération en génération, jusqu'à la millièrne.

M. Lanoue. Ainsi, c'est une loi de transmission, et qu'avez-vous à reprendre aux lois de Dieu ?

Maitre Tessier. Je veux, quand une loi sage dans son principe comme celle-là, puisqu'il faut bien un moyen de transmission, je veux, dis-je, quand cette loi souffre des atteintes, qu'on y remédie par une loi qui abolisse la première.

M. Lanoue. Remédier et abolir sont deux. Votre première expression est de toute justesse, la seconde est inconvenante et vous met en contradiction avec vous-même. Quoi ! Dieu abolirait une loi que vous reconnaissez pour sage et utile ?

Maitre Tessier. Je n'y pensais pas. Je voulais dire que Dieu devait, par une loi postérieure, réparer les infractions que la loi première avait essayées. J'espère que c'est là s'expliquer correctement.

M. Lanoue. Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ? Vous l'avez, cette loi ! La régénération est la loi postérieure qui est venue rétablir la loi primitive altérée. Né avec l'amour divin, l'homme l'eût transmis fidèlement à ses descendants ; il a substitué à cet amour celui de lui-même, et il l'a transmis encore. La loi de transmission doit-elle pour cela encourir vos reproches ? Elle eût rendu l'homme heureux comme elle le rend aujourd'hui malheureux. Cherchez maintenant dans votre tête, puisque la loi de transmission ne peut être anéantie, si vous en trouvez une plus belle pour rendre l'homme bon que celle de la régénération ?

Maitre Tessier. Non, monsieur Lanoue ; je n'étais qu'un étourdi ; je ne vois les filets que vous me tendez que quand je suis pris. Dieu a dit à l'homme : Tu transmets à ton fils une liqueur perfide ; voilà le contre-poison que je mets à sa disposition ; c'est à lui de le prendre, et non à moi de le lui infuser contre son gré. Ces mots, innocent et coupable, supposent un juge inflexible et une condamnation inique ; ils sont tout à fait impropres. Si au lieu de dire l'homme coupable, j'avais dit l'homme désorganisé, au lieu de l'innocent j'aurais dit naturellement l'homme héritant de son père. Ce n'est donc pas la justice divine que nous accuserions ici, c'est l'une de ces lois naturelles que

nous voyons tous les jours sans jamais nous être mis en tête que ces sortes de lois soient justiciables de notre entendement. Il n'y a rien à dire à cela, la loi de la génération des êtres est comme celle qui porte les eaux d'un fleuve vers la mer. Le poison jeté à la source sera porté jusqu'à l'embouchure. Mais puisque Dieu s'astreint lui-même à cette grande loi d'ordre, pourquoi l'Écriture dit-elle que Dieu se fâche, se met en colère contre nous, qu'il nous abandonne ou nous châtie ?

M. Lanoue. L'Écriture exprime les rapports exacts de l'homme avec Dieu ; et comme c'est l'homme qui établit lui-même ces rapports, il nous semble que Dieu s'éloigne ou s'approche de nous, quand c'est nous, au contraire, qui l'abandonnons ou retournons à lui.

Maitre Tessier. Tout comme un homme emporté par un navire dit que c'est la terre qui fuit derrière lui, quand c'est lui-même qui la quitte.

M. Lanoue. C'est exactement cela. L'astre moral, toujours fixe au centre des intelligences, les voit accomplir autour de lui leurs mouvements volontaires, comme l'astre matériel voit la terre circuler dans l'orbite que lui a tracé d'abord le Tout-Puissant. Les habitants de la terre disent que le soleil se lève, passe au midi et se couche, tandis qu'il est toujours fixe ; on dit aussi qu'il nous brûle en été et nous laisse geler en hiver, tandis que c'est la position de la terre dans l'écliptique qui produit la variation des saisons.

0*.

Mattre Tessier. Ainsi, c'est l'état de l'homme qui est rendu de cette manière. Pour l'homme, ce sont des rapports que Dieu semble établir ; pour Dieu, ce sont les positions que l'homme prend à son égard. Notre langage exprime des apparences que nous prenons et que nous devons prendre pour des réalités. Il est aussi naturel à l'homme de dire Dieu s'éloigne, que de dire le soleil se couche. Dans les deux cas, il y a vérité relative. La faculté morale est dans nos rapports avec Dieu ce que le sens physique est dans nos rapports avec le soleil. Mais revenons au sujet qui nous occupait.

M. Lanoue. Pour faire de l'homme déchu un homme doué des qualités primitives, Dieu devait tout simplement faire entrer dans sa volonté une réformation qui lui permit de retourner à sa source sans cesser d'être le même être. Croyez-vous que sa sagesse et sa justice n'éclatent pas d'une manière plus merveilleuse par la régénération offerte à l'homme que s'il eût mis de force l'homme dans le chemin que celui-ci avait quitté ? Dieu n'aime que les actions libres, et un miracle de sa part eût détruit notre liberté.

Mattre Tessier. C'est un fait bien certain. L'homme primitif était né avec l'amour universel, il s'est rendu égoïste et sensuel, ses enfants ont hérité de lui, de ses défauts, comme ils héritent souvent de ses qualités. Mais j'en reviens toujours à ces pauvres petits malheureux ; quels péchés ont-ils commis ?

M. Lanoue. Remarquez bien que je ne dis pas que ces petits êtres pèchent, je dis seulement qu'ils apportent avec eux une disposition héréditaire qui va les porter à pécher sitôt qu'ils auront la volonté. Qu'avez-vous à dire à cela ?

Mattre Tessier. Rien du tout, car si le péché, si le mal de tout genre, est l'égoïsme, j'avoue que les enfants y ont une inclination bien évidente. C'est un fait de la nature que personne ne vous contestera. Obéissez à tous leurs désirs, ils voudront tout avoir ; occupés d'eux et d'eux seuls, ils pleurent, ils crient, ils s'agitent comme de petits démons pour que tout le monde fléchisse devant eux. Si c'est là le péché originel, il n'est pas difficile à reconnaître, il faudrait être aveugle pour le nier. J'avoue aussi qu'il y a grand besoin d'une réforme pour corriger ces petits caractères, car si tous les enfants étaient laissés à leurs caprices, il est certain que, quand ils seraient grands, cette terre-ci serait un enfer.

M. Lanoue. Votre bon sens vous fait aller au-devant de toutes les conclusions, et vous voyez ici par le tableau que vous faites vous-même de l'enfance, que l'homme serait à jamais perdu, s'il n'y avait pas pour lui un moyen de réformer son vice de naissance. Si nous naissions dans l'ordre, les enfants seraient tous de petits saints. Croissant toujours en innocence et en vertu, leurs bonnes n'auraient qu'à se mettre à genoux devant eux. Puisqu'ils naissent portés au mal, on peut donc dire que notre naissance

est contre l'ordre primitif établi par Dieu, que notre vie actuelle est une fausse vie, et qu'il faut une rédemption.

Maitre Tessier. Nous voilà bien sur le même terrain jusqu'à présent, mais je ne vois pas pourquoi, dans ce cas-ci, la rédemption ! car, enfin, je m'imagine que les gronderies de la nourrice, ensuite les taloches de ses camarades, les punitions de ses parents et de son précepteur feront de l'enfant mal né un homme comme il faut dans la suite. Il sentira bientôt par toutes ces réprimandes, que s'il veut qu'on lui cède, il faut qu'il cède aussi, lui ; que s'il est égoïste, tout le monde sera égoïste à son égard. Il se reformera donc tout naturellement sans qu'il y ait besoin pour cela de religion.

M. Lanoue. Il se reformera, dites-vous, tout naturellement ; oui, extérieurement ; mais, intérieurement, c'est autre chose. Il sera réformé, comme vous disiez, il y a quelque temps, que vous étiez vertueux vous-même. Il sera forcé de cacher son égoïsme ; mais remarquez bien ici, cacher une chose, ce n'est pas la combattre, ce n'est pas l'extirper. Il donnera pour qu'on lui donne, ainsi sa bienfaisance sera un calcul ; il s'abstiendra du mal de peur d'être puni, ainsi sa modération ne sera que de la crainte ; où voyez-vous là de l'amour ?

Maitre Tessier. Vous avez raison, et tout à fait raison, monsieur Lanoue. Toutes ces réprimandes feront sur l'enfant l'effet des réformes purement humaines sur

son père. Elles feront de notre mauvais sujet un sujet plus mauvais encore, s'il est possible, car ce ne sera qu'un hypocrite. L'égoïsme déguisé et refoulé au dedans du cœur est plus hideux en vérité que cet égoïsme de bonne foi qui se montre à nu, et qui ne rougit de rien. Vive la religion, monsieur Lanoue ! Je la conçois maintenant comme le vrai remède au seul mal qui existe dans le monde ; je ne la vois plus sous le faux jour d'une défense sans motif. Pourquoi, me disais-je, la religion me défend-elle de m'aimer à l'exclusion de tout le monde ? On me répondait que c'était, comme la politique, une manière de réprimer mes penchants pour que les autres réprimassent les leurs. Mais pourquoi, disais-je en insistant, nous contraindre tous ? Pourquoi Dieu nous fait-il contraires à nous-mêmes ? Et à cela tout le monde était muet. Mais, néanmoins, les progrès de l'espèce humaine n'offrent-ils pas à l'homme de nouveaux moyens d'être meilleur tout naturellement et sans religion ?

M. Lanoue. L'homme se perfectionne indéfiniment dans son entendement ; mais sa volonté est toujours la même. Nos sciences ne sont pas celles du temps des patriarches ; mais la bonté ou la malice de nos cœurs n'a pas changé. La perfectibilité de l'espèce humaine, sans la religion, consiste à substituer les commodités de l'aisance et du luxe aux nécessités fâcheuses de la vie sauvage. Chaque siècle ajoute quelque chose à l'aisance de notre position sociale ; mais aucun homme sage ne s'est imaginé que ces perfec-

tionnements iraient jusqu'à se passer de lois pour réprimer les murmures de l'ambition trompée, pour faire cesser l'égoïsme ou la paresse. Malgré tous nos beaux progrès, il y aura toujours des égoïstes, des vaniteux, qui feront servir la chose publique à leur profit ; il y aura toujours des médiocrités qui regarderont d'un œil d'envie les supériorités sociales, ou des indigents qui seront en un état d'hostilité perpétuelle contre les prérogatives de la capacité, de l'intrigue ou de la propriété. Vous voyez bien que, sans la religion, les hommes faits, avec leurs progrès, seront comme les enfants avec l'éducation de leurs précepteurs. C'est là ce qui vous prouve, entr'autres choses, l'insuffisance de la doctrine de Saint-Simon, chez laquelle vous étiez allé chercher la vérité. Cette doctrine pourra amener l'amendement de l'intelligence tout à fait distinct de celui du cœur, le seul vraiment essentiel.

Maître Tessier. C'est incontestable ; mais si les enfants ne pèchent pas, ils ne sont donc pas damnés ?

M. Lanoue. Je ne vous ai pas dit qu'ils dussent être damnés ; je dis seulement qu'ils viennent au monde avec la tache originelle : il n'y a plus rien là qui blesse les idées que vous vous faites de la justice divine. Ces petits êtres ont comme nous le remède propre à effacer en eux la malice héréditaire, et avant qu'ils soient en état par eux-mêmes d'en faire leur profit, le bon Dieu leur a donné un moyen de régénération qui les réforme quelquefois de si bonne heure, que quand ils peuvent parler et agir, vous croiriez

presque qu'ils sont nés à l'état d'innocence, et que ce sont de petits anges.

Maitre Tessier. Quelle est donc cette régénération-là ? Je ne crois pas que mon pauvre fils l'ait jamais connue.

M. Lanoue. Les mères ne manquent pas de dire aux enfants, quand ils sont méchants, qu'ils offensent Dieu ; ce simple mot suffit pour faire briller dans leur âme les premières lueurs de la religion. Bientôt leur oreille avide reçoit les leçons de l'institutrice, qui en fait des chrétiens d'amour avant qu'ils puissent l'être d'intelligence. Entendre dire qu'il faut aimer Dieu et ne pas se préférer soi-même, suffit pour corriger le cœur qui se met dans la disposition de suivre ces préceptes. Voyez comme leur petite âme se réforme ! Voyez comme l'amour divin descend dans leur conscience pour y jeter les premiers germes des affections dévouées qu'ils éprouveront dans la suite ! Quand on vous dit qu'il y a des gens qui ne font pas toujours le bien en combattant leur égoïsme, mais en obéissant à l'amour même auquel il est si doux d'obéir, remarquez que ces personnes, que vous seriez tenté de croire vertueuses naturellement, ne le sont que par suite des premières impressions reçues dans leur enfance. Leur remords est un souvenir : ce n'est pas l'état naturel de leur conscience troublée, elles savent que jadis elles ont connu un autre amour que celui qui les entraîne vers le mal, et la force de l'éducation maternelle, quoique le souvenir en soit presque effacé, les retient sur le bord de l'abîme.

Mattre Tessier. Vous me faites plaisir de m'expliquer ce phénomène qui m'a frappé. Certainement, j'ai connu de si honnêtes personnes dans ma vie, qu'il me répugnait de croire qu'elles ne produisaient pas naturellement des fruits de charité comme de bons arbres ; c'étaient des branches greffées depuis très-ancienne date sur un tronc pareil au nôtre. J'ai encore de petits doutes à vous soumettre ; mais j'attendrai la prochaine audience que vous voudrez bien me donner. J'ai besoin de me faire une idée bien nette et bien précise de cette dégradation originelle de l'homme, sans laquelle, naissant exempts de vices, il n'y aurait pas besoin, par conséquent, pour nous de religion.

Ayant dit ces mots, le notaire prit congé du philosophe, et rentra chez lui tout content de sa personne, car il croyait déjà avoir quitté quelque chose du vieil homme.

QUATRIÈME ENTRETIEU.

INSUFFISANCE DU DÉISME. — LIBRE ARBITRE.

M. Lanoue, ravi des progrès de maître Tessier, ne manqua pas en le revoyant de lui demander s'il n'était pas nécessaire de commencer, comme on le fait dans tous les livres de philosophie morale, par lui prouver l'existence de Dieu. Le notaire se mit à rire de cette observation ; et en effet, lui dit-il, vous me mettez, monsieur Lanoue, sur la voie d'une bien grande vérité et que je ne soupçonnais pas ; j'entendais dire partout qu'il n'y avait pas pour l'homme de connaissance réelle de Dieu hors de la révélation ; je taxais cela de bigoterie, et à présent je vois bien que la rédemption, étant le remède au mal, nous prouve Dieu d'une manière réelle. Avec le déisme pur, je me dirai bien Dieu existe, mais ce Dieu n'ayant pas parlé, je ne suis pas sa loi, par conséquent je ne fais rien pour me réformer, je reste dans le mal héréditaire. Avec cette belle religion naturelle, je suis naturellement égoïste, menteur, adultère et souillé de tous les vices. Si je

m'abstiens du mal, c'est parce que la loi me le défend ; je m'en abstiens donc uniquement par crainte de déshonneur ou de la punition ; il y a, parbleu, une belle vertu là-dedans ! Votre religion vaut mieux que celle-là, monsieur Lanoue.

M. Lanoue. Un fait de votre constitution morale, vous la prouve évidemment. Il vous est impossible, en effet, de nier votre dégradation présente ; si cette dégradation disparaît, si vos souillures s'effacent, si vous devenez vertueux sans contrainte et par la seule adhésion que vous donnez à la loi évangélique, vous voyez bien que la religion qui vous rend meilleur est la seule vraie, et comme la vérité ne vient que de Dieu, c'est donc lui qui se fait connaître alors à vous.

Maitre Tessier. Je le crois bien ; la religion me fait sentir Dieu au fond du cœur, comment ne pas s'y rendre ? Avec le déisme, au contraire, je reste toujours méchant, et qu'est-ce qu'un Dieu qui laisse l'homme méchant ? Vous avouerez qu'il ne s'en occupe pas beaucoup. En effet, quand j'étais déiste, je croyais Dieu relégué bien haut dans les cieux et ne se mêlant guère des affaires d'ici-bas ; il était, pour moi, comme non venu, je vous l'avoue. J'avais toujours besoin de quelque raisonnement pour m'y faire croire, car dans le fait, croyant de bouche, j'étais bien souvent incrédule d'esprit.

M. Lanoue. En effet, le cœur dit à l'homme régénéré que Dieu est ; celui qui ne se régénère pas, n'ayant pas cette preuve intrinsèque, l'existence de

Dieu n'est pour lui qu'un système dépendant d'un entendement plus ou moins subtil.

Maitre Tessier. Aussi, mon raisonnement ordinaire était celui-ci : Je n'ai que cinq sens pour juger de ce qui m'environne, ces sens ne me disent rien de l'autre vie ; ils ne m'apprennent pas d'où je viens, où je suis, qui je suis et où je vais. L'expérience ne pouvant me servir à éclaircir ces questions, il est plus qu'inutile de m'en occuper, puisqu'on ne peut arriver là-dessus à une démonstration certaine. Actuellement, je me dis : Si ma raison est inhabile à comprendre ce qui la touche le plus, et si pourtant je trouve ces vérités enseignées, il faut donc en conclure qu'elles viennent d'une révélation. Je combattais jadis la révélation en disant qu'il existait pour moi deux livres plus sûrs que celui-là, mon propre cœur et la nature extérieure. Je vois aujourd'hui que mon cœur est un instrument dérangé ; je comprends que Dieu se révèle à l'homme par ce cœur pétri de nouveau, et que la nature muette n'a rien à faire là. La rédemption est un fait qui se passe tout simplement entre l'homme et Dieu.

M. Lanoue. Sous ce point de vue-là, vous vous prouvez, j'espère, la révélation plus sûrement qu'avec tous les raisonnements du monde.

Maitre Tessier. Ce qui m'éloignait aussi de la croyance en Dieu, c'étaient ces autres réflexions : Je savais que nos sciences d'aujourd'hui étaient si perfectionnées et que cependant nos savants n'étaient pas

les gens les plus pieux du monde. Ceux qui y voient le mieux, disais-je, ne croient pas, comment croirais-tu, toi, pauvre hère ? Je vous avoue que cette réflexion m'embrouillait souvent ; elle me revient bien encore quelquefois, et je prierai le Dieu que je sens dans mon cœur de me rassurer contre les critiques des esprits forts.

M. Lanoue. Mais n'auriez-vous pas d'argument décisif pour combattre ces critiques ?

Maitre Tessier. Je n'aperçois que la révélation, mais ces gens-là ne s'étant pas mis en disposition de sentir comme moi, je ne les amènerai pas.

M. Lanoue. Ce serait une entreprise vaine. On n'amène jamais l'homme à avouer ce qu'il n'aime pas réellement ; l'amour dominant de l'homme, c'est l'homme tout entier. Les plus beaux raisonnements du monde glissent sur lui, quand il ne les approuve pas. Je vous demande seulement si vous ne combattez pas suffisamment, pour vous seul, l'argument dont vous me parliez tout à l'heure.

Maitre Tessier. Pas trop.

M. Lanoue. Ces sciences perfectionnées ont-elles fait découvrir un désordre réelle dans la nature ?

Maitre Tessier. Je présume bien que non.

M. Lanoue. Dans l'examen approfondi de l'univers ont-elles fait apercevoir des traces d'ignorance telles que le savant ait pu se dire : Il n'y a pas eu vraiment là de cause première ; j'en pourrais faire autant.

Maitre Tessier. Je pense qu'un savant qui parle-

rait comme cela serait digne d'être renfermé dans une loge de fous.

M. Lanoue. Comment ! tous les efforts de nos sciences n'ont pu qu'accumuler de nouvelles preuves d'ordre, d'harmonie et de sagesse dans l'univers, et vous craindriez qu'on inférât de ces preuves qu'il n'y a pas de Dieu ! Croyez-moi, maître Tessier, tenez-vous-en à cette bonne et triviale vérité : Il n'y a pas de montre sans horloger ; il n'y a pas eu non plus d'univers sans créateur. Le plus huppé de nos académiciens n'oserait se croire capable de produire un brin d'herbe avec sa merveilleuse organisation, et vous voudriez que le hasard, qui est moins habile qu'un académicien, en vint à bout ! Allons donc, c'est une ineptie qui ne se tient pas. Nos sciences ont donné de nouvelles preuves de la sagesse admirable qui préside à l'économie de ce monde, soyez-en bien sûr. Si elles ont fait des incrédules, c'est uniquement, soyez-en bien persuadé encore, parce qu'elles ont fait des orgueilleux de plus : voilà tout ce qu'il y a. Quand l'homme est à l'orgueil, il n'est plus à Dieu ; ce sont deux choses inconciliables. Bouffi d'amour-propre, il est à lui-même son propre Dieu, allez donc lui dire de se réformer pour sentir Dieu au-dedans de lui ; il faudrait pour cela qu'il commençât par réformer son orgueil, qu'il devint humble comme un enfant. Or, comme cette métamorphose-là est très-difficile, le royaume des cieux, promis par Jésus-Christ aux enfants et à ceux qui leur ressemblent, n'est pas fort souvent pour

nos savants. Ils sont trop riches de leurs propres idées, pour se considérer comme de simples pauvres en esprit. Ce sont là les riches dont parle l'Évangile, quand il dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à ces gens-là d'entrer au ciel; ce n'est pas le riche dont la main s'ouvre à l'indigence dont a voulu parler le Christ; ce sont les académiciens de ce temps-là.

Maitre Tessier. Mais pour voir le vrai, il n'en faut pas si long!

M. Lanoue. Non, sans doute; il ne faut que se régénérer. Ceux qui ne le font pas ont beau voir la chose, ils ne la voient pas telle qu'elle est. L'orgueil est un poison qui enivre, et quand on l'a bu, la tête vous tourne. On ne voit jamais qu'à proportion de ce qu'on sent. On ne cherche à confirmer que ce qu'on aime. C'est bien moins la vérité dont s'inquiète l'orgueilleux que le moyen d'arriver par elle aux honneurs ou à la fortune. Si la vérité, au contraire, lui nuit, il la cache sous le boisseau, que dis-je? il va bien plus loin, il pousse la chose jusqu'à calomnier ce qu'en son for intérieur il reconnaît pour le vrai, mais qui peut lui nuire. Il proclame l'erreur qui l'enrichit, et maudit la vérité qui le met tout nu dans la rue. Ne croyez jamais à la science d'un homme qui n'est pas régénéré; il aura toujours une pensée de derrière qui fera de sa science un trafic, un moyen d'élever sa statue, de renverser celle des autres; le délire ira jusqu'à lui faire renier son Dieu. La science d'autrui sera

toujours un vol fait dans son domaine ; la jalousie autant que l'orgueil faussera toutes ses idées, et soyez bien sûr qu'il préférera l'erreur, qu'il aura habillée en système, à la vérité que son confrère aura trouvée tout naturellement.

Maitre Tessier. Oh ! je comprends fort bien maintenant ; toutes les belles découvertes de ces messieurs sont autant de preuves qui les condamnent. Ils sont inexcusables de ne pas voir Dieu dans la nature ; car, plus ils ont de savoir, plus ils se trouvent surpassés par elle. Vos réflexions me font comprendre toute la vérité de ces paroles de Jésus-Christ, que je puis bien m'appliquer à moi-même : « Je te rends grâces, ô mon » Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et » aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits » enfants ! » Je découvre aussi la vérité profonde cachée dans ces autres paroles dont je me suis moqué si souvent : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieus leur appartient. » Avec l'humilité et l'amour de Dieu, on croit tout de suite, et on croit ce qui est juste. David avait raison de dire : « Seigneur, incline mon cœur ! » Mais j'ai peine à considérer la science sous ce point de vue ; elle est si belle en elle-même !

M. Lanoue. La science est, comme tous les biens d'en haut, un trésor inestimable pour l'homme de bien, un poison pour celui qui ne l'est pas. L'intelligence nous a été donnée pour comprendre la vérité, la mettre en honneur, et non pas pour en faire le marche-

ped de nos passions. C'est un moyen offert à l'amour pour se perfectionner ; ce sont des ailes que le Tout-Puissant lui a données pour le faire monter vers lui.

Maitre Tessier. Cela est incontestable, mais voyez donc où nous conduisent ces idées sur le déisme ! Elles nous font comprendre cette vertu chrétienne qui a excité les sarcasmes de nos moralistes à courte vue, et contre laquelle se gendarment encore aujourd'hui les Saint-Simoniens, je veux parler de cette vertu qu'on appelle l'humilité, et que je regardais autrefois moi-même comme une faiblesse d'esprit, un préjugé de bigoterie. Il faut bien être humble, il faut bien anéantir son être pour que l'être divin prenne la place du nôtre : c'est pourquoi l'Écriture a dit avec un si grand sens : « Soyez doux et humbles de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

M. Lanoue. L'abnégation du moi est le principe de toute philosophie, et c'est, en effet, comme vous le dites, la chute elle seule qui en donne l'explication. Si nous ne nous dépouillons pas de nous-mêmes, le vieil homme commande à nos passions, et il n'y a plus de vertu possible ; il faut commencer par s'anéantir, par devenir humble et soumis, pour que Dieu trouve accès dans l'âme humaine. Rousseau a bien connu cette nécessité, quand il s'est écrié : Être des êtres, le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ! Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce à lui-même ? » N'a-t-il pas dit encore : « Si le grain de froment ne meurt,

après qu'on l'a jeté dans la terre, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit? »

Maitre Tessier. C'est de la plus rigoureuse exactitude. Je ne voudrais pas chicaner sur les mots; pourtant, nos physiciens ont donné un démenti à Jésus-Christ, et nous ont appris que le grain germe seulement, mais qu'il ne meurt pas.

M. Lanoue. Vous êtes un arsenal vivant, toutes les armes des incrédules sont dans votre tête. Jésus-Christ devait-il s'expliquer en physicien ou dans la langue ordinaire? Devait-il donner des leçons de physiologie végétale au peuple qui l'écoutait? Non, sans doute. Eh bien! Dans la rigoureuse physique, rien ne meurt, tout change simplement de forme et de moule. Les éléments d'un corps ne s'anéantissent pas, ils servent simplement à la composition d'un autre. Pour la vue et le langage naturel néanmoins, tout ce qui perd sa forme, meurt; le grain se métamorphose en une tige et des racines, il meurt donc. S'il reste grain dans sa forme première, il ne produit rien. C'est l'image la plus vraie de l'homme. En mourant à lui-même, l'esprit divin pénètre en lui comme la sève, et lui fait porter des fruits; s'il reste tel qu'il est né, ce n'est plus qu'un être asservi à ses passions brutales. Une telle image, maître Tessier, est de toute justesse. C'est l'expression naturelle de notre vie; saint Paul l'a paraphrasée en disant qu'à mesure que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle.

Maitre Tessier. Oui, monsieur Lanoue, la régé-

nération est une vie trop opposée aux penchants et aux idées ordinaires des hommes, pour avoir été inventée par eux. Il y a de la divinité là-dedans. On me disait, à moi, que la vie chrétienne était une épreuve; et je me disais : Pourquoi Dieu m'éprouve-t-il ? S'amuse-t-il à nous voir courir pour décerner le prix de la course au plus leste ? Je n'y comprenais rien. Je voyais Dieu au bout de l'arène avec une couronne et un fouet, et je trouvais très-mauvais qu'il s'amusât ainsi à nous éprouver. Il ne nous éprouve pas ; il nous épure. Ah ! que cela vaut bien mieux ! Les accidents de la vie nous éprouvent, mais il n'y aurait pas de ces épreuves-là, si nous étions restés dans la bonne voie ; et puis, votre régénération nous fait trouver Dieu au dedans de nous ; c'est superbe, cela ! Vous dites que j'ai dans la tête les objections des incrédules ; j'ai aussi quelquefois les aveux que leur arrache la vérité. Voltaire a dit :

Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.

Qu'on me montre donc, hors votre doctrine, le Dieu qui est en nous ! Toute l'Écriture ici vient à l'appui de vos idées, et je conçois encore fort bien ces paroles si singulières de Jésus-Christ : « Qui aime sa vie la perdra, mais qui hait sa vie dans le monde la conservera pour l'éternité. » En aimant sa vie naturelle, on perd tout à la mort ; en haïssant ses passions, on se régénère pour ce monde et pour l'autre. Il nous a dit

aussi que les violents ravissent seuls le royaume de Dieu. Oh ! il faut se faire violence pour être juste !

M. Lanoue. Avouez qu'il a bien connu l'homme, Celui qui nous a donné l'Évangile ! L'homme, c'est le péché ! Dieu, c'est le remède au péché ! La religion chrétienne confirme cette grande vérité par le Livre des Écritures, qui n'établit partout que ces deux choses : La corruption de la nature humaine, et la réparation qui en est faite. Considérée sous ce point de vue, elle est aussi vraie qu'elle est simple ; sans la connaissance du Réparateur, toute religion est stérile, parce qu'elle ne connaît pas notre penchant au mal, et n'en indique pas le contrepoids. La religion dans laquelle je trouve enseignés ces deux fondements de toute morale, est donc la véritable, parce qu'elle seule me donne une idée juste de Dieu, de l'âme humaine. Elle seule est utile aussi, parce qu'il n'y a qu'elle qui me donne un frein suffisant pour me retenir dans le bien sans contrainte et sans dissimulation. La vertu nous dit à tous de nous combattre, la religion chrétienne tient le même langage, donc la vertu et l'Évangile ne sont qu'un.

Mattre Tessier. Mais, comme en deux mots vous me démontrez la vérité du Christianisme ! en effet, il n'y a rien à y redire. La nature humaine est-elle déchue ? la rédemption s'ensuit comme l'acte nécessaire de la sagesse de la Providence qui met l'ordre où était la confusion ; n'est-elle pas déchue ? il n'y a plus moyen d'expliquer l'homme, adieu la morale et la

philosophie, et c'est quelque chose de bien remarquable qu'il faille s'éloigner de toute morale et de toute philosophie pour s'éloigner en même temps de la religion. Avec vos arguments, monsieur Lanoue, je convertirais tous les hommes de bonne foi. La plupart des hommes refusent de croire en Dieu, parce qu'il ne se révèle pas directement à eux. Le Christianisme seul nous dit pourquoi il en est ainsi ; il prouve pourquoi le Créateur est caché, pourquoi la créature ne le sent plus en elle. Quel est l'homme sincère qui ne sente pas ses vices naturels, et quel est celui qui, les sentant, se refusera à croire à l'efficacité du remède qui les détruit ? En devenant honnête homme, il deviendra par cela seul chrétien. Je veux être un honnête homme, monsieur Lanoue ; ce seul désir fait de moi un chrétien convaincu. Avouez que c'est là obtenir un grand résultat par le moyen le plus simple possible. C'est là ce qu'on se propose journellement en toutes choses, et c'est l'indice qu'on se rapproche de la vérité. Ceci, monsieur Lanoue, est une preuve aussi que l'Évangile est la vérité.

M. Lanoue. Il est aussi prouvé par toutes les traditions historiques. Toutes parlent d'un âge d'or, d'une chute, d'une réparation. Tous les peuples ont cru à un état plus heureux de la nature humaine.

Maitre Tessier. Oui, mais n'est-ce pas comme le vieillard chagrin qui voit avec regret les années écoulées derrière lui ? Ne pourrait-on pas vous alléguer que le genre humain, mécontent du présent, est un

vieillard qui se rejette sur le passé qu'il vante sans cesse. Quelqu'un, ayant entendu de la bouche du Nestor du village les récits du temps passé, n'aura-t-il pu en faire une histoire qui aura été crue ensuite comme article de foi ?

M. Lanoue. Le vieillard, mon voisin, vit bien dans le passé, comme vous le dites, mais il n'annonce pas des jours meilleurs à sa postérité ; au contraire, l'avenir se rembrunit à ses yeux, et l'avenir de l'humanité n'a jamais été un moment sans être éclairé de l'aurore de la régénération. L'âge d'or perdu à toujours été à côté de l'âge d'or promis.

Maitre Tessier. Oh ! je n'ai pas besoin des traditions des peuples pour croire. Je m'en rapporte à ce que je sens, et cela suffit. Mais quelque clarté que vos explications répandent dans mon esprit, j'ai encore de petits scrupules. Dieu sait tout, n'est-ce pas ? Il savait donc, en créant l'homme, que l'homme pécherait ; pourquoi l'a-t-il créé ? pourquoi, s'il voulait à toute force le mettre au monde, ne l'a-t-il pas pré-muni d'avance contre le mal ?

M. Lanoue. La réponse à cette question exige quelque attention. Vous savez ce que c'est que le libre arbitre ; c'est lui qui va vous donner le mot de l'énigme. L'homme est né avec la liberté pleine et entière de faire le bien ou le mal à son choix ; s'il fait le mal, il sent, à ne pas s'y méprendre, qu'il était maître de résister ; s'il fait le bien, il s'aperçoit aussi que c'est, comme nous le disions tout à l'heure, par suite

d'un combat contre ses penchans dont il est sorti victorieux. Si l'homme n'avait pas cette liberté, vous sentez suffisamment qu'il perdrait le plus bel apanage de sa nature ; en faisant le bien, comme en faisant le mal, il obéirait à une impulsion purement étrangère.

Maitre Tessier. Cela est si évident que, si mon fils fait le polisson, j'ai soin de le corriger, parce que je sais qu'il était en son pouvoir de mieux se conduire ; s'il se comporte déceimment au contraire, je le récompense d'avoir évité le mal : il me semble en cela que je couronne un petit vainqueur.

M. Lanoue. Eh bien, si votre fils, en faisant le mal, ne savait pas ce qu'il aurait fait, le puniriez-vous ?

Maitre Tessier. Non, sans doute, il n'aurait pas été libre.

M. Lanoue. Si après avoir fait une bonne action, il vous disait : J'ai fait cela sans dessein, sans y songer, par hasard. Quelle récompense lui donneriez-vous ?

Maitre Tessier. Aucune, sur ma parole. Je lui dirais : Mon fils, tu fais le bien et le mal par hasard, sans intention préméditée, tu ne mérites, en effet, ni blâme ni louange ; mais tu ne fais pas grand honneur à ton père.

M. Lanoue. Avouez que si Dieu avait privé l'homme de sa liberté, il n'aurait pas produit non plus un être bien digne de lui : c'eût été un automate, et rien de plus. Il l'a doué de liberté, afin qu'il pût

mériter ou démériter, afin que sa vertu fût acquise par ses efforts généreux, afin que ses vices fussent imputés à sa faiblesse, à son mauvais vouloir. Oter à l'homme sa liberté, c'est détruire le principe de sa vie elle-même. Toute liberté, en effet, est l'essence même de l'amour : ce que l'homme aime et veut, il le fait librement ; s'il est contraint à faire une chose, c'est qu'il ne l'aime pas. Pour que l'homme pût se rejoindre à Dieu par l'amour, il fallait absolument que Dieu le créât libre. Pour empêcher l'homme de tomber un jour dans le mal, il aurait fallu que Dieu l'eût privé du libre arbitre, et c'eût été le réduire à l'instinct de la brute. Dieu savait que l'homme pécherait ; mais s'il l'eût créé de manière à ce qu'il n'eût pas été en son pouvoir de pécher, son union éternelle avec Dieu n'eût plus été volontaire ; il ne pouvait le prémunir autrement contre le mal, qu'en lui donnant la facilité d'y résister et d'être vertueux par choix. C'est ce choix qui fait tout le mérite de l'homme.

Maitre Tessier. Ceci est un peu profond ; mais en y réfléchissant bien, je ne trouve rien à y objecter. Seulement, je vous demanderai pourquoi Dieu, tout en créant l'homme libre, n'a pas pourtant arrêté la main d'Ève à l'instant qu'elle allait consommer son malheur, celui de son époux et de toute leur postérité, c'était un si grand dommage apporté à son ouvrage !

M. Lanoue. Si la main de Dieu est là pour nous retenir, c'en est fait de notre liberté. S'il nous faisait

libres pour nous contraindre ensuite, il serait en contradiction avec lui-même. Il ne peut s'opposer à la loi émanée de lui, par laquelle l'homme est l'arbitre de son sort ; seulement il y remédie selon cette même loi : c'est ce qui fait que la Rédemption est venue effacer le péché originel. Si vous me dites que, vu l'urgence du cas, Dieu devait déroger cette fois-ci à ses lois, vous ne dites plus qu'une puérité.

Maitre Tessier. Soit, mais enfin il a vu le mal à l'avance, et il n'en a pas préservé son plus bel ouvrage.

M. Lanoue. S'il a vu le mal, il a vu aussi sans doute le remède, puisqu'il voit tout, quelles que soient les années qui sont devant lui ; eh bien ! il a jugé, selon toute apparence, que le dernier était une compensation plus que suffisante du premier. Vous dites de votre chef que l'ouvrage est détruit et accuse l'impuissance divine ; je dis, moi, que l'ouvrage porte avec lui la cause de son rétablissement. Lequel est le plus sage de la part de Dieu de changer les dispositions premières de sa création, de faire aujourd'hui le contraire de ce qu'il a fait hier, ou bien de rester toujours fidèle à ses plans primitifs, et d'en appeler à l'amour épuré de l'homme pour rétablir un équilibre que l'amour dépravé de cet homme avait dérangé ?

Maitre Tessier. Votre réponse me fait entrevoir une loi superbe. Si Dieu a laissé jadis le crime consommer sa perte, il le laisse libre d'en agir encore aujourd'hui de cette manière : ainsi donc, le triomphe

du méchant n'a rien qui doive m'étonner, ce fait-là n'accuse point à mes yeux la Providence divine.

M. Lanoue. C'est une objection puérile, indigne d'attirer votre attention.

Maitre Tessier. Bien des gens à vue courte n'ont pourtant pas d'autre motif que celui-là pour refuser de croire en Dieu. J'entendis un jour un jeune fat, très-mauvais sujet au reste, qui tenait ce langage à l'un de ses amis cherchant à raviver le feu divin qui couvait encore chez lui sous la cendre : « Voyez un »
» peu, mon cher, comme vont les choses : Vous priez
» votre bon Dieu, vous êtes toujours souffrant, rien
» ne vous réussit, vous n'êtes pas trop riche ; pour
» moi, qui ne prie jamais, je me porte à merveille, je
» n'ai point de soucis, tout prospère sous ma main ;
» vous voyez bien que le bon Dieu, s'il y en a un, est
» injuste. Vous serez bien plus avancé quand vous au-
» rez vécu comme cela ; vous n'aurez pas joui de la
» vie : pour moi, j'en aurai profité à merveille. » Notre
jeune homme eut beau alléguer l'autre vie, où chacun est mis à sa place, le mauvais plaisant lui répondit par ce proverbe : « Un tu le tiens vaut mieux que deux tu auras. » Mon cher monsieur Lanoue, le monde est plein de ces gens-là, et cette objection que vous dédaignez m'a été faite par bien des personnes. Je tâchais aussi, moi, de paraître ferme sur mes étriers, tandis que ma pauvre intelligence était vraiment démontée.

M. Lanoue. Comment y répondriez-vous aujourd'hui ?

Maitre Tessier. Je dirais que si l'homme voyait la main de Dieu dans chacune de ses actions, il n'oserait rien faire de peur d'être puni, et dès lors, faisant le bien forcément et non par choix, la moralité de ses actions serait détruite ; ce serait Dieu qui ferait lui-même notre ouvrage. Si le méchant ne réussissait pas dans ses projets, il s'apercevrait qu'il est contraint dans sa liberté ; la crainte prendrait dans son cœur la place de l'amour, et adieu tout espoir de régénération pour lui. La liberté ! voilà tout le trésor de la vie humaine. Rien de ce qui est fait par peur ou par force n'est fait librement par l'homme, et si Dieu interposait sa puissance pour empêcher les actions des méchants, les bons seraient des gens qui le serviraient par intérêt ; les méchants, des hypocrites qui seraient attachés à lui par contrainte. Le genre humain ne serait plus qu'un tas de marionnettes, dont Dieu, comme un machiniste, tiendrait les fils de fer qui les feraient danser sur la scène.

M. Lanoue. C'est cela ; vous avez compris la nécessité absolue du libre arbitre. Cet indomptable instinct de l'homme est si fort que rien ne peut l'anéantir ; on veut être libre dans son amour, et c'est pour cela que les bienfaits font tant d'ingrats. Le bienfaiteur, en effet, veut être payé par la reconnaissance ; l'homme obligé, à qui l'on ne laisse pas la liberté d'aimer tout seul, et à qui on veut faire une obligation de l'amour, désobéit tout naturellement, parce qu'il est forcé dans son sentiment.

Maitre Tessier. Le moyen de ne pas faire d'ingrats est de ne plus se souvenir de ses bienfaits. Si celui qui donne oublie sa charité, s'il ne fait pas sentir ses bienfaits, le pauvre s'en souviendra. C'est pour cela qu'un reproche détruit la reconnaissance. En effet, comment voulez-vous après cela qu'on aime librement? Mais, comme cette théorie du libre arbitre fait connaître l'homme!

M. Lanoue. Observez, en outre, que c'est ce même instinct naturel ou plutôt divin de liberté qui fait que chacun tend toujours vers ce qui est défendu. En effet, enjoindre à un homme de ne pas faire une chose, c'est lui dire : Je t'ôte le mérite de t'en abstenir tout seul, et l'homme à qui on tient ce langage sent aussitôt en lui le désir d'exercer sa liberté que l'on comprime : ah! tu veux faire de moi un automate, eh bien, tu verras! c'est le langage naturel qu'on prend pour une révolte.

Maitre Tessier. Aussi les sages savent-ils conduire l'homme de manière à ce qu'il ait lui-même le mérite de s'abstenir du mal sans qu'il y ait besoin de le lui défendre. Votre religion, monsieur Lanoue, éclaire tout, en vérité; c'est le soleil de l'intelligence comme l'astre tutélaire de la simple morale. Pourriez-vous me dire, puisque nous en sommes sur ce chapitre-là, pourquoi la femme aime plus naturellement ce qu'on lui défend que l'homme lui-même?

M. Lanoue. Vous l'avez vu tout à l'heure, c'est parce que l'amour prédomine dans la femme, et que l'essence de tout amour, c'est la liberté.

Maitre Tessier. Mon Dieu, que je suis donc étourdi ! Je ne sais de moi-même tirer aucune conclusion. C'est précisément parce que le fruit avait été défendu à Ève qu'elle l'a cueilli. Cela nous fait revenir à la chute de l'homme ; il me reste encore là-dessus une question à vous faire. Comment l'homme, qui était si heureux, si éclairé dans le sein de Dieu, a-t-il pu vraiment s'en arracher ?

M. Lanoue. L'homme qui se met à table avec appétit trouve du plaisir à satisfaire le besoin qui le presse ; quand ce besoin est satisfait, et qu'il ne mange plus que par sensualité, il commet la faute du premier homme. Celui-ci avait été doué par le Créateur d'un amour de soi fort légitime, tant qu'il eût servi simplement à conserver l'existence de l'individu pour la rendre profitable au bien général ; sitôt qu'il est arrivé au point d'oublier le bien public et qu'il s'est renfermé dans son moi exclusivement et pour le plaisir de s'aimer, il a méconnu la loi de son être, il s'est séparé de l'amour universel pour se concentrer dans le sien, il a arrêté sur lui les rayons du soleil moral qu'il devait réfléchir sur les autres.

Maitre Tessier. C'est évident. Il a absorbé la lumière divine, comme un corps noir qui absorbe également les rayons du soleil. C'est pour cela sans doute qu'on dit que l'égoïsme est si noir. Je recule au lieu d'avancer, car j'aurais pu, ce me semble, d'après notre second entretien, résoudre tout seul ce problème-là. Il était aussi aisé à Adam de déchoir qu'à nous tous

de franchir la borne qui sépare le besoin de la sensualité. Mais au sein de Dieu pourtant, l'homme était si éclairé !

M. Lanoue. L'intelligence est tout ce qu'il y a de plus faible contre la passion. Vivant au sein de Dieu, l'homme a voulu éprouver s'il ne pouvait pas vivre tout seul ; il a voulu connaître le sentiment de sa propre individualité. Il est si tentant de se croire quelque chose par soi-même ! Il faut tant de sagesse pour se persuader qu'on n'est rien, qu'on ne peut rien, que Dieu seul est tout ! Si tu manges de ce fruit, lui disait le serpent, tu seras dieu toi-même ; c'est-à-dire, si tu t'en tiens à ta propre vie, à ton propre amour, tu vivras par toi, par ta seule énergie. L'amour divin était une influence communiquée, le propre amour de l'homme eût été une vie indépendante, et comment résister à la tentation de changer une vie reçue d'un autre pour celle qu'on peut se donner soi-même ? Il était difficile de résister à cette tentation. Toute la sagesse de l'homme ne pouvait le retenir, car le sentiment et la passion l'emportent toujours sur l'évidence que nous montre la froide réflexion.

Maitre Tessier. Il fallait que son amour fût bien aveugle ; mais, en effet, l'amour ne raisonne jamais, il suit son impulsion comme si elle était irrésistible. Pourtant, comment peut-on nier qu'on reçoit la vie de Dieu ?

M. Lanoue. Il n'y a pas un homme qui ne sache qu'il est mortel, que la vie qui anime son corps vient

d'ailleurs; et combien, séduits par je ne sais quelle énergie vitale, s'imaginent que leur propre existence est une chose qui dépend d'eux. Il semble qu'ils président à la machine, qu'elle ne leur est pas prêtée, mais qu'elle est à eux. En vérité, je crois qu'ils seraient tentés quelquefois, dans leur délire, d'oublier qu'ils ont commencé et qu'ils finiront. Les deux termes de la vie disparaissent à leurs yeux, pour ne leur laisser voir que le présent, et dans ce présent, qu'eux seuls.

Maitre Tessier. Ce sont des monarques à qui l'orgueil persuade qu'ils sont d'un autre limon. Mais pourquoi le bon Dieu nous fait-il tant aimer la vie? Si nous sommes coupables de nous y attacher, il faut avouer que le piège est presque inévitable; il est presque impossible qu'on ne se regarde pas comme vivant, en quelque sorte, par sa propre énergie. C'est comme cela qu'on fait quelque chose. Si on disait: C'est Dieu qui vit en moi, je n'ai rien à faire, on resterait dans l'apathie et la mort.

M. Lanoue. C'est vrai; mais s'il faut s'attacher à la vie, il ne faut pas y concentrer toutes ses facultés. La vraie morale et la religion veulent qu'en agissant librement on reconnaisse néanmoins tacitement qu'on n'est qu'un agent de la divinité; sans cette reconnaissance-là, on se fait à soi-même sa propre divinité.

Maitre Tessier. Cette reconnaissance, en effet, est dans la bouche de tout homme sensé, il n'y a que les fous qui se laissent emporter au-delà; et je con-

çois, en effet, qu'il n'y a guère de passion dépravée qui n'ait son petit grain de folie. Le délire du cœur jette toujours des nuages sur l'esprit, et notre premier père avait un peu la berlue. Mais puisque nous sommes arrivés à parler de l'amour de la vie, dites-moi comment il se fait que cette vie n'étant qu'une préparation pour l'autre, Dieu nous y ait si fortement attachés? Il me semble que la perspective du bonheur futur et l'assurance de l'immortalité de l'âme devraient nous faire regarder avec insouciance cette vie semée de tant de troubles.

M. Lanoue. La Providence fait bien tout ce qu'elle fait. Si la perspective du bonheur futur l'emportait chez nous sur les sensations du présent, nous ne vivrions plus, nous ne serions plus bons à rien. Venant pour attendre le moment du départ, toutes nos occupations perdraient leur charme; nous ne serions que des êtres ébauchés, sans goût pour continuer la vie; nous serions aussi dans une indifférence extrême pour ces connaissances qui contribuent à élever notre esprit vers Dieu, et vers ces actes de charité qui nous font sur la terre cultiver la vertu.

Maitre Tessier. Comme il est beau, cet instinct que Dieu a mis en nous pour nous retenir dans la vie! Ainsi, cet indomptable amour de l'existence qui fait reculer le saint le plus intrépide, à la vue de la mort, nous a été donné par Dieu pour que nous restions à notre place, non de force, mais de nous-mêmes. Par ce moyen, nous nous rendons utiles jusqu'au dernier

instant; nous chérissons la vie comme notre propre bien, et Dieu se sert de cet instinct-là pour nous atteler à la machine; c'est fort bien vu, cela. La vie ainsi ne plaît que parce qu'on s'y propose une action. Dieu a bien su, ma foi, nous faire travailler! Voyez-vous un oisif, pourquoi s'ennuie-t-il? c'est parce qu'il ne travaille pas. J'ajoute, moi, avec votre théorie, c'est parce qu'il suspend momentanément la loi qui veut que nous ayons toujours un amour. Il n'a plus de désir de quoi que ce soit, il n'a plus de vie; partant, l'ennui vient. On s'étonne beaucoup de ces malades qui ne savent, dit-on, ce qu'ils veulent, qui s'agitent, qui courent de côté et d'autre. Le problème est bien facile à résoudre. La vie les quitte; avec elle les longues espérances et les vastes pensées, comme le dit le bon La Fontaine, n'ayant plus devant eux un long but, il leur en faut un petit : Des distractions, des voyages, des remèdes. Tout cela les tient haletants, mais tout cela ne suffit pas. L'espérance n'est pas assez longue. On en vient tout de suite à l'exécution de son désir, et il en faut un autre. Ainsi ce qu'on aime, c'est toujours un but. S'il est court, l'inconstance est forcée de venir; s'il est sans utilité, l'ennui nous en punit. Comme on connaît le cœur humain avec cette doctrine-là?

M. Lanoue. Voyez, en effet, l'homme qui se sent menacé de la mort, que regrette-t-il? Ce n'est pas la vie elle-même, mais ce qu'il se proposait dans cette vie; celui-là demandait seulement à achever sa maison

restée en commencement, cet autre voulait donner la dernière main à son poëme, un troisième voulait voir ses enfants en âge de se passer de lui. Vous voyez bien que c'est toujours une besogne à faire qui nous attache à la vie.

Maitre Tessier. Mais alors où est le crime de s'y attacher ?

M. Lanoue. Le crime, c'est toujours le même. Il faut y rester avec joie pour y remplir notre destination d'honnête homme, en reconnaissant que Dieu nous fait aimer la vie pour la rendre profitable; si nous y restons pour vivre, pour jouir plus longtemps de la clarté du soleil, pour tout y rapporter à nous, en ayant le bien pour prétexte, nous sommes dans le mal.

Maitre Tessier. C'est toujours ce diable d'égoïsme. Nous avons beau faire des excursions de côté et d'autre, nous revenons toujours au point de départ. Oui, monsieur Lanoue, l'homme qui s'attache à la vie, et qui dit que c'est pour autrui, est un menteur aussi bien que celui qui fait le bien sans un motif religieux. Il fait le bien extérieur ou naturel, mais il ne fait pas le bien spirituel, le seul vrai, puisque c'est celui qui part de la pensée la plus intérieure. L'un veut vivre, dit-il, pour ses enfants, pour sa patrie; ses enfants et sa patrie n'ont souvent guère besoin de lui. Vous parlez d'or. Le bien spirituel est le seul vrai, le bien naturel n'est qu'un prétexte.

M. Lanoue. Ne voyez-vous pas les gens sans re-

ligion vous dire avec effronterie : Mais qu'ai-je besoin de ce frein-là ? je fais le bien sans lui.

Maitre Tessier. Comme je parlais moi-même, monsieur Lanoue. On a beau dire, ce bien-là n'est qu'une grimace pour mieux cacher notre jeu. Nous savons intérieurement que nous sommes égoïstes, et pour ne pas rougir de ce vice, nous alléguons le bien naturel.

M. Lanoue. C'est comme Adam, qui, pour ne pas rougir aussi, lui, cachait sa nudité avec une feuille de figuier. Le figuier, dans l'Écriture, est l'emblème du bien naturel, et vous voyez clairement qu'Adam n'avait plus que cela à alléguer, pour se dissimuler à lui-même sa chute.

Maitre Tessier. J'ai lu dans l'Évangile, au sujet du figuier, un miracle qui m'a beaucoup scandalisé, c'est quand Jésus-Christ fit sécher ce pauvre arbre, parce qu'il n'avait pas de fruits. Voltaire surtout en a joliment plaisanté.

M. Lanoue. Le bien naturel n'a pas de fruits spirituels, de fruits réels aux yeux de Dieu ; et quand Dieu est descendu sur la terre, le genre humain, englouti dans l'égoïsme le plus complet, n'avait pour tout bien que celui dont le figuier est l'emblème. Cet arbre devint sec aux yeux de la Divinité comme le cœur du méchant. Jésus parlait, comme la Genèse, le langage emblématique.

Maitre Tessier. Mais sous quel point de vue vous me faites considérer le Livre saint ! Votre figuier est

aussi satisfaisant que votre création spirituelle et votre chute de l'homme. Je me rappelle encore une circonstance où cet arbre joue un rôle. Jésus dit à Nathanaël qu'il l'avait vu sous un figuier; cela voulait dire qu'il l'avait vu dans le seul bien extérieur ?

M. Lanoue. Précisément; il a lu dans le cœur de cet homme que toute sa vertu consistait dans ce bien. Nathanaël, dit l'Évangile, était un bon Israélite sans fraude et sans artifices; par conséquent, tout le monde devait le croire bon. Jésus, qui connaissait ce qu'il y avait de plus secret dans le cœur humain, dit à cet homme ce qu'il était réellement. Nathanaël, surpris de se voir si bien jugé, crut aussitôt aux paroles du Sauveur.

Mattre Tessier. Oui; mais Jésus-Christ ajouta : Vous verrez bien autre chose; vous verrez le Ciel ouvert et les Anges.

M. Lanoue. Vous n'avez pas besoin qu'on vous explique cela. Nathanaël ayant suivi Notre Seigneur, par conséquent ayant abandonné le bien naturel pour arriver au bien spirituel, a commencé sa régénération; il est clair que Jésus-Christ devait lui promettre que, s'il la continuait, il verrait le Ciel ouvert et les Anges. Ce Ciel est celui que connaît seul le régénéré, et les Anges sont les bonnes affections qui entrent alors en lui !

Mattre Tessier. Bon Dieu! que l'Évangile ferait plaisir à lire de cette manière, verset par verset. Oh! monsieur Lanoue, qu'il y a de choses profondes dans

ce Livre, que la frivolité regarde si souvent avec tant de dédain !

M. Lanoue. Quelque jour, s'il plaît à Dieu, vous serez en état de lire l'Évangile avec les explications que vous souhaitez ; en attendant, faites comme Nathanaël ; connaissant l'insuffisance de vos vertus, tâchez d'acquérir celles qui ouvrent le Ciel et qui font communiquer avec les Anges.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, il faut être bien savant pour être chrétien. Je n'aurais pas cru qu'il y eût tant d'ouvrage à faire.

M. Lanoue. Il y a beaucoup d'ouvrage pour celui qui s'est longtemps fourvoyé dans la mauvaise route. Vous avez mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, maitre Tessier ; voilà pourquoi il y a tant à faire pour vous. Il ne vous faut tant de science que parce que vous avez acquis malheureusement trop de connaissances fausses qui détruisent les véritables. Il faut nécessairement des lumières supérieures pour ramener celui que l'abus des lumières a conduit à l'incrédulité. Si, au lieu de tant vous tracasser l'esprit, vous eussiez seulement tenté de vous corriger par les voies enseignées dans l'Évangile, vous eussiez cru tout de suite ; votre conviction eût été une sensation même ; votre propre expérience vous eût démontré la vérité fondamentale du Christianisme. Que vous eussent fait les critiques de ceux qui ne l'approuvent pas ? Vous les eussiez plaints, loin de les croire ; vous eussiez dit : Ils n'ont pas le sens intérieur que j'ai acquis.

La régénération, en effet, éveille en nous un nouveau sens moral qui se sert à lui-même de preuve vivante. Ceux qui disent ne pas croire sont des gens qui se trompent ; ils devraient dire qu'ils ne sentent pas, et un tel aveu, dans la bouche de ceux qui sont restés tels que la naissance les a faits, n'est pas le moins du monde propre à ébranler votre conviction. Cueillez le fruit de l'arbre de vie, mon voisin, et vous ne direz plus qu'il faut être savant pour croire. Demandez à l'amour idolâtre s'il croit à son sentiment ? Croire, vous répondra-t-il, mais je sens ; cela vaut bien mieux. La religion est un amour aussi, elle ; elle a la vie ; comment voudriez-vous que le raisonnement l'ébranlât ?

Maitre Tessier. Je viens d'acquérir ici, monsieur Lanoue, une vraie connaissance de l'homme et de Dieu. Je ne suis plus curieux maintenant que de connaître ce que je deviendrai après la mort. Je veux savoir ce que c'est que la vie à venir, le Ciel, l'enfer, et le purgatoire. Sachant ce que j'ai à faire, je veux aussi, s'il est possible, être instruit de ce que j'obtiendrai par ma conduite.

M. Lanoue. Si vous avez la patience de m'écouter là-dessus, je pense que je pourrai vous offrir des perspectives dignes des espérances de la vertu. Mais nous reprendrons ce sujet-là une autre fois.

CINQUIÈME ENTRETEN.

L'AMOUR RÉGNANT CHEZ L'HOMME DÉTERMINE POUR LUI LA
NATURE DE SA VIE FUTURE.

Trouvant un intérêt toujours croissant au sujet dont il s'occupait avec tant de fruit, maître Tessier ne tarda pas à profiter de l'occasion la plus prochaine pour aller s'instruire avec M. Lanoue. Son horizon s'était merveilleusement agrandi, mais la chose n'était pas allée jusqu'à lui faire savoir ce que c'étaient que le Ciel et l'enfer. Plusieurs fois ces sujets l'avaient occupé; mais, comme ces faquirs de l'Inde qui, à force de tendre leur esprit dans la contemplation, n'aperçoivent plus rien, le notaire avait tenté de percer de même ces mystères, et n'en avait pu avoir la moindre idée. Monsieur Lanoue, dit-il à son instituteur chrétien, vous m'avez fait voir les choses de bien haut; je crois que le sujet m'a élevé avec lui, car je suis encore tout étonné de vous avoir suivi. Qu'on-est heureux quand on voit de si loin, et avec de si bons yeux.

M. Lanoue. Il faut maintenant pratiquer ce que

vous savez ; vous serez chrétien actuellement, quand vous le voudrez ; vous en avez compris toutes les obligations, elles sont renfermées dans ce seul point : Aimez le bien ; en faisant cela, vous accomplirez tous les préceptes de l'Évangile. Ce qui vous empêchait de faire le bien réel, c'était l'amour de vous-même ; vous êtes convenu avec moi de la nécessité de le combattre, de le renfermer dans les limites que votre raison éclairée sait maintenant lui donner. Détachez-vous de vous-même et du monde, et, planant au-dessus des biens qui embarrassent ici-bas les hommes aveuglés par leurs passions, rien ne vous empêchera plus de vous réunir dès cette vie à votre principe, pour être continuellement heureux avec lui dans l'autre. Cette vie mortelle détermine la nature de celle qui la suit. Tel est le germe, telle est la plante ; tel est le commencement de la courbe que trace le compas sur le papier, telle en est la suite.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, vous m'avez dit, il n'y a pas longtemps, que la vie chrétienne consistait surtout dans la manière utile dont on doit s'occuper dans la société ; avec votre détachement du monde, comment voulez-vous que je sois utile aux autres ?

M. Lanoue. Détachez-vous du monde en vivant au milieu du monde. Ne mettez pas votre cœur dans les richesses et les biens qu'il produit, mais tâchez de les acquérir pour les répandre. Si vous vous en détachez noblement, vous n'aurez pas de peine à en faire

le sacrifice. Au milieu de tous les biens de la terre, soyez libre d'esprit et de cœur; vous n'aurez l'ardeur de les acquérir que pour vous rendre utile, vous n'aurez l'empressement de les partager avec vos frères que pour accomplir ce que l'amour a de plus doux. Servez-vous des passions qui les troublent pour diriger les hommes vers la vérité; profitez de leur avide égoïsme pour les porter à faire quelque chose qui tourne à l'avantage commun, quand ils croiront n'avoir travaillé que pour eux. Que vos goûts mêmes, portés vers la terre, fassent de la terre un séjour de paix. Le bien le plus matériel dans ses résultats, s'il est fait en vue de Dieu, devient moral aussitôt. Nos passions terrestres peuvent devenir des ailes avec lesquelles on monte au Ciel. Imitiez cet économe prudent, dont parle l'Évangile, qui des richesses d'iniquité s'était fait de vrais trésors dans le Ciel.

Maitre Tessier. Que j'étais borné autrefois! Je croyais que Dieu nous conseillait, par ces paroles, d'employer l'argent mal gagné à acheter une place en paradis. Ces richesses d'iniquité, ce sont les biens terrestres, où les imbécilles mettent leur cœur sans y voir plus loin, mais dont les sages se servent pour les répandre avec prudence et charité; il n'est pas forcé, ce sens-là. Cette vie, qu'il faut rendre utile, est aussi comme ce dépôt dont parle l'Évangile. Celui qui le rendit intact à son maître, au lieu d'en être bien reçu, en fut réprimandé. Celui qui fit fructifier le plus ce dépôt, fut le serviteur le plus agréable. Quelle

belle image de notre condition mortelle ! En vous isolant de vos semblables, vous croiriez peut-être travailler à votre salut, détrompez-vous ; vous ne feriez peut-être même rien pour votre réforme. Ce sont les tentations réitérées qui éprouvent l'homme, comme ce sont les coups de vent qui rendent l'arbrisseau capable d'essuyer plus tard les tempêtes. On ne s'occupe utilement de soi qu'en travaillant pour les autres. Ce sont nos actes qui font fructifier nos vertus ; sans la pratique, elles meurent solitaires au dedans de nous. Il n'y a pas d'amour réel sans qu'il se manifeste par nos rapports avec le prochain. Mais, monsieur Lanoue, c'est un sermon ! Mon Dieu ! que votre religion est belle dans la théorie et facile dans la pratique ! je n'en reviens pas. Je croyais qu'à moins de passer six heures par jour à l'église, je ne pouvais me sauver.

M. Lanoue. Il est doux de se réunir avec ses frères dans le lieu consacré à la religion. Là, au moins, on est censé faire quelque chose pour un autre but que ce sordide intérêt matériel qui est ailleurs la base de toutes nos actions. Là, au moins, nous nous recueillons pour promettre à Dieu d'être à lui et au prochain. Mais ce Dieu nous a destinés à agir ; il a voulu même que notre existence nous fût à charge si nous ne savions pas nous occuper. La vie active, voilà donc notre destination sur la terre ; voilà donc aussi le moyen ne nous rendre agréables aux yeux de la Divinité.

Maitre Tessier. Mais, comme cela, la vie serait fort heureuse, ma foi !

M. Lanoue. Comment avez-vous pu croire que l'amour pût nous conduire à l'infortune? Les commencements en sont rudes, sans doute, parce qu'il est contrarié par un amour étranger; mais quand ce dernier est chassé, c'est Dieu lui-même qui habite en l'homme, et il n'y a pour nous que la paix la plus profonde.

Maitre Tessier. J'avais toujours regardé la vie béate comme tout ce qu'il y a de plus insipide; les dévots m'avaient toujours paru des gens accablés de tristesse. Quand un homme qui est malade s'affecte un peu, et pense à se convertir, ne lui dit-on pas toujours : Chassez ces idées tristes; vous vous en occuperez plus tard?

M. Lanoue. Cela vous prouve que ce qu'on prend pour la religion n'est pas elle. Saint Paul a dit aux vrais dévots : *Réjouissez-vous toujours*. Vos dévots qui sont tristes sont des gens qui regrettent leur vie du monde et qui font avec peine à Dieu le sacrifice de leurs passions. Vous sentez bien qu'où il n'y a pas repentir de la faute, mais regret de ne pas la commettre encore, la religion est fort triste, en effet. Ces gens-là sont ceux que Tertullien appelle des *pénitents du diable*. Il n'y a d'autres peines dans la vie pieuse que celle que trouve l'homme vertueux sur sa route, c'est-à-dire, les combats de l'égoïsme qui nous est naturel. Cela étant surmonté, il y a un autre amour dans notre âme, et quand on obtient ce qu'on aime bien sincèrement, il n'y a plus de peine, je m'imagine.

Maître Tessier. Et, en effet, Jésus-Christ dit que celui qui trouve un trésor dans un champ en a une telle joie, qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. C'est un grand trésor dans le champ de la vie que votre religion, monsieur Lanoue. Si on est triste, c'est qu'on n'a pas trouvé le trésor. L'agneau pascal, chez les Hébreux, était mangé avec des laitues sauvages, pour marquer, je pense, que l'amertume accompagne la joie chez celui qui combat encore. Si nos penchants ne s'opposaient pas à la pureté de la religion, il n'y aurait rien de pénible dans notre retour réel à elle. C'est la résistance du vice qui cause l'angoisse ; quand le vice est extirpé, la joie vient. La prudence de l'esprit, dit saint Paul, mène à la vie et donne la paix. Cependant, encore une petite difficulté : L'amour ne porte pas avec lui toute sa récompense ; s'il en était ainsi, à quoi servirait l'autre vie ? Ne nous dit-on pas toujours que l'autre vie est la compensation des peines de celle-ci, que le paradis sera donné en récompense à ceux qui auront aimé et servi Dieu ?

M. Lanoue. Celui qui agit en quoi que ce soit dans la vue d'une récompense, est un égoïste. S'il rend un culte à Dieu, ce culte est intéressé. Élevez-vous plus haut, maître Tessier. L'amour peut-il procurer une autre récompense que lui-même ? Dites à une mère que si elle aime bien son fils, elle en sera récompensée. Ah ! vous répondra-t-elle, est-il une récompense plus douce que le plaisir que me cause cet amour même ? Si vous vous procurez ce plaisir-là, dès

ce monde, vous avez déjà une idée précise de la récompense que vous aurez un jour. En continuant de vivre, vous continuerez d'aimer comme vous aurez aimé. C'est la nature de l'amour de l'homme qui fait son supplice ou son bonheur. L'amour pur cherche ce qui lui ressemble. L'amour dépravé s'unit à une affection également perverse. Il n'y a que les choses de même nature qui forment un même tout. Le paradis est l'ensemble du bien, comme l'enfer est celui du mal.

Maitre Tessier. Ainsi, l'homme est l'arbitre unique de son sort. Que c'est donc simple! L'homme vertueux sait ce qu'il obtiendra, et il marche avec assurance vers le terme; le criminel espère en la miséricorde divine, et, se mettant un bandeau sur les yeux, il descend dans l'abîme sans retour. S'il savait qu'il marche où sa volonté le dirige, s'il savait que son amour dépravé continuera à le tourmenter là-bas comme il le fait ici, oh! il me semble qu'il se réformerait!

M. Lanoue. Une fois que l'homme a laissé le mal s'implanter dans son cœur, il devient lui-même l'esclave de ses vices, et il n'a plus la force de s'en corriger. Nos passions nous aveuglent, nous maîtrisent, nous réduisent à un véritable esclavage. On est tourmenté par elles, on se l'avoue, on le dit même aux autres, mais on ne se corrige pourtant pas. La raison de ceci, c'est qu'on est dans son amour dominant. Pour étouffer en nous un amour qui nous asservit et

nous trompe si cruellement, il faut l'empêcher de dominer, il faut peu à peu le remplacer par un autre, et non pas disserter dessus : en un mot, il faut fuir le mal ; le bien viendra tout naturellement après.

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue, je veux chasser tous les vices de mon cœur, parce que je veux, dans l'autre vie, ressusciter avec mon amour. Je ne veux pas perdre ce que j'aime ; je sens que mon amour, c'est moi tout entier.

M. Lanoue. Et pour cela, vous n'avez qu'à travailler ; la miséricorde divine n'ouvre le Ciel à personne par un don gratuit ; ce serait, vous comprenez bien, une dérision. Comment voudriez-vous que Dieu fit entrer dans le paradis un homme rempli d'un mauvais amour ? Ce serait mettre un diable à côté d'un ange ; il faut que tous les amours semblables seuls soient réunis.

Maitre Tessier. Mais je croyais qu'un homme, absous par la miséricorde suprême, était blanchi tout net.

M. Lanoue. Pour être absous de ses crimes, il faut que l'homme s'en repente sincèrement. S'il n'y a pas de repentir de sa faute, vous sentez qu'il y en a encore le désir. Eh bien ! un mauvais désir, vous le savez, cache une mauvaise vie. Dieu ne peut faire en sorte, malgré toute sa miséricorde, que celui qui ne veut pas sentir l'amour céleste soit subjugué par lui. Dans ce cas-là, Dieu dérogerait à ses lois ; sa miséricorde serait en contradiction avec sa sagesse, et

quand Dieu fait quelque chose, toutes ses facultés sans doute sont dans un parfait accord.

Maitre Tessier. Ce n'est pas comme l'homme dont le cœur dit oui, bien souvent, quand la tête dit non. Chez l'Être souverain il y a bonté, mais il y a aussi justice, et je sens que, conformément à cet ordre, il ne peut adjoindre à l'homme un amour contraire aux inclinations de cet homme; ce serait par trop ridicule. Ce serait souffler des âmes de moule en moule, tandis qu'il faut qu'elles se donnent à elles-mêmes leur propre amour. L'amour pur est si contraire à l'amour débauché, que celui-ci ne voudra pas de celui-là, si vous le lui infusez subitement. Il faut de toute nécessité qu'on se l'infuse soi-même volontairement. Voyez donc si le libertinage voudrait de l'amour platonique!

M. Lanoue. L'un et l'autre sont aux deux extrêmes.

Maitre Tessier. Comme l'homme ne change pas sa nature en une minute, comme il n'y a pas de miséricorde immédiate qui transforme en un clin d'œil une vie infernale en une vie céleste, il n'y a pas non plus, je crois bien, de régénération opérée instantanément.

M. Lanoue. Vous sentez, en effet, que ce serait une conversion magique, et non une réforme volontaire et réfléchie. Tout changement a lieu dans l'univers par des gradations insensibles; il en est ainsi dans le cœur humain. Le jour ne fait place aux ténèbres

qu'en passant par le crépuscule ; il y a de même, dans le changement moral de l'homme, une certaine nuance qui sépare encore chez lui la vérité de l'erreur ; la régénération s'opère selon la capacité de la raison, et son aptitude à concevoir la vérité, selon les occasions qui touchent le cœur et lui font désirer son amendement. Chez les uns donc elle est plus prompte, chez les autres elle est plus lente : tel a le cœur touché qui retourne ensuite à son endurcissement premier ; tel autre n'a besoin que d'un trait de lumière pour saisir la vérité et s'y attacher toute la vie. L'un est amené à se régénérer par les tristes réflexions que lui suggèrent la maladie, la perte des siens, l'incertitude de la vie ; tel autre se jette dans la religion par la satiété même des grandeurs et des plaisirs.

Mattre Tessier. C'est pour cela que les dévots disent que les maux et les souffrances de cette vie sont des bénédictions du Ciel. Mais ce langage-là a bien de la peine à entrer dans mon esprit.

M. Lanoue. Si l'infortune et la douleur sont des occasions de réforme, ce ne sont pas en eux-mêmes des états de sainteté. Pour se réformer, il faut faire un sacrifice volontaire de soi-même et du monde ; la pauvreté et la maladie nous font trop souvent faire ce sacrifice à contre-cœur ; il n'y a donc rien là qui contribue à notre salut. Seulement, il arrive souvent que l'homme souffrant et abandonné de la fortune peut être conduit, par cette voie, à voir se dissiper les illusions qui séduisent les autres hommes ; s'il met à pro-

fit cette crise salutaire, il est désabusé pour le reste de ses jours, et le voilà ensuite qui marche à grands pas dans la voie de la régénération.

Maître Tessier. Vous parlez comme un livre, monsieur Lanoue. Le malheur est le meilleur instituteur des hommes; et, dans ce sens, je conçois très-bien vos idées; mais une régénération produite par la maladie ou par l'impuissance est négative, elle ne compte pas. En effet, qu'est-ce que la sobriété d'un indigent qui n'a pas le sou pour se traiter, ou d'un malade qui ne trouve de goût à rien? Vous avouerez que faire à Dieu le sacrifice de ses penchants dans ces cas-là, c'est se moquer de lui; aussi, je me souviens d'avoir lu dans un prophète, c'est Malachie, je crois, que le Seigneur gronde les hommes de ce qu'ils lui offrent des hosties aveugles, boiteuses ou malades; je conçois bien que c'est lui offrir des sentiments éteints chez nous, et que nous n'avons pas le mérite de lui sacrifier. Pour que le sacrifice soit complet, il doit se faire quand l'individu a encore le pouvoir de le refuser. La continence de Scipion et de Bayard est valable; celle d'un octogénaire, loin d'exciter notre admiration, nous fait rire à ses dépens. Dites-moi à présent à quelles marques, dans quelque situation que ce soit, on reconnaît que la régénération est commencée?

M. Lanoue. C'est bien simple : On sent du plaisir à faire du bien pour le bien même; on aime et on cherche la vérité pour la vérité même. L'homme qui

fait cela par amour, et sans en rien rapporter à soi, se régénère, soyez-en persuadé.

Maitre Tessier. Ainsi, on n'est pas régénéré, même en faisant le bien et en disant la vérité, quand c'est uniquement pour le soin de ses intérêts qu'on agit ainsi. On n'est pas régénéré non plus, quand, loin d'éprouver de la répugnance à l'idée du mal qui arrive au prochain, on sourit à cette idée, quand on amuse sa malignité secrète par la médisance, enfin quand on ne fait rien de passable sans s'en attribuer le mérite et la gloire. Ah ! mon cher monsieur Lanoue, voilà les signes auxquels on reconnaît tous les jours dans le monde l'honnête homme et l'hypocrite. Votre religion fait d'un chrétien un galant homme. Il résulte de tout ce que nous venons de dire que la régénération, dépendant des circonstances dans lesquelles chacun est placé, est différente dans chacun.

M. Lanoue. Sans aucun doute ; si vos goûts vous portent à une chose et vous laissent indifférent sur une autre, il est bien clair que vous n'aurez nul mérite à faire le sacrifice de celle qui vous est indifférente. Chacun a son côté vicieux, et c'est de ce côté-là qu'il faut qu'il se tourne. Si j'entends blâmer la passion du vin et que je n'aime que l'eau, me croirai-je un petit saint pour cela ? Non, sans doute, j'examinerai avec soin mes penchants, et je découvrirai bien vite ceux que je dois combattre. Tel, absorbé comme Archimède dans ses méditations, ne remarque rien de ce qui est autour de lui ; il est insouciant sur la for-

tune, sur les places que briguent tant d'autres, lui ferez-vous pour cela honneur de sa modération ? En y regardant de près vous découvrirez peut-être que cet archimède, que vous croyez uniquement occupé des intérêts de la vérité, n'est en effet occupé que du soin de travailler à sa propre réputation. Sa régénération ne consistera donc pas à détacher son cœur de l'argent ou des emplois auxquels il ne pense pas, mais à se corriger d'un orgueil secret qui le ronge au fond du cœur.

Maître Tessier. Ainsi, en examinant attentivement les commandements de Dieu, il faut se dire : Voilà celui qui me regarde ; et il faut travailler sur ce seul point. Se croire régénéré, parce qu'on ne se sent pas d'attraits pour tel ou tel vice, c'est une sottise achevée ; les vices de l'âme sont comme les fenêtres d'une maison, il n'en faut qu'une pour que l'âme toute entière sorte par là ; c'est donc celle-là qu'il faut boucher. Je crois bien qu'un millionnaire n'a pas la tentation de voler, que celui qui n'est pas dans le commerce n'a pas le désir de faire la fraude, qu'un eunuque ne sent pas le charme impur de l'adultère, cela va sans dire. Nous avons bien fait de nous arrêter là-dessus en passant, car ce n'est qu'avec ces explications-là que je conçois parfaitement la régénération ; ainsi on ne s'unit à Dieu qu'en aimant Dieu, c'est incontestable. Puisqu'il faut tout faire par amour, et que ce n'est qu'ainsi qu'on s'approche de Dieu, pourriez-vous me dire à présent ce qu'on entend par la crainte

de Dieu. Cette crainte-là me choque, je n'aime pas que nous approchions d'un père en tremblant; pour moi, j'ai toujours recommandé à mon fils de ne rien faire par crainte. Je désire qu'il m'aime, qu'il me respecte; s'il me craignait, il se sauverait de moi quand je paraitrais; je n'en serais pas du tout flatté.

M. Lanoue. La crainte de Dieu, ce n'est pas la crainte qu'il inspire; il ne sort de lui qu'amour et sagesse. Cette crainte est celle que nous devons avoir de ne plus sentir son amour. Un homme transporté tout à coup au faite du bonheur ne peut s'imaginer qu'il y restera; oh! comme il craint d'offenser son bienfaiteur! Quand vous avez gagné l'affection d'une personne dont l'amitié remplit toute votre vie d'un sentiment inépuisable d'amour, n'avez-vous pas la crainte de perdre cette amitié-là?

Mattre Tessier. Vous m'avez présenté la vie future sous des couleurs si séduisantes que je crains maintenant de la perdre. Je comprends bien alors que je craigne aussi d'offenser le Dieu qui me la donne, de perdre le seul amour qui me fasse vivre; si je perdais cela, je serais dans la mort. Cette crainte-là éveille l'amour au lieu de le détruire.

M. Lanoue. Mais je continue, et je dis qu'on ne gagne point le paradis par des formalités pieuses, mais par une vie pieuse; cela est si clair que je croirais faire injure à votre bon sens en insistant davantage.

Maitre Tessier. C'est aussi clair que la lumière du soleil ; si Dieu n'est pas avec nous, le diable y est. Mais, dites-moi donc, quoique un homme emporté sur la terre par la fougue de ses passions n'ait pas la force de se corriger, ne se réformera-t-il pas tout de suite quand ses yeux seront dessillés, quand le voile qui les couvre sera tombé ; enfin, quand les réalités de la vie future auront été substituées pour lui aux illusions de celle-ci ?

M. Lanoue. C'est une grande erreur que de nous imaginer que, voyant la vérité à découvert, nous nous y rendrons par la force de l'évidence morale ! La clarté de l'intelligence, nous l'avons déjà dit, n'a pas le pouvoir de ramener toujours la volonté égarée. En voyant le vrai, en l'avouant même, nous n'avons pas toujours la force de nous y conformer. Nous saisissons la vérité, mais nous ne nous y assujettissons pas pour cela. Ce sont nos penchants qui nous maîtrisent, ce n'est pas la vue de l'intelligence. On ne se rend pas à la raison, quelque intérêt qu'on y ait, à moins d'avoir détruit la passion dominante ; et si cette passion domine encore dans l'autre monde, si elle fait tout l'homme là-haut comme ici-bas, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle nous entraîne dans l'abîme ?

Maitre Tessier. C'est vrai, un fourbe approuve la sincérité, mais allez donc voir pour cela s'il cesse d'être hypocrite ? Je conçois à présent pourquoi Jésus-Christ dit que celui qui commet le péché est esclave du péché ! On est libre, sans doute, de s'y laisser aller

ou d'y résister ; mais sitôt qu'on le commet, adieu, il met le grappin sur nous, et nous ne pouvons plus nous en débarrasser. Le bien, au contraire, semble d'abord un esclavage ; mais quand on s'y est habitué, on se sent le cœur au large. Il faudrait être tout à fait niais pour ne pas comprendre ces autres paroles de Jésus-Christ : « Si le Fils vous rend libres, vous serez réellement libres. » Oh ! qu'on est libre, en effet, quand on est dans la vérité, quand on est franc avec soi-même et avec les autres ! Oui, le mal est un esclavage, et le bien est la seule indépendance réelle. Esclaves par nos vices, nous sommes de vrais affranchis par nos vertus. Néanmoins, j'insiste encore : Nous sommes tentés sur la terre par ce corps de chair ; quand ses organes matériels seront réduits en poussière, dégagés de tout ce qui nous faisait tomber dans le mal, n'éprouvant plus de tentations, nous ne serons plus susceptibles de faillir. Débarrassée de cette enveloppe de boue, notre âme, devenant aussi pure qu'une particule de lumière, devra s'envoler d'elle-même, et par les lois du Tout-Puissant, vers son éternelle source.

M. Lanoue. Vos expressions fleuries me font reconnaître ici l'une des objections que votre mémoire vous rappelle. Vous n'avez pas mal lu, maître Tessier ; celui qui parle comme vous venez de le faire, a un esprit capable de comprendre tout ce qu'on peut lui dire. Cette enveloppe de boue n'est pas l'homme, n'est-ce pas ? c'est l'âme animant cette boue qui seule

est tout l'homme. Il y a en nous un homme intérieur qui se sert de l'homme extérieur comme d'un instrument; le premier seul mérite ou démérite, le second n'est qu'un pauvre patient qui n'en peut mais. Pour être sauvé, il faut être sans péchés; et, bien que le corps nous ait portés à cela, ce n'est pas lui qui est coupable. Si quelqu'un vous donnait des coups de canne, vous ne vous en prendriez pas à sa canne, mais à lui-même. C'est l'âme, mon ami, qui se propose une chose et s'y détermine, et c'est elle qui se la proposera et s'y déterminera encore dans l'autre monde. Elle ira chercher ce qu'elle aime, quoiqu'elle n'ait plus les mêmes organes. Ne voyez-vous pas sur la terre la science aller chercher la science, le vice chercher également ses pareils? ce ne sont pas la chair et le sang qui sont les principes de nos sensations; vous adoptez ici les beaux rêves des matérialistes qui, renversant le ciel véritable, en font un ensuite à leur guise, qui se crève en l'air comme une bulle de savon.

Mattre Tessier. Mais, mon Dieu! monsieur Lanoue, je ne reviens pas de mon étourderie. L'autre jour, je causais avec un matérialiste, qui me parlait comme je viens de le faire; il me disait que rien n'entre dans l'homme que les notions acquises par les sens; ma mémoire lui fournit aussitôt cet argument de je ne sais quel philosophe: Rien n'entre dans l'homme que par les sens, si ce n'est l'esprit lui-même. Oui, monsieur Lanoue, l'esprit descend de là-

haut tout formé, et les sens sont ses ouvriers. C'est trop clair pour s'y arrêter. Cette vie de bonté et de méchanceté qui continue là-haut malgré la transformation des corps est une chose magnifique ; cela m'explique ces paroles de saint Paul dont je ne m'étais pas bien rendu compte : « Voici un mystère que je veux vous découvrir : Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. » Le mystère est annoncé seulement par saint Paul ; je ne le vois expliqué que par vous. Savez-vous que cette théorie par laquelle vous établissez que l'homme se punit ou se récompense lui-même sans qu'il soit prédestiné pour le Ciel ou l'enfer est une chose dont je m'accommode fort bien. Je n'ai rien vu de si satisfaisant ; avec cela on peut se tâter le pouls soi-même.

M. Lanoue. Et ajoutez qu'on sait quelle est la vie qui mène au ciel, la conscience en instruit parfaitement bien. Nous sommes tous, je veux parler des hommes de bonne compagnie, comme vous et moi, nous sommes tous d'assez honnêtes gens à l'extérieur ; si nous étions pris comme cela, sans qu'on nous demandât compte de l'intérieur, nous irions probablement au Ciel.

Maitre Tessier. Non pas dans le Ciel de Fénelon, je m'imagine.

M. Lanoue. Jésus-Christ nous a dit qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de son Père ; vous voyez bien, en effet, qu'il y a autant de places là-haut qu'il y a d'affections, puisque ce sont celles-là qui font la vie céleste.

Maitre Tessier. Je ne m'attendais pas à cela ! l'autre monde est ainsi varié comme celui-ci ; la sagesse créatrice ne se répète jamais sur la terre, elle ne se répète pas plus dans le monde immatériel. Que cette pensée-là est belle ! j'aurai là mon Ciel, comme sur la terre j'ai mon horizon moral, dans lequel je suis renfermé. En effet, les affections différentes sont étrangères les unes aux autres, il n'y a que celles qui se ressemblent qui font un tout. Être étranger l'un à l'autre, c'est ne pas voir de la même manière ; c'est voir dans un autre Ciel. Bon Dieu, que cela mène loin ! que j'aime à voyager avec vous, monsieur Lanoue, dans des espaces qui vraiment ne sont point imaginaires !

M. Lanoue. Oui, mais avec ces belles excursions, nous oublions la vie qui mène au Ciel, et c'est là l'essentiel ; écoutez-moi donc.....

Maitre Tessier. Permettez-moi de rester un moment dans cette contemplation qui me fait tant de bien. Vous ne savez pas, monsieur Lanoue, le bien qu'elle me fait ; je vais vous le dire : Toutes les notions qu'avant vous on m'avait données de l'autre monde, étaient si merveilleuses et si incompréhensibles, qu'au lieu de me rendre dévot, elles me faisaient tourner la tête chaque fois que j'y arrêtais ma pensée. Votre merveilleux, au contraire, est presque saisissable, votre invisible est presque du naturel, et la pensée rassurée s'en approche. Enfin, de croyant d'imagination qu'on était, on devient croyant de rai-

son. Je suis une fontaine, non de vérités, mais d'objections; savez-vous qu'en voilà encore une que votre théorie m'aide à détruire sans que je sois obligé de vous en fatiguer encore?

M. Lanoue. Quelle est-elle?

Maitre Tessier. Ce qui effraie le plus les philosophes, c'est l'éternité des peines. Ils ne peuvent pas croire en Dieu, parce qu'on leur dit que Dieu punit par une éternité de souffrances un moment d'oubli ou de faiblesse.

M. Lanoue. Eh bien! que pensez-vous de cela, vous?

Maitre Tessier. Je pense, moi, que la miséricorde divine ne peut donner à l'être un amour qu'il n'a pas, sans servir cet être contre son gré; elle doit donc laisser les méchants se précipiter d'eux-mêmes en enfer; alors ceux-ci y restent tant que leur amour n'est pas changé. Si l'amour de l'homme était changé par Dieu, la vie de l'homme cesserait, en effet, par l'anéantissement de sa volonté. Le rendre heureux d'un amour qui n'est pas dans ses désirs, c'est détruire son être, et je suis sûr qu'un diable admis au Ciel's'y trouverait aussi mal à l'aise qu'un gourmand qu'on ferait asseoir à la table d'un trappiste.

M. Lanoue. Il y a apparence. Vous avez fort bien vu que l'amour ne pouvant être changé, la peine qu'il porte avec lui dure autant que lui-même; remarquez de plus, en passant, que nos idées relatives de temps disparaissent dans l'autre vie. On ne peut y avoir les

notions de l'éternité. L'autre vie est un état qui n'a pas de temps ; l'attente d'une fin quelconque ne peut donc s'y présenter à la pensée. Un poète a dit que quand les ombres demandaient l'heure qu'il est en enfer, une voix leur répondait : L'éternité ! C'est sublime chez les rhéteurs, mais c'est un non-sens pour les philosophes.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, si un diable se repentait, un autre amour succédant au sien, il monterait donc au ciel ?

M. Lanoue. Cette vie est un lieu d'épreuve ; quand l'amour qui doit faire la vie l'homme est une fois entré dans cet homme, il n'y a plus de réformation possible. C'est sur la terre qu'on se régénère ; c'est ici que tout se modifie. Là-haut, tout reste, après toutefois que l'homme a bien pris sa détermination ; car il s'y dépouille encore de quelque alliage, du peu de mal qui lui reste pour monter, du peu de scrupules qu'il conservait et qui l'empêchent d'être sur la terre tout à fait diable.

Maitre Tessier. Mais, c'est cela le purgatoire, et cette doctrine-là m'explique ces paroles si inconcevables ou plutôt si contradictoires de l'Évangile : « Il sera donné à celui qui a, et celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. » En effet, l'homme bon acquerra plus de bonté encore, et le méchant perdra jusqu'à l'apparence du bien qu'il feignait d'avoir.

M. Lanoue. Un purgatoire, cet état d'expiation

a été adopté dans toutes les religions avec plus ou moins de vérité, avec plus ou moins d'abus. Dans une doctrine qui établit que l'homme crée lui-même l'enfer et le ciel en lui, le purgatoire doit être un état préparatoire dans lequel il est nécessaire qu'il passe au sortir de la vie. L'union de Dieu et de l'homme ne peut avoir lieu dans une minute ; il faut une progression nécessaire pour arriver à ce juste équilibre entre l'entendement de l'homme qui voit et l'amour qui désire. Les inclinations de chacun le suivent là-haut ; à l'instant de la mort tous les hommes ne sont pas encore des scélérats consommés ou des anges d'innocence. Il faut tomber ou monter ; mais quand cela est fait, l'amour n'est plus susceptible d'être réformé, il lui faudrait un autre théâtre, ce serait recommencer la création sans jamais la finir.

Maitre Tessier. J'ai perdu mon pauvre père il y a quelques années ; c'était un fort honnête homme, mais qui, sans doute, avait encore à se débarrasser de quelque alliage avant d'entrer droit au Ciel. Il lui faut donc, dans le monde préparatoire, travailler tout seul ; mes prières ne peuvent donc rien pour lui ?

M. Lanoue. La prière modifie celui des lèvres duquel elle s'échappe ; elle rapproche l'homme de son Auteur ; elle unit et confond les vœux des cœurs séparés par la distance et la mort. Voilà comment je comprends que les âmes se rendent meilleures ; les unes et les autres s'aident mutuellement à monter ;

mais croire qu'en faveur d'une sollicitation étrangère Dieu fera monter près de lui l'homme qui ne se sera pas élevé par ses propres tentatives, c'est une imagination monstrueuse que je ne concevrai jamais. Une lettre de recommandation que vous donnez à un ami le fera recevoir en tout honneur de la personne à laquelle vous l'adressez ; mais Dieu peut-il agir ainsi ? Est-ce à notre sollicitation qu'il va changer ses lois ? Donnera-t-il le prix de la vertu à celui qui n'a rien fait pour le mériter ?

Maitre Tessier. Mais à quoi sert alors de s'adresser aux saints ?

M. Lanoue. Sur la terre la vérité et la vertu ne sont point créées par ordonnance royale et à son de trompe, elles se font elles-mêmes ce qu'elles sont. Dans l'autre vie, je m'imagine bien que Dieu reconnaît pour saints, non pas ceux qu'on proclame tels d'une manière ou d'une autre, mais ceux qui s'approchent plus complètement de lui par un plus complet détachement d'eux-mêmes. Il n'y a pas d'autre cause d'ascension vers Dieu. C'est en se dépouillant de leur masse impure que les corps pesants s'élèvent de terre ; c'est en se détachant d'eux-mêmes que les esprits montent au Ciel. Je m'imagine que les plus près de Dieu sont de bonnes âmes pieuses et tendres, qui n'ont pas même eu l'honneur peut-être d'avoir un banc dans l'église paroissiale. Leurs vertus ignorées ont obtenu un honneur ignoré également. Si ce sont ces esprits-là que vous voulez prendre pour

vos patrons, d'abord ils refuseraient vos hommages en disant que la gloire n'appartient qu'à Dieu. Vos éloges les feront fuir, parce qu'ils craindraient, en les recevant, d'avoir un petit sentiment du *moi* aux dépens de l'abnégation et de l'humilité. En second lieu, comme simples intercesseurs que peuvent-ils faire? Ils ne peuvent changer les lois suprêmes; ils ne peuvent faire votre ouvrage, ce serait une absurdité; il faut que vous alliez vous-même puiser en Dieu la vie divine, parce que Dieu est la seule fontaine d'amour.

Maitre Tessier. J'avais toujours entendu dire qu'il valait mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints : c'est notre amour individuel qui fait tout. Mais si le diable est là-bas dans son amour dominant, ma foi, il y est fort à l'aise, il a ce qu'il désire; ce n'est pas là une punition.

M. Lanoue. Nous reprendrons ce sujet-là une autre fois; en voilà assez pour le moment. Vous n'êtes, je le présume bien, ni assez diable pour aller droit en enfer, ni assez pur pour entrer, sans contestation, en Paradis. Si vous mouriez à présent, et que vous fussiez pris dans l'état où vous vous êtes mis, je pense bien que vous seriez dans le monde intermédiaire dont je viens de vous parler. Je vous y laisse pour vous y épurer. Ce monde, maître Tessier, c'est la vie où il y a un triage à faire. En réfléchissant bien aux lois qui le dirigent, vous aurez sous les yeux les devoirs que vous impose la régénération. Faites-la

donc ici, afin qu'elle soit tout achevée quand vous monterez là-haut.

Maitre Tessier. Mais, puisqu'il y a encore moyen de se corriger, le paresseux pourrait vous dire qu'il n'est pas besoin de tant se presser.

M. Lanoue. S'il sait qu'il doit se réformer, il est sans excuse dès-lors qu'il ne le fait pas ; son refus seul prouve que l'amour lui manque. S'il tarde d'accomplir sa régénération, sous prétexte qu'il aura du temps de reste, il fera comme ce libertin qui remet à sa vieillesse le soin de se corriger ; la vieillesse vient, et l'homme est resté le même. Quand on diffère d'accomplir le devoir que l'on connaît, on est coupable. Il y aura du temps à se revoir, mais ce sera pour celui qui n'a pu le faire dans la vie. Qui vous dira que l'amour que vous étouffez ici renaîtra là-haut avec des charmes tels que vous n'y pourrez plus résister ? Hélas ! vous serez le même ; et je ne vois pas comment l'habitude prise ici-bas de céder à vos passions vous donnerait des forces là-haut. Commencez à vous exercer ici, et vous ne ferez que continuer le combat de la régénération dans le monde intermédiaire. Mais si vous êtes assez lâche pour différer, je ne vois pas trop comment une lâcheté que vous connaissez en vous, et que vous n'osez combattre, ferait tout à coup place à une courageuse résistance. Dieu ne fera point de miracles en votre faveur ; il vous donnera du temps, mais non pas une autre âme. Le paresseux s'attend qu'on le porte à une autre place ; mais Dieu qui lui a

donné des jambes, pour qu'il se porte lui-même, le laissera à la place où il sera resté. Il faut qu'on fasse sa destinée soi-même; et si, la connaissant, on remet au lendemain pour s'en occuper, le lendemain nous trouvera avec les mêmes dispositions.

Maitre Tessier. C'est indubitable, monsieur Lannou; et, pour profiter de vos leçons, je vais dès aujourd'hui essayer la réforme nécessaire à mon salut.

SIXIÈME ENTRETIEN.

L'HOMME FAIT LUI-MÊME SON CIEL ET SON ENFER.

L'amour, faisant à soi-même sa propre destinée, paraissait bien au notaire le moyen le mieux imaginé du monde pour absoudre de caprice ou de tyrannie les jugements de la Providence ; mais, comme cet amour est satisfait dès qu'il obtient ce qu'il désire, il répugnait à maître Tessier de penser que les diables n'étaient pas punis, et n'avaient obtenu dans l'autre vie que ce qu'ils s'étaient proposé eux-mêmes pour but de leurs efforts. Ce problème l'occupait tellement qu'il ne put s'imaginer que monsieur Lanoue vint jamais à bout de le résoudre. L'amour, lui dit-il brusquement en l'abordant, n'est-il pas la vie même de l'homme ? N'est-ce pas pour lui son élément ; quand il s'y trouve, n'y est-il pas comme le poisson dans l'eau ?

M. Lanoue. Sans doute, maître Tessier ; la fin à laquelle nous tendons, est toujours ce que l'amour désire ; cette fin étant sans cesse présente à sa pensée.

et à son affection, on peut dire que l'amour lui-même fait la vie de l'homme. Où voulez-vous en venir à présent ?

Mattre Tessier. Mais le diable est dans son amour là-bas ?

M. Lanoue. Sans aucun doute. Dieu ne peut infuser à un être un autre amour que celui qui anime cet être ; ce serait détruire sa liberté.

Mattre Tessier. Mais si le méchant constitue son enfer, et qu'il y soit dans son amour, je ne vois pas, ma foi, qu'il soit bien à plaindre : il a ce qu'il aime. Oh ! monsieur Lanoue, tenez, à force de vouloir faire un ciel philosophique, vous arriverez à ôter au scélérat le seul frein qu'il puisse avoir. Comment lui persuaderez-vous d'éviter l'enfer, puisqu'il y sera dans son amour ? Vous voulez que l'homme fasse lui-même son propre sort, qu'il se punisse, ou se récompense ; c'est on ne peut plus raisonnable ; mais ce n'est pas fort capable de rétenir l'homme vicieux. En bonne vérité, je ne crois pas que pour les gens de cette sorte on puisse se passer de charbons et de chaudières.

M. Lanoue. Je n'adopterai jamais la maxime qu'il faille tromper les hommes pour les conduire. La vérité est assez belle d'elle-même pour les porter à l'aimer ; son absence est un état assez terrible pour punir celui qui l'a laissé éteindre dans son cœur. Croyez-vous que le feu de la haine soit un état bien consolant ? Tâchez de l'éprouver pendant un jour avec toute son exaspération, vous verrez si c'est un oreiller

commode pour y reposer la tête. Vous êtes trop peu méchant pour avoir connu l'envie dévorante : je ne vous la souhaite pas ; vous ne diriez pas qu'avec elle vous seriez fort à l'aise. Insensibles aux étreintes de l'amour, les réprouvés sont consumés de ce feu impur qui souille l'imagination ; les ténèbres de l'erreur, de l'erreur opiniâtre sont là au lieu de la lumière de la vérité, et une maison de fous ne vous semblerait peut-être pas si affreuse qu'un enfer peuplé de ces êtres qui n'ont jamais connu les délices du vrai. Le vertige m'en prend, rien que d'y songer. Voyez-vous là l'ambition trompée, et qui rêve un trône qui ne viendra jamais ; la science, qui se repaît d'une gloire qui s'est évanouie avant même que l'homme fût mort ; l'orgueil qui, toujours vain, ne se corrige plus. Trouvez-vous cet Enfer-là bien tentant ?

Maitre Tessier. La chair de poule m'en prend. Quelle compagnie vous m'e montrez-là ! Fermez ce cloaque, et parlons de la vie qui mène au Ciel.

M. Lanoue. C'est à mon tour de vous arrêter. Voyez maintenant la cause de l'éternité des peines que vous avez entrevues. Allez donc persuader à de tels diables de changer leur vie, ils se jetteront sur vous comme des harpies ; ils sont là de leur plein gré, et ils n'en veulent pas démordre. Vous croyez qu'ils ont leur vie en horreur ; mon Dieu non : c'est la vôtre qu'ils haïssent ; tous les tourments ne peuvent les détacher de leur horrible amour. Avez-vous jamais vu que les passions qui ont brisé le frein de la raison

aient pu être arrêtées ? Il n'y a plus moyen ; une fois les bornes de la sagesse et de la modération passées, l'amour aveugle franchit tout. Les blessures les plus poignantes irritent le malheureux qui en est rendu là, au lieu de lui faire lâcher prise ; il se rue comme l'animal blessé sur le fer qui le déchire. L'obstination, dans les choses mêmes qui nous sont contraires, est une suite de l'amour révolté. Enfin, figurez-vous ce qu'est la colère : Entend-elle jamais raison, cède-t-elle à la conscience ? Plus elle déraisonne et se fait de mal, plus elle s'opiniâtre à s'en faire. Dans ce monde-ci la colère passe ; mais dans l'autre elle est durable.

Mattre Tessier. Trêve de supplices ; grâce pour moi, si les damnés n'en veulent pas. Sans avoir besoin du feu matériel, vous me faites frémir quand je songe à la vie des réprouvés. J'ai lu pourtant quelque part qu'ils ne brûlent pas toujours ; il y a trêve à leurs supplices. Je ne sais si c'est d'après des auteurs canoniques que Milton a dit qu'il y avait de la glace en enfer ; mais enfin il peint les diables transis de froid au sortir du feu infernal. Comme ce tourment ne me fait pas tant de peur que l'autre, dites-moi s'il existe véritablement.

M. Lanoue. Quand l'égoïsme, le libertinage, nous brûlent de leurs flammes désordonnées, et que devant nous paraissent les images pures du dévouement et de la chasteté, il s'opère aussitôt une révolution dans notre âme. Notre chaleur immodérée fait place à un sentiment qui nous refroidit jusque dans la moelle

des os. Nous sommes tout en feu quand nos passions nous emportent ; mais quand les images opposées s'offrent à notre esprit, nous sommes vraiment de glace. La vertu nous pétrifie comme la tête de Méduse. Ainsi les damnés ne cessent de brûler des ardeurs infâmes de tous les sentiments illicites, que pour se sentir frissonner à la pensée si douce des affections qui seules donnent du charme à l'existence. La vue d'une *Mes-saline* allume dans leurs yeux un feu coupable, et l'aspect de la beauté virginale ornée de la pudeur et de l'innocence, les rend insensibles ! Ils sont de feu pour tout ce qui est horrible et dégoûtant ; il n'y a que devant l'amour pur et la vertu sans tache, que ce feu les abandonne. Ils se refroidissent comme ces corps sans vie d'où s'est exhalée la chaleur animale, emblème de l'amour. Ils ont la chaleur de la vie tant qu'ils brûlent, ils n'éprouvent plus qu'un froid mortel quand leurs affections impures font place aux souvenirs de tout ce qui seul est digne d'amour.

Maitre Tessier. Oh ! les monstres ! laissons-les là ; votre enfer est trop vraisemblable pour ne pas être approuvé de tout le monde. Il n'y a personne qui ne connaisse sur la terre de ces vrais diables brûlant de tous les amours infâmes, et froids comme marbre à tous les sentiments vertueux. Rafraichissez-moi maintenant, par quelque rosée céleste.

M. Lanoue. Pour arriver au Ciel, je vous disais donc qu'il n'y a qu'un moyen, c'est d'être intérieurement tel qu'on se montre à l'extérieur, quand on vit

passablement bien. Faire le bien, c'est le devoir de l'homme en société; que ce devoir devienne de l'amour, et nous voilà tout de suite au Ciel. L'homme, obtenant après la mort ce qu'il aura aimé, jouira du bonheur que le devoir accompli porte avec lui; n'est-ce pas bien simple, cette vie-là? Pour faire votre devoir, il faut absolument vous contraindre un peu; eh bien! si cette contrainte est volontaire et non pas hypocrite, vous voilà au Ciel; vous faites votre bonheur dans cette vie et dans l'autre. Je ne connais pas de plus grand supplice que d'être sans cesse en contradiction avec soi; voilà pourtant où en sont les hypocrites. L'amour, au contraire, n'a point cette lutte à soutenir; il est dehors comme dedans? il ne craint point de laisser échapper quelque parole qui le trahisse. C'est un courant auquel il faut d'abord avec peine creuser un lit; mais après cela, il n'y a plus qu'à le laisser aller.

Maitre Tessier. Comme vous m'exposez cela en deux mots; c'est bien comme le dit Jésus-Christ : « Mon joug est facile et mon fardeau est léger. » Il n'y a, en un mot, qu'à être honnête homme tout de bon, au lieu de se contenter de paraître tel. Ainsi, il n'y a là-haut ni récompense ni punition; l'idée d'une récompense n'excite que l'intérêt, celle de la punition ne retient que celui qui a peur. L'amour libre, la vraie essence de l'homme, n'a rien à faire là. Il y aura du bonheur ou du malheur, c'est tout simple; chaque être doit exister selon sa nature. Mais, s'il ne faut que

cela pour aller au Ciel, il n'y a donc pas besoin de jeûnes et d'abstinences ?

M. Lanoue. La sobriété et la tempérance sont des recommandations superflues pour le régénéré ; il saura bien naturellement ce qu'il lui faut. Jésus-Christ nous a enseigné de mortifier nos passions. « Les mots que je vous dis, s'écriait-il, sont esprit et vie ; la chair n'est d'aucun usage. »

Maitre Tessier. Il dit aussi que ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui le souille, mais que c'est ce qui en sort ; néanmoins, Jésus-Christ jeûnait.

M. Lanoue. Comme nous devons le faire nous-mêmes pour nous dépouiller du vieil homme, pour nous revêtir de l'homme renouvelé ; le jeûne est la privation de ce que nous conseille notre égoïsme naturel.

Maitre Tessier. N'y a-t-il pas néanmoins un jeûne réel avoué par tous les interprètes de l'Écriture ?

M. Lanoue. Le corps a besoin quelquefois des lois de l'hygiène pour que le moral jette en nous plus d'éclat. C'est une discipline naturelle et non pas divine. Elle s'est trouvée chez quelques sages de l'antiquité plus instruits que nous ne le sommes aujourd'hui des secrets de notre double nature. L'âme se fortifie aux dépens du corps, et celui-ci, dans sa vigueur, s'oppose quelquefois à la netteté de l'entendement. Ce n'est pas en sortant d'un copieux repas que la tête est bien libre. Il y a dans les privations corporelles une juste économie de la machine ; mais cela ne tourne à

l'amendement du cœur que quand la volonté est réformée.

Maitre Tessier. Et la confession ?

M. Lanoue. Il faut, pour se régénérer, avouer à Dieu toutes nos fautes ; il faut en faire l'aveu, non pour les lui apprendre, puisqu'il connaît tout, mais pour nous en accuser sans aucun détour, sans aucun déguisement intérieur. Il faut s'en repentir après ; sans le repentir, n'éprouvant pas la peine d'avoir commis le péché, on est disposé à le commettre encore.

Maitre Tessier. Mais la confession au prêtre ?

M. Lanoue. Elle est purement naturelle. La confession spirituelle faite à Dieu est la seule essentielle ; cela va de soi-même.

Maitre Tessier. Mais qui donne l'absolution ?

M. Lanoue. La conscience ; c'est le meilleur des casuistes ; celui-là ne trompe jamais l'homme qui se régénère. En effet, elle seule nous dit si nous nous repentons ou si nous ne nous repentons pas ; elle sait par conséquent, elle seule, si nous sommes en état de grâce ou si nous n'y sommes pas.

Maitre Tessier. Oh ! pour cela, vous avez raison ; ce n'est pas parce qu'un homme aura étendu la main sur moi que je serai devenu blanc comme neige. Personne ne sait si bien que moi si je pense à Dieu ou si je m'occupe de mauvais désirs. Cette conscience qui s'absout seule, savez-vous que c'est beau ! N'ayez pas peur qu'elle le fasse aisément. Si on passe l'éponge en gros sur ses fautes, c'est parce qu'on n'a pas de con-

science ; sitôt qu'on en a une, elle se fait bientôt sentir ; elle est plus exigeante què les hommes. C'était bien commode autrefois de se croire pur comme un ange parce qu'on avait reçu l'absolution. A présent, il n'y a pas à se le dissimuler : pour ne pas sentir le fardeau du crime, il faut vraiment l'avoir mis à bas. Mais, comme cela, il n'y a donc pas de rémission des péchés ?

M. Lanoue. Ce que nous appelons ainsi, c'est l'éloignement du péché. Quand nous l'avons pris en horreur, il semble, en effet, qu'il soit remis ; mais vous voyez bien qu'il ne l'est pas réellement, puisqu'à la prochaine occasion ce péché peut reparaitre. Pour qu'il soit effacé en réalité, il faut que ce soit nous qui l'effacions.

Maitre Tessier. Mais, avec cela, on n'a pas besoin de docteurs ; on ne doit pas craindre de s'embrouiller. C'est assez clair, cela ; la conscience du coupable prononce la sentence au dedans de lui. Oh ! s'il dit que non, c'est un menteur, car cette voix se fait entendre à tous ceux qui luttent avec eux-mêmes.

M. Lanoue. Vous voyez bien quelle est là voie qui mène au Ciel ; et, pour en revenir à notre thèse, ce qui rend l'homme heureux sur la terre, le rend également heureux dans le Ciel. Nous nous faisons, par la félicité de la vertu, l'idée la plus juste de la félicité des élus dans le séjour qu'ils habitent. Le cœur humain y est le même qu'ici ; Dieu ne le pétrit pas deux fois ; les métamorphoses ne sont que dans les fables,

Entre Dieu et l'homme, il n'y a rien autre chose que l'homme ; c'est l'homme qui s'approche ou s'éloigne seul de son principe. Dieu ne nous ôtera pas nos passions impures par sa miséricorde, pour nous faire entrer avec lui dans le parvis céleste ; il nous laissera la faculté de les anéantir. S'il se mêlait de cet ouvrage, nous nous défendrions contre lui-même, nous refoulerions dans le fond du cœur un amour qu'on tenterait de nous enlever, comme un enfant presse contre son sein l'animal qu'on veut lui arracher, et qui pourtant lui fait du mal.

Maitre Tessier. Je n'oublierai de ma vie ce que vous venez de me dire ; en bonne vérité, si c'est comme cela, je ne vois pas qu'on ait à redouter la mort : le dernier jour de notre vie en est le plus beau.

M. Lanoue. Pour l'homme vertueux lui seul. Si l'erreur sans fin est le plus affreux supplice de l'homme qui aime à savoir, combien la vérité éternelle, qui brille sans nuage dans le Ciel, ne doit-elle pas paraître douce aux yeux dignes de la contempler ! Ce que nous voyons ici sous des ombres épaisses, se voit là-haut à une clarté vive. Si l'admiration est une des plus nobles jouissances de l'homme, vous concevez combien doit jouir l'âme avide de connaissances, transportée à la source de toutes les lois, à l'explication de tous les phénomènes !

Maitre Tessier. C'est bon pour les savants, mais les bonnes âmes ?

M. Lanoue. Elles ont pour elles le charme de

l'innocence, la plus douce des conditions de la vie. Cette jouissance, qui passe et s'efface si tôt ici-bas, est permanente là-haut. Se reposant sur son Dieu, l'innocence va à l'amour, conduite par l'amour lui-même. Son Dieu prie pour ainsi dire en elle, et ces extases ravissantes du génie qui croit sentir comme une autre âme qui anime la sienne, elle les éprouve sans mélange et avec une irrésistible volupté, car cette autre âme qui l'anime de sa vie, c'est Dieu lui-même. La simplicité du cœur ! quel moyen pour être heureux !

Maitre Tessier. Je ne m'étonne plus que Jésus-Christ ait dit que le royaume des Cieux était pour ceux qui ressemblent aux enfants. Tous les hommes, en effet, regrettent, comme le temps le plus heureux de leur vie, celui où ils étaient enfants, et par conséquent dans l'innocence. C'est bien là un Ciel à qui convient un agneau pour emblème. Vous vous rencontrez toujours, monsieur Lanoue, avec l'Écriture et les images consacrées auxquelles je ne comprenais rien. Cela fait du bien de s'instruire avec vous ; mais n'y aura-t-il rien autre chose à faire là-haut que d'admirer et d'aimer ? Sans doute, ce sont les plus douces jouissances de l'homme ; mais avant la jouissance, ce me semble, est le devoir ; on ne se repose qu'après avoir travaillé. Quel pourra être le travail des esprits bienheureux ? Ce ne sera pas, sans doute, de chanter continuellement des cantiques ; une heure de cette vie-là donnerait des nausées.

M. Lanoue. Quel est votre travail, maître Tes-

sier? Vous n'imaginez pas, sans doute, que ce soient des papiers barbouillés? Le vrai travail est celui de votre entendement que vos mains exécutent, et cela dans le but de l'amour qui vous guide. C'est pour vous, pour votre famille, que les bras sont en mouvement; mais s'il n'y avait pas de matière à les occuper, n'y aurait-il pas d'action dans les facultés morales qui les emploient? Vivriez-vous sans vos affections et sans vos pensées?

Maitre Tessier. Non, parbleu, les anges doivent vivre, doivent agir aussi bien, quoique la matière leur manque.

M. Lanoue. Ils s'insinuent sans doute dans les affections vertueuses que nous sentons en nous, et qui nous rendent meilleurs, ils cultivent l'âme humaine comme la plante qui doit donner des fruits pour l'immortalité. Ils vivent d'un amour reçu et communiqué. Ceci renferme toute l'existence.

Maitre Tessier. J'aime mieux cela que de les voir pousser des comètes et des planètes comme on nous le disait autrefois. Oh! mon Dieu, qu'on était bête avec ces paradis-là! mais, dites-moi donc, se reconnaît-on, là-haut, se voit-on, se rencontre-t-on?

M. Lanoue. Votre pensée reconnaît-elle les personnes avec lesquelles vous sympathisez. Elles vous sont toujours présentes; les autres, quoique proches de vous, ne s'offrent jamais aux yeux de votre esprit. Peut-il en être autrement, là-haut? La pensée a-t-elle deux lois, le Créateur deux mesures différentes? Les

voyages de notre intelligence ici-bas ne nous figurent-ils pas ceux de nos âmes là-haut ? Nous nous faisons sur la terre une patrie de choix par la pensée, perdriions-nous ce privilège dans l'empire même de la pensée affranchie des lois du corps alors que nous sommes précisément associés à ceux qui nous ressemblent ?

Maitre Tessier. Mais où serons-nous ? comment l'autre monde est-il fait ?

M. Lanoue. Où sommes-nous quand nous nous livrons au vol de la pensée ? Partout, et nulle part, puisque nous sommes hors du temps et de l'espace ; partout pour l'âme, nulle part pour l'organe corporel. Que verrons-nous ? Pouvons-nous voir autre chose que la manifestation de nos sentiments et de nos idées ? La nature assujettie aux lois du Tout-Puissant nous montre-t-elle autre chose que sa pensée manifestée ? Nos villes, nos monuments, nos arts, que sont-ils, sinon notre amour et notre intelligence prenant une forme ? ces formes-là sont fixes ici-bas, parce qu'elles sont identifiées avec la matière ; elles sont instantanées et spontanées en quelque sorte là-haut, parce qu'elles sont hors du temps et de l'espace. Dans quels rapports serons-nous, car voilà où aboutit votre question ? Nous serons dans les rapports qu'établissent, dès à présent pour nous, la pensée et l'affection. Ces rapports ont une manifestation matérielle ici et purement spirituelle là-haut.

Maitre Tessier. Oh ! mais la tête m'en tourne.

Diantre, vous allez plus loin que tous les poèmes et que tous les traités de philosophie. Mais enfin j'arrive à l'essentiel : Si on est encore susceptible d'aimer, se réunira-t-on de nouveau à ceux qu'on a aimés ? Quand une femme quitte son mari pour l'autre monde, elle ne manque pas de lui dire : Je t'attendrai. Cette attente-là, qu'en dites-vous ? y a-t-il des mariages dans le Ciel ? cela serait drôle, ma foi ! Et pourtant, cela me ferait de la peine de dire à de bons époux qu'ils se font une illusion. Si c'en est une, il ne faut pas la détruire.

M. Lanoue. Il est rare que les espérances du cœur soient des chimères, ce sont des instincts à distance qui pressentent ce qui est réellement, bien mieux que nos étroites plaisanteries. Ce qui constitue, avant toutes choses, l'homme et la femme, ce sont, comme nous l'avons vu, des facultés morales dont l'accord fait un tout harmonique, et dont l'un possède toujours en plus ce que l'autre a en moins. Les affections dévouées de la femme auront besoin, comme ici-bas, des pensées sublimes de l'homme pour être rectifiées. L'homme aura besoin de réchauffer son âme de l'amour d'une épouse. En recommençant une autre existence, nous ne perdrons, je m'imagine, que les illusions de la première ; nous en conserverons les sentiments. Deux cœurs bien unis n'en font jamais qu'un. Il n'y a pas de temps pour l'âme. Pourquoi l'amour pur finirait-il chez l'homme, puisque c'est l'amour émané de Dieu qui commence et qui accomplit la création ? Il n'y a

pas de crime dans l'amour ; il est innocent devant Dieu, Dieu sans doute doit le conserver. Pour qu'il s'éteignit, il faudrait que l'âme cessât d'être ; elle ne peut pas plus finir qu'elle ne peut être sans amour.

Mattre Tessier. Mon Dieu ! que c'est suave, monsieur Lanoue, que c'est tendre ! Tenez, je crois bien que c'est parce que je suis époux que je suis ainsi ; mais cela me pénètre jusqu'au fond du cœur. Cet amour qui ose encore brûler devant Dieu même ! que c'est beau et consolant ! Et Dieu qui approuve cela, et qui dit à l'homme : Tu as aimé sur la terre, ta récompense sera d'aimer au-delà du tombeau ! C'est à l'autel qu'on se marie, le Dieu pris à témoin ne doit donc pas trouver mauvais qu'on resserre une union formée sous ses auspices ?

M. Lanoue. Pourquoi ce désir accompagnerait-il toujours le désir de se survivre ? Deux jeunes cœurs ne se promettent-ils pas d'être unis à jamais ! L'indécence de nos mœurs se rit de ces promesses, mais elles sont dans la nature, puisque l'homme en abuse. Donnez à l'homme toutes les voluptés, il s'en lassera bientôt ; dans le Ciel même, son bonheur lui arrachera un soupir. S'il aime, il est satisfait. C'est le seul plaisir dont on ne se lasse jamais ; c'est le seul besoin qui n'amène pas avec lui la satiété.

Mattre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, vous parlez ici comme Virginie, quand elle convie son cher Paul à des amours sans fin. Des amours dans la bouche de Virginie, qu'ils doivent être doux et chastes !

Ah ! vraiment, il fait plus beau là-haut qu'ici ! L'amour y est de la religion. Monsieur Lanoue, il n'y a que vous qui m'avez encore dit cela. Je ne sais pas, en vérité, où vous allez prendre ces idées, mais il y a plus de choses neuves dans tout ce que vous m'avez dit que dans tout ce que j'ai lu depuis vingt ans. Mais Jésus-Christ nous dit formellement qu'il n'y aura pas de mariage dans le Ciel : c'est positif, cela.

M. Lanoue. Vous savez qu'il y a dans l'Écriture un sens emblématique qui, d'un bout à l'autre, lui fait dire autre chose que ce qu'elle dit en apparence. Il n'y aura plus dans le Ciel de mariage possible entre la volonté et l'entendement de l'homme, comme vous venez de le voir, quand nous avons dit qu'il n'y aurait plus de réforme possible. A présent, vous vous souvenez que l'entendement est l'homme ou l'époux, que la volonté est la femme ou l'épouse.

Maitre Tessier. N'est-ce point trop tiré par les cheveux ?

M. Lanoue. Quand vous serez familiarisé avec l'Écriture et le sens symbolique dont je vous ai donné quelques exemples, cela vous paraîtra aussi clair que le jour. Vous verrez que par le mariage dont parle Jésus-Christ, il ne pouvait pas plus être question de nos noces naturelles, que par le Ciel et la terre dont parle Moïse il ne pouvait être question également du globe terrestre et du firmament. Une fois le sens spirituel admis, il faut absolument que tout s'explique par lui ; vous n'êtes pas en droit de l'invoquer ici et de prétendre vous en passer ailleurs.

Maitre Tessier. Mais ces conditions de vie supposent des relations qui les accompagnent, des objets, des formes. Quels sont ces objets ? Vous vous rappelez cette plaisanterie de Scarron, qui représente dans l'Élysée l'ombre d'un cocher qui de l'ombre d'une brosse frottait l'ombre d'un carrosse.

M. Lanoue. Notre existence future ne peut être une abstraction métaphysique. Il faut qu'il y ait des formes appréciables de vie, des images substantielles de nos affections et de nos pensées ; sans cela, l'autre vie serait une chimère, et la vie que Dieu s'est réservée, celle dans laquelle il se manifeste, ne peut être une illusion. La nature, toujours conforme à elle-même, et qui ne fait rien par sauts et par bonds, ne peut qu'être là-haut exactement conforme à ce qu'elle est ici ; seulement, au lieu d'être matérielle, elle est spirituelle ; au lieu d'être morte, elle est vivante. Quand nous entrons dans un état voisin de l'existence immatérielle, je veux dire dans le sommeil, que les poètes ont appelé bien justement le frère de la mort, ne voyons-nous pas des yeux de la pensée un monde peuplé de formes ?

Maitre Tessier. Mais c'est la mémoire qui nous retrace ces formes-là ; on n'aperçoit rien autre chose que ce qu'on a vu auparavant.

M. Lanoue. Dites donc qu'on n'aperçoit rien de ce qui n'existe pas. Tout ce que vous voyez est conforme à ce que l'existence vous a montré ; mais qui vous dira qu'il y ait autre chose dans le monde type

que des figures et des emblèmes de celui-ci ? Le Créateur n'a, sans doute, créé qu'une fois, et c'est pour les deux mondes. La mémoire enfante si peu ces formes, qu'il y a des états de sommeil, comme celui du somnambulisme provoqué, où la mémoire des impressions reçues à l'état de veille est tout à fait enlevée ; d'autres, au contraire, ne fournissent plus à la veille le moyen de revenir sur ce qui s'est passé dans l'assoupissement corporel. Il est un sommeil qui est si peu lié au passé, qu'il s'élançe dans l'avenir ; toute l'antiquité en offre des exemples. Quand l'âme est détachée du corps, elle habite la patrie immatérielle et se promène au milieu de formes et de substances qui, pour être passagères, n'en sont pas moins réelles. La durée ne fait rien à la chose.

Maitre Tessier. Ainsi, l'autre vie serait un rêve ! C'est un peu pénible.

M. Lanoue. Rassurez-vous ; si l'état de rêve était notre état habituel, qui nous dirait qu'il y a pour nous un état de perception différent ? L'autre vie est une extase, un rêve, un songe ; c'est l'état éternel de la vie ; celui où nous sommes n'est qu'un accident. Disputer de l'évidence qui résulte de ces deux états, c'est disputer vainement. Nous ne connaissons pas toutes les espèces de rêves. Il en est dont les sensations confuses, embarrassées, ne sont qu'une espèce d'étourdissement ; il en est où les sens, profondément assoupis, permettent à l'âme de distinguer nettement ses perceptions, et de se sentir échauffée d'un amour, et

éclairée d'une vérité qu'elle ne soupçonnait pas dans les relations ordinaires de la vie des sens. Les rêves qui approchent de l'existence spirituelle peuvent donc nous aider à comprendre celle-ci ; c'est peut-être là le mode universel d'existence, le mode primitif de la vie humaine auquel nous revenons imparfaitement dans l'assoupissement corporel ; nos incomplètes sensations du sommeil nous mettraient sur la voie de cette existence sans nous la retracer complètement. Alors se comprennent des objets immatériels, des corps spirituels, des scènes qui se passent dans une apparence d'étendue, qui réunissent sur un point les successions de la durée. Un rêve qui aurait pour base l'infini et l'éternité pourrait bien ne pas être une chose vaine. La réalité absolue, universelle, en serait au contraire le caractère.

Maitre Tessier. Je ne vois pas bien clairement, mais comment voir à l'état de veille ce que le sommeil seul a fait voir. Il suffit que ce soit conforme aux lois de ces perceptions-là.

M. Lanoue. Défaites-vous de ce préjugé qui fait considérer l'état de songe comme une impression vaine ; c'est une existence toute particulière et qui a ses lois comme celle de la veille. Nos philosophes modernes n'ont pas encore accordé leur attention à ces phénomènes ; mais les anciens, qui y étaient plus attentifs, regardaient généralement les songes comme des impressions résultant fort souvent d'une existence spirituelle. Homère, interprète des sentiments de son

temps, dit qu'ils descendent de Jupiter. Les prophètes étaient avertis en songe. Une nature, semblable à la nature extérieure, nous accompagne dans ces excursions de notre esprit, que nous appelons des rêves ; elle nous accompagne également dans les perceptions de l'existence spirituelle dans laquelle nous entrons après la mort. Décider de la nature des substances qui se présentent alors à notre esprit est une recherche qui n'est pas de la compétence de nos cinq sens. Le mot songe est un mot générique comprenant sous lui plusieurs espèces différentes : notre sommeil en est une, la vie future en est une autre ; la première se passe dans le temps, la seconde appartient à l'éternité.

Maitre Tessier. On se casserait la tête toute la vie à comprendre nettement ceci, qu'on ne pourrait en venir à bout : cela existe, le moyen et le comment, je l'ignore.

M. Lanoue. Pour faire votre profit des notions que vous venez d'acquérir, vous savez maintenant ce qui vous reste à faire. La connaissance des mystères vous est inutile. Le Ciel, disiez-vous, est bien facile à gagner, un seul précepte en est la voie. Vous n'avez pas besoin de tant de livres à présent pour vous assurer de la félicité céleste ; vous n'avez pas besoin d'aller à la piste de toutes les critiques, tremblant chaque jour qu'il ne paraisse un livre qui fasse disparaître le paradis. Ce paradis est en vous, si vous voulez, et vous êtes le maître de ne plus le perdre. Il ne dépend

pas des découvertes plus ou moins spécieuses de l'incrédule. Jamais incrédule ne vous prouvera que vous ne soyez franchement et sincèrement régénéré, si vous le voulez. Jamais l'homme, qui passe comme l'ombre, ne vous ôtera l'espérance de cette autre vie, cette espérance qu'il dépend de vous de changer en confirmation par vos sensations elles-mêmes. Vous possédez une théorie morale qui peut vous suffire. Vous êtes bien convaincu qu'on ne peut être honnête homme sans religion, vous vous êtes démontré la vérité fondamentale du Christianisme, vous en trouvez en vous-même une preuve pour ainsi dire intrinsèque; votre expérience vous démontre que vous êtes dans le mal, que la rédemption seule vous conduit au bien. Avec ces preuves-là, vous détruisez toutes les critiques de détail. Pour vous, le Christianisme, considéré comme un fait moral qui a son origine et ses preuves dans la conscience, est une chose véritable que vous n'avez pas besoin de voir attester par les hommes des temps reculés; en effet, il est pour vous comme s'il s'était passé hier. Prenez garde, maintenant, de n'obéir qu'à une vaine curiosité; vous avez tout ce qu'il vous faut pour être un citoyen utile, voudriez-vous changer ce rôle pour celui d'un ergoteur pointilleux, plus empressé de savoir que de pratiquer? Ce n'est pas ce qu'on sait qui nous rend meilleurs, c'est ce qu'on fait en vue du bien général. Le diable, sans doute, a de la science aussi, lui; il a de l'intelligence; en est-il plus avancé de connaître ces mystères qu'ignore l'homme simple,

mais qui a de la bonne volonté? Votre objection générale sur les choses incompréhensibles du Livre saint est détruite en partie, que voulez-vous de plus? Vous pouvez vous reposer sur un sens emblématique d'une grande profondeur à l'égard des choses que vous ne comprenez pas littéralement. N'en est-ce pas assez pour apaiser les murmures de votre intelligence? Où vous mènera une recherche oiseuse? Remarquez bien ceci : Le véritable amour sommeille en paix sur le sein de la Providence. L'esprit de ténèbres, dont je vous ai cité l'exemple, est représenté dans l'Évangile comme errant dans les *lieux hauts* sans jamais trouver de repos; ces lieux hauts, mon voisin, ce sont ces choses intellectuelles que vous voulez sonder à toute force, tandis que vous avez tout ce qu'il vous faut dès à présent pour être heureux et bon. Vous me direz qu'il suffit que vous aperceviez un mystère dans le Livre saint, pour qu'il éveille toutes vos incertitudes. Prenez garde en cela de vous mentir à vous-même. Vous êtes entouré des phénomènes également incompréhensibles de la nature extérieure, et vous ne vous en cassez point la tête. Vous savez en gros que ce sont des choses que de plus savants que vous expliquent fort bien; vous vous reposez sur leurs systèmes ingénieux sans tenter d'y pénétrer par vos propres forces. Ne vous suffit-il pas de savoir que les prétendues absurdités du Livre saint ont été expliquées aussi à la satisfaction de l'esprit par des gens plus capables que vous? Pourquoi vous en tourmenteriez-vous? Votre salut

n'est point attaché à l'idée que vous vous serez formée de ces mystères, mais bien à l'application que vous aurez faite dans cette vie du principe fondamental que vous saisissez si bien dès aujourd'hui. Vous êtes de votre propre aveu dans le mal ; réformez-vous donc avec les secours que vous fournit l'Évangile. Consentez à ignorer, puisque c'est le lot de l'humanité ; bornez-vous à aimer et à prier , puisqu'on peut toujours le faire quand on veut. Priez, maître Tessier, la prière vous élève à Dieu et vous régénère par cette élévation même. La religion doit entrer dans l'esprit par les preuves de la raison, mais elle ne peut entrer dans le cœur que par la grâce divine. Ce que la religion vous apprend de Dieu, c'est qu'il est venu sauver l'homme par sa miséricorde. Ayez donc recours à elle. La foi seule est inutile pour le salut. Ne prenez pas votre imagination pour votre cœur. Après avoir acquis de la religion une connaissance fondée, faites-en un sentiment. Il n'y a que le sentiment qui ne chancelle jamais ; on peut se passionner pour la vérité ; cette passion n'est légitime que quand nous arrivons par elle à l'amour. Priez ; dans ce moment-là vous ne serez plus seul. Autrefois, vous eussiez répondu à celui qui vous aurait recommandé la prière, que Dieu avait pourvu à tout ce qui vous est nécessaire, et que lui demander quelque chose de plus, c'eût été l'inviter à déranger pour vous l'ordre établi par sa sagesse. Ah ! vous savez maintenant qu'en le priant vous l'engagez, au contraire, à rétablir l'ordre troublé ; vous le priez,

non pour lui demander ce qui passe, ce qui vous donne des raisons de plus de vous attacher à vous-même, mais vous le priez afin d'implorer le secours qui vous est nécessaire pour vous arracher à vos passions. Dans une religieuse adoration, suppliez-le de détruire en vous le vieil homme, de rétablir dans votre cœur son image effacée ; et, quand vous serez l'image de Dieu sur la terre, mon ami, quand vous serez juste et bienveillant comme lui, votre cœur sera assez plein des sentiments de l'amour pour ne plus rechercher avidement les mystères de l'intelligence. Reconnaissez devant votre Régénérateur que vous n'êtes qu'un pauvre malade ; faites-lui l'aveu de ces basses inclinations qui se cachent dans les replis de votre cœur ; mettez à ses pieds ces vaines idées dont se nourrit votre imagination fausse, ou plutôt bornez-vous à répéter la prière sublime qu'il nous a lui-même enseignée. En l'appelant *notre Père*, souvenez-vous que par là vous avouez que tous les hommes sont vos frères, vous avouez encore que vous avez retrouvé le Père que vos vices vous avaient fait perdre ; en lui disant que son règne vienne, vous ne désirez rien moins que l'établissement sincère dans votre cœur de la loi évangélique ; en faisant le vœu que sa volonté soit faite, vous avouez que la vôtre est pervertie, et que vous avez besoin que la vie divine soit la vôtre ; en lui demandant votre pain quotidien, vous implorez la nourriture céleste de l'esprit, c'est-à-dire, l'amour pur et désintéressé ; enfin, quand vous sollicitez son secours

contre les tentations, c'est que vous reconnaissez votre corruption, votre cœur toujours disposé à se fermer aux émotions pures et désintéressées, votre intelligence toujours prête à se laisser séduire par de vaines suggestions.

M. Lanoue acheva de parler ; maître Tessier, le regardant dans un profond silence, se recueillit en lui-même. Un instant il voulut essayer de se faire entendre, mais la parole expira sur ses lèvres. Il serait resté longtemps dans cet état, si quelqu'un n'était venu brusquement dans le cabinet de M. Lanoue. Le notaire, tout pénétré de ce qu'il venait d'écouter, n'eut que le temps de saluer le précepteur de son fils, qui, dans cette occasion, avait été le sien, et il se retira sans mot dire.

SEPTIÈME ENTRETEN.

THÉORIE DES FORMES SPIRITUELLES.

Maitre Tessier s'était retiré, on ne peut plus satisfait des explications qu'on lui avait données de l'autre monde; néanmoins, il ne fut pas plutôt seul, que, cherchant à se faire une idée précise de cet autre monde, et ne pouvant y réussir, sa foi s'évanouit en un clin d'œil. Le sentiment rappelait en lui la religion, mais le pourquoi et le comment la détruisaient le moment d'après. Il s'en était allé avec la bonne résolution de ne plus faire à l'avenir de questions nouvelles. Mais, revenu un peu de l'impression que lui avaient causée les dernières paroles de M. Lanoue, il ne manqua pas de se présenter de nouveau chez lui. A mesure que vous me parliez, lui dit-il, dans l'exhortation vraiment chrétienne que vous m'avez faite en me quittant, je me rendais tout à fait à vos raisons, je me sentais même une espèce de remords intérieur à la seule idée de les combattre. Mais je ne puis plus rester dans cet état de perplexité où je suis; la main sur la conscience, je me dis : Il y a un autre monde ;

mais quand je le cherche par la pensée, ne sachant où le placer, ne sachant quelle idée je dois attacher à des formes et à des substances spirituelles, tout se dissipe en fumée.

M. Lanoue. Votre pensée existe, et pourtant vous ne savez pas où la placer ; c'est qu'elle est immatérielle. Il n'y a pour elle ni temps ni lieu. L'autre monde est ainsi ; il n'est borné ni par l'étendue ni par la durée. Quant aux formes, elles sont bien évidemment dans votre pensée ; pourquoi ne seraient-elles pas aussi dans le monde spirituel, la patrie de la pensée ?

Maitre Tessier. J'approuve fort cette abstraction du temps et de l'espace qui empêche de donner un lieu fixe et un temps précis à la vie immatérielle. Cette vie-là est un état comme la pensée, et il n'y a, pour l'être pensant, affranchi des conditions corporelles, que des changements d'état au lieu de ces impressions du dehors qui n'affectent que les sens. Plus on réfléchit à cette idée, et plus on la trouve profonde. Quand j'étais enfant, on me disait que l'enfer était sous mes pieds, et le Ciel au-dessus de moi ; mon maître d'école ne m'eut pas plutôt appris que la terre était ronde et le ciel peuplé de soleils et de comètes, que je ne crus plus au paradis ni à l'enfer, parce que, trouvant la place prise, je ne savais plus où les mettre. Votre théorie, qui conçoit, hors du temps et de l'espace, le monde immatériel comme un second univers accessible à la pensée, quoique invisible aux sens, répond par-

faitement à toutes les critiques relatives à la place des lieux de délices ou d'infortune qui nous attendent après la mort. Néanmoins, toutes nos sensations fournissent à notre entendement des notions prises du temps et de l'espace ; comment voulez-vous, qu'on imagine quelque chose hors d'eux ?

M. Lanoue. Je ne veux pas que l'orf conçoive quelque chose hors d'eux, en les comparant à eux, mais bien en les en séparant ; ainsi, par exemple, je ne parviendrai jamais à me faire l'idée de l'infini en ajoutant un lieu à un autre, celle de l'éternité en ajoutant un temps à un autre temps, mais j'y parviendrai en songeant à mes impressions indépendamment du temps qui les mesure et de la scène qui paraît les circonscrire. Nous voilà tous deux, par exemple, au bord de la mer. Eh bien ! notre imagination quitte ces rochers qui nous entourent, pour nous élaner dans des espaces que notre œil n'aperçoit pas ; les heures s'écoulent dans notre conversation sans que nous en remarquions la fuite ; nos impressions sont des changements d'état spirituel qui n'ont rien de commun avec les notions, temps et espace. Si nous étions pris tous deux par la mort dans l'état où se trouve notre pensée, il est bien clair que notre âme serait où est notre pensée, et non pas sur ces rochers comme notre corps ; il est bien évident aussi que les heures ne laisseraient pas plus de traces de leurs succession qu'elles n'en laissent aujourd'hui. S'il n'y avait pas de mouvement dans les choses sensibles, nous n'aurions aucune idée

de la durée, et le temps n'existerait pas. Si quelque chose alors pouvait nous en donner la perception, ce serait la succession de nos idées, et celles-ci n'étant pas fixes, se trainant dans la douleur ou se précipitant dans la joie, nous aurions vraiment, au lieu du temps, des changements d'état. Si, d'un autre côté, nous jouissions, au lieu de la vue matérielle, de la vue spirituelle, nous serions affranchis par elle des impressions résultant de l'espace ; il serait pénétrable pour nous ; nous verrions instantanément, des yeux de l'homme spirituel, ce que nous voyons ici-bas avec l'œil de la pensée.

Maître Tessier. Ceci est plus que vraisemblable. Notre existence intérieure nous démontre bien clairement les modes de perception de la vie spirituelle, affranchie des conditions de la matière. Sans le mouvement apparent du soleil, il n'y aurait pas d'horloges, et pourtant l'être sentant et pensant existerait toujours. Si ces rochers, cette côte, qui sont pour moi tout l'espace, viennent à s'engloutir, à disparaître en fumée, je ne conçois pas moins que je pourrais exister sans cela. Il faut de l'espace à mon corps pour marcher et s'asseoir ; il n'en faut pas à mon âme. Quel univers cette perspective nous ouvre ! Il y a des états et non des lieux et des temps pour l'âme ; c'est incontestable. Mais des formes, c'est autre chose. Tenez, monsieur Lanoue, quand je veux me faire une idée d'une forme qui n'a pas de matière, quand je veux placer cette forme dans un lieu qui n'est pas un lieu,

dans une étendue qui n'a pas d'étendue, la tête me tourne tout à fait. Les formes de l'autre monde me semblent avoir été inventées par la faiblesse humaine qui ne peut rien se représenter sans figure. Une preuve bien évidente de cela, c'est la forme que le vulgaire donne au Diable. Assurément, c'est bien une invention ; il n'y a pas un homme sage qui ne se moque de la forme du Diable. C'est vraiment établi pour faire peur aux enfants. Prenez-y garde, monsieur Lanoue, il faut pourtant une forme au Diable, sans quoi nul être du monde spirituel n'a la prérogative d'en avoir une. Ce n'est pas pour faire peur, sans doute, puisqu'on ne peut se réformer par crainte, pourquoi donc cet épouvantail du Diable ?

M. Lanoue. La forme dans notre pensée, et notre pensée, remarquez bien ceci, est une vue intérieure de l'âme ; la forme, dis-je, étant toujours l'indice, l'effigie d'une qualité morale, le mal, qui est dans les esprits infernaux, nous les fait apparaître aux yeux de l'âme sous des formes hideuses. Le vice est une irrégularité, et la laideur en est nécessairement l'expression. Nous ne pouvons rien voir des yeux de l'esprit qui n'ait une forme, comme tout ce que nous apercevons des yeux du corps.

Maitre Tessier. Mais ceci est encore plus profond que tout ce que vous m'avez expliqué.

M. Lanoue. Pour désigner le vice, nous disons nous-mêmes, dans le langage ordinaire, qu'il est difforme ; ce mot-là seul n'explique-t-il pas pourquoi on

accumule tant de portraits hideux, quand il s'agit de représenter l'être vicieux par excellence. Le crime, disons-nous, est une chose monstrueuse; vous voyez bien qu'un être diabolique est par la même raison monstrueux!

Maitre Tessier. Mais ce sont des figures de style.

M. Lanoue. Ce qui est vrai pour la pensée est vrai d'une vérité absolue; le style n'exprime que ce que la pensée voit. Le monde créé par Dieu, c'est l'ordre; celui que dérange le Diable, c'est le désordre; c'est en perdant ses parties harmoniques que le désordre devient hideux. Il n'est pas possible que les Furies soient belles, ni que la Discorde ait une physionomie attrayante.

Maitre Tessier. Mais il y a de fort vilaines personnes qui sont bonnes; il y en a, au contraire, qui sont d'une beauté ravissante, et qui ne sont que des furies que je ne voudrais pas voir à ma poursuite.

M. Lanoue. Voyez aussi comme le cœur dit à la nature: Tu m'as trompé. La nature immatérielle ne trompe pas comme cela. Ici-bas, les moules ne sont pas remplis de la liqueur qui leur convient. Un père et une mère laids comme des satyres ont donné de vilains traits à cette âme qui s'est réformée et qui est devenue une autre sainte Thérèse. Celle-ci, au contraire, a reçu de la nature, par des lois de génération et de transmission qui nous sont inconnues, un visage charmant; c'était où devait se loger un ange, et le défaut de réforme quelconque, en laissant cette per-

sonne obéir à ses penchants naturels, ne nous a plus laissé voir en elle qu'une Mègère ou une Tisiphone. Dans le monde intellectuel, où il n'y a point d'hypocrisie, tout ce qui est réformé est beau, tout ce qui ne l'est pas est laid. Voilà pourquoi la pensée commune se figure les anges comme tout ce qu'on peut imaginer de plus ravissant par les grâces extérieures, l'expression de l'âme ; et on se représente, au contraire, les diables comme tout ce qu'il y a de plus affreux. Une magicienne, appelée Circé, fit voir à Ulysse que l'homme qui se dégrade par ses vices ressemble aux bêtes. Le beau, dans le monde où tout est à sa place, est l'enveloppe du bon, et la laideur est le masque du vice. La mythologie feignait que les hommes étaient toujours métamorphosés dans les animaux avec lesquels ils avaient le plus de conformité. L'enfer de tous les peuples a toujours été peuplé de serpents, de crapauds, d'animaux hideux de toutes sortes. Le Dante, qui a chanté l'enfer, dit qu'il offre aux yeux un spectacle immonde. Vous avez là, maître Tessier, la théorie des formes. Celles-ci sont l'effigie de nos pensées ; pures et nettes avec des pensées pures, incorrectes et hideuses avec des pensées impures.

Maître Tessier. Ainsi, tout l'enfer serait peuplé de crapauds, de serpents, de licornes, de monstres de toutes les formes ! Cela ne ressemble pas mal à la tentation de saint Antoine. Oh ! monsieur Lanoue, quand vous m'amènerez à croire cela, je ne serai plus bon qu'à être renfermé aux Petites-Maisons.

M. Lanoue. Si vous pouviez vous expliquer toutes ces monstruosités, non-seulement vous ne seriez pas fou pour cela, mais vous seriez plus instruit que vous ne l'êtes. La forme étant, rigoureusement parlant, l'effigie de la pensée, la pensée envisage une chose sous un point de vue conforme à elle-même, sous des couleurs qui lui appartiennent et selon la place qu'elle occupe; il ne s'ensuit aucunement que le corps vu par elle, sous cette forme, subisse une métamorphose dans sa constitution propre. L'aspect que me présente un pays quelconque est dans ma manière d'être impressionné par lui; je suis susceptible de voir le beau où un autre voit le laid. La nature de mes idées, au moral, détermine souvent mes jugements au physique lui-même, comment ne serait-ce pas elle qui déciderait de l'impression que me font les choses morales? Je reçois d'un individu une impression de dégoût et d'horreur; je donne absolument et invisiblement, dans ma pensée, un caractère précis au dégoût et à l'horreur; l'individu s'identifie à mes yeux dans ce caractère; voilà un monstre véritable pour moi, tandis que, pour lui-même et à ses propres yeux, cet homme est resté le même. Les autres nous voient toujours autrement que nous ne nous voyons nous-mêmes, et cette vue continuant dans le monde des réalités, il s'ensuit que nous sommes réellement appréciés sous une forme qui est l'expression ou l'emblème de notre valeur morale; nous ne cessons pas cependant, pour cela, de nous considérer sous le même point de vue. Les formes de

l'enfer ne sont hideuses qu'aux regards purs de la vertu et de l'innocence. Ce qui révolte leurs sentiments de justice prend un corps difforme à leurs yeux ; voilà tout. Essayez de voir si votre pensée sur la terre est un seul instant sans image, sans comparaison ? Les choses abstraites doivent prendre un corps pour être saisies ; ce qui est sans formes est aussi sans attributs, on n'y attache aucune idée fixe.

Maître Tessier. Ainsi, les diables, autant que je puis comprendre une métaphysique aussi ardue, ne se voient pas eux-mêmes sous la forme que la vertu leur donne ! saint Antoine était entouré d'affections impures auxquelles son aversion prêtait naturellement une apparence hideuse. La scène burlesque enfantée par Callot est ainsi le panorama de la vertu. Mais cela change bien les choses ! Point d'idée morale, dites-vous, qui ne soit enveloppée de formes servant à l'apprécier ! Ainsi les images sous lesquelles la poésie présente les vices et les vertus ne sont point des métaphores poétiques, ce sont des sensations réelles. Le poète voit dans l'autre monde, comme l'esprit bienheureux ou le génie pervers.

M. Lanoue. A son insu, le poète est transporté sur une scène d'action qui n'est pas celle que nous découvrent nos sensations matérielles. Ce ne sont pas celles-ci qui font l'inspiration, c'est un élan de l'âme vers son éternelle source ; aussi les poètes nous disent-ils que l'enthousiasme, c'est Dieu en eux ; aussi conviennent-ils, quand ils sont en verve, que ce ne sont

pas eux qui parlent, mais que c'est une autre âme qui parle par leur bouche. L'homme est un pur réceptacle du vrai comme du faux ; il reçoit avec les sensations de l'autre monde les images qui les expriment, il les fait passer dans la langue inspirée, et les comparaisons, quand elles ne sont pas tirées par les cheveux mais produites spontanément, sont toujours un symbole exact, une correspondance de l'autre monde avec celui-ci. Ce n'est point la prudente attention qui fait cela, comme le veulent nos idéologues d'aujourd'hui, car c'est précisément quand il s'abandonne le plus complètement à sa verve, sans en calculer l'élan, que le poète a le plus de génie. Nous disons qu'il a du talent ; le terme est impropre, il ne préside pas à son inspiration, il se dispose lui-même en un réceptacle plus docile, voilà tout. S'il veut présider à sa verve, se faire l'auteur de sa propre inspiration, celle-ci disparaît. On dit tous les jours d'un homme qui se bat les flancs pour être quelque chose, qu'il est un maladroit. Pour être quelque chose, il ne faut pas se constituer son être, il faut laisser faire l'inspiration naturelle qui nous maîtrise. Voilà pourquoi la poésie ne souffre pas de médiocrité. En effet, ou elle provient de l'inspiration reçue, et elle est vraie ; ou elle est le fruit d'une inspiration de commande, et elle est fausse. Mais vos questions nous conduisent ici à une théorie des arts qui nous éloignerait de notre sujet, et qui d'ailleurs est un peu trop profonde pour le moment.

Mattre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue, c'est si

profond qu'en vérité je n'y comprends presque rien. Des éclairs sillonnent, il est vrai, ces nuages-là ; mais je ne suis pas capable de lire couramment à la lueur qui s'en échappe.

M. Lanoue. Voilà toujours comme vous allez, avec votre curiosité, vous briser sur des rochers qui vous froissent rudement ; rentrez, croyez-moi, dans la voie des simples, c'est la plus douce et peut-être la plus près de Dieu. C'est une espèce de chute que vous faites-là. Convaincu de la seule vérité qui convienne à votre bonheur, instruit des moyens d'y arriver, pourquoi ne vous en tenez-vous pas là ? Votre curiosité voyage dans des espaces inabordables à votre pauvre amour, preuve manifeste que ce n'est pas lui qui vous anime dans ce moment.

Mattre Tessier. C'est vrai, monsieur Lanoue, j'avoue ma faute. Eh bien ! telle est la pente qui nous conduit dans l'abîme quand nous avons commencé à nous y laisser aller, que je ne puis plus maintenant mettre un frein à ma curiosité ; je sais que je m'éloigne du but, et je le fais tout de même.

M. Lanoue. Vous demandiez l'autre jour comment le premier homme, voyant le bien à découvert, avait pu n'y pas rester constamment attaché. Vous le comprenez aujourd'hui par vos propres sensations. Mais toutes les raisons possibles ne peuvent jamais convaincre un homme en délire ; je consens à vous écouter jusqu'à ce que cette fièvre de curiosité soit passée. Puissent les explications que j'essaierai de vous

donner, prévenir le retour de cette maladie de votre âme, et vous persuader que l'intelligence ne nous a été donnée que pour voir la route, que pour mettre la volonté en état d'agir après cela !

Maître Tessier. Puisque nous en sommes sur les formes, dites-moi quelle est la forme de Dieu ? Mon esprit ne peut rien concevoir sans formes, comme vous le disiez tout à l'heure. Quand je veux prier Dieu sincèrement et que je viens à me figurer un gros nuage, je le regarde bien attentivement, et il me semble que ce nuage se dissipe ; je le suis encore un peu de temps dans l'air, et puis ma foi disparaît avec lui tout de suite. Si je me représente, d'un autre côté, un vieillard à barbe vénérable assis dans les nuages, ma curiosité n'a plus de bornes.

M. Lanoue. Chaque être n'a dans sa nature d'autres connaissances que celles qui constituent son essence. Si, dans le sein de votre mère, vous eussiez été capable de raisonner, eussiez-vous pu, sans l'avoir vu, vous faire une idée exacte des merveilles de ce monde-ci ? Eh bien ! votre intelligence sur la terre peut-elle également atteindre à la connaissance parfaite de la sphère immatérielle et de la vie d'où elle dérive ? Votre curiosité vous a égaré. En tant qu'être incommunicable et considéré dans son essence inaccessible, Dieu, ne pouvant être aperçu par notre pensée, ne peut être limité par elle à de certaines proportions ; il est la vie, et la vie ne paraît à nos sens que quand elle prend un moule, quand elle arrive,

en un mot, à une manifestation spéciale. Hors du moule elle est, sans doute, mais l'organe donné à l'homme ne la saisit pas. En tant qu'être révélé, Dieu dans notre pensée se révèle sous notre propre forme ; non que ce soit en lui une forme absolue, universelle et éternelle, mais c'est une manifestation qui ne peut tomber dans notre entendement que comme toutes les manifestations, c'est-à-dire, par une empreinte. Observez, de plus, qu'au dire de tous les naturalistes, la forme humaine, la plus parfaite de toutes, est en même temps le type premier, sur cette terre, de toutes les autres formes. A partir du rudiment de la plus grossière organisation, c'est toujours en ajoutant quelque chose à chaque animal que nous arrivons par une échelle ascendante jusqu'à l'homme, où la vie se complète par une organisation type et modèle des autres. Pour nous figurer sa capacité d'agir, nous n'avons pu voir Dieu par la pensée que sous la forme seule par laquelle il agit, c'est-à-dire, celle de l'homme, sur le modèle de laquelle ont été tracées toutes les organisations agissantes.

Mattre Tessier. Eh bien ! si l'animal voyait Dieu aussi, il se ferait un Dieu à son image.

M. Lanoue. Avec un *si*, on peut mettre en doute toutes les propositions. Si l'animal voyait par la pensée, nous ne savons pas ce qu'il verrait ; il ne voit pas, voilà ce qu'il y a de sûr. Votre plaisanterie est du réchauffé, qui ne tient pas. En second lieu, si les animaux voyaient, ils n'auraient pas le droit d'imposer

leur forme ; elle n'est pas typique. Toutes les organisations sont des dégradations de la nôtre. C'est toujours d'après lui que l'homme a pu voir se réaliser le principe de son être. Où trouverait-il un autre terme de comparaison que lui-même ?

Maître Tessier. Si la forme type est la forme humaine, et si les formes animales sont des dégradations de celle-ci, je vois à présent la raison pour laquelle l'homme qui s'éloigne de Dieu est représenté sous les traits de la laideur. En effet, il se dégrade, il perd en lui l'image de Dieu, il devient moins homme, en un mot ; et, par cette raison, il prend pour expression naturelle la figure de l'une de ces brutes qui, se tenant à tous les degrés de la dégradation humaine, expriment toutes plus ou moins ce qui manque. J'ai à présent la théorie des portraits des démons.

M. Lanoue. Votre idée est exacte, mais souffre quelques exceptions. La forme animale est, généralement parlant, la section de quelqu'une des formes du type, section prise en bonne part aussi bien qu'en mauvaise. Une affection louable est exprimée par elle aussi bien qu'un vice. Quand vous pénétrerez avec moi dans le champ des emblèmes, vous serez convaincu de cette vérité. Une qualité envisagée à part, prend pour symbole une forme animale ; celle-ci, en effet, ne peut exprimer qu'une portion de l'organisme dont l'homme lui seul est l'ensemble. D'ailleurs, il faut de toute nécessité que les emblèmes soient doubles, car il y a deux choses dans l'univers, le bien et

le mal. Chacun demande son expression : La laideur de certains animaux exprime celui-ci ; celui-là a pour caractère les animaux qui nous charment par leurs formes agréables.

Maitre Tessier. Oh ! dans quel labyrinthe nous voilà ! Il n'y a rien de beau et de laid dans la nature. C'est un préjugé que cette manière de voir.

M. Lanoue. L'entendement, vous le savez, a la faculté de considérer les choses sous le point de vue qui lui plaît. Pour nos raisonnements incertains et mobiles, rien n'est beau ni laid ; mais pour nos impressions, c'est autre chose. Dire qu'il n'y a pas une laideur comme une beauté absolue dans la nature, c'est mentir à toutes nos sensations. Nous éprouvons des répugnances involontaires à la vue de certains objets, et bien que nos raisonnements nous familiarisent avec eux dans la suite, l'impression première n'en a pas moins été le fruit de la nature. Ce qui est au fond de notre être sent, et se borne là. Notre intelligence brouillonne dérange cet ordre ; mais soyez sûr que le sentiment est plus sûr qu'elle : c'est l'instinct humain qui ne trompe jamais ; et, si vous saisissiez bien la théorie exposée ici, et que je crois beaucoup trop profonde pour vous, vous donneriez un démenti formel à tous nos physiiciens.

Maitre Tessier. J'aperçois, néanmoins, quelque chose qui me dit que je ne suis pas compétent pour ces hautes spéculations. Mais, la cause première, Dieu, ne serait qu'un homme ?

M. Lanoue. Je ne vous dis pas que l'homme soit le type de la Divinité; je prétends, au contraire, que l'humanité est typifiée d'après la forme organisatrice. Mais depuis que nous avons commencé cet entretien, vous n'abordez que des sujets où vous vous perdez comme le corbeau échappé de l'arche de Noë. Je vous ai dit qu'il n'y a pas de foi pour les choses incompréhensibles : quelle serait donc votre foi, si toute votre religion devait consister en de semblables investigations; vous ne discourez ici que sur des choses d'entendement; la régénération, au contraire, s'adresse à l'amour de l'homme.

Maitre Tessier. A la bonne heure! Mais après l'amour, ou même avant lui, on peut avoir la curiosité de sonder les mystères, et il est bien dur de se refuser cette petite satisfaction. Il me semble que je serais plus aimant, si le Dieu que je cherche prenait dans ma pensée une apparence qui ne fût pas imaginaire.

M. Lanoue. Eh bien! si, lassé de chercher un Dieu qui ne se conçoit pas, vous sentez votre foi s'éteindre, si vous craignez que Dieu s'échappe de votre pensée, à moins que vous ne lui donniez absolument une apparence, voici le moyen de ne pas vous tromper. Le Dieu incommunicable s'est communiqué : Jésus-Christ a présenté sur la terre l'enveloppe humaine du *Verbe*; qui vous empêche maintenant de considérer la forme humaine comme celle de la Divinité dans ses rapports les plus exacts qu'elle a eus avec l'homme?

Maitre Tessier. Vous parlez là comme saint Paul, qui nous apprend que la plénitude de la Divinité habite corporellement en Jésus-Christ. Voilà la forme divine toute trouvée,

M. Lanoue. Vous pouvez dire plus positivement encore avec saint Jean : « Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est *Celui* qui en a donné la connaissance. »

Maitre Tessier. De cette manière-là il n'y a pas moyen de s'y tromper, et toute autre recherche est vaine, puisque Dieu n'a voulu que nous connussions de lui que ce que Jésus-Christ nous en a manifesté. Mais encore un doute, monsieur Lanoue : Le Dieu que je ne puis m'empêcher de voir dans les merveilles de la nature ne se trouve guère dans le monde politique ; là, ce sont les plus forts qui ont raison ; ce sont les canons, plus que les prières, qui font gagner les batailles ; et, s'il y a un Dieu qui se mêle des affaires de ce bas monde, je crois que c'est l'ambition plutôt que Jésus-Christ.

M. Lanoue. Il y a des malheurs, des mécomptes, sans doute, des tyrans et des victimes ; mais à moins de détruire le libre arbitre de l'homme, Dieu ne peut jamais empêcher ces désordres. Malgré cela, sa Providence tire le bien même du mal ; croyez-vous que, malgré les calamités particulières, l'espèce humaine en gros aille si mal ? Ne voyez-vous pas un progrès sensible, réel, depuis les âges les plus reculés, depuis la chute jusqu'à nous ? Or, si le progrès existe, on ne

peut douter qu'il ne soit amené par la main divine, car si l'homme tout seul s'en mêlait, tout irait en décadence. L'homme détruit-il son habitation ? Vous voyez tout de suite la nature couvrir ces décombres d'arbrisseaux de tout genre qui décorent de la vie le théâtre même de la mort ; les vieux chênes remplacent les tours orgueilleuses, la mousse s'étend en guirlandes dans les corniches dégradées. De même, quand une révolution politique a tout bouleversé dans le monde moral, Dieu tire bien vite un nouvel univers de cet autre chaos ; à chaque crise violente, la société a repris une vigueur nouvelle. Quand les tyrans ont courbé la branche de l'arbre social pour un temps, elle s'est relevée ensuite avec plus de force. Le genre humain a toujours été marchant de progrès en progrès, et cette marche accélérée est la preuve irréfutable que la Providence s'occupe à notre insu des affaires du monde ; je dis à notre insu, car vous voyez bien que si l'homme le savait, attribuant à Dieu ses actions, sa liberté lui serait enlevée. Il faut qu'il travaille sans qu'il sache rien de son propre travail. Il ne croit écouter que ses passions, et il va droit au but que Dieu lui a marqué. Un roi, par exemple, n'obéit qu'à son ambition, en se proposant une conquête qui va lui faire un nom immortel ; la conquête se fait, et vous voyez après cela que les peuples y ont gagné quelque chose : la Providence ne se voit que par derrière.

Maitre Tessier. Mon Dieu, c'est ce que disait

Jéhovah à Moïse : « Tu ne me verras que par derrière. » Oh ! que j'ai tiré de là de sottes plaisanteries !

M. Lanoue. Un savant veut faire un livre pour se rendre illustre ; Dieu profite encore de ce vice pour le faire tourner à l'avantage de la société. En effet, le savant sue sang et eau pour faire son livre, il y insère quelque chose d'utile à ses frères ; l'humanité marche, alors même que celui qui la fait marcher n'était qu'un orgueilleux.

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue, je ne suis plus le même homme avec toutes vos théories. Quoi ! Dieu n'agit sur l'homme qu'en se servant de l'homme lui-même ; c'est avec l'humanité laissée dans toute sa liberté qu'il conduit celle-ci à un but qu'elle n'a pu prévoir. Que c'est donc beau ! Allez donc voir si Bossuet, avec ses automates, tire de cette idée un aussi grand parti ! Que vous avez bien su me ramener à la raison par l'admiration ! Mais cette admiration ne m'empêche pas de revenir au premier objet de notre entretien, et si vous le voulez bien, puisque nous y sommes, il faut le couler à fond pour ne plus nous en inquiéter. Les formes immatérielles sont la représentation de ce que voit la pensée intérieure affranchie des sens corporels ; mais, pour avoir vu Dieu, pour avoir vu le diable et les esprits sous une forme, il faut avoir été affranchi de ces mêmes sens ; or, personne, je pense, n'est ainsi qu'à la mort.

M. Lanoue. Je vous demande pardon. Les prophètes ont eu des visions, ils ont été momentanément

affranchis de l'influence des objets extérieurs, et leur vue ouverte dans le monde spirituel y a contemplé ces formes dont notre raison comprend la nécessité, mais ne va pas jusqu'à palper la réalité.

Maître Tessier. Ah! monsieur Lanoue, prenons-y garde; nous abordons à présent les visions. Jusqu'ici vous ne m'avez parlé que la langue la plus rationnelle du monde; n'allez pas me conduire dans le pays des chimères; les plus fins s'y perdent, et on a vu de fortes têtes se désorganiser pour avoir eu des visions, des hallucinations, que sais-je, moi, une foule de sornettes qui n'entreront jamais dans l'entendement d'un homme sensé.

M. Lanoue. Voilà ce que c'est, maître Tessier, que d'aborder des matières où le cœur ne peut donner d'aliment à l'entendement; celui-ci voyage tout seul, et il fait comme cet imprudent qui vit fondre ses ailes de cire aux rayons du soleil. Vous tranchez là d'un mot, mon voisin, une question qui occupe depuis longtemps les têtes les plus saines. Pour l'homme simple qui lit la Bible, il n'y a pas à douter des visions; elles y sont trop formellement annoncées pour en douter. Les figures qu'ont vues les prophètes n'ont pas leurs analogues dans ce monde; ce ne sont pas des images propres à donner de la couleur au style, car elles sont fort souvent extravagantes; il faut donc absolument que ce soit la représentation exacte des sentiments de ces prophètes et des impressions reçues par eux dans l'autre monde. Chaque sentiment requé-

rant un sujet, chaque sujet sa forme, il s'ensuit qu'autant de sentiments moraux inculqués à l'esprit des prophètes, autant de formes se sont présentées aux yeux de l'âme pour exprimer ces sentiments.

Maître Tessier. Je commence à comprendre : Les yeux de l'âme, ce sont ceux de la pensée, et les prophètes ont accumulé sur les sentiments qui les occupaient des images qui en étaient l'expression. Ils ont peint, comme vous le disiez, le vice sous l'emblème de la laideur, le bien sous l'enveloppe de la beauté, le désordre et le chaos sous une foule d'images confuses. Mais cela, monsieur Lanoue, ce n'est pas voir, ce qu'on appelle voir, comme dit un auteur comique, voir enfin dans l'autre monde avec des yeux faits exprès pour ce monde-là, comme je vois dans celui que j'habite avec des yeux appropriés à la matière ; voilà ce qu'il faut établir sans détour pour croire à une vision.

M. Lanoue. Croyez-vous, maître Tessier, que l'homme soit tout entier renfermé dans ses cinq sens, et qu'il ne lui soit jamais possible de sentir et de voir sans leur secours ?

Maître Tessier. Je crois que c'est ainsi qu'est l'homme sur la terre. Pour ce qui lui arrive après la mort, je crois bien que la Providence sait adapter de nouveaux sens à de nouvelles sensations. Mais, quant à nous, ce sont nos yeux matériels qui nous donnent une idée de la vue. Pour moi, quand je ferme les yeux, je ne vois rien du tout.

M. Lanoue. N'avez-vous pas entendu parler de somnambules qui voient la nuit sans lumière ?

Maitre Tessier. Si fait ; mais je m'imagine qu'ils ouvrent de grands yeux, et que leur pupille, comme celle des chats, se dilatant, ils reçoivent plus de lumière que des hommes différemment organisés, et qu'ils voient un peu où les autres ne voient rien du tout. Dans tous les cas, ils voient ce qu'ils apercevraient étant éveillés, ils retrouvent les objets qu'ils ont vus à l'état de veille ; aucun d'eux n'a prétendu avoir vu l'autre monde.

M. Lanoue. N'allons pas si vite. Si les yeux des somnambules sont fermés, ou si, étant ouverts, la pupille en est paralysée, direz-vous qu'ils reçoivent plus de lumière par la dilatation de cet organe ?

Maitre Tessier. Non ; je dirai que c'est une vue toute particulière, et qui diffère de la mienne.

M. Lanoue. Si, à présent, on place quelque chose sur l'œil du somnambule, et que néanmoins il voie malgré cet obstacle ; si, quand il lit un papier écrit, on couvre celui-ci d'un papier blanc, et que le somnambule lise comme si rien n'en était, qu'en conclurez-vous ?

Maitre Tessier. J'en conclurai, car vous me conduisez toujours avec vos questions de manière à me faire tirer toutes les conclusions, j'en conclurai, dis-je, que cet homme-là voit malgré la matière opaque.

M. Lanoue. C'est-à-dire qu'il voit comme on voit hors de l'espace. Si je vous cite à présent des catalep-

tiques qui voient, comme les somnambules, des objets hors de la portée de leur vue.

Maitre Tessier. Je dirai que ce sont des modes accidentels de perception ; chacun voit selon la modification de ses organes.

M. Lanoue. Je ne vous donne pas les visions comme des modes constants de perception ; ce sont des modes accidentels aussi. On connaît en Écosse des montagnards doués d'une double vue semblable à celle des cataleptiques et des somnambules ; ces gens-là, voyant hors du temps, prédisent ce qui n'est pas encore ; voyant hors de l'espace, ils aperçoivent ce qui est hors de la portée de la vue naturelle. Si on constate cette vue en Écosse, on a bien pu la constater en Judée ; et, une fois ces prémisses admises, il est, je pense, aussi conséquent de croire aux visions des prophètes Juifs qu'à celles des Écossais.

Maitre Tessier. Sans aucun doute. Il y aurait de la partialité à soutenir le contraire. Si cette vue des Écossais était bien prouvée, on saurait pourquoi c'est précisément chez eux qu'est née la poésie ossianique, dans laquelle le barde voyait, sous une forme sensible, les âmes de ses aïeux. L'analogie me dit bien que si en Écosse on a vu les âmes des défunts, on a pu voir les esprits dans la Judée. Mais les poèmes d'Ossian, c'est de la mythologie, et la Bible est une vérité.

M. Lanoue. Oui ; mais il n'y a pas une seule vérité de l'ordre immatériel sur la trace de laquelle nous ne puissions nous guider par l'observation prudente et

réfléchi de la nature qui nous environne. Le phénomène naturel, loin de décréditer le phénomène spirituel, nous en prouve la probabilité et la vraisemblance. La double vue dont je vous parle était très-commune dans l'antiquité ; il paraît que c'est sur ces phénomènes qu'était fondée l'opinion que les sybilles et les prophétesses pouvaient lire dans l'avenir. La femme, dont le système nerveux est plus sensible que celui de l'homme, jouait un grand rôle dans ces circonstances-là, non pas que ce soit un simple effet de l'organisation, mais parce que l'organisation, modifiée d'une certaine manière, est rendue plus apte à recevoir des impressions immatérielles.

Maitre Tessier. C'est ce que vous m'avez dit en me parlant des jeûnes et des abstinences ; et je conçois bien qu'un cerveau échauffé par toutes sortes de moyens corporels peut arriver au délire ; c'est, en effet, comme cela qu'on explique toutes les visions.

M. Lanoue. Ce cerveau échauffé, comme vous le dites, arrive à des perceptions hors du temps et de l'espace, c'est certain. A présent, pour dire qu'il y a délire ou raison, il faut examiner la chose en elle-même, indépendamment du moyen qui en a fait acquérir la perception.

Maitre Tessier. Il le faut bien ; mais, de ce que la vue subit des métamorphoses qui nous font voir hors des conditions de l'existence sensible, je ne saisis pas du tout la possibilité d'arriver à la perception des formes spirituelles. Il y a là une barrière : les gens

qui ont joui de cette vue n'ont rien aperçu que dans notre monde. Ce sont seulement les formes de notre monde qu'ils ont vues.

M. Lanoue. Pour voir celles de l'autre, faut-il une autre vue que celle qui est hors du temps et de l'espace ?

Maitre Tessier. Non, sans doute.

M. Lanoue. Eh bien ! concluez donc que les hommes qui ont vu les formes naturelles étaient dans le naturel, quant à l'esprit ; et que ceux qui ont vu les formes spirituelles étaient spirituels, quant à l'esprit. La vue des uns et des autres n'a plus dépendu que de l'élévation de leurs sentiments. Chacun, dans le monde moral, voit selon la portée de son esprit ; dans le monde immatériel, il en est ainsi. Vous avez vu, lors de notre dernier entretien, que chacun se fait un ciel conforme à sa pensée ; n'est-il pas naturel d'en conclure qu'une fois arrivé au monde spirituel, chacun se fait aussi son horizon ? Chacun voit ce que son âme est capable d'apercevoir : Le sensuel, la matière ; et le spirituel, le monde des causes. La différence du prophète au somnambule est dans l'élévation de l'âme ; transportés l'un et l'autre dans une sphère inaccessible aux sens, l'un y reste avec ses impressions terrestres, l'autre avec ses sentiments célestes. L'un voit la terre, mais comme un homme pour qui le vol de la pensée fait disparaître les distances, l'autre voit le ciel avec ses formes.

Maitre Tessier. Ainsi les formes qui sont vues

dans la pensée sont vues des yeux de l'esprit, l'esprit jouit vraiment de la vue ! Si votre explication, monsieur Lanoue, était considérée attentivement des gens profonds, ils y découvriraient matière à une science bien certaine. On s'expliquerait par là l'immatérialité de l'âme d'une manière pour ainsi dire palpable. En effet, si l'âme entre dans l'autre monde dès cette vie-ci, à plus forte raison ce monde ne peut-il lui échapper quand nous sommes morts. Quoique fort bon chrétien, croiriez-vous qu'avant de vous connaître j'avais quelquefois des doutes sur mon âme, et que j'étais tenté de croire que tout finissait pour nous à la mort.

M. Lanoue. Une réflexion bien simple aurait dû vous prémunir contre ces fausses inductions. Qu'est-ce, en effet, que les organes du corps, sinon des instruments pour exécuter fidèlement ce que l'amour veut et ce que l'entendement pense. Vos jambes vous sont données pour aller où vous voulez ; vos mains, pour saisir ce que vous désirez ; vos yeux, pour voir et vos oreilles pour entendre. Ces organes-là sont des serviteurs de la pensée. Vous voyez bien que la pensée ne peut pas résulter d'eux ; ce serait mettre la charrue avant les bœufs. L'œil tout seul ne verrait pas, si l'âme n'était au fond du nerf optique pour saisir l'objet ; votre oreille n'entendrait pas ce que je vous dis, si votre âme n'y était attentive.

Maitre Tessier. Oui, mais on dit que les médecins d'aujourd'hui sont si savants, qu'ils ont peut-être

bien vu dans le corps humain quelque chose qui donne une espèce de fondement au matérialisme.

M. Lanoue. Ils n'y ont vu que des organes propres aux fonctions d'un être qui sent, et qui par conséquent doit être obéi.

Mattre Tessier. A ce compte-là vous adopteriez la définition de M. de Bonald, que l'homme est une intelligence servie par des organes. J'ai entendu des médecins critiquer cette pensée.

M. Lanoue. Elle est vraie, mais insuffisante. Nous avons déjà vu ensemble que la vie est un ordre de phénomènes n'obéissant pas à notre volonté. Ainsi, l'homme a des organes qui obéissent à son intelligence et la servent ; il en a d'autres qui sont les canaux par lesquels la vie se conserve et se modifie à son insu. Dans ce qui n'obéit pas à notre volonté ils ont vu les effets de la vie ; mais la vie n'est pas plus pour les médecins que pour vous une chose matérielle. Direz-vous que l'homme n'a pas d'âme, après avoir bien examiné les organes des sens répandus sur sa face ? Vous direz au contraire : Voilà qui est admirablement bien arrangé. Dans l'intérieur des cadavres, les anatomistes n'ont vu également que des choses fort bien arrangées, et le matérialisme n'est pas produit par l'admiration. Un fameux médecin de l'antiquité, appelé Gallien, fit au contraire un fort bel hymne en honneur de la Divinité, à la vue d'un cadavre dont il faisait la dissection. L'erreur des médecins vulgaires, c'est de prendre la manifestation de la vie pour la vie

elle-même. N'est-il pas clair que l'organe corporel n'est pas plus le producteur de la pensée et du sentiment que le germe ne se donne à lui-même la vie végétative qui l'anime ? Tout descend de là-haut, la matière ne produit pas ; c'est une éponge qui se remplit d'eau : l'eau existe donc bien indépendamment d'elle. C'est si clair qu'il n'y a pas un seul homme qui, tout naturellement, et avant d'avoir été gâté par nos systèmes, ne croie à son âme. Quand il dit : *Je crois, je veux*, il n'entend pas dire que c'est son corps ; quand il dit : *Ma main et mon bras*, il désigne bien une main et un bras qui lui appartiennent, et non à son corps ; enfin, s'il dit : *Mon corps*, il distingue bien ce corps, qui est instrument, d'un autre être qui en est le propriétaire.

Mattre Tessier. Tenez, maintes fois j'ai résolu tous ces doutes-là, et maintes fois je suis revenu aussi perplexe qu'auparavant. Il m'est arrivé même, sortant d'une méditation pieuse, de trouver dans la rue un chien mort et de redevenir presque matérialiste à cette vue. Cet animal, disais-je, n'a-t-il pas comme moi des os, des muscles, des chairs arrosées par un sang semblable au mien ? N'a-t-il pas un cerveau et des nerfs, des poumons pour respirer, un estomac pour digérer ? La vie a fini quand ce cœur-là a cessé de battre ; c'est comme cela que finira la mienne. Quand il a commencé, cet animal était un étourdi ; dans mes premières années je n'avais guère plus d'âme. En croissant en âge ce chien a fait preuve de fidélité, d'intelli-

gence; il avait de la mémoire, un geste lui suffisait pour comprendre son maître; il ne lui manquait que la parole. Oh! que le problème de l'âme des bêtes m'a occupé! Qu'ai-je donc de plus que les animaux pour me survivre? Est-ce mon intelligence? leur instinct est plus sûr. Est-ce ma vertu? mais je descends quelquefois par l'intempérance au-dessous d'eux. Pardonnez-moi, monsieur Lanoue, je vous fais là ma confession sincère; et, quoique si bien instruit par vous, il n'est pas sûr que ces sortes d'idées-là ne me reviennent point.

M. Lanoue. Je ne m'attendais pas à une objection occasionnée par la vue d'un chien mort. Mais, enfin, vous la faites, et il faut y répondre. En comparant votre intelligence à l'instinct de la brute, vous remarquez que celui-ci était plus savant; donc deviez-vous vous dire : L'animal tient cela d'une autre source. Je suis abandonné à ma raison, pour qu'elle s'élève toute seule à Dieu; elle a des incertitudes, mais c'est bien naturel. L'animal est doué d'un instinct sûr et prompt qui ne le trompe point, parce que n'ayant rien à faire pour élever son être à Dieu, Dieu lui-même l'éclaire. En second lieu, vous remarquez que vous êtes intempérant, et que l'animal ne va pas au-delà de ses besoins. Vous devez en conclure que si vous abusez d'une chose, c'est qu'elle est à vous, c'est que vous avez été doué de facultés dont l'emploi vous est confié; or, comme il n'y a pas d'emploi dont il ne faille rendre compte, vous auriez dû vous dire : L'animal a rendu

tous ses comptes, puisque ses actions ont été guidées par Dieu même, mais je rendrai les miens plus tard.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, on ne rend point de compte dans votre théorie, on s'organise pour le Ciel ou pour l'enfer.

M. Lanoue. Mon expression était métaphorique, mais très-juste. Retournons avec vous la chose. Je dis donc que si l'homme a la faculté de s'organiser et que l'animal ne l'ait pas, c'est que la vie du premier a un but, et que celle du second s'accomplit sur la terre. La similitude d'organes ne fait rien ici. Qu'importe l'appareil donné à l'intelligence? pour agir dans un monde matériel, il faut un appareil matériel, et parce qu'il y a dans le corps humain du sang et des os, tenez-vous son âme pour mortelle à cause de cela? Quelle est la matière qui convienne mieux que celle-là aux fonctions physiques? Auriez-vous voulu que, vu sa dignité, l'homme eût été doué d'un corps de diamant? Son immortalité en eût-elle été mieux garantie?

Maitre Tessier. Rien n'est mieux choisi que des os, de la chair et du sang; mais la mémoire de l'animal, ses facultés morales, si j'ose ainsi m'exprimer?

M. Lanoue. Il tient cela de Dieu, comme vous. En Dieu sont deux facultés : L'amour divin, qui est l'être universel, le principe de vie de tout ce qui est dans la nature; et la sagesse divine, qui est le régulateur de cet amour. Amour et sagesse, voilà Dieu dans son essence. Par l'un il crée, par l'autre il juge

et contemple son ouvrage : Les animaux sont des réceptacles comme nous, mais ils ne reçoivent que ce principe fécond, que j'appelle l'amour, lequel aboutit chez eux aux simples actions qui ont la conservation et la propagation pour but. L'homme avec l'amour reçoit encore la sagesse divine ; c'est par elle qu'il s'éclaire, qu'il s'élève à sa source. Il n'y a rien dans toutes les facultés de l'animal qui aille au-delà des besoins matériels ; pour l'homme, il y a, outre cette vie-là, une autre existence toute morale. Lui seul admire son Auteur. Le bœuf, dans les gras pâturages, n'élève point vers le Ciel ses regards reconnaissants. Les poètes disent que les oiseaux chantent les louanges de Dieu ; ce n'est pas vrai : ce sont leurs propres amours qu'ils chantent. Mais je laisse ce sujet qui nous mènerait trop loin, et qu'à coup sûr, malgré toute votre intelligence, vous n'êtes pas capable de bien saisir. Dites-vous seulement : L'animal n'est réceptacle qu'à un degré, l'homme l'est à deux. Ainsi, il y a du divin en tout, mais il n'y a que dans l'homme que le divin trouve une vie qui le réactionne en retournant l'homme vers lui. Dieu a créé le monde par son amour, mais le but de l'amour n'est pas de s'aimer seul, c'est de répandre sa vie, pour être à son tour réactionné par elle. Or, dans tout l'univers, nul animal ne rend à Dieu l'amour qu'il en a reçu ; l'homme seul a ce privilège. C'est donc par lui que la création doit retourner à son Auteur.

Mattre Tessier. Nous avons déjà parlé de cela,

mais je ne le saisis qu'à présent. Quelle théorie profonde! Voici le lien mystérieux qui unit Dieu, l'homme et l'univers. Dieu a créé le monde pour se le conjoindre, et ce ne peut être, en effet, que par l'homme que cette chose admirable peut s'opérer. Je conçois à présent la destination de l'homme sur la terre : seul témoin des merveilles de l'Auteur de la nature, il est clair que ce n'est pas pour le confondre avec cette nature que Dieu l'en a fait le témoin. Oh! monsieur Lanoue, que notre chien mort nous a conduits loin! S'il faut que l'amour se réactionne par sa propre chaleur répandue sur l'univers, il faut donc que l'homme soit immortel, car il n'y a que lui qui puisse dire à Dieu : Voilà celui qui a reçu et compris ton influence, et qui la dépose à tes pieds. Si l'univers retourne à son Auteur, c'est par l'homme lui seul; s'il n'y retourne pas, il n'y a pas de but à la création; l'amour divin est comme une fusée qui se perd en l'air, c'est un sentiment qui n'a pas de siège, c'est une absurdité palpable, révoltante même. Si je ne suis pas immortel, Dieu n'est pas, l'amour est une fumée, la sagesse un souffle, le monde une dérision. Ah! les matérialistes auront beau jeu avec moi maintenant!

M. Lanoue. En général, on est toujours entraîné vers ce qu'on palpe pour y puiser ses uniques démonstrations, et il faudrait se persuader qu'on ne verrait rien, qu'on ne palperait rien, sans l'âme, qui descend dans le bras, qui étend la main, qui est dans les yeux, qui écoute dans l'oreille, et qui fait articuler les sons à notre langue.

Mattre Tessier. Mais cette âme-là, où a-t-elle son siège, monsieur Lanoue ?

M. Lanoue. Les uns l'ont placée au cerveau, d'autres au cervelet, quelques-uns dans la glande pinéale ; il y en a qui ont dit qu'elle habitait dans la poitrine. L'âme trouve au cerveau l'origine des nerfs, à l'aide desquels elle meut toute la machine ; voilà pourquoi l'homme dit qu'elle est où il la sent en quelque sorte. Le cerveau est partagé en deux parties ; l'une par devant, qui est le cerveau proprement dit, a plus de rapport avec les fonctions intellectuelles ; l'autre, qui est par derrière, qu'on appelle le cervelet, en a davantage avec les fonctions affectives. Celle-ci paraît communiquer plus directement avec la partie de l'homme qui a pour but l'amour de soi et de la propagation.

Mattre Tessier. Mais l'âme est donc là ?

M. Lanoue. C'est simplement la partie de l'être corporel d'où elle gouverne celui-ci. La toile de l'araignée n'est pas l'araignée ; vaudrait autant dire que l'âme est dans le poumon ; parce que, quand un homme rend le dernier souffle, on dit qu'il expire. Vaudrait autant s'imaginer qu'elle est dans le cœur, parce que, quand le cœur cesse de battre, tout est fini.

Mattre Tessier. Mais, en effet, c'est du cœur que part le sang, et quand le sang s'en va, l'âme s'en va avec lui. Ne dit-on pas aussi que l'âme est un souffle ? Dieu ne souffla-t-il pas dans Adam son âme par les narines ? Or, des narines, elle a dû descendre dans le poumon.

M. Lanoue. Les systèmes circulatoire et respiratoire sont liés intimement au jeu de la grande machine. Le poumon et le cœur n'obéissent si exactement aux mouvements de l'esprit que parce qu'ils y sont liés par une relation sympathique. Il y a entre eux une correspondance exacte, et vous sentez bien qu'entre le spirituel et le naturel il ne peut y avoir d'autres rapports que ceux-là ? Le spirituel n'est pas un naturel plus épuré, c'est une force qui, échappant absolument à nos sens, ne se révèle que par les organes qu'elle affecte spécialement. Or, la relation existe nécessairement entre l'un et l'autre. Ce sont deux vies qui vont d'un mouvement synchronique. Voilà pourquoi le langage vulgaire lui-même dit que le cœur est le siège de l'amour, voilà pourquoi on attribue aux organes de la respiration le privilège d'être le réceptacle de l'intelligence. La poitrine se gonfle d'admiration, ou se resserre de tristesse. Le cœur bat de joie, palpite de volupté, ou semble ralentir ses pulsations dans la douleur. Tout cela vous prouve que la machine est merveilleusement adaptée à l'âme, et que c'est celle-là seule qui a la vie.

Maitre Tessier. Elle est donc dans le corps comme Dieu est dans l'univers, c'est-à-dire, partout et nulle part ; partout, pour l'intelligence éclairée ; nulle part, pour la vue matérielle.

M. Lanoue. Cette idée de trouver le palpable même dans l'immatériel, a fait assigner un siège à ce qui est, comme vous le dites, partout dans le corps

humain. Tous les organes servent à l'âme, chacun selon sa capacité. Tertullien a dit que l'âme, à la mort, emportait tout l'homme avec elle. Elle était dans tout cet homme, elle lui donnait la vie, le mouvement, la volonté; c'était un homme intérieur d'une autre substance que l'homme extérieur; vous pouvez donc lui en donner la forme, elle n'en diffère que par sa nature supérieure. L'âme, c'est l'homme-esprit; quand un homme sent de la douleur à un membre qu'il n'a plus, c'est que le membre de l'homme-esprit n'a pas été mutilé.

Maitre Tessier. Mais une forme à ce qui ne se palpe pas, c'est bien difficile, cela! Voilà toujours nos formes qui reviennent.

M. Lanoue. Vous êtes dupe de vos sensations, maître Tessier. La forme est quelque chose de net ou de confus, selon l'entendement; et, dans la pensée de l'homme, elle précède toujours la matière dont elle s'enveloppe. Le sculpteur voit la forme immatérielle de la statue qu'il va tirer du marbre. Dans sa pensée la forme existe donc la première; la matière vient ensuite se mouler conformément à la forme; celle-ci est comme le plan qui précède l'édifice et le contient. Une maison est une forme qu'un architecte a rendue fixe et stable, au moyen de la pierre, de la chaux et du bois. La notion de la matière est donc postérieure à celle du moule qui la renferme. Dieu, sans doute, a vu le monde dans sa pensée avant de le mettre à exécution. Ce qui s'est échappé de lui, la vie immatérielle, est

une vie *informante*, si je puis m'exprimer ainsi. Elle est plastique, elle crée, et vient mouler la matière conformément à la forme qu'elle tient de Dieu.

Mattre Tessier. Mais les incrédules n'ont que faire de s'attaquer à vous, vous les battrez en leur faisant perdre la tête. Est-ce qu'ils sont capables de vous suivre avec votre métaphysique ! Ainsi, vous m'avez mis en état de vous comprendre ; mais il vous faudra faire l'éducation de bien des gens, avant de les amener là. Saint Paul, au reste, confirme votre assertion, quand il dit que l'homme est semé corps animal, et qu'il ressuscitera corps spirituel. Il ne peut y avoir d'autre résurrection. C'était, peut-être, par une fausse idée de l'âme, considérée comme une vapeur, qu'on avait imaginé une résurrection dernière en chair et en os, pour que l'homme reprit cette forme qu'il a dans la pensée et sans laquelle il n'est rien. L'âme, ainsi, aurait là forme humaine, mais c'est un peu difficile à se fourrer dans l'esprit ; car, enfin, quelle est la substance de ce qui n'est pas matière ?

M. Lanoue. Savez-vous davantage ce que c'est que la matière ? Le mot substance n'est pas synonyme du mot matière. La substance, c'est ce qui est, indépendamment des molécules matérielles qui prennent tel ou tel moule, telle ou telle manifestation, selon les accidents du dehors. On peut, par la pensée, priver l'être de toutes ces molécules qui ne font que passer au dedans de lui ; et néanmoins, cet être sera toujours. Il ne sera plus pour les sens du corps, mais il

sera pour ceux de l'esprit ; en un mot, il sera corps spirituel, comme dit saint Paul, que vous avez cité à cette occasion fort heureusement. Ce même saint Paul vous avertit aussi de l'inutilité de vos recherches à l'égard de la nature des substances spirituelles. Autre, dit-il, est la chair des animaux ; autre est celle des poissons ; autre est la nature des corps célestes ; autre est celle des corps matériels. Il est clair que ce qui échappe à nos cinq sens ne peut être saisi par eux. Dans l'état extatique, comme dans celui que développent les modes ordinaires du sommeil, il se présente à nos yeux des substances qui ne sont pas matière ; pour déterminer leur nature, il faudrait un organe qui nous manque.

Maitre Tessier. Je voulais vous demander, en commençant, ce que c'était que la forme du Ciel ; mais je me disais : Vas-tu demander la forme de ce qui n'a ni matière ni espace ? Actuellement que vous me faites concevoir la forme comme distincte de la matière et en quelque sorte antérieure à elle, je puis bien, ce me semble, vous demander si le Ciel est rond comme la terre, s'il est carré comme une table, s'il a des compartiments, des divisions ?

M. Lanoue. Le Ciel n'étant pas un lieu, mais un état de vie, il ne peut offrir à la pensée qui le contemple que l'organisation universelle dans son exemplaire primitif. La vie s'échappe d'un centre et se répand sur la circonférence, conformément à la manière dont toute vie se moule à nos yeux en prenant corps

dans la matière. Ce qui donne la forme à la matière, c'est la vie ; la vie ne se produit pas toute seule, elle dépend d'une vie première, et c'est celle-ci qui est le Ciel. En voyant battre une artère, vous concevez qu'elle reçoit son mouvement d'un organe spécial et unique dans le corps humain. Toute vie dans le Ciel, ou plutôt tout amour, ne fait que palpiter à l'unisson de l'Amour universel, qui est comme l'organe unique du grand corps spirituel.

Mattre Tessier. Vous me transportez avec cet amour qui est le régulateur de tous les amours. L'amour étant vie, l'Amour même est la Vie même. Ainsi, quand saint Paul dit que tous nous sommes les membres de Jésus-Christ, il n'a pas fait là une figure de rhétorique, comme on le croit communément ; il n'a fait que dévoiler la forme du Ciel. J'ai lu un livre dans lequel les Saint-Simoniens expliquent ce passage de saint Paul dans le sens de leur doctrine ; ils y voient une incarnation de la vérité parmi les hommes sur la terre. Tout ce qui a sa raison au Ciel, selon vous, ils en trouvent toujours la source dans notre situation sociale. Ce point de vue est étroit, j'aime mieux votre théorie.

M. Lanoue. Saint Paul était souvent extatique, témoin l'événement qui a amené sa conversion. Il a vu des yeux de l'esprit ce qu'il a exprimé d'une manière si claire et si péremptoire. Nos docteurs chrétiens n'ont vu là qu'une figure de style, faute de savoir que toute perception spirituelle, sitôt qu'elle pénètre

dans l'autre monde, y requiert absolument sa figure.

Maitre Tessier. C'est admirable, cette théorie des formes ! Cependant, s'il faut prendre tout cela comme vous faites, si nous sommes les membres de Dieu, il faudra donc dire aussi que les hommes sont réellement répartis sur les divers organes du type primitif. L'un occuperait l'œil, l'autre la bouche, un troisième le nez !

M. Lanoue. Une pensée profonde de Mallebranche vous met sur la voie. Dieu, dit ce grand philosophe, est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. Il s'ensuit donc que les esprits prennent place en lui, et comme la place doit être relative à la manière dont on reçoit là-haut la vie divine, il s'ensuit encore que les hiérarchies suivent dans leur disposition la loi de toute organisation. Dieu est la vie, toute fonction vitale qui s'y rattache doit donc être affectée à un organe spécial, puisqu'il n'y a pas de vie sans organes ; car l'ensemble d'un corps n'est formé que de parties organiques. Tout fait corps en Dieu là-haut, chacun y est donc à une place particulière.

Maitre Tessier. Mais je prenais cela pour de la fable. Les Indiens disent la même chose du dieu Brama, dont les Brames occupent la tête, les Parias les pieds.

M. Lanoue. C'est une vérité connue des premiers extatiques dont les dépositions ont servi à composer les premiers livres religieux de tous les peuples ; leurs successeurs, qui ne jouissaient pas du même mode de

perception, n'y ont vu, dans la suite, que des fables. Mais je vais essayer de vous présenter ce sujet obscur sous son vrai jour. Le Ciel ne peut recevoir la vie que de Dieu. Considérez Dieu comme un organisme immatériel, demandez-vous après cela si cet organisme est le type de toutes les formes vivantes ; si vous répondez à cette question par l'affirmative, vous obtenez dans le monde immatériel, pour type de la vie, l'organisme qui en est le modèle ici-bas. Quant aux diverses parties du type de cette vie, ce ne sont pas les organes, mais les choses spirituelles correspondantes à ces organes, qu'il faut considérer. Le nez, par exemple, n'est pas, hors des conditions matérielles, l'organe destiné à sécréter telle humeur ; c'est la faculté de percevoir qui est signifiée par lui. Nous disons nous-mêmes qu'un homme a le nez fin pour exprimer la perspicacité de son esprit. A chaque organe appartient la pensée et la perception, comme à chaque bosse du crâne. Quand vous dites, avec le docteur Gall : Cet homme a la bosse du vol, vous dites bien réellement il est un voleur. Il en est de même du Ciel ; l'homme y est désigné selon l'organe qui détermine son affection : c'est une manière très-exacte de donner la valeur de son être, la nature de sa vie et de ses fonctions.

Maître Tessier. On désigne l'homme par l'instrument dont il se sert le plus, comme sur la terre on caractérise le marin par une ancre, le poète par une lyre.

M. Lanoue. En effet, comme il n'y a dans le Ciel, ou dans l'état céleste, que des perceptions et des affections, et que chacune d'elles comporte son organe, comme chaque objet sa forme, il est indispensable de les distinguer par ces organes et de réunir par la pensée tous ces organes en un système unique de vie. C'est ainsi que le Ciel, pris en détail aussi bien que dans son universalité, peut, aux yeux de l'esprit, offrir l'ensemble de tous les organes auxquels est attachée l'idée des facultés morales. Si tout prend forme là-haut, si toute qualité métaphysique est représentée par un sujet quelconque, il est certain que les facultés qui font l'homme moral ne peuvent pas avoir pour emblème des carrés ou des cubes, mais bien des organes chez lesquels se loge la vie. Il est plus raisonnable, je suppose, de dire : Cet homme est tout oreille, pour exprimer son obéissance, que de chercher à sa qualité un symbole parmi les choses inanimées. Minerve, dans la fable, était sortie du front de Jupiter ; la sagesse ne trouve-t-elle pas là un type plus naturel que dans tout autre symbole ? le front du maître des dieux, n'est-ce pas le siège même de la sagesse ? Au surplus, c'est la vue étendue de l'intelligence seule qui peut embrasser ainsi la forme de l'organisme spirituel dans son ensemble. Les entendements simples ne voient rien de cet ensemble ni de la place qu'ils occupent eux-mêmes ; pour qu'ils voient que cela est ainsi, il faut qu'on le leur montre, comme le fit cet orateur qui montra à la populace de Rome que l'esto-

mac nourrissait tous les membres du corps social. Le sénat était l'estomac, sans que le peuple en sût rien.

Maitre Tessier. Si, au lieu du corps social, je voulais considérer le monde spirituel sous la forme humaine, je verrais dans l'estomac, où descendent pêle-mêle tous les aliments, jusqu'à ce qu'il s'en fasse un triage convenable, je verrais, dis-je, le monde préparatoire dans lequel arrivent tous les hommes après la mort, tant bons que méchants, jusqu'à ce que se soit opérée la séparation des uns d'avec les autres. Cette comparaison serait peut-être à la fois figuré de style et perception spirituelle.

M. Lanoue. L'estomac, en effet, nourrit le corps, comme le monde préparatoire nourrit le Ciel.

Maitre Tessier. Ainsi, Dieu, le Ciel et l'homme, tout cela est sur le même type, tout cela a la même forme.

M. Lanoue. Tout cela, en effet, provient de la même source. Les anciens étaient sur la voie de cette vérité, quand ils donnèrent à l'homme le surnom de *microcosme*, c'est-à-dire, petit monde, puisque, créé d'après la forme universelle, il en a en lui tous les éléments. L'univers étant la base matérielle, sur laquelle la vie opère, en a la forme également; en un mot, si l'homme est le petit univers, l'univers est nécessairement le grand homme.

Maitre Tessier. J'entendais dire, jadis, que le monde était un gros animal; et, faute de connaître la vérité cachée sous cette expression, je voulais trouver

dans la conformation de la terre une sorte de ressemblance avec un animal ; les rivières étaient les veines de ce grand corps, les rochers en étaient les os. A présent, je conçois l'univers modelé sur le grand organisme. Tout ce qui a vie en lui est d'après lui le type de la vie avec plus ou moins de perfection. Chez l'homme, ce type se réfléchit complètement ; il est donc clair que l'homme est le petit univers.

M. Lanoue. C'est ainsi que le dogme de l'Univers-Dieu, reçu chez les anciens, est si exact, si on voit l'univers tout entier dans l'organisme qui l'anime ; c'est un athéisme et tout à la fois une absurdité palpable, si l'on prétend que l'organisation provient de la matière.

Maitre Tessier. Vous me blâmez toujours de ma curiosité, comme si nous n'arrivions par mes questions qu'à des choses inutiles. Voyez cependant à quel résultat immense votre théorie des formes vient de nous conduire ! Dans toute religion, Dieu est une qualité morale. Vous aviez beau me dire autrefois que Dieu est le bien personnifié ; le bien est une qualité métaphysique ; donc, Dieu n'est qu'une abstraction de l'esprit. A présent, je conçois Dieu comme vie, substance et forme ; jugez donc s'il peut m'échapper ! Il est la vie en principe, la substance de tout ce qui est, la forme génératrice de tout ce qui s'organise. Placés à différents degrés de lui, les êtres le reçoivent plus ou moins parfaitement ; ici, il se réfléchit dans tout son éclat comme le soleil à son midi ; plus loin, il se

voile de nuages ; mais toutes ces variations appartiennent au réceptacle, Dieu n'en souffre pas ; *quidquid recipitur*, nous disait-on au collège, *recipitur ad modum recipientis*, tout ce qui est reçu est reçu selon la qualité du récipient. Voyez encore quelle conséquence on tire de tout cela ! la création est une émanation de la substance et de la vie même de Dieu ; ici, elle tombe manifestement dans l'entendement. L'opinion vulgaire qui veut que Dieu ait tout fait de rien, n'a pas le sens commun.

M. Lanoue. En effet, il y a un axiome incontestable de l'ancienne philosophie, c'est celui-ci : *Nihil de nihilo*, rien ne sort de rien. Je réponds à votre latin par un autre ; mais j'admire la perspicacité de votre esprit, maître Tessier.

Maître Tessier. L'esprit n'est ni l'érudition, ni la mémoire ; c'est l'entendement appliqué aux choses. D'après cette définition, qui ne souffre pas d'exception, plus une chose est élevée, plus l'esprit se développe en s'en occupant. Aussi, je crois que le moyen d'arriver aux grandes idées, c'est de se donner carrière dans les grands sujets.

M. Lanoue. Ainsi, vous possédez maintenant la théorie des formes dans son principe. Le grand tout est créé sur la forme humaine, non le tout matériel disposé en mers ou en continents, mais le tout vivant et organisé. La matière, en effet, ne constitue pas le monde, elle passe indifféremment de moule en moule, sans en conserver aucun ; c'est la vie seule qui a la

forme. Pan, qui, chez les anciens, était l'emblème de ce grand tout, avait, avec la face de l'homme, les pieds des animaux des classes inférieures ; preuve que, dans les idées des auteurs de la mythologie, l'organisation première comprenait dans un type unique tous les degrés de vie.

Maitre Tessier. Il faut plus de deux siècles, monsieur Lanoue, avant que la classe ordinaire, en France, parvienne à l'intelligence de votre théorie des formes ; c'est ce que j'ai vu de plus profond dans ma vie. Je ne la conçois qu'autant qu'il faut pour ne plus considérer le Ciel sous la forme d'une planète ou d'une comète.

M. Lanoue. Mais bien sous la forme d'une vie principale qui descend dans toutes les organisations, et qui se manifeste plus sensiblement dans un appareil que dans un autre, selon les êtres qui se servent plus spécialement des facultés qui désignent ces appareils. L'un a plus d'amour, par conséquent plus de cœur ; l'autre a plus d'intelligence, il vit plus par la tête.

Maitre Tessier. Vous achevez la phrase mieux que je n'aurais pu le faire. J'ajoute encore à votre développement cette idée, c'est qu'une théorie qui ne veut pas de facultés sans organes combat les illusions des spiritualistes qui errent dans le vague, en même temps qu'elle ôte aux matérialistes le moyen de dire que l'organe lui-même est la pensée. Que de fausses inductions n'a-t-on pas tirées du système du docteur Gall ?

Ne faut-il pas l'organe matériel pour la manifestation matérielle de la pensée? Mais arrivons, s'il vous plaît, aux conséquences que la morale et le bon sens doivent tirer de tout ceci. L'homme, après la mort, est un être d'essence spirituelle; il a une forme, puisque celle-ci, antérieure aux notions acquises par les sens, est une perception primitive et non une application postérieure des faits matériels. Ce qu'il y a d'essentiel pour moi, c'est que je ne puis plus concevoir l'homme comme une matière pure et passive; ses rapports incontestables avec Dieu dès ce monde me prouvent les rapports qu'il continue d'avoir avec lui dans l'autre. Roi de l'univers, il n'y est pas un simple acteur; pourtant, les philosophes se sont bien moqués de cette royauté, qu'ils appellent imaginaire.

M. Lanoue. La Genèse le dit expressément, mais les incrédules n'y croient pas. Le bon sens tout seul devait cependant suffire pour leur démontrer la suprématie de l'homme sur le reste de la création. Que l'homme regarde autour de lui, et qu'il essaie d'y découvrir un seul être qui soit son égal!

Mattre Tessier. Il n'y en a pas un seul dans tout mon horizon. Je crois bien que je changerais mille fois d'horizon sans voir autre chose par toute la terre que la nature brute soumise à la nature intelligente. Je verrais des animaux domestiques devenir les esclaves de l'homme, ou des animaux sauvages fuir son approche.

M. Lanoue. Observez en outre que l'homme est

le seul être de la création qui se serve de tout ce qui existe, et que nul être, hors Dieu, n'a le privilège de se servir de lui ; et encore Dieu, même en le considérant comme coopérateur à son œuvre, lui laisse sa liberté. Quel est sur la terre l'animal qui se montre, comme lui, doué du libre arbitre ?

Maitre Tessier. Sous ce point de vue-là, la chose en effet est magnifique. Un être libre par essence, c'est ce qu'on peut imaginer de plus parfait. La liberté de l'homme, voilà le titre de son excellence. Mais dites-moi donc pourquoi ce roi de la nature est obligé de prendre l'attitude d'un esclave quand il combat le lion ou le tigre ; dites-moi pourquoi l'océan submerge sans pitié son navire et jette son cadavre sans honneur parmi les algues du rivage ; il lui plaît de se bâtir une cabane au pied de cette montagne, le vent détache une avalanche, qui engloutit sa cabane et son champ ; pourquoi les pestes, les famines, les tremblements de terre, les volcans, les trombes, les ouragans, enfin pourquoi le mal physique ? La question du mal moral se concilie fort bien avec le libre arbitre de l'homme. Dieu ne peut empêcher le crime et protéger ouvertement l'innocence sans porter atteinte à ce libre arbitre ; mais l'homme n'en serait pas moins libre, quand il n'y aurait ni bêtes féroces, ni bouleversements physiques.

M. Lanoue. La nature extérieure est le monde des effets. Ici-bas apparaissent les effets dont les causes sont là-haut. L'univers est une manifestation

de l'invisible. Le bien a son emblème sur la terre, ou plutôt son expression ; il faut absolument que le mal ait aussi la sienne ; car l'autre monde, qui est tout à la fois le bien et le mal, est lié au nôtre par des rapports indissolubles. Le coup porté dans l'un a un contre-coup dans l'autre ; cela est inévitable. Sans cela, la chaîne serait rompue, le monde spirituel tout seul serait un monde de causes sans manifestation ; l'univers que nous habitons serait un ensemble d'effets sans cause. La raison de l'existence du mal physique sur notre terre nous conduit à cette question : Pourquoi y a-t-il du mal dans la sphère immatérielle ? pourquoi cette sphère est-elle le principe de tout ce qui a vie ici-bas ? Vous sentez que ce serait une bien indiscreète philosophie que celle qui demanderait à Dieu compte de la loi qui veut que les deux mondes soient unis.

Maitre Tessier. Ainsi, c'est l'Enfer qui produit le mal physique. Le peuple, en effet, attribue au diable tout ce qu'il y a de mauvais. Mais le peuple ! il est bien dur de n'avoir d'autre philosophie que la sienne !

M. Lanoue. Dans certains cas, le peuple conserve le dépôt des traditions antiques, où sont pour nous toutes les vérités : *Vox populi, vox Dei*, dit le proverbe. Si on n'attachait pas des idées si basses et si ridicules aux mots Diable et Enfer, la question serait bien plus claire ; elle se réduirait à ceci : Les objets agréables sont la manifestation d'un sentiment agréable aussi ; ce qui est bon en soi dans son exis-

tence, l'est aussi dans son être. Personne ne contredira cette assertion. Retournez-la, et vous aurez celle-ci : Les choses nuisibles sont réellement l'expression, l'image et la manifestation tout à la fois de la cause morale que dans notre esprit nous appelons le mal. Ce qui a une existence évidemment contraire à l'ordre et à l'harmonie part de la source du désordre et de la confusion. Le bien produit ce qui est analogue à son essence, et le mal ne peut manifester que ce qui est identique avec sa nature.

Maitre Tessier. Votre explication est rigoureusement exacte. Il faut une manifestation mauvaise des principes nuisibles ; c'est incontestable. Il n'y a plus que les choses de la nature qui sans être mauvaises font cependant tort à l'homme. La tempête, ce n'est pas l'Enfer ; car je m'imagine que l'action des vents est nécessaire à l'économie de la grande machine.

M. Lanoue. La nature a ses lois, qui doivent avoir leur exécution constante. Quand nous sommes en contradiction avec ces lois, il est bien clair qu'elles ne seront pas suspendues par respect pour nous. La tempête nous fera faire naufrage, sans qu'il faille pour cela l'attribuer au diable, parce qu'elle devait avoir lieu. Il y a des choses qui nous sont nuisibles, simplement parce que notre ignorance ne nous permet pas de voir qu'elles sont à leur place dans le grand tout. Bien plus, notre intérêt qui fausse tout, nous fait appeler nuisible la chose qui ne l'est pour nous qu'au moment présent, tandis que le moment d'après

nous nous en trouverons bien. Le potier dira que la pluie qui tombe du ciel sur ses vases est envoyée par le diable, tandis que son voisin le jardinier la regardera comme une bénédiction du ciel.

Maitre Tessier. Pour voir juste en toutes choses, il faut faire abstraction de sa situation et de son intérêt personnel. Ce n'est pas par rapport à nos pots et à nos laitues qu'il faut considérer la question du mal physique. Avec une pareille manière de juger, il n'y aurait plus de bien ni de mal absolu, il n'y aurait que des biens et des maux relatifs. L'horizon s'étend avec vous, monsieur Lanoue. Ce qui est mal en soi dans son existence matérielle, l'est évidemment dans son origine spirituelle. Ce que nous autres, hommes faibles, fragiles et bornés, appelions le mal, est fort souvent un bien qui nous échappe. Nous ne sommes pas à l'origine des lois, nous n'en saisissons ni l'exécution, ni l'ensemble. L'épine qui entre dans mon talon n'est pas le mal en lui-même, elle était utile à sa place, c'est moi qui ai produit le mal en me la fourrant dans le pied. Bon Dieu ! quelle vue assurée il faut pour bien connaître ce que c'est que le mal. La nature a des lois constantes, et l'homme n'y peut rien. Dans ce cas, je m'imagine bien que vous ne croyez pas, comme M. de Maistre, que la prière ait de l'influence sur ces lois-là, et qu'en faveur de nos humbles supplications, Dieu nous donnera à volonté du soleil ou de la pluie.

M. Lanoue. Prier Dieu à l'occasion d'un fléau,

c'est le prier de nous mettre en état de faire abnégation de nous-mêmes et d'acquérir ainsi la force de le supporter. Voilà comment la prière peut nous dérober à l'influence mauvaise en elle-même. Je ne lui connais pas d'autre action. Au reste, je n'ai pas vu dans l'Évangile la formule de la prière pour obtenir le beau ou le mauvais temps, mais j'y ai vu celle qui nous apprend à demander à Dieu que sa volonté soit faite. Ce doit être là notre unique occupation. Ah ! qu'il est beau de sommeiller en paix sur le sein de la Providence pour les choses qui ne sont pas de notre compétence ! C'est, comme dit Montaigne, un doux oreiller pour une tête bien faite. Il ne nous est permis de nous agiter en entendant la foudre que pour nous servir contre elle des moyens que la Providence fournit à notre raison. Je crois que Franklin avait une plus haute idée de la Divinité, en se servant d'un paratonnerre, que le sacristain de la paroisse en branlant les cloches qui attirent la matière électrique sur son église.

Maitre Tessier. Il n'y a pas de risques de devenir superstitieux avec vous, monsieur Lanoue. Je vous remercie, de toutes les forces de mon âme, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur les choses les plus difficiles que j'aie rencontrées dans la vie. Je vous prie d'excuser les nombreuses et trop impertinentes questions que j'ai pris la liberté de vous adresser. Grâce à vous, maintenant je n'ai plus de doutes ; je sais où je suis, comment et pourquoi j'y

suis ; je sais ce que je dois y faire, vous m'avez appris aussi clairement qu'il est possible ce que je deviendrai un jour. Les questions qui me viendraient à présent à l'esprit seraient de vraies débauches d'imagination, et je dois me dispenser de les produire devant vous.

M. Lanoue. Puissiez-vous dire vrai, maître Tessier ! puissiez-vous vous en tenir à ce qui est vraiment utile ! Ce n'est pas en agrandissant son horizon qu'on est le plus heureux, c'est en le circonscrivant. Plus la vue s'étend, plus les désirs de parcourir l'espace croissent avec elle ; ce n'est pas en se laissant aller à ses désirs qu'on obtient la paix de l'âme, c'est en y résistant. Il faut de même, pour notre repos, faire la part aux choses qui concernent l'intelligence. Cette théorie des formes que vous saisissez vous offrira des mystères toujours renaissants ; la régénération, qui est toute la religion, n'en a plus pour vous. Combien je me trouverais heureux, mon bon voisin, de ne plus vous revoir que pour venir vous associer à ces prières, qui sont tout à la fois l'aliment du cœur et de l'intelligence. Jésus-Christ nous a dit que, quand nous serions seulement deux réunis en son nom, il serait au milieu de nous. L'homme isolé est trop souvent distrait ; c'est un vaniteux ou un égoïste qui cause avec une conscience vénale qui le flatte. Venez, maître Tessier, venez quelquefois mêler vos vœux aux miens ; tâchons de nous encourager dans les traverses de la vie par notre confiance mutuelle. On a beau

être pénétré tout seul d'une vérité, on puise encore je ne sais quelle force nouvelle dans la conviction d'un autre. Savoir qu'on rend Dieu attentif à ses prières, quand elles trouvent un écho dans le cœur du prochain, n'est-ce pas un mobile assez puissant pour rechercher sa société? Ah! dans ce commerce-là, il y a plus à gagner que dans l'étude solitaire et dans l'oisive contemplation!

Mattre Tessier. Vous me pénétrez tout à la fois, monsieur Lanoue, de honte et de repentir. Que ne puis-je dès aujourd'hui commencer cette vie chrétienne que vous m'avez fait envisager sous des couleurs si séduisantes! Mais l'eau du lac, monsieur Lanoue, est encore trouble, il n'y a pas longtemps que les vents l'ont bouleversée; il faut la laisser reposer et reprendre sa limpidité pour que l'image de Dieu s'y réfléchisse. Disant ces mots, le notaire disparut.

HUITIÈME ENTRETIEN

JÉSUS-CHRIST DIEU UNIQUE. — LE SECOND AVÈNEMENT.

Le notaire, emporté par sa curiosité, était allé dans ses questions beaucoup plus loin qu'il n'aurait voulu. Il ne savait plus comment il allait aborder M. Lanoue, de qui il avait néanmoins encore bien des choses à apprendre ; il craignait d'être blâmé de ses fatigantes excursions dans le monde spirituel, tandis que, connaissant le vrai chemin à tenir dans celui-ci, il refusait de se mettre en route, et avait toujours quelque motif pour différer sa nouvelle vie. Enfin, il se présenta chez le savant à l'heure accoutumée ; et, entrant aussitôt en matière, il est de toute nécessité, lui dit-il, monsieur Lanoue, que vous ayez la complaisance de revenir avec moi sur quelques énigmes qui me restent à débrouiller. Après m'avoir convaincu de la nécessité de la rédemption, il faut, ce me semble, que vous affermissiez ma foi en la personne du Rédempteur. Il n'y a pas de Christianisme sans un Christ, comment voulez-vous que je pratique la religion, si je ne connais pas bien Celui qui me l'a enseignée ?

M. Lanoue. Votre demande est de toute justice. Commencez donc; je vous écoute.

Mattre Tessier. Je vous avouerai que la Trinité m'a toujours beaucoup embarrassé : Trois acteurs différents dans la scène du monde qui n'atteste qu'un seul auteur ; trois volontés, quand tout m'indique qu'il ne peut y en avoir qu'une ; enfin, l'une des personnes divines se sacrifiant pour apaiser la colère de l'autre, tout cela m'offusque malgré la lumière que vous avez fait luire dans les brouillards de ma pensée.

M. Lanoue. Sans doute, il n'y a qu'un auteur dans le grand ouvrage de la nature ; mais il y a des époques où l'on a vu cet auteur agir d'une manière progressive. Quand il a ouvert à l'homme la vie céleste en implantant dans son cœur l'amour désintéressé, en le créant, pour employer le terme de la chose, il en a été le père ; quand l'homme déchu a eu besoin d'un secours pour se rétablir dans son état primitif, Dieu a mis en lui sa sagesse, et cette sagesse, considérée comme procédant de l'essence divine, comme envoyée par elle, a été nommée le fils ; enfin, la sagesse ayant éclairé l'homme, il a fallu que celui-ci agit pour retourner dans sa voie, et il ne pouvait rien faire à moins que ce ne fût, dans toute la rigueur du langage, par l'opération du Saint Esprit.

Mattre Tessier. Ainsi, les trois Dieux ne sont qu'un, comme le dit le catéchisme. Jéhovah, Jésus-Christ, le Saint Esprit, expriment, sous trois noms différents, trois opérations de l'Être divin à l'égard de l'homme.

Ce sont trois actes d'un même Être, si je ne me trompe. Pourquoi les a-t-on appelés des personnes ?

M. Lanoue. Peu de temps après l'établissement et l'adoption publique de la religion chrétienne, quelques-uns des fidèles, ne pouvant se faire une idée de Jésus-Christ comme Dieu, dirent que c'était bien la vertu, la sagesse de Dieu, mais ils niaient son éternité. Ces hommes suivaient le sentiment d'Arius. Il était visible néanmoins que si Jésus était la sagesse divine prenant corps, elle devait être coéternelle avec l'Être même dont elle était émanée. Pour combattre les Ariens, on assembla à Nicée un Concile, où fut rédigé un Symbole exprimant les idées de l'Église sur la Trinité. Les premiers Chrétiens donnaient à la nature humaine prise par Jésus-Christ le nom grec *d'hypostase*, qui signifie substance sur une autre. Les pères du Concile traduisirent ce mot par celui de *persona*, qui, dans le latin de ce temps-là, avait la même signification que celle que nous donnons aujourd'hui au mot *personnage*. On sent assez que le même être puisse remplir trois actions successives, représenter tour-à-tour, en un mot, trois personnages sans cesser d'être un. Voilà comment il est vrai de dire qu'il y a trois *personnes* en Dieu, quoiqu'il n'y ait qu'un seul Dieu.

Maitre Tessier. Votre savante explication, monsieur Lanoue, est si claire et si palpable, que si nos incrédules du jour l'entendaient, ils ne trouveraient plus matière à rire. Vous savez qu'ils disent que Dieu

le Père est assis sur un trône, que son Fils est assis à sa droite, et que le Saint Esprit, sous la forme d'une Colombe, va de l'un à l'autre. Comment être Chrétien avec de pareilles images sous les yeux ? Oh ! j'aurais beau faire, je ne pourrais jamais me faire entrer cela dans la cervelle ! Mais, pourtant, j'ai encore un scrupule. J'ai toujours peur que votre grand savoir ne vous fasse quelquefois trouver dans les choses ce qui n'y est pas réellement. Je me défie un peu de ceux qui veulent toujours avoir raison. Tout ce que vous m'expliquez est si clair que je ne puis m'imaginer que ce ne soit pas arrangé tout exprès pour la vraisemblance. Êtes-vous d'accord avec l'Écriture sainte sur la Trinité ?

M. Lanoue. Le mot Trinité ne se trouve pas même une seule fois dans toute la Bible. Ainsi, vous voyez que la date du *quiproquo* est bien certaine. Le Symbole des apôtres parle de Dieu le Père, du Fils et du Saint Esprit. Ceci exprime simplement les trois actes par lesquels l'Être souverain s'est communiqué à l'homme ; la création, la rédemption et la sanctification. Le Symbole ne dit point que le Fils est *né* de toute éternité, que l'humanité de Jésus est unie à sa divinité par hypostase. Théophile, évêque d'Antioche, puisque vous voulez une assertion rigoureuse, est le premier qui ait prononcé le mot de Trinité.

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue, je sens réellement ma poitrine soulagée. J'étouffais presque chaque fois que, voulant prier, je me demandais au-

quel de nos trois Dieux il fallait m'adresser. Que votre idée est belle ! Mais le sacrifice du Fils ?

M. Lanoue. N'est-il pas vrai que la demeure de Dieu est partout, mais qu'il semble qu'il soit plus spécialement chez les honnêtes gens que chez les méchants ?

Maitre Tessier. Certainement.

M. Lanoue. Il n'y avait, quand Jésus-Christ est venu, presque plus que des méchants dans le monde. Par suite de la chute de l'homme, la sagesse divine ne trouvait plus d'accès dans les cœurs ; réfugiée, pour ainsi dire, dans les Cieux, pour éclairer le genre humain, il lui a fallu descendre, il lui a fallu quitter son *Père*, pour continuer la métaphore, et cette descente est une sorte de médiation entre Dieu et l'homme. Nul, dit-on, ne peut arriver au Père que par le Fils. Dieu, en effet, est un être insaisissable pour la pensée ; pour se rendre accessible à l'homme déchu, il a dû entrer en contact avec lui. Il a pris chair, et cette incarnation a été considérée comme un acte d'infériorité à l'égard de l'essence divine incommunicable à nos sens. L'univers ne pouvait être privé de son Dieu, parce que Jésus-Christ allait venir sur la terre ; pour aider à comprendre l'acte, on a fait, dans la pensée, une division de l'essence divine ; le langage prophétique a supposé que l'Amour divin qui ne cessait d'animer toute la nature, que l'Être universel, en un mot, enfin que le Père qui avait créé l'homme était resté au Ciel, tandis que sa Sagesse, ou le Verbe, était descendue sur

la terre. Le second était donc le Fils du premier. L'homme méchant supposait Dieu irrité contre lui, car on prête toujours ses qualités aux autres. Le Fils de Dieu ne pouvait venir, suivant le préjugé vulgaire, que pour apaiser la colère de son père. C'était une infériorité apparente relative seulement à la rédemption.

Maitre Tessier. Mais Jésus lui-même s'est appelé le Fils, et il a prié son Père.

M. Lanoue. Il s'est appelé le Fils en répétant maintes fois à ses disciples que son Père et lui ne faisaient qu'un, que qui le voyait, voyait son Père ; ceci est attesté en propres termes par saint Jean. Il a prié son Père, dites-vous ? c'est vrai ; mais écoutez là-dessus mon explication.

Maitre Tessier. Je ne perds pas un seul mot.

M. Lanoue. L'homme dégénéré avait besoin d'un régénérateur, c'est donc ce rôle-là qu'est venu accomplir Jésus-Christ.

Maitre Tessier. Il n'y a pas le moindre doute à cela.

M. Lanoue. Celui qui a dit qu'il était le chemin, la vérité et la vie, devait, sans aucun doute, nous donner l'exemple de la réformation qu'il venait apporter.

Maitre Tessier. Il priait donc pour nous apprendre à prier, mais cela aurait ressemblé à une comédie.

M. Lanoue. Il rendait divine son humanité pour élever la nôtre. Il se dépouillait des misères de ce monde pour nous apprendre à faire comme lui.

L'homme n'est qu'un néant ; le Rédempteur devant revêtir notre nature a dû s'abaisser jusqu'au néant ; il a subi les conditions de l'humanité, et par conséquent nos épreuves. Dans l'apparente infériorité établie entre sa vie sur la terre et celle de Dieu au Ciel, il priait celui-ci comme nous le faisons nous-mêmes. Jésus priait la nature supérieure qui était en lui pour arriver à un état d'union avec elle. Il s'anéantissait comme créature pour laisser s'accomplir en lui l'action divine, de même que l'homme assujettit lui-même son être corporel pour laisser son intelligence jeter un éclat plus vif. En un mot, Jésus-Christ a passé par les progressions où passe l'homme qui se régénère ; il souffrait pour nous, car l'amour suprême lui-même souffre du mal que l'homme seul peut attirer sur lui. Ces prières sont celles que nous arrachent toutes les épreuves. Le Dieu qui a sauvé l'homme lui montre lui-même le chemin ; sa vie est un précepte. Tout ce qu'a fait le Sauveur était pour que nous le fissions.

Maitre Tessier. Je conçois cette vérité que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit arriver à tous les chrétiens. Nous devons tous souffrir, mourir et ressusciter comme lui pour nous régénérer. Ainsi le langage de Jésus-Christ était pour nous, ce n'était pas pour Dieu lui-même.

M. Lanoue. Cela est si évident que Jésus-Christ, priant encore son Père quand il arrive chez Lazare, lui dit ces propres paroles : « Je sais bien que tu

m'exauce toujours, mais je dis ceci à cause de ce peuple qui est autour de moi, afin qu'il croie que tu m'as envoyé. » Il fallait que le Tout-Puissant nous fit comprendre la distinction des deux facultés divines, dans la supposition d'une rédemption, puisque sans cela il ne pouvait nous donner l'exemple de la manière dont nous devons nous prendre pour retourner au Père. Il fallait que le Médiateur se fût adressé à un Être supérieur qui parût distinct de lui pour conduire l'homme à cet Être. Dans tout autre langage le Créateur eût agi directement sur l'homme, et il n'y avait plus de médiation, chose impossible, puisque entre le Créateur et la créature déchuë il n'y avait plus de point de contact. Il était de toute nécessité que ce Dieu, pour élever l'homme à lui, s'abaissât jusqu'à la condition humaine. Dans cet état, il y avait une infériorité relative entre son action sur l'homme et son essence universelle. L'essence inaccessible de la Divinité n'était-elle pas, en quelque sorte, supérieure à sa manifestation locale et momentanée?

Maitre Tessier. Et quand Jésus-Christ priait sans témoin, et qu'il éprouvait la douleur du sacrifice?

M. Lanoue. Les rapports entre Jésus-Christ et le monde immatériel n'en continuèrent pas moins hors de la présence des hommes. En donnant l'exemple à l'homme, il venait également l'affranchir de l'influence infernale sous laquelle l'humanité était depuis sa chute; or, en prenant notre nature, il se mettait en contact, comme nous le sommes nous-mêmes, avec l'influence

spirituelle tant bonne que mauvaise. En un mot, Jésus-Christ subjuguait les enfers, et livrait contre eux des combats spirituels.

Maitre Tessier. Un moment ; nous entrons, ce me semble, dans la superstition. Si l'enfer est le mal, je conçois que Jésus-Christ, venant nous en délivrer, avait de rudes combats à livrer contre lui. Cependant, l'influence d'un monde sur un autre ne me paraît pas très-claire.

M. Lanoue. Vous ne vous rappelez plus que vous l'avez admise vous-même lors de notre dernier entretien en parlant du mal physique.

Maitre Tessier. Je n'y songeais plus. De toute autre manière les prières de Jésus-Christ n'ont pas de sens. La raison se refuse à donner à Dieu un Fils *né* de toute éternité, et assis à *sa droite* jusqu'au jugement dernier ; elle acquiesce, au contraire, à deux actes de la part du même Être, l'un par lequel il établit son siège dans l'âme humaine, comme Dieu Tout-Puissant ; l'autre où, comme Dieu d'Amour, il vient rétablir dans cette âme souillée l'image effacée de son principe, et s'adresse au Tout-Puissant, auquel, en définitive, il faut reconduire l'homme. Ainsi donc, monsieur Lanoue, vous reconnaissez Jésus-Christ comme le seul Dieu qui ait jamais existé ! Sous le nom de Jéhovah, il est le Dieu du temps de la loi ; sous celui de Jésus, il est le Dieu descendu jusqu'à l'homme matériel ; sous celui de Saint Esprit, il est le Dieu qui agit en effet dans l'esprit de l'homme régénéré.

C'est bien plus simple, je l'avoue, que mes notions anciennes ; vous faites ainsi entrer dans la religion ordinaire le dogme de l'unité de Dieu, proclamé auparavant par tous les philosophes. Il y a pourtant bien des difficultés. Vous m'avez éclairci un point obscur, celui de la prière....

M. Lanoue. Mais je ne l'ai pas achevé. Remarquez que Jésus apparaissant à ses disciples après sa mort ne leur parle plus de son Père, de cet Être mystérieux qu'il priait auparavant ; il ne leur dit pas : « Adorez Jéhovah, adressez-vous à mon Père, lui seul est Dieu. » Donc la distinction établie auparavant était bien évidemment relative seulement à l'acte de la rédemption qu'il venait accomplir. Ses disciples ne parlent que de Lui ; le nom de Jéhovah n'est pas une seule fois dans leur bouche. Si Jésus-Christ n'est pas le seul Dieu, pourquoi prend-il si naturellement la place de son Père ? S'il ne réunit pas toute la Divinité en sa personne, comment souffre-t-il que ceux qu'il enseigne prennent le change de cette manière ?

Mattre Tessier. En effet, c'est très-remarquable. mais Bossuet prouve l'existence de la Trinité par ce passage de la Genèse, où Dieu dit : Faisons l'homme à notre image. On ne parle au pluriel que quand on est plusieurs.

M. Lanoue. A l'exception des rois et des écrivains qui emploient cette locution commune à toutes les langues. Vous vous arrêtez ici à une puérité ; car faites bien attention que, dans aucune langue, l'im-

pératif n'a de première personne au singulier. Vous saviez assez de grammaire pour trouver cela tout seul.

Maitre Tessier. Comment! c'est si simple que cela! Que nos grands hommes ont souvent de grandes distractions! Que dites-vous néanmoins de ces paroles mêmes de Jésus-Christ : « Allez, dit-il à ses disciples à la fin de l'Évangile de saint Matthieu ; allez, instruisez tous les peuples, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. » La Trinité, j'espère, est bien indiquée ici.

M. Lanoue. Sans doute, la Trinité d'actions; mais il n'y a pas un mot là dedans qui puisse faire inférer la Trinité de personnes imaginée plus tard. Par ces paroles, Jésus-Christ disait réellement aux Apôtres : Baptisez les nations au nom du Dieu Créateur, Rédempteur et Sanctificateur. Il y a un Père, un Fils et un Saint Esprit dans la Bible, sans doute, mais comme expressions des rôles du même Être, et non comme désignation de trois personnes distinctes. Dans l'ordre simultané le tout est censé produire la partie. Ce qui produit donc est le Père, ce qui est produit est le Fils. Il n'y a Trinité de personnes dans ce passage que pour ceux qui sont d'avance persuadés de ce dogme.

Maitre Tessier. Pour en finir avec les citations de la Bible, le Dieu de l'ancien Testament est appelé Jéhovah, celui du nouveau, Christ ou le Seigneur; voilà toujours bien deux Divinités pour celui qui s'en rapporte au Livre saint.

M. Lanoue. Oui, pour celui qui le lit sans atten-

tion. Dans l'Ancien Testament, en effet, quand il s'agit de parler de Dieu, c'est toujours sous le nom de Jéhovah; mais, dans le Nouveau, quand il s'agit également de Dieu, ce nom-là ne se reproduit plus du tout; c'est toujours celui de Seigneur qui le remplace. Loin d'en inférer deux divinités, n'y voyez-vous pas clairement deux actions successives dans le temps accomplies par le même Être qui prend un nom différent à chaque action. Les Juifs ne pouvaient invoquer que Jéhovah dans son essence inaccessible, et les Chrétiens que le même Jéhovah vu et descendu dans l'âme humaine.

Maitre Tessier. Cela est péremptoire.

M. Lanoue. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que toutes les fois que Jésus-Christ est annoncé dans l'Ancien Testament par la bouche des prophètes, Jéhovah dit lui-même par leur bouche : *Je viendrai*. Toute la Bible est là pour confirmer ce que je vous dis. Il est venu, et un nouveau nom lui a été donné pour exprimer des rapports plus directs et plus intimes avec la race humaine.

Maitre Tessier. Me voilà débarrassé d'une grande cause de scandale. Comme c'est simple : Un seul Dieu. S'il y en a trois, qu'est-ce que les deux autres ? Dieu aurait un fils ! cela n'est pas supportable. Je ne pouvais d'abord adorer trois Dieux, ensuite je ne pouvais me figurer l'un de ces Dieux nommé le *Père*, acceptant le dévouement de l'autre, appelé le *Fils*, et ne faisant grâce au genre humain qu'à la vue du sang de

ce fils ! Quelle colère pour un père ! quelle exigence pour un Dieu ! Oh ! comme cela me paraissait dur ! Dieu n'aurait pas, sans le sacrifice de ce fils, reçu les hommes dans son amour ! Il fallait que l'innocent expiât la faute du coupable, et cet être innocent était un Dieu ! Quelle rigueur inouïe ! L'humanité *rachetée* par le sang de Celui qui lui avait donné la vie. Oh ! que votre idée est simple ! L'expiation, le rachat, tous ces mots-là deviennent figurés. En effet, l'homme n'a-t-il pas à expier ses penchants coupables ? N'est-ce pas un captif dont il faut briser la chaîne, dont il faut acquitter la rançon ? Qu'on mette votre explication en parallèle avec toutes celles qu'on nous présente, et il n'y aura pas un homme de bonne foi qui ne lui donne la préférence. L'ancienne version ne tient pas debout ; la vôtre est comme la nature, plus on y arrête sa pensée, mieux on la comprend.

M. Lanoue. Tout dépend d'une idée exacte de la chute. Si c'est un péché de pure désobéissance, adieu la Rédemption ! Si c'est une nature déviée de sa route, il faut une nature supérieure pour l'y reconduire. Il faut un sacrifice figuré pour nous conduire à la réalité du nôtre.

Maitre Tessier. Oh ! je n'y tiens plus. Quelle sagesse cachée dans l'acte opéré par Jésus-Christ ! Mais voyons, s'il vous plaît, les autres difficultés qui m'arrêtent. Il me semble que Dieu se rapetisse un peu dans ma pensée en prenant la condition humaine avec tout ce qui en dépend. S'il avait paru en Dieu, tout

le monde était à ses pieds. Il n'y avait point de doute là. Si un roi veut se faire obéir de ses peuples, il se présente à eux en roi, et non pas comme un simple particulier.

M. Lanoue. Concevez ici la différence : Un roi parle en maître, et Jésus voulait nous éclairer. La loi nous force à obéir, la sagesse nous incline par la persuasion. C'est une fausse idée des grandeurs d'ici-bas qui vous offusque ici, maître Tessier. Vous vous gardez bien de juger les gens sur la mine ; le fracas n'ébourdit que les enfants ; un homme qui, pour vous parler, affecte des airs d'importance, n'est plus qu'un charlatan à vos yeux. Les couronnes d'or sont souvent achetées au prix du sang des peuples ; la couronne d'épines de Jésus-Christ n'a coûté d'autre sang que le sien même. Lui reprocheriez-vous d'avoir vécu pauvre et modéré ? C'est le triomphe de la sagesse. La grandeur de Jésus-Christ ne devait pas être matérielle, elle devait être toute morale ; sa morale n'est-elle pas assez élevée, ses conseils assez sublimes, pour qu'il soit venu sur la terre avec les titres de la grandeur véritable ? Il a vécu en sage, et les rois après lui se sont fait honneur d'ajouter sa croix à leur diadème.

Maître Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue, c'est bien, en effet, la véritable grandeur. Jésus-Christ était plus grand qu'un roi, puisqu'il s'est présenté comme le Roi des hommes vertueux. Que j'étais sot avec ma grandeur royale ! Quand un roi vient, tout le monde se jette à ses pieds ; mais il passe, et tout le monde

l'insulte. Il n'y en a pas un qui ne se venge, par le mépris, de l'abaissement où l'a contraint la grandeur souveraine. Jésus n'a contraint personne, il ne s'est adressé qu'aux hommes de bonne volonté, et aucun de ceux-là n'a renié son roi.

M. Lanoue. Je vous demande pardon, Judas l'a renié; mais il est allé se pendre ensuite. Si Judas n'avait livré qu'un homme digne d'être crucifié, il se fût applaudi de son action; loin de là, il se donne la mort de désespoir; c'est donc parce qu'il avait trahi la vertu.

Maître Tessier. Cela porte au cœur; je ne dis plus que Jésus devait paraître en roi. Mais, dites-moi, pourquoi a-t-il été obligé de se réduire à nos misères?

M. Lanoue. Si un homme de notre Europe civilisée avait le projet d'éclairer des sauvages qu'il voudrait amener, par la persuasion et par son exemple, à quitter leur vie errante et précaire, irait-il devant eux avec tous nos arts perfectionnés? Il les éblouirait, et ce serait fini; ils le prendraient pour une créature qui n'aurait point de contact avec eux, et ils ne se reformeraient pas à son exemple. Loin de là, notre homme prend d'abord leurs mœurs pour les amener aux siennes, il partage quelque temps leur vie vagabonde, leur fait abandonner un jour un usage vicieux, le lendemain un autre, et il les mène ainsi pas à pas, jusqu'à ce qu'ils soient capables de se servir de nos télescopes et de voyager dans des frégates à vapeur.

Maitre Tessier. Mais Dieu est tout-puissant ; et, sans tant de précautions, il pouvait d'un mot ramener l'homme à lui.

M. Lanoue. Il est puissant, maitre Tessier ; mais il est aussi sage que puissant. Si d'un coup de baguette il avait changé la condition de l'homme, il aurait détruit le libre arbitre de celui-ci ; souvenez-vous de la raison qui a empêché Dieu de retenir Ève quand elle a mangé le fruit défendu ; il l'a laissée se perdre pour ne pas attenter à sa liberté. En nous sauvant, il a dû respecter de même cette liberté ; il fallait que nous fussions maitres de rejeter ou d'adopter l'exemple et les conseils de Jésus-Christ ; son existence, ses paroles, tout devait être de nature donc à être rejeté ou adopté. Si tout le monde eût été sauvé par miracle, vous sentez bien que la liberté de l'homme eût été enchaînée ; la persuasion n'aurait eu rien à faire là, et c'est par la persuasion seule que la conversion du pécheur est sincère. Vous devez concevoir que la Divinité a dû s'assujettir aux lois qu'elle a tracées dès le commencement pour le mieux possible ; s'assujettir ainsi, ce n'est pas borner sa puissance, c'est lui donner le signe non équivoque de sa légitimité : travailler sur un plan éternel et immuable, voilà ce qui est le caractère de Celui qui a pour nom l'Éternel et l'Infini.

Maitre Tessier. Ceci est un peu profond ; mais, en vous résumant, je crois comprendre que si Dieu avait sauvé l'homme par miracle, il aurait changé sa

condition présente, il l'aurait créé une seconde fois selon des lois nouvelles, et que ce que Dieu a fait une fois est si bien fait, que cela doit toujours rester ainsi : c'est toujours dans le même plan qu'il doit travailler.

M. Lanoue. Il est impossible de mieux résumer ce sujet difficile, et vous comprenez maintenant que Jésus-Christ en s'abaissant à la nature humaine, n'a fait qu'être conséquent avec lui-même, que rester dans les lois de son ordre. Ce qui fait la puissance en tout genre, c'est d'agir selon des lois, ce n'est point du tout de n'en point reconnaître. Il n'y a que les choses de même nature qui se joignent dans un tout complet ; or, pour que Dieu et l'homme ne fissent qu'un, comme autrefois, il fallait ou que l'homme remontât jusqu'à Dieu, ou que Dieu s'abaissât jusqu'à l'homme. Il était impossible à l'homme de retourner à son origine sans le secours divin, puisqu'il était dans un amour et une intelligence qui rapportaient tout à lui. Une race abâtardie, comme vous le disiez vous-même, ne se réforme pas toute seule ; l'humanité déchue avait besoin d'un Réparateur. Tombée dans un monde où tout reste assujetti aux lois de transmission, il lui fallait un Régénérateur qui ne fût pas de ce monde ; il fallait, en un mot, que Dieu descendit vers elle. Eh ! quoi de plus naturel que de dire que la sagesse suprême soit descendue dans le cœur des mortels !

Maitre Tessier. Certainement, le Rédempteur à

présent se comprend aussi bien que la Rédemption elle-même. Je veux pourtant examiner une autre fois avec vous les circonstances de l'incarnation et les nombreuses difficultés qui embarrassent mon esprit ; pour le présent, la conséquence naturelle de tout ce que vous venez de me dire, c'est que ce n'est qu'en Jésus-Christ qu'on est sauvé. Ainsi, vous adoptez la maxime : Hors de l'Église, point de salut.

M. Lanoue. Oui, si vous entendez par l'Église la communion universelle de tous les hommes régénérés sur la terre. Sans la régénération, point de salut, puisque sans elle il n'y a pas de vertus véritables. Nul, dit Jésus-Christ, ne verra le royaume de Dieu, s'il ne renaît de nouveau.

Mattre Tessier. Mais ceux qui n'ont pas eu le temps de faire cette opération-là ? Les enfants morts au berceau ?

M. Lanoue. Les enfants morts sans baptême sont sauvés, parce que le baptême n'est que la promesse d'une régénération future. L'eau qui lave les impurétés du corps figure la régénération qui purifiera l'âme à son tour.

Mattre Tessier. Ainsi, ils entrent dans le Ciel avec le mal qu'ils tiennent de leurs pères ! Il y a donc du mal dans le Ciel ? ou bien il faut y établir une régénération. Oh ! nous venons nous choquer là contre une rude pierre ! Qui fait là-haut le catéchisme aux enfants ?

M. Lanoue. Nos facultés sont-elles stationnaires ?

Mattre Tessier. Non, elles montent toujours.

M. Lanoue. Eh bien! l'enfant monte toujours, puisqu'il est doué des mêmes facultés; le germe se développe aussi bien sans la matière qu'avec elle. Au lieu de demander qui fait le catéchisme là-haut, il faut s'informer quelle est l'affection qui absorbe celle de l'enfant pour la changer et la porter à Dieu. Les bonnes affections, sans doute, ne manquent pas dans le Ciel. Si un seul mot sur la terre, échappé des lèvres d'une mère, suffit pour faire pénétrer la vertu dans le cœur de l'enfant, l'ange qui le recevra dans l'autre vie ne pourra-t-il opérer chez lui la même impression?

Mattre Tessier. C'est vraisemblable! et il ne doit pas manquer parmi les anges du Ciel de bonnes mères pour remplir cet office. Il n'y a qu'à le confier aux femmes, l'enfant mort en naissant sera bientôt blanc comme neige, cela lui tiendra lieu de baptême. Mais, pour descendre sur la terre, que faites-vous des hommes vertueux qui ont vécu avant Jésus-Christ, et qui ne se sont pas régénérés à notre manière, sont-ils damnés?

M. Lanoue. Il n'y a qu'une manière de se régénérer, c'est de combattre ses penchants naturels; or, dans tous les temps, il n'y a jamais eu, comme il n'y aura jamais, de vertu sans combat. Les hommes vertueux dont vous parlez se sont régénérés, et ils sont au Ciel.

Mattre Tessier. Mais, prenez garde; il n'y a pas

de combat valable sans Jésus-Christ. On peut faire le bien pour soi, il faut le faire en vue du bien, c'est-à-dire, en vue de Dieu ; or, sans la révélation, l'homme n'a pas de connaissance réelle et intrinsèque de Dieu.

M. Lanoue. C'est on ne peut plus juste. Mais jamais la société n'a été sans révélation ; Dieu, disiez-vous l'autre jour, a-t-il été perdu par l'homme, aussitôt Dieu lui est annoncé ; et, afin qu'il ne reste jamais sans loi, la loi promulguée sur le mont Sinaï fut donnée en attendant le sermon sur la montagne. La révélation de Moïse, connue dans toute l'antiquité et introduite chez les nations étrangères, a suffi pour qu'on sût partout qu'en réprimant ses penchants en vue du bien, on le faisait en vue de Dieu. Socrate, lui-même, a reconnu qu'une révélation avait été nécessaire pour s'élever jusque là.

Maitre Tessier. Mais si le monde est si vieux que vous le faites croire, s'il y a eu des hommes avant Adam, où était leur révélation ?

M. Lanoue. Ils en avaient une sans aucun doute ; car Moïse et Josué citent des livres antérieurs aux leurs, et qui ne nous sont pas parvenus. L'Orient est tout rempli des traditions d'une révélation primitive, dont on croit trouver des indices chez les peuples de la Grande-Tartarie, considérée comme la patrie la plus ancienne du genre humain.

Maitre Tessier. Mais vous allez faire de moi un érudit. Je croyais que c'était dans l'Égypte, ou dans l'Inde, que nos savants plaçaient les peuples les plus anciens.

M. Lanoue. Toutes les nations de l'Orient paraissent avoir une origine commune, et c'est de la Grande-Tartarie qu'on les fait toutes partir. Nos naturalistes y trouvent la première demeure de l'homme, nos astronomes le pays des premières découvertes. Les historiens croient que c'est de là que sont partis les peuples qui ont envahi, à plusieurs époques, le Nord et l'Occident de l'Europe.

Mattre Tessier. Il s'ensuivrait ainsi de cette révélation primitive que la plupart des dogmes que nous trouvons dans l'Orient, et qui ont un point de conformité avec ceux des Chrétiens, auraient une même origine. Les Orientaux s'en seraient tenus à la première, et celle-ci aurait annoncé celle que nous avons suivie. Ainsi les incarnations de je ne sais quel Dieu indien, figureraient celle de Jésus-Christ.

M. Lanoue. Les incarnations de Wichnou. Vous trouvez aussi là l'origine de l'idée d'un Ciel à forme humaine, comme vous l'observiez vous-même, en me citant ce Dieu Brama, dont les Brames occupent la tête, et les Parias les pieds. Dans l'opinion des Chinois, le Ciel est aussi un homme.

Mattre Tessier. Votre révélation primitive vous met à l'abri d'une critique que j'ai souvent entendu faire. Les partisans de l'autorité absolue déclinent la juridiction des novateurs en religion, en disant que ce sont des hérésiarques, des gens venus après coup. Ils ne vous qualifieront jamais de ce titre. En effet, vous êtes catholique tout autant qu'eux, si on entend

par ce mot ce qui est universel. Vous n'êtes pas d'hier, puisque vous êtes conforme à la révélation primitive, à celle de Moïse, à celle de Jésus-Christ. Les docteurs de toutes les sectes n'ont fait que proclamer ce que vous avancez ici.

M. Lanoue. Si nous paraissions nouveaux, c'est parce que la vérité la plus ancienne peut sembler en effet nouvelle, quand elle se montre après avoir été oubliée ou méconnue pendant un long laps de temps.

Maitre Tessier. Ce n'est pas là le lieu de nous occuper de ces belles conjectures. Je voudrais savoir, moi, pourquoi tant de révélations ; la première n'a donc pas suffi ?

M. Lanoue. Non, sans doute. L'homme éclairé est tombé dans les ténèbres, il a fallu l'éclairer une seconde fois.

Maitre Tessier. Et pourquoi une troisième ?

M. Lanoue. Parce qu'il est de la nature de l'amour de ne jamais se lasser, et que sitôt que les ténèbres obscurcissent la terre, la lumière d'en haut doit y descendre. Elle ne peut y briller toujours avec le même éclat, puisque l'homme est libre. Il altère sa constitution, et à chaque maladie vous voyez la nature apporter le remède. A chaque maladie de l'humanité, le Médecin suprême doit apporter également la guérison, et cela sans se lasser jamais.

Maitre Tessier. Ainsi donc, vous croyez que si l'Évangile venait un jour à ne plus nous suffire, il y aurait encore une autre révélation.

M. Lanoue. Elle est promise, puisqu'elle termine le Livre saint. L'Apocalypse est la révélation annoncée aux hommes pour le moment où la foi chrétienne s'éteindra. A l'instant où les ténèbres du cœur seront répandues partout, Dieu viendra dans son ouvrage pour le rétablir. Ceci est trop conforme à sa sagesse pour en douter. Seulement, je ne dis pas, comme vous, que cet événement aura lieu quand l'Évangile ne pourra plus suffire. Ce qui vient de Dieu n'est jamais inutile. Je dis seulement que, quand les vérités de l'Évangile seront obscurcies, une nouvelle révélation les mettra en lumière. Toujours une révélation se réfère aux précédentes et les confirme. Moïse en cite une antérieure à la sienne. Jésus-Christ dit lui-même qu'il n'est pas venu abolir la loi, mais l'accomplir. Les promesses faites dans l'Apocalypse, en se réalisant, en feront de même de l'œuvre évangélique.

Maitre Tessier. Oui, mais l'Antechrist, qui sera-ce ? Il y a une vingtaine d'années, on disait que c'était Bonaparte ; aujourd'hui l'on dirait peut-être que c'est Saint-Simon.

M. Lanoue. Le Livre saint ne traite que de l'histoire de l'humanité en général. Ce sont des affections bonnes ou mauvaises dont il fait le tableau. Les individus ne sont là que comme figures, l'Antechrist ne peut signifier autre chose. Pour arrêter votre attention sur le drame apocalyptique, il faut bien des connaissances.

Maitre Tessier. Tenez, monsieur Lanoue, dites-

moi un peu clairement votre pensée la plus secrète sur la fin du monde. Qu'est-ce, en bonne vérité, qu'une résurrection en chair et en os dans la vallée de Josaphat, qui ne renfermerait peut-être pas tous les morts de notre canton ?

M. Lanoue. La vallée de Josaphat est le lieu spécialement offert à l'esprit du Prophète qui a vu s'exécuter, dans un temps quelconque, un de ces jugements de la Divinité qui se font hors du temps et de l'espace, mais que l'homme voit toujours se passer dans l'étendue matérielle. C'est ainsi que saint Jean dit de l'événement qu'il annonce, qu'il doit arriver bientôt. Au lieu d'un temps, il faut comprendre un état. Ces jugements-là sont des actions morales, les événements qui s'y passent sont des sentiments révélés à l'humanité, et auxquels l'esprit de l'homme donne une forme. Ceci ne nous regarde pas. Notre foi n'a rien à démêler avec les sensations d'un individu quel qu'il soit. L'événement en lui-même est vrai, puisque le cœur en répond ; mais les circonstances, les lieux et les temps, sont les traductions ou plutôt les images que s'en font, dans leur pensée, ceux qui en sont témoins.

Maitre Tessier. Vous voulez dire, avec toute cette métaphysique, que le jugement annoncé à l'homme est comme un discours qu'on lui adresse dans une langue et que lui-même traduit, après cela, dans une autre. On nous dit : L'amour de Dieu se répandra sur la terre, l'un le verra peut-être sous l'i-

mage d'une colombe, l'autre sous celle d'un nuage, ou plutôt d'une atmosphère chargée de bonheur et de gloire, qui pénétrera partout comme la rosée. Dieu ne devra pas se montrer absolument d'une manière conforme à ces images-là. Elles sont le produit des sensations de l'individu à qui l'on ne peut rien dire qu'il ne brode là-dessus un tableau, à qui l'on ne peut, en un mot, inculquer une idée sans qu'il la transforme en image. Les Prophètes ont peut-être vu comme cela le lieu de la scène et les détails du jugement dernier. Ils ont forcé la chose divine de prendre la mesure et les dimensions des choses terrestres. C'est voir de haut, il faut en convenir, que d'expliquer ainsi les révélations divines. Uniformes dans leur action, elles sont variées seulement dans les expressions qui les font comprendre. Pourtant, j'en viens toujours à mon objection, la résurrection y est formellement annoncée. C'est un article de foi dont les orthodoxes ne veulent pas déborder.

M. Lanoue. Il est bien surprenant qu'avec votre perspicacité vous amusiez votre esprit d'une objection si puérile.

Mattre Tessier. Mais ma curiosité est bien naturelle. Je ne crois pas qu'il y ait un seul corps dans la nature qui revienne exactement le même. Je ne vois pas trop comment le corps d'un homme éteint dans de la chaux vive, comment un cadavre brûlé sur le bûcher et dont les cendres sont jetées au vent, comment enfin un matelot tombé à la mer et digéré

complètement par un requin, pourront reprendre un jour le même corps qu'ils avaient sur la terre. Si la religion faisait quelques concessions au bon sens, et qu'elle abandonnât ces choses-là, je vous assure qu'elle ne ferait qu'y gagner.

M. Lanoue. Elle ne doit rien abandonner. Ce n'est pas elle qui doit changer, c'est l'homme qui doit le faire pour arriver à elle. Les paroles du Livre saint ne peuvent être retranchées sans crime; tout y a été placé avec intention, jusqu'au moindre iota.

Maitre Tessier. Cette opinion est universellement répandue; et j'ai entendu dire qu'il y avait des gens qui avaient compté minutieusement toutes les paroles, et même toutes les lettres de la Bible. Ce respect unanime confirme bien ce que vous dites, mais cela n'explique pas la résurrection.

M. Lanoue. En parlant du nouveau Ciel et de la nouvelle terre de l'Apocalypse, quand nous nous occupâmes du récit de Moïse, l'analogie vous porta vous-même à admettre qu'à cette époque il se ferait une nouvelle régénération morale. La résurrection dont il s'agit n'est-elle pas celle de l'esprit? N'avez-vous pas ressuscité réellement, quand vous avez substitué dans votre âme l'amour du bien au cadavéreux égoïsme qui vous tenait dans un état de mort? Votre être, en revenant à la vertu, ne ressaisit-il pas, en effet, une autre existence?

Maitre Tessier. Oh! monsieur Lanoue, c'est si simple, que cela saute aux yeux; de plus, vous êtes

confirmé encore par l'Évangile : Jésus-Christ dit de ceux qui le suivent, qu'ils ont passé de la mort à la vie. Les morts dont parle le Livre saint sont des hommes vivant de la vie matérielle, mais chez lesquels est éteinte la vie spirituelle, la seule qui ait de la réalité. Les morts de l'Apocalypse seront des hommes étrangers à toute idée et à tout sentiment religieux. Je crois sans peine qu'ils ressusciteront. Voyez ce que c'est que d'être englouti dans la matière ! Je ne comprenais rien autrefois ; et, quand je lus ces paroles de Jésus-Christ : « Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, » j'entrai presque en fureur. Aujourd'hui, j'en sens toute la force. Qu'il y a de morts parmi ceux qu'on croit animés du feu de l'amour ! Et la vie, qu'est-ce au fond, si ce n'est l'amour ? Mais ce soleil, ces étoiles qui tombent sur la terre, moins grosse que la moindre d'entre elles ?

M. Lanoue. Vous avez vu, dans le récit que fait Moïse de la création, que les choses matérielles sont les emblèmes des qualités morales. Il en est de même ici. Si le Ciel et la terre sont des états de paix dans l'homme régénéré, s'il lui faut un nouveau Ciel pour l'éclairer et le porter à aimer, une nouvelle terre pour y pratiquer l'amour, les étoiles qui s'évanouissent sont la figure des vérités naturelles, les seules que connaisse l'homme déchu, et qui tombent pour faire place à des vérités d'un ordre supérieur. Dans ce tableau offert par saint Jean, il n'est pas plus question de la nature matérielle que dans le récit de Moïse.

Ce dernier ne nous a pas dit que l'univers ait commencé tel jour ; l'autre n'a pu nous affirmer qu'il finirait tel autre. La nature, immortelle comme son Auteur, est la manifestation de l'amour et de la sagesse suprêmes, elle ne peut pas plus que lui cesser d'être.

Maître Tessier. David dit, en effet, que les choses créées ont été établies pour subsister dans tous les siècles. Ainsi, point de fin de monde. Bon Dieu ! que cette triste perspective offerte à la race humaine scandalisait ma pensée ! Cette idée est aussi philosophique qu'elle est consolante. Le Dieu qui a régénéré l'homme dans l'origine des sociétés, l'a régénéré lors du règne de Tibère ; il le régénérera une autre fois, sans que la nature matérielle entre pour rien dans cette action spirituelle. C'est si simple, que j'ai encore besoin du témoignage de l'Écriture pour vous croire.

M. Lanoue. L'Écriture que vous venez de citer si heureusement vous-même ne parle, dans aucun endroit, de la fin du monde ; c'est une opinion vulgaire tout à fait insoutenable. Le Texte sacré dit positivement *consummatio sæculi*, la fin d'un siècle, d'une époque, c'est-à-dire, de la société vivant à cette époque. Le Jugement dernier est celui que doit exercer la justice suprême sur les âmes des hommes dans un temps quelconque. Ce sens est si précis, que la venue de Jésus-Christ dans l'Évangile y est appelée le jugement. « C'est maintenant, dit le Messie, le jugement. » Vous voyez bien que, dans ce temps, le Ciel et la terre, le soleil et la lune, n'ont pas été changés. En second

lieu, il est dit positivement dans l'Évangile que ce jour-là, de deux hommes qui travailleront dans un champ, l'un sera pris et l'autre sera laissé. Certains hommes devant survivre à l'événement, la terre habitable ne sera donc pas détruite.

Mattre Tessier. Oh! monsieur Lanoue, que j'ai bien fait d'insister! Voilà des explications qui me débarrassent du doute le plus importun que j'aie jamais eu de la véracité de l'Écriture sainte. Dieu ne peut avoir deux langages si opposés. Quoi! me disais-je, la nature ne me parle que de sa sagesse, et le Livre saint ne m'offre que des choses révoltantes! Une telle anomalie n'est pas possible. Point de fin du monde; que cette idée est donc belle! Savez-vous bien ce que la philosophie gagne à cette concession? De tout temps la philosophie et la religion étaient en litige; la première disait à l'homme: Cet univers est une chose digne d'occuper éternellement tes méditations; la seconde lui disait: Tout cela n'est qu'une chose vaine, qui doit un jour se dissiper comme l'ombre. Il en résultait que moins on admirait Dieu dans son ouvrage, plus on se croyait pieux; on se reprochait son admiration pour se concentrer dans une idée sombre et ridicule d'anéantissement. Tenez, monsieur Lanoue, je connais des philosophes qui se seraient faits chrétiens, s'ils avaient pu concilier l'admiration légitime et raisonnée que leur causait le spectacle de l'univers avec la sombre et cruelle attente de ce jugement dernier, qui doit tout réduire en poussière, comme si

Dieu se repentait de ce qu'il avait fait. Mais un tel événement surprendra bien les impies. Tout le monde, sans doute, alors sera chrétien, puisque Dieu viendra en personne.

M. Lanoue. Dieu ne force jamais l'homme dans son libre arbitre. Il viendra, non le faire entrer dans la voie, mais lui offrir les moyens d'y entrer lui-même. Le culte libre est le seul vrai culte. En effet, se contraindre est un acte de liberté, être contraint n'en est pas un. Les moyens qu'il emploiera, lors du jugement dernier, seront sans doute d'offrir à son intelligence des aliments plus convenables. La raison humaine, débarrassée du joug de l'arbitraire et des entraves des préjugés, saisira mieux alors les vérités divines, voilées jusque là d'un nuage. L'Évangile dit que l'avènement du Christ ne se fera pas d'une manière éclatante; personne ne pourra dire : « Il est ici ou il est là. » Ces expressions ne montrent-elles pas le règne de la vérité, qui n'a rien d'extérieur, et qui pénètre seulement dans les âmes? Après cet événement, il y aura des impies comme aujourd'hui, parce qu'il y aura toujours des êtres libres; mais les hommes de désir, comme vous l'êtes, les hommes de bonne volonté, trouveront dans les secours moraux offerts alors par la Providence les moyens de s'arracher au doute désespérant. Les lumières d'en haut dissiperont les ténèbres de nos sciences incrédules; enfin, une nouvelle religion tout à la fois philosophique et chrétienne rétablira sur ses bases, par des connaissances supé-

rieures, l'édifice que les attaques de l'incrédule avaient paru renverser. La Bible deviendra accessible à l'entendement, les choses de foi seront compréhensibles, la vie active sera substituée à la vie contemplative, les actes remplaceront des cérémonies sans but; enfin, la route, dégagée des ronces qui l'encombraient, se présentera libre à chacun. Ne vous semble-t-il pas que ce soit assez beau et assez vraisemblable ?

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue, quand Dieu se montre quelque part, son action est toujours simple à la fois et magnifique ; évidente pour les uns, elle est cachée pour d'autres. Votre Apocalypse est aussi séduisante que votre Création. Mais cette Nouvelle Dispensation de la lumière divine ressemble bien à ce que Saint-Simon appelle le Progrès de l'humanité.

M. Lanoue. Oui, mais Saint-Simon n'a fait que répéter là-dessus ce qu'un autre avait dit avant lui. Cet autre Envoyé, si je puis m'exprimer ainsi, cet autre Apôtre du nouveau Règne est un Commentateur de l'Apocalypse, appelé Swedenborg. Cet auteur nous a appris que la Nouvelle Jérusalem serait une Religion complémentaire du Christianisme, et qui, en conséquence, serait plus claire, plus rationnelle qu'aucune des Communions pour lors existantes.

Maitre Tessier. Je vous avoue que je n'aime pas voir dans ce Livre, avec Bossuet, une prédiction historique des événements de ce monde. Ces événements sont trop peu de choses pour que Dieu ait daigné en

tracer le tableau à l'avance, comme le font les poètes épiques. Aussi, quand on me dit que Babylone, la grande Prostituée, est Rome, je ne puis voir là qu'une critique de l'esprit de parti; les Protestants ont été bien aises, sans doute, de saisir cette occasion de mortifier leurs adversaires. Je crois, moi, qu'il y a là-dedans une aberration d'esprit. Les Catholiques pourraient dire à leurs ennemis que le grand Dragon roux n'est autre chose que la Réforme; et, certes, l'un est aussi vraisemblable que l'autre. Il m'est resté de l'Apocalypse une idée plus raisonnable : J'ai cru que c'était un emblème des combats de l'homme, et de la paix qui l'attend à la fin. Ces circonstances m'ont semblé peintes dans le génie allégorique des Orientaux, qui voient partout les choses à travers un télescope.

M. Lanoue. Dites plutôt à travers la vue de l'extase dans laquelle, comme vous savez, les choses difformes sont l'expression des sentiments désordonnés, en sorte qu'en songeant au mal, on en voit en même temps les portraits monstrueux. Les tableaux de l'Apocalypse ne sont, d'après cela, que la suite des sensations d'un homme transporté, par la vue de l'esprit, dans le monde spirituel,

Maitre Tessier. Mais voilà qui rend la chose assez vraisemblable ! Resterait à savoir pourquoi l'avenir y est annoncé; mais, dans votre théorie, comme il n'y a qu'un mode du temps pour l'âme, l'avenir peut lui devenir présent. Saint Jean a donc vu au présent, non

les choses futures du monde, mais celles de l'âme.

M. Lanoue. De l'âme dans ses rapports avec Dieu, c'est-à-dire, de la religion ; le Livre saint, d'un bout à l'autre, ne nous entretient que de cela. Ainsi, Ézéchiél, dans ses visions, a vu la fin de l'Église juive et l'origine du Christianisme qui lui a succédé. Saint Jean, dans une foule de tableaux presque semblables à ceux d'Ézéchiél, parce qu'ils sont puisés à la même source, a vu également la dégénération du Christianisme et le commencement d'une Nouvelle Dispensation de la lumière divine ; il a désigné, sous l'image d'une prostituée, le bien adultéré dans cette religion ; il a peint la croyance réduite à une foi morte sous l'emblème d'un dragon. Ce sont deux choses qui accompagnent partout la fin de toute religion. Actuellement, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas des communions entières qui méritent ces désignations outrageantes, peu nous importe. Le fait est qu'il y a des gens qui ne font qu'un adultère de la religion à sa fin, comme il y en a d'autres qui réduisent ses dogmes à de stériles opinions, fruits d'un entendement glacé. Il y a donc alors vraiment des amis de ce que l'apôtre appelle la Babylone et le Dragon ; c'en est assez pour l'absoudre. Ces gens-là devront nécessairement céder à la puissance divine qui rétablit son ouvrage dérangé. Après leur défaite doit nécessairement s'établir aussi la Doctrine épurée que le prophète appelle la Nouvelle Jérusalem. Si cela n'est pas clair et vraisemblable, je ne connais rien de clair au monde.

Maitre Tessier. D'après cela, il y a des Babylo-niens parmi les Protestants eux-mêmes, comme il y a des Dragoniciens, passez-moi le terme, parmi les Romains ; c'est faire à chacun son lot, et votre idée ferait fortune, si elle était connue. Mais cette Nouvelle Jérusalem qui doit alors descendre du Ciel, que sera-t-elle ?

M. Lanoue. C'est une cité dans l'acception réelle du mot, c'est-à-dire, une association nouvelle et non une ville matérielle. Ceci est trop clair pour y arrêter votre attention. Une doctrine nouvelle sera reçue alors dans le cœur des hommes régénérés, voilà tout le mystère. On dit que cette ville est carrée, pour dire que chez elle le bien est dans la même proportion que le vrai.

Maitre Tessier. Mais, monsieur Lanoue, c'est admirable ; cette ville-là pourrait bien, en conséquence, descendre du Ciel sans que personne s'en aperçût.

M. Lanoue. S'aperçoit-on de la diffusion d'une doctrine religieuse ou d'une vérité philosophique autrement que par la réunion de ceux qui l'adoptent ?

Maitre Tessier. Mais saint Jean dit que Jésus descendra du Ciel en personne, porté sur les nuages.

M. Lanoue. Il descendra comme descend toute vérité émanée de lui ; il paraîtra dans le Livre saint et dans le cœur du régénéré, il en dissipera les nuages ; en un mot, il donnera à l'intelligence le moyen de pénétrer le sens obscur de ce Livre. C'est ce qu'il a

inspiré de faire à Swedenborg ; c'est ce que n'a pu produire Saint-Simon. Reconnaissez maintenant l'Envoyé d'après ses titres.

Maitre Tessier. N'y a-t-il pas d'autres preuves que celles-là de l'établissement de la Nouvelle Jérusalem.

M. Lanoue. D'abord cette interprétation lucide et complète du Livre saint ne laissera plus de doutes sur la présence du Seigneur ; en second lieu, voici une autre circonstance indiquée par lui-même : Quand il n'y aura plus de foi sur la terre, disait le Messie à ses disciples, le jour du Seigneur viendra. Vous concevez, en effet, que c'est au moment où l'homme aura le plus besoin de la lumière divine, que la miséricorde du Très-Haut viendra à son secours. L'appui divin est toujours accordé à l'homme en proportion de ses besoins. L'Évangile dit que, quand vous voyez les feuilles du figuier, l'été est proche ; je vous dis, moi, que quand vous verrez la foi complètement éteinte chez les masses, en même temps que le sentiment religieux commencera à poindre dans le cœur de quelques individus plus éclairés, quand vous verrez la Bible profanée, mutilée, et tout à la fois interprétée d'une manière plus évidente que jamais, vous pourrez vous tenir prêt pour cet événement immense, vous pourrez dire : Le Jugement Dernier s'accomplit, et la Nouvelle Jérusalem descend sur la terre.

Maitre Tessier. Mais notre siècle n'aurait pas mal de rapports avec l'époque que vous signalez là. Je

conçois actuellement pourquoi les Saint-Simoniens obtiennent tant de crédit. Ils parlent d'un événement promis, attendu et déjà réalisé, sinon en action, du moins en pensée, chez les esprits qui reçoivent l'influence divine. Loin de combattre votre doctrine, ils l'étayent de toute la vraisemblance de leurs prétentions. Plus ils prouvent que le passé est mort, que l'univers est dans l'attente d'une nouvelle religion, plus ils invitent les esprits calmes et réfléchis à chercher cette religion. Après avoir examiné le Saint-Simonisme, qui ne répond à aucun des besoins du cœur humain, le Saint-Simonisme dont toutes les espérances n'aboutissent qu'à l'homme, le Saint-Simonisme enfin qui n'explique pas le Livre saint, il est tout naturel que les sages accordent leur attention à une religion vraie comme la nature, figurée à la fois et réelle comme le Livre saint.

M. Lanoue. Les Saint-Simoniens proclament tout ce qu'annonce la Nouvelle Jérusalem. Mais s'ils saluent le nouveau règne, ils n'en sont pas moins agents à leur insu : l'esprit prophétique se sert d'eux comme d'instruments disposés à publier la troisième régénération de l'espèce humaine ; mais ils ne l'ont pas signalée les premiers. Swedenborg, dès le milieu du dernier siècle, a prédit cet événement providentiel. Saint-Simon, mort il y a quelques années, n'a eu que le talent de remarquer plus que tout autre l'influence supérieure qui modifie la société en notre temps ; il n'y a pas là de quoi en faire un apôtre. Les Allemands

auraient tout autant de droits à en faire un du philosophe Lessing, qui, dès 1785, a prouvé, dans un écrit sur *l'éducation du genre humain*, que les lois mosaïque et chrétienne devaient recevoir une modification, qu'un *troisième Age*, en un mot, allait commencer.

Maitre Tessier. Si le troisième Age s'établit, sans peser les titres de l'apôtre dans la balance, la date seule nous force à dire que Swedenborg doit en faire les honneurs. Je vais lire actuellement les écrits de Swedenborg, je vais étudier avec lui les emblèmes de l'Apocalypse pour y trouver des applications positives. Et, pour en parler par anticipation, me dira-t-il, par exemple, ce que c'est que le Cheval blanc dont il est question dans l'Apocalypse? Parmi tous les emblèmes de ce livre, celui-ci n'est pas le moins curieux.

M. Lanoue. Chez les anciens, le cheval signifiait l'intelligence. Un cheval parcourt, en effet, l'étendue matérielle comme notre esprit se promène dans les régions de la pensée. Le langage vulgaire confirme cette assertion en disant que l'entendement galope, se cabre, prend le mors aux dents; toutes les expressions qui le concernent sont à la lettre applicables au cheval: Nous disons de celui qui émet des raisonnements à perte de vue, qu'il monte sur ses grands chevaux. Un cheval était chez les auteurs de l'antiquité l'attribut de l'imagination poétique: le cheval Pégase conduisait les poètes au Parnasse.

Maitre Tessier. Ou à l'hôpital, comme on l'a dit plus tard.

M. Lanoue. Voyez, en outre, que le peuple le plus spirituel de l'antiquité, les Athéniens, avaient reçu de Neptune un cheval. Quand Ulysse s'avisa d'un stratagème pour prendre la ville de Troie, ce fut un cheval de bois qui introduisit les Grecs dans la cité de Priam. Enfin, le poète de l'imagination la plus vagabonde, l'Arioste, fait voyager ses héros dans les airs sur un hippogriffe. D'après cela, rien n'était plus simple que de désigner l'intelligence pure, la vérité sans mélange, sous l'emblème frappant d'un Cheval blanc.

Maitre Tessier. Et cette épée que saint Jean aperçoit dans la bouche du Seigneur ?

M. Lanoue. Pour celui-là vous n'avez pas besoin qu'on entre dans de grands développements. Nous disons tous les jours le glaive de la parole, et ce qui est aujourd'hui métaphore dans le langage a été jadis emblème. Une épée à deux tranchants, c'est cette parole éloquente qui pénètre jusqu'au vif ceux qui l'écoutent, et qui fait comprendre la vérité dans la même mesure que le bien qui en est inséparable.

Maitre Tessier. Je vous remercie, monsieur Lanoue ; d'après tout ce que je viens d'entendre, je comprends que Swedenborg annonce tout simplement une nouvelle régénération de l'humanité : c'est une régénération chrétienne, parce qu'il n'y en peut pas avoir d'autre. Cette idée, si ce n'en est qu'une, est bien consolante ; si c'est une promesse divine, je ne vois pas là qu'il y ait grand risque à l'accueillir ; si quelqu'un, pour y ajouter foi, croyait qu'il est indispen-

sable d'adopter aussi sur cet événement les termes de Swedenborg, on lui ferait la réponse que vous m'avez fait faire tout à l'heure au sujet des prophètes de l'ancien Testament qui ont parlé de la vallée de Josaphat. Les détails donnés par le nouveau prophète, lui dirait-on, sont la forme précise que cet événement a pris dans sa pensée ; faire entrer cette forme-là dans la vôtre comme article de foi est une tentative superstitieuse qui outrage à la fois le bon sens et la religion. Il n'y a pas de Ciel absolu, il n'y a donc pas de forme absolue, unique et immuable dans les pensées qui viennent du Ciel.

M. Lanoue. Vous allez tout à l'heure, mon voisin, vous passer de maître. Ajoutez à tout ce que vous venez de dire que la pensée qui vient du Ciel est forme elle-même, quoiqu'elle soit variable selon l'état de l'individu qui la reçoit.

Maître Tessier. C'est on ne peut plus exact, monsieur Lanoue ; il y a des formes dans le Ciel, puisqu'il y a des pensées. Je me souviens fort bien de notre dernier entretien.

M. Lanoue. Par conséquent, Swedenborg a vu ces formes-là ; son titre à lui c'est d'être visionnaire. Ce qui en choquerait d'autres doit vous rassurer ; en effet, si vous approuvez tout ce qu'il vous dit, comment serez-vous sûr que ce n'est pas un système enfanté par la raison humaine et détruit par elle quelque jour, comme tous les systèmes. Il faut une garantie à ces jalons de l'autre monde ; il faut prouver qu'on les a vus.

Maitre Tessier. C'est de toute rigueur. Un système, tant bien agencé qu'il vous plaira, n'est toujours qu'une probabilité; il n'y a d'assurances qu'avec la sensation. La connaissance des choses divines requiert son organe, comme la science des choses naturelles exige le sien. L'homme, pour moi, n'est plus renfermé dans ses cinq sens; ainsi, les modes de perception du nouvel apôtre ne m'effraient pas du tout. Je n'assurerais pourtant pas que je serais bien solide sur mes arçons, si je lisais que cet auteur a vu des anges à forme humaine, marchant, buvant, mangeant, causant entr'eux, ayant des maisons, des villes, des assemblées.

M. Lanoue. Toute forme étant un emblème, le drame qui vous serait offert aurait à vos yeux l'intérêt d'une allégorie: c'en serait assez pour ne pas vous scandaliser; vous traduiriez ces images par des sentiments, il n'y aurait là rien que de très-vraisemblable.

Maitre Tessier. Sans doute, mais ces corps sans chair, ces maisons sans pierres! tout cela me ferait tourner la tête.

M. Lanoue. Vous devriez pourtant vous rappeler ce que nous disions hier de la différence des substances spirituelles et de celles qui sont naturelles. Dans l'état de sommeil, il y a pour vous des substances non solides, il y a une vie d'actions sur un théâtre peuplé de formes, il y a une scène sur laquelle se passent des événements comme sur celle de la vie. La différence du sommeil extatique à celui du rêve ordinaire est

exactement la même que je vous ai fait apercevoir entre le somnambule et le prophète. Tous les deux sont affranchis du temps, tous deux rendent l'espace pénétrable pour leurs impressions ; mais l'un reste avec les idées de l'homme naturel et les formes qui lui appartiennent, l'autre s'élève aux sentiments de l'homme spirituel et aux images qui en sont la peinture. La substance de ces images-là n'est pas du ressort du toucher et de la vue ordinaires, c'est donc inutile de les appeler à en être juges.

Maitre Tessier. C'est vrai, et comme on n'appelle pas un sourd à la musique, on ne doit pas demander à nos sens la notion exacte de choses qu'ils ne peuvent atteindre ; cela étant, je crois que je pourrai lire Swedenborg sans broncher ; mais reprenons le sujet où nous en étions : Vous m'avez fait connaître la Rédemption, il me reste encore sur le Rédempteur quelques questions à vous faire ; cette chair mortelle, prise par la puissance créatrice, est une chose, tenez, qui me tracasse encore un peu ; il faudra y revenir la prochaine foi. Quand j'aurai là-dessus vos éclaircissements, monsieur Lanoue, je n'aurai plus rien à vous demander. J'acquiesce, en effet, à la dégradation originelle et à la régénération de l'homme. Il faudrait être fou pour ne pas voir que l'homme se réforme seulement par amour ; et, voyant cela, il faudrait être plus fou encore pour ne pas attribuer cet effet au secours divin ; car, comme dit l'Évangile, l'homme ne peut rien, s'il ne lui est donné d'en haut. Il n'y a donc

plus d'autre mystère, que le moyen spécialement employé par Dieu ; c'est là le difficile. Je n'aurais jamais cru, monsieur Lanoue, que ma première question, que vous avez résolue depuis longtemps, nous eût conduits si loin.

En achevant ces mots, de peur d'essayer un nouveau sermon sur son insatiable curiosité, le notaire salua à la hâte son instituteur et s'esquiva promptement.

NEUVIÈME ENTRETEN

PREUVES DE LA RÉDEMPTION.

Jamais révolution plus complète ne s'était opérée dans les idées du notaire. En peu de jours, toutes les énigmes qui occupaient sa pensée avaient été résolues à son entière satisfaction. La morale, à ses yeux, avait une base réelle prise dans la nature humaine ; il comprenait, par une expérience incontestable, que le bien n'était pas un penchant, mais une réforme ; le Livre saint donnait une garantie à ce point de vue. La Bible se présentait à ses yeux comme la théorie de l'homme moral éloigné tour à tour de Dieu et rejoint à Lui. Des symboles magnifiques remplaçaient dans son esprit les inexplicables figures du sens littéral. Il pouvait contempler l'autre monde sans éblouissement en s'aidant de la raison naturelle, en disant que le Créateur n'avait pas deux mesures, que c'était un même Dieu pour les deux mondes. Les formes spirituelles ne lui causaient plus de vertige. Cette Trinité de personnes, qui éloigne tant de gens du Christianisme théorique, n'était point un mystère à ses yeux ; trois noms don-

nés à trois attributs de la même personne, lui semblaient la chose la plus naturelle du monde. Il n'y avait donc, pour l'embarrasser, que cette personne mystérieuse, sans laquelle néanmoins il n'y avait pas de rédemption. Croyant en finir avec deux questions au plus, maître Tessier arriva tout empressé chez M. Lanoue; et, tâchant de se résumer le plus brièvement possible pour obtenir une réponse précise et claire, il n'y a plus rien, lui dit-il, qui me tracasse maintenant, si ce n'est cette chair qu'a prise la vérité divine.

M. Lanoue. Si vous vouliez sauver votre fils tombant à l'eau, le sauveriez-vous d'intention et d'intelligence ?

Maître Tessier. Non, morbleu, il se noierait pendant ce temps-là, je me jetterais à l'eau.

M. Lanoue. Dieu est descendu aussi dans l'abîme où nous étions. Dieu, écoutez bien ceci, est un esprit; s'il eût agi sur l'homme par l'esprit seulement, il eût fait comme vous, si vous fussiez resté sur le bord faisant des vœux pour votre enfant. Il a donc dû se manifester matériellement pour avoir quelque point de contact avec l'homme matériel. C'est la loi de ce monde; pour qu'une chose soit manifestable, il faut qu'elle subisse les conditions de tout ce qui est manifesté. Si je veux arrêter quelqu'un dans le chemin, je n'y parviendrai pas par ma seule volonté, il faudra de toute nécessité que ma volonté descende dans mon bras, et c'est par un organe matériel que j'exécuterai une intention morale.

Maitre Tessier. Oui, mais Dieu qui peut tout ?

M. Lanoue. Oubliez-vous déjà qu'il ne fait rien que selon les lois de l'ordre ; il peut tout, mais par ses propres lois ; s'il pouvait quelque chose sans elles, ce ne serait plus la suprême Sagesse. Eh bien ! donc, Dieu est descendu matériellement sur la terre, il a pris chair afin que la rédemption ne fût pas une simple spéculation philosophique qui n'a d'existence que dans la tête, mais qu'elle devint en même temps un fait positif qui eût ses preuves matérielles et dont la bonne foi pût acquérir la preuve dans tous les temps.

Maitre Tessier. Ces preuves-là sont pourtant bien niées. Nous aurions grand besoin d'une autre incarnation pour nous convaincre. Pourquoi Dieu s'est-il manifesté une seule fois, il y a bientôt deux mille ans ? et cela, pour un petit coin du monde ! Ceux qui ont vécu depuis ce temps-là auraient bien voulu le voir aussi, eux !

M. Lanoue. Prenez garde, maître Tessier, de ne dire ici qu'une balourdise au lieu d'un trait d'esprit. Si vous croyez avoir le droit d'exiger que Dieu s'incarne de votre temps, votre fils aura la même prétention après vous, son fils à son tour en demandera autant. Que dis-je ! Ceux qui ont vécu tout de suite après Jésus pouvaient demander que le fait recommençât pour eux ; dans toutes les portions du globe on aura les mêmes désirs, et Dieu sera injuste si, s'étant manifesté à quelques hommes, il y en a un seul qui n'ait pas reçu de lui cette faveur.

Maitre Tessier. Eh bien, mais il me semble que c'est comme cela!

M. Lanoue. C'est comme cela qu'il le faisait avant la chute ; depuis, il faut une autre action. Dieu devrait-il s'assujettir aux idées que l'homme se sera faites de l'ordre, et non pas à l'ordre lui-même ? La Loi suprême veut ici-bas que tout ce qui paraît une fois n'y paraisse plus, le tombeau ne rend pas sa proie ; tout ce qui a eu vie l'a eue dans un temps précis et dans un lieu déterminé. En prenant chair, Dieu a vécu un laps de temps quelconque, et il a été borné, limité à une portion spéciale de l'étendue matérielle. Sa manifestation intérieure dans la conscience de l'homme vertueux n'a ni temps, ni espace ; elle est pour tous les siècles et pour tous les hommes qui veulent la recevoir, sans en excepter un seul ; mais sa manifestation matérielle a dû avoir une date et reconnaître une patrie fixe. Le fait de son existence terrestre a dû se passer dans un temps qui s'est écoulé pour ne plus revenir, et devant des témoins qui sont morts après l'événement. C'est ainsi que s'accomplissent tous les faits sur la terre. Tombé volontairement dans le temps et dans l'espace, Dieu a dû se soumettre à ces deux modes d'existence. On a dû compter ses jours comme les nôtres, puisqu'ils étaient des portions de la durée ; on a dû voir son corps matériel, puisqu'il agissait dans un monde qui est pure matière. Paraître dans tous les siècles et dans tous les lieux à la fois, ce n'est possible qu'à la pensée pure ; c'est impossible à la pensée

manifestée et convertie en action. Or, Jésus-Christ est venu exercer une action, il a dû se conformer aux lois de ce monde où s'accomplissent toutes les actions. C'est la loi de la nature elle-même.

Maitre Tessier. Mais avec votre belle loi, il me semble pourtant que Dieu, en descendant jusqu'à nous, est devenu matériel, et c'est contre son essence ; ceci a besoin d'explications.

M. Lanoue. Vous convenez avec moi que si Dieu n'eût pas éclairé et réformé l'homme, celui-ci naissant avec un mauvais amour était perdu sans ressources.

Maitre Tessier. Certainement.

M. Lanoue. Vous convenez encore qu'il n'y avait d'autres moyens, pour ramener l'homme dans la vraie route, que de jeter dans son âme un rayon de la sagesse divine. Il n'y avait que l'amour véritable qui pouvait épurer l'amour mauvais.

Maitre Tessier. Sans contredit.

M. Lanoue. Eh bien ! comment voulez-vous donc que la sagesse divine eût éclairé l'homme ?

Maitre Tessier. En descendant dans son cœur, en lui inspirant de nouveaux penchants ; il n'était pas nécessaire pour cela qu'elle prit chair.

M. Lanoue. Mais, mon voisin, vous ne remarquez pas que si Dieu eût inspiré à l'homme de nouveaux penchants, il eût fait notre propre ouvrage, il eût anéanti notre libre arbitre, il eût fait de nous autant de Dieux, ce qui implique contradiction. Il faut que

l'homme soit averti que ses penchants sont vicieux, pour qu'il les réforme lui-même. La voix intérieure, ou Dieu en nous, ne l'avertissait plus comme avant sa chute, puisqu'il l'en avait chassé. Quelle autre voix qu'une voix humaine, pouvait donc l'avertir ? La sagesse divine a dû prendre un corps palpable, afin que ses discours et son exemple, transmis aux hommes d'une manière purement humaine, pussent leur servir d'avertissement. Si Dieu n'avait pas pris chair, quel moyen eût-il employé pour que sa parole, fixée sur la terre matériellement, servit de loi à l'humanité d'ici-bas ; aurait-il fait descendre miraculeusement du Ciel un livre tout imprimé ?

Maitre Tessier. Les hommes auraient d'abord eu peur, ils auraient fait ensuite comme les grenouilles qui sautaient familièrement sur le soliveau qui leur avait premièrement imprimé tant de respect.

M. Lanoue. Comme il n'y a pas de livre sans papier, sans encre, sans caractères d'imprimerie, tous moyens matériels de produire la vérité morale au grand jour, il n'y avait pas moyen, non plus, que la vérité en essence se fit entendre des hommes sans s'assimiler à eux, il n'y avait pas moyen que la vie de notre modèle nous eût été proposée, si le personnage représenté n'avait pas été réellement vu du peintre ; enfin, ses paroles ne pouvaient être consignées dans un livre qu'après avoir été écoutées auparavant. Pour éclairer notre entendement obscurci, il ne fallait pas que Dieu descendit dedans, car il eût fait lui-même

notre conscience, et nous n'eussions eu plus rien à faire ; il fallait qu'il agit comme quelque chose en dehors de nous qui nous laisse ensuite la liberté et le mérite d'agir par nous-mêmes, de reconnaître la vérité par notre propre expérience ; or, pour être en dehors de nous, à moins de tomber du Ciel tout vivant, Dieu devait naître comme homme et se faire voir aux hommes comme tel. La Sagesse Suprême, enfin, a pris une enveloppe pareille à celle que prennent tous les jours le génie et la vertu. A moins d'un miracle qui nous aurait terrassés, pouvait-elle agir autrement ? Je le demande à votre sincérité, maître Tessier, n'aimez-vous pas mieux recevoir la vérité d'un homme dont l'âme est divine par essence, que d'une manière tout à fait étrangère à votre organisation et qui aurait dérangé toutes les lois de la nature ?

Maître Tessier. Cela me paraît convaincant, mais ces lois de la nature, Dieu ne les a-t-il pas créées ? Je n'aperçois pas la théorie du fait.

M. Lanoue. Je vais vous donner là-dessus quelques explications qui, j'ose le croire, vous satisferont complètement. La différence qu'il y a entre le spirituel et le naturel n'est pas un passage insensible de l'un à l'autre. Le passage de l'eau à l'état de gaz par l'évaporation, et de celui-ci à l'éther par raréfaction, ne peut donner l'idée de la matière devenant esprit.

Maître Tessier. Pour cela, c'est incontestable ; j'aurai beau subtiliser un corps matériel, je n'en ferai point sortir l'intelligence, et l'esprit n'est point un

souffle, une émanation ; c'est un être qui n'a rien de commun par sa nature avec cet autre être que j'appelle mon corps.

M. Lanoue. Ce premier être est la cause des effets qu'opère le second ; il vit et habite dans le monde où sont les causes, l'autre vit et habite dans le monde où sont les effets. Les degrés qui les séparent sont exactement ceux qui séparent l'antérieur du postérieur. A l'un appartiennent la pensée et l'intention qui sont dans le premier degré ; à l'autre la parole et l'action, qui sont dans le second degré. Ces degrés-là vous prouvent, en passant, l'inutilité des efforts de ceux qui tâchent, par l'observation la plus minutieuse, d'arriver de l'être sensible à l'être immatériel.

Maitre Tessier. En effet, un corps animé ne leur montrera jamais que les rouages nécessaires à une action, et non pas la pensée, l'intention et le but cachés dans ces rouages-là. Le premier degré est tout entier dans le dernier, comme le goût est dans la poire, comme le parfum est dans la rose, n'est-ce pas ? L'âme ne se trouve pas plus sous le scalpel de l'anatomiste que la saveur du fruit ou l'odeur de la fleur ne se dévoilent à celui qui les pile dans un mortier.

M. Lanoue. Ajoutez à votre ingénieuse comparaison que, pour saisir le goût et le parfum, il faut un organe différent de celui que nous employons pour analyser les parties des corps. Nous avons sur la terre cet organe pour les choses matérielles, mais il ne nous

sert plus pour les choses spirituelles. Celles-ci ont leur organe, et les corps ont le leur.

Maitre T'essier. Me voilà avec vos degrés sur une preuve bien frappante de l'existence et tout à la fois de l'immatérialité de l'âme.

M. Lanoue. Allons au fait, s'il vous plaît. Je vais me servir de la comparaison que vous m'avez fournie : Le parfum d'une fleur est dans un degré matériel différent de celui de sa composition chimique. Pour que ce parfum parvint à sa manifestation, il lui a fallu l'enveloppe qu'il a pris. Pour qu'une pensée arrive de même à l'exécution, il faut qu'elle prenne un corps. En un mot, pour qu'une cause soit effet, il faut que d'intelligible qu'elle était, elle devienne action : pour que le spirituel descende dans le naturel, seul moyen pour lui de prendre l'existence, il faut à la lettre qu'il devienne naturel. L'intermédiaire est la Parole ou le Verbe. Dieu, comme cause suprême de tout ce qui est, habite dans le monde des causes ; l'homme séparé de Dieu n'est que dans le monde des effets ; entre ces deux mondes il y a deux degrés bien nettement séparés l'un de l'autre ; pour les réunir en un seul, il n'y a qu'un moyen, et c'est celui que la nature et le bon sens nous font voir tous les jours, c'est que la cause devienne effet. En agissant comme cause, elle reste dans le degré supérieur inaccessible à l'homme mortel réduit à ses sens ; en agissant comme effet, elle s'identifie à la matière. Il n'y avait pas absolument d'autre moyen que Dieu communiquât avec l'homme,

si ce n'est en se faisant homme. Il n'y a que les choses identiques qui se conjoignent ; toute cause n'agit sur la matière qu'au moyen d'un organe ou d'un instrument.

Maitre Tessier. Et comme un instrument est bien évidemment un raisonnement devenu sensible, la nature prise par Jésus-Christ a été aussi un amour manifesté. Cette théorie des degrés ressemble à votre belle loi d'ordre ; en agissant d'après elle, la Divinité a été plus grande, en effet, que si elle eût sauvé l'homme par miracle. Il n'y a pas de doute à cela. Cette loi d'ordre à laquelle Dieu s'astreint pour être toujours le même, pour être conséquent avec sa pensée première, est une chose magnifique, j'en conviens. Je n'aime pas à être forcé à croire par enchantement ; je veux qu'on me laisse toute la liberté de me décider. Pour cela il faut des avis, des conseils, et j'avoue que les recevoir d'un Être qui a pris ma nature me semble très-naturel.

M. Lanoue. Et puis la vie écrite de cet Être prend place parmi les faits historiques, et ce n'est qu'au moyen de ces faits que les générations s'instruisent. Chaque génération ne recommence pas à elle seule la besogne. Elle se sert de ce que ses ancêtres lui ont légué. Ainsi la vie et les paroles de Jésus deviennent des faits légués à toute la postérité humaine, selon le moyen le plus naturel du monde, n'est-il pas vrai ?

Maitre Tessier. Sans doute, si l'Évangile n'était

pas un livre, il faudrait que ce fût une voix sortant des nuages pour chaque homme. L'homme doit être instruit selon les voies de l'humanité. Seulement, dites-moi, ce livre est-il bien attesté ?

M. Lanoue. Réfléchissez un peu à cela. Toutes les attestations du monde vous sont inutiles. Ce qu'il contient est-il vrai ou ne l'est-il pas ? Voilà à quoi se réduit la question. Il pourrait être d'un autre auteur que de ceux dont il porte les noms, que ce n'en serait pas moins la vérité. Or, comme la vérité qui nous réforme ne peut partir de l'homme corrompu par naissance, il s'ensuivrait toujours, quelles que fussent les interprétations du livre, les fraudes pieuses de ses auteurs, que s'il contient la vérité, il est de Dieu.

Maitre Tessier. L'argument est pressant, mais je suis bien aise de savoir, moi, s'il n'y a pas là d'imposture.

M. Lanoue. Comment voulez-vous que quelqu'un ait imaginé l'idéal de perfection de la vie de Jésus, si l'écrivain n'a pas eu ce modèle sous les yeux ? Comment ! l'homme déchu inventerait la réparation ! ce serait à coup sûr un bien grand miracle. Il serait cent fois plus étonnant que l'Évangile fût inventé qu'écrit d'après un modèle. Et puis, quelle serait la date de cette invention ? Ce n'est pas d'hier, n'est-ce pas ? Ce n'est pas non plus de l'année dernière. Remontez d'année en année, de siècle en siècle, vous arrivez jusqu'à l'époque donnée par les Évangélistes eux-mêmes. La critique littéraire convient de ce fait, sur lequel il n'y a pas le moindre doute.

Maitre Tessier. Oh ! j'ai vu bien des incrédules ; il n'y en a pas un qui m'ait dit : l'Évangile a été fabriqué dans telle année du règne de tel prince. Tous remontent bien au moins à 16 ou 17 siècles.

M. Lanoue. Ce n'est pas dans les deux premiers siècles de l'Ère chrétienne que ce livre a été imaginé. Les Apôtres et leurs successeurs ont vécu dans ce temps, et nulle réclamation n'a été faite. Le Christianisme n'a été l'objet que d'attaques partielles. Les philosophes et les grands de ce monde, rebutés par le sens littéral des Livres saints, les ont tournés en ridicule, comme a fait l'empereur Julien, qui pourtant n'ose pas avancer que Jésus-Christ n'ait pas existé.

Maitre Tessier. S'il avait lu les premiers Chapitres de la Genèse avec le sens que vous m'avez fait connaître, il aurait été, je crois, plus circonspect, puisqu'il attaquait des invraisemblances qui n'y sont vraiment pas. Les Apôtres néanmoins n'ont-ils pu inventer le caractère de Jésus-Christ ?

M. Lanoue. Ils ne comprenaient pas leur Maître, comment l'auraient-ils inventé ? Jésus était incompréhensible à eux-mêmes, comment auraient-ils conçu l'idée de l'offrir à la pensée des autres ? Faibles et timides tant qu'il vit, ce n'est qu'après sa mort que leurs yeux s'ouvrent, qu'ils le reconnaissent et le défendent. Ils auraient donc inventé aussi leur faiblesse passée et leur force présente ? C'est une ineptie qui saute aux yeux ; et puis inventer, c'est mentir, eux qui proclament la punition du mensonge, eux qui meu-

rent pour la vérité, eux qui n'espèrent que dans une vie à venir, ils auraient été des calomniateurs !

Maitre Tessier. C'est impossible; il y a là une force de vérité morale qui confond la mauvaise foi.

M. Lanoue. Ce n'est pas tout; inventer un tel Livre suppose qu'on est capable d'une grande conception de génie. Quoi ! ce que n'ont pu trouver Platon, Cicéron, tous les génies de l'antiquité, se fût rencontré tout naturellement sous la plume de quatre pauvres Galiléens sans lettres ! L'ignorance aurait enfanté la science la plus sublime ! c'est une extravagance. L'Évangile ne peut avoir d'autre auteur que Jésus-Christ lui-même. Soutenir une opinion différente, ce n'est plus faire preuve de l'amour du vrai, mais de l'amour du paradoxe ; c'est regimber contre l'aiguillon, comme dit saint Paul, Et puis, dans quel but les Évangélistes auraient-ils inventé la vie de Jésus ? Ce n'est pas pour aller à la gloire sans doute ; à moins de l'avoir vu, on ne va pas présenter à l'admiration des hommes un autre homme à qui de son vivant on a craché au visage. On choisit mieux ses héros quand on veut se faire applaudir. Est-ce pour arriver à la fortune ? mais le plaisant moyen qu'ils auraient pris là ? Porter sur sa poitrine la croix sur laquelle avait été attaché leur Maître, ce n'est pas annoncer qu'ils cherchaient à remplir leur coffre fort. Il n'y a plus à douter du récit des Apôtres ; ce sont des témoins qui ont scellé de leur sang leur témoignage.

Maitre Tessier. Mais l'entêtement peut faire des sectaires.

M. Lanoue. Oui, mais cela suppose toujours l'existence du chef de secte. S'obstiner à soutenir une chose ne permet pas de mettre la chose en question, mais seulement de nier que cette chose fût telle qu'on nous la présente. Eh bien ! je suppose que les Apôtres affirmassent par entêtement des choses que l'on contestait à leur Maître ; ce Maître-là avait donc préalablement existé. On disait que c'était un imposteur ; ses Apôtres prétendaient que c'était un Dieu. Nous sommes bons juges du procès sans l'affirmation des Apôtres. Celui qui a parlé comme l'a fait Jésus-Christ est Dieu, sans doute, puisqu'il nous offre pure et sans mélange une chose qui ne vient que de Dieu même, je veux dire, la vérité. L'entêtement est, de plus, une passion défendue ; ce n'est pas là la modération que nous admirons chez les Apôtres. Saint Pierre, par exemple, qui avait renié trois fois son Maître vivant encore, l'eût bien renié plus facilement quand il n'était plus là, s'il n'avait pas eu la conviction de ne pas avoir été dupe, si le remords intérieur ne lui avait pas dit : Le renieras-tu à présent que tu es éclairé ?

Maître Tessier. Vous parlez en homme convaincu, monsieur Lanoue, et vous faites passer votre chaleur dans mon âme. Dites-moi, pourtant, s'il n'était pas possible que Jésus-Christ ne fût qu'un homme supérieur aux autres, un prophète comme ceux de l'Ancien Testament ; il n'en serait pas moins à mes yeux le Fils de Dieu, car si Dieu se choisit des enfants, si des mortels sont dignes d'être appelés ses fils, ce sont sans aucun doute les hommes vertueux.

M. Lanoue. Si Jésus-Christ n'était qu'un homme, comment un homme, né comme nous tous avec la tache originelle, eût-il pu améliorer l'espèce humaine? Il fallait, me disiez-vous, un germe pur pour rétablir la race humaine dans sa constitution primitive. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit, dit l'Évangile. Vous voyez bien que tout ce qui serait né de la chair, d'après les lois de transmission que vous avez reconnues vous-même dans tous les êtres organisés, serait vicieux; il a fallu que Jésus-Christ ne fût pas un mortel, parce que son vice de naissance le rendait rigoureusement incapable d'être le Rédempteur. Vous observerez, en outre, que Jésus nous a dit de lui-même qu'il était Dieu; s'il ne l'était pas, il a donc menti! Concevez donc bien cela, un mensonge dans la bouche de Jésus-Christ!

Maitre Tessier. C'est un blasphème.

M. Lanoue. Tout l'Ancien Testament est une annonce de Jésus-Christ comme Dieu. Celui que concernent les prophéties a donc dû être un Dieu. On ne peut pas se sauver de là. Eh bien! trouvez-moi maintenant un autre personnage à la vie duquel on puisse raisonnablement appliquer les annonces bibliques? Si nul n'a paru depuis lui, c'est donc lui qu'il faut considérer comme le Dieu promis; ou bien, comme les Juifs, il faut l'attendre encore.

Maitre Tessier. Dieu me garde de me faire juif; mais pourquoi ne l'ont-ils pas reconnu pour tel? Ce

serait pour moi un grand motif de croire. Quoi ! le peuple parmi lequel il a vécu l'a rejeté, et vous voulez que moi, venant deux mille ans après, je l'adore ! Vous avouerez que c'est un peu difficile.

M. Lanoue. Je vous demanderai pourquoi les hommes aveuglés par leurs passions rejettent la vérité ; c'est uniquement, je m'imagine, parce que cette vérité ne les flatte pas. Votre argument est bien faible, maître Tessier. La Bible, écrite dans ce style allégorique dont je vous ai donné des exemples, annonçait aux Juifs, dans la personne du Messie, un Monarque qui les rendrait victorieux de leurs ennemis, et dont le règne, n'ayant point de fin, devait s'étendre sur toutes les nations du monde ; ils se sont dit dans leur cœur orgueilleux : Quelle gloire pour Jérusalem ! Quelles richesses et quels honneurs ce règne éternel ne nous apportera-t-il pas ! Quand Jésus-Christ est venu pour les délivrer de leurs passions, ils n'ont pas voulu comprendre que c'étaient là leurs ennemis ; quand ils ont vu l'ignominie de sa croix, ils ont méconnu le Triomphateur matériel qu'ils se figuraient ; quand ils ont vu son règne spirituel s'étendre, ils n'ont plus vu là le règne duquel ils attendaient tant de gloire et tant de richesses.

Maitre Tessier. Oh ! les insensés ! comme si cette grandeur morale n'était pas cent fois supérieure à celle des monarques de ce bas monde ! Savez-vous, monsieur Lanoue, que ce règne spirituel qui dure encore, et qui, je crois bien, comme l'a dit la prédic-

tion, durera toujours, est une chose admirable. J'aime ce Roi dont le sceptre est un roseau. Le refus des Juifs de croire en Jésus-Christ est précisément ce qui m'y fait croire. Je n'aimerais point leur monarque. Oh ! que j'aime bien mieux celui de l'Évangile ! Mais pourquoi Dieu a-t-il choisi un peuple aussi vil que le peuple juif pour en faire une nation chérie, à l'exclusion des autres ?

M. Lanoue. Pourquoi l'agriculteur choisit-il la matière la plus vile pour lui confier la semence précieuse qui va produire les moissons destinées à alimenter sa famille ? Demander la raison du choix que fait Dieu des hommes et des choses est de la plus impertinente inconséquence. Est-ce à nous de lui dire : Tu travailleras avec cette matière-ci, tu ne te serviras pas de celle-là. Le peuple juif n'a point été, au reste, un peuple chéri de Dieu à l'exclusion des autres nations. Il a été simplement le dépositaire des promesses divines, et l'opiniâtreté de ses sentiments qui se perpétuent chez lui sans altération de père en fils prouve, en effet, qu'il était assez propre à conserver la Parole Divine au milieu des vicissitudes des choses humaines. Il paraît que telle a été la seule fonction du peuple juif. Dieu n'avait pas besoin ici d'une cire molle, il lui fallait du fer, et il s'est servi de ce qui existait. Il y a longtemps, certes, que si la Bible avait été jetée dans Athènes, elle y eût été ensevelie. Il fallait aux Alcibiades et aux Périclès des phrases ronflantes. Les Égyptiens auraient mis le Livre saint en hiéroglyphes

de granit ; il serait pour nous comme s'il n'était pas.

Maitre Tessier. Mais, en effet, avons-nous le droit de demander à Dieu pourquoi c'est ce peuple-là dont il se sert ? Si c'était un peuple sauvé tout seul, à la bonne heure ; mais il n'en est rien ; ils sont damnés, ma foi ! et portent tout de même ce livre qui les damne ; comment ne l'auraient-ils pas conservé, quand il leur promettait l'empire du monde ?

M. Lanoue. Je vais ici au devant d'une autre objection que vous pourriez faire. L'erreur des Juifs relativement à l'idée qu'ils s'étaient faite du Sauveur a été celle des historiens étrangers. Contemporains de Jésus-Christ, séduits par les grandeurs matérielles, ils ont méconnu sa grandeur propre, et n'en ont parlé qu'avec mépris. Beaucoup d'incrédules modernes même plaisantent très-fort de sa naissance obscure, et de la classe à laquelle il appartenait.

Maitre Tessier. Il eût fallu, pour leur plaire, peut-être, qu'il fût né d'un duc ou d'un marquis. Fils adoptif d'un charpentier, il est le fils d'un homme qui ne tire aucun éclat des circonstances extérieures de ce monde, c'est beaucoup mieux. Le mérite de Jésus n'en est que plus grand. Il s'est élevé tout seul, il n'a pas eu besoin de flatteurs ; et puis, monsieur Lanoue, c'est une critique toute visible de nos distinctions sociales ; la vie de Jésus-Christ est bien plus intéressante que celle d'un prince : c'est celle de l'homme. Vous me faites aimer l'Évangile par le côté même qui a prêté matière aux plaisanteries ou aux cri-

tiques des orgueilleux ; à mes yeux, c'est son plus bel éloge. Il nous venge des mépris des riches et des grands.

M. Lanoue. Prenez garde ; on prendrait votre chaleur pour celle d'un homme qui est flatté de voir naître le Maître du monde dans une classe inférieure par haine d'une supérieure.....

Maitre Tessier. Je sens, monsieur Lanoue, que je m'échauffe un peu ; mais dites-moi, cependant, s'il y avait un seul homme qui ne connût pas l'Évangile, Dieu aurait paru vainement pour lui ; ce serait, de votre propre aveu, une injustice.

M. Lanoue. Sans doute, si je vous disais que cet homme est damné ; mais Dieu le jugera selon ses vues particulières ; il y a une réforme possible dans le monde préparatoire. Il suffit, pour le présent, que Dieu ait donné à l'Évangile le moyen de se répandre par toute la terre, pour avouer que son but est rempli. Vous me dites : L'Évangile n'est pas encore parvenu dans tel lieu ; mais Dieu vous a-t-il dit : Dans un jour, dans un clin d'œil, mon Livre ira dans tous les coins de l'univers. Il a l'éternité pour lui, par conséquent il a de la patience ; nous, nous n'avons qu'une très-petite portion de temps ; voilà pourquoi nous sommes impatientes de ne pas voir les choses aller assez vite. Ce n'est pas selon notre gré, mais selon les vues de Dieu, que les choses doivent marcher. Diriez-vous que l'auteur d'un bon livre de morale perd son temps en l'écrivant, parce qu'il n'ira pas partout trou-

ver des lecteurs? C'est toujours un germe jeté en terre, et qui fructifiera quelque jour. L'Évangile, de même, est un germe confié à la terre, et j'ose croire que celle-ci ne le laissera jamais périr dans son sein. La sagesse divine est dans ce Livre; le moyen de rendre l'homme meilleur y est, vous n'en pouvez douter. Partout où il ira et où il sera pratiqué, il fera des hommes vertueux. Direz-vous maintenant que ce n'est pas un vrai présent fait à l'humanité, parce qu'il n'a pas la vogue que vous voudriez qu'il eût, ou la puissance vaine que vous aimez à lui supposer? C'est un Livre dont la fortune, pour me servir d'une expression familière, doit être celle de tous les livres; il se répand comme se répandent toutes les choses matérielles; injurié ici, accueilli plus loin, mis en honneur ou relégué dans l'oubli, ces caresses ou ces outrages de la mode n'y font rien et ne l'empêchent pas d'être un présent inestimable de Dieu même. A l'extérieur, il est d'une matière vile comme tous les autres; à l'intérieur, il porte à la vertu: c'est là l'essentiel. Un livre qui éclaire l'homme et le rend meilleur est la chose la plus belle du monde pour nous, quelle que soit la manière lente ou rapide dont il se répand dans la société. Nous voudrions que son adoption tint du miracle et attestât entièrement même la Puissance Suprême; c'est une prétention ridicule. Sa véritable action est dans les cœurs; Dieu n'agit que là.

Maitre Tessier. C'est vrai. Pourtant, en voyant que l'Évangile n'est pas universellement répandu,

quelque chose contredit ici les idées que je me fais de la Puissance Divine. Je sais bien que vous allez encore alléguer la liberté, mais je voudrais bien quelqu'autre raison qui me rendit compte de cette lenteur à se répandre.

M. Lanoue. L'humanité a des progressions dont nous, frêles insectes engloutis dans une existence d'un jour, ne pouvons apprécier la marche graduelle. Dieu ne se fait connaître à l'homme que progressivement ; il attend que le corps social soit arrivé à tel état pour lui donner telle nourriture ; il a dû mettre des milliers d'années entre la promesse et la descente d'un Rédempteur ; il doit sans doute aussi mettre un intervalle entre le moment où il a confié sa Parole à ses disciples et celui où le genre humain tout entier la connaîtra et la pratiquera. Un jour, je me plais à le croire, l'Évangile sera lu et connu sur toute la terre ; mais quand ? je n'en sais rien. Nous ne sommes peut-être qu'à l'enfance du genre humain. Celui qui est éternel ne compte pas comme nous. Dites à un enfant que cette graine jetée en terre couvrira tout un champ ; impatient du phénomène, l'enfant va voir tous les jours sa graine ; il la trouve lente à germer ; il se dépite, il se fâche ; enfin, le chêne sort de terre, l'enfant hâte de ses vœux sa croissance ; l'arbre est bientôt oublié, parce que l'enfant est devenu homme, et que le champ n'est pas à moitié couvert ; mais cet enfant, devenu homme, vieillit, meurt ; ses enfants font comme lui, et c'est l'arrière petit-fils de celui

qui a vu le germe confié à la terre qui voit l'espace entier ombragé par les branches majestueuses du roi des forêts. Vingt siècles, maître Tessier, sont pour Dieu beaucoup moins que vingt jours de la rapide existence de l'homme.

Maître Tessier. A mesure que vous détruisez une critique, monsieur Lanoue, la conviction entre dans mon esprit ; mais sitôt après il en arrive une seconde. Je sens que je vous fatigue avec mes doutes ; mais il m'en vient un si fameux à l'esprit que je me tairai pour toujours, si vous le combattez victorieusement.

M. Lanoue. Je vous écoute.

Maître Tessier. J'ai lu quelque part que toutes les étoiles qui brillent dans la nuit au-dessus de nos têtes sont autant de soleils comme celui qui nous éclaire et nous échauffe pendant le jour. J'ai lu que tous ces soleils, dont il est impossible d'évaluer le nombre, sont entourés de terres, comme la nôtre, qui tournent autour d'eux pour en recevoir la lumière et la chaleur. L'analogie et le bon sens disent assez qu'un univers si immense n'est pas désert, on le croit donc assez justement habité. Voilà des mondes gouvernés par le même Dieu, car il n'y en a qu'un. Si vous en établissez un pour notre terre seulement, je ne suis plus des vôtres.

M. Lanoue. Tout cela obéit aux mêmes lois, par conséquent à un seul et même Dieu ; qu'en voulez-vous conclure ?

Maître Tessier. Quoi ! monsieur Lanoue, le Dieu

qui a créé tous ces mondes se serait précisément immolé pour le nôtre tout seul ! Ce Dieu, que l'imagination la plus audacieuse contemple avec respect au milieu des grandeurs incommensurables de l'univers se serait fait homme pour nous, il serait allé se cacher pendant trente-trois ans dans un coin de la Palestine ! C'est extrêmement fort, cela ! Le Dieu de tous les mondes auraient été se blottir sur une pauvre petite terre, qui est, en proportion de tout l'univers, ce qu'est un grain de sable comparé à la masse entière du globe !

M. Lanoue. Vous savez que le télescope a mesuré la hauteur des montagnes de la lune, a découvert des mers et des continents dans les autres planètes ?

Maitre Tessier. Preuve certaine qu'elles sont habitées ; je sais cela sans doute, et c'est ce qui me tourmente.

M. Lanoue. Savez-vous que le microscope découvre une foule d'êtres dans une goutte d'eau, et fait voir dans ces êtres des muscles, des chairs, les organes de la volonté et du mouvement ?

Maitre Tessier. Je sais tout cela ; mais qu'est-ce qu'il y a là de commun avec mes soleils et leurs planètes ?

M. Lanoue. C'est que si le télescope a agrandi l'univers d'une manière merveilleuse à nos yeux dans le firmament, le microscope a montré aussi, lui, de son côté, qu'il n'y avait pas un brin d'herbe qui ne fût peuplé d'êtres sans nombre. L'un de ces instruments

nous a fait voir notre terre elle-même comme un grain de sable, pour me servir de votre comparaison ; mais l'autre nous a fait voir qu'il n'y avait pas un de ces grains de sable qui ne fût un monde, en quelque sorte.

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue, l'univers est bien grand ; mais plus vous me le faites admirer, plus la religion, circonscrite à un lieu, me semble disproportionnée avec lui.

M. Lanoue. Attendez un moment, laissez-moi vous parler encore du télescope et du microscope. Si le premier de ces instruments a agrandi l'univers, le second vous a prouvé que rien n'était négligé dans cette vaste machine, qu'une mouche était aussi admirable qu'un soleil.

Maitre Tessier. C'est bien vrai. Quelle sagesse ! quel art sublime en tout cela !

M. Lanoue. La puissance divine a eu beau s'agrandir, elle n'en a pas moins été présente à toutes les parties de son ouvrage, jusqu'aux plus petites. Quoique les univers se soient multipliés, rien n'est resté en friche, rien n'a souffert de la surveillance attentive du Maître Suprême ; il a été tout entier dans chaque molécule, aussi bien que dans un monde.

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue. Il n'est pas comme l'homme faible et borné, qui néglige ce qui est auprès de lui quand il s'étend au loin, qui perd toujours d'un côté ce qu'il gagne de l'autre. Dieu a tout soigné avec la même sollicitude : sa Providence s'est étendue sur tout.

M. Lanoue. Sur tout, dites-vous, excepté l'homme, excepté son plus bel ouvrage, du moins parmi tous ceux de ce bas monde. Il a peuplé tous les cieux, il a peuplé également tous les grains de poussière que l'homme foule aux pieds ; mais l'homme, qui est au milieu de ces deux infinis, aurait été négligé, oublié même ?.....

Maitre Tessier. Ah ! monsieur Lanoue, que vous avez bien su m'amener à dire le contraire de ce que je soutenais ! Je conçois à présent que l'homme n'a pas cessé, malgré toute l'extension de l'univers, d'être l'objet des soins de son Auteur ; je conçois qu'il n'a pas été indigne de la Majesté Suprême de s'occuper de lui, puisqu'elle est bien descendue jusqu'aux animaux les plus imperceptibles.

M. Lanoue. Eh bien ! si l'humanité, toujours présente à Dieu comme tout le reste, a éprouvé une interruption de rapports avec lui, croyez-vous qu'il aura été indigne de ce Dieu de les rétablir ? Si l'homme a été malade, croyez-vous qu'il n'aura pas trouvé le médecin ? S'il est tombé dans les ténèbres de l'esprit et du cœur, croyez-vous qu'il aura été tout à fait au-dessous de la bonté divine de lui envoyer sa sagesse pour l'éclairer ? Vous dites qu'il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme si misérable et si digne de mépris ; je vous demanderai à mon tour s'il a jamais pu être indigne de Dieu de tirer l'homme de sa misère pour le rendre moins méprisable ?

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue, il faut

drait blasphémer encore plus que déraisonner pour le nier.

M. Lanoue. Ce Dieu blotti, vous avez honte maintenant de votre expression ; je me reprends, et je dis : Ce Dieu descendu sur la terre, est-il donc si disproportionné avec le Dieu que nous découvrent le télescope et le microscope ? Ce Dieu-ci est grand et magnifique comme la puissance ; l'autre est doux et compatissant comme l'amour. Parce que sa sagesse brillait dans le cœur des mortels, croyez-vous que sa Providence était absente du reste de la création ? Dieu est-il limité dans un lieu ? est-il arrêté dans un temps fixe ? On vous dit que Dieu est partout, dans les étoiles, comme sous l'humble gazon ; eh bien ! parce que les mortels désabusés s'éclairaient aux rayons de sa vérité, cessait-elle pour cela d'être tout entière dans chaque partie de son ouvrage ?

Maitre Tessier. L'homme éloigné de Dieu a dû retrouver ce Dieu en lui, pour que la Providence fût justifiée. Cela ne m'embarrasse plus. L'amour et la sagesse du Très-Haut brillent d'une manière éclatante dans tout l'univers ; s'ils souffrent une éclipse dans l'homme, il est de la bonté divine qu'ils reviennent se manifester en lui. Le fait de la rédemption est à l'abri de toute objection ; ce n'est pas parce que l'homme est grand ou petit qu'il mérite d'attirer l'attention divine, c'est parce qu'il s'est momentanément placé hors de la loi qui régit tout. La loi morale revient à l'être moral, comme la pesanteur universelle

qui dirige tous les corps reviendrait se placer dans un corps qui aurait pu s'en affranchir. C'est si beau, en vérité, qu'il faut être aveugle pour refuser de donner son adhésion à de tels principes.

M. Lanoue. Et pour continuer votre comparaison, je dis que, s'il y a impossibilité physique que la molécule matérielle se dérobe à l'action de la gravitation universelle, la possibilité laissée à l'homme de s'affranchir de l'influence divine est le plus beau titre de sa supériorité intellectuelle. C'est son libre arbitre qui l'éloigne de Dieu, et c'est pour laisser intact ce noble privilège de la créature, que le Créateur a dû descendre dans une chair pareille à la sienne, en interrompant, quant à lui seulement, la loi de transmission, par laquelle le genre humain, vicié dans sa source, l'était dans toutes les générations.

Maitre Tessier. Ah ! monsieur Lanoue, que venez-vous de dire ? J'étais rendu, tout à fait rendu. Ma pensée, satisfaite de l'ensemble de votre théorie, n'était pas descendue jusqu'aux détails ; mais voilà une circonstance qui met un voile entre mon cœur et toutes les vérités que vous venez de m'enseigner. Quoi ! Dieu s'est fait homme sans le secours d'un autre homme ! Il s'est fait chair, sans que la chair l'ait engendré ! Une Vierge, en un mot, l'a porté dans son sein ! Tenez, j'en sue quelquefois quand je veux bien me fourrer cela dans la tête.

M. Lanoue. Vous prenez bonne peine, comme s'il dépendait de vous, je m'imagine, de tracer au monde

les lois auxquelles il doit obéir. Savez-vous comment vient le blé dans les champs ?

Maitre Tessier. Certainement, j'y vois bien le germe.

M. Lanoue. Mais ce germe tout matériel n'est pas la vie même de la plante; quelque chose que vous n'apercevez pas descend dans ce germe pour lui faire pousser une tige, et celle-ci aura des germes qui produiront à leur tour d'autres tiges.

Maitre Tessier. Dame, ma foi, c'est une qualité du germe.

M. Lanoue. Qualité ! propriété, n'est-ce pas ?

Maitre Tessier. C'est synonyme.

M. Lanoue. Eh bien ! ce qui rend le germe propre à pousser, c'est quelque chose qui lui est adjoint, c'est une propriété qu'il a acquise; ce n'est pas lui qui se l'est donnée : il la reçoit, et voilà tout. Il germe, se gonfle et pousse, non par sa propre volonté, puisqu'il n'en peut avoir, mais parce qu'il est disposé de manière à recevoir la vie universelle qui circule dans ce vaste univers. C'est un réceptacle de vie, ce n'en est pas un agent.

Maitre Tessier. Parbleu, qui nie cela ?

M. Lanoue. La vie adjointe au germe de blé sans qu'il se la donne, n'est-elle pas aussi adjointe à tous les autres germes ? N'y a-t-il pas comme une âme universelle qui demeure en eux, et sans laquelle ils ne sont qu'une matière morte ? Ce que vous semez, c'est de la matière simplement, Dieu seul lui donne vie.

Maitre Tessier. C'est incontestable.

M. Lanoue. Toute semence dans le règne animal, comme dans les plantes, tirant sa vie de l'âme universelle, il est clair que cette âme peut descendre dans toutes les parties de matière pourvu que celles-ci soient disposées de manière à la recevoir.

Maitre Tessier. Ceci est encore vrai.

M. Lanoue. Dieu ne peut-il donc disposer la matière de manière à recevoir la vie ?

Maitre Tessier. Dieu le peut, je vous l'accorde.

M. Lanoue. Eh bien ! n'a-t-il pu disposer une certaine matière de manière à recevoir la propre vie émanée de lui ? Pourquoi direz-vous qu'il a fallu un germe conditionné de cette sorte, puisque ce germe n'est pas la vie, puisqu'il n'en est que le réceptacle ? C'est la vie qu'il faut ici, ce n'est pas la forme ; celle-ci viendra après ; elle n'est nécessaire que comme enveloppe. La vie prise à son origine est indépendante des moules qui la renferment ; elle est partout pour l'intelligence éclairée, quoiqu'elle ne soit présente pour notre observation expérimentale que sous telles formes. L'Écriture dit que l'esprit souffle où il veut ; en disant que cet esprit est Dieu même, ne peut-il faire apparaître la vie quand il lui plaît également ?

Maitre Tessier. J'ai entendu parler de générations spontanées chez certains animaux qui vivent dans les liqueurs, mais je ne savais pas que cela allât jusqu'à l'homme.

M. Lanoue. La propagation de l'espèce humaine,

sans doute, obéit à des lois constantes, qui empêchent l'homme d'en abuser ; mais la vie que donne un mortel à son semblable n'est pas produite par lui ; il la reçoit sans s'en rendre compte, il la communique sans mieux la connaître pour cela. Dire que Jésus-Christ n'a pas eu un père mortel, c'est dire simplement que la vie qui lui a été donnée n'a pas eu besoin de la première enveloppe matérielle sensible que la vie offre d'ordinaire à notre observation.

Maitre Tessier. Il faut donc, pour reconnaître un effet qui s'opère sans les lois ordinaires, recourir au miracle.

M. Lanoue. Est-il plus difficile à la vie de se manifester sous une enveloppe étrangère que sous celle que nous lui connaissons ? En un mot, si vous ne pouvez vous expliquer la création primitive de l'homme sans l'intervention divine, pourquoi seriez-vous surpris de la retrouver dans une existence particulière ? Vous dites que tout marche par les lois de l'ordre, mais l'ordre était dérangé ; et, pour ne pas produire un Rédempteur vicié selon ces lois, il a fallu, pour qu'il fût pur, que l'ordre dérangé cédât à une puissance rectifiante. Cette puissance avait tout créé d'abord en descendant dans des germes que notre philosophie ne lui avait pas assignés. Eh bien ! qui osera dire à présent qu'elle ne pouvait plus descendre que dans des formes altérées ? Il a fallu, disiez-vous vous-même, introduire dans la race viciée un germe pur ; cherchez maintenant de toutes les forces

de votre esprit s'il y avait un autre moyen que celui-là ; car ce germe n'était plus dans l'humanité, il ne devait être qu'en Dieu. Dieu s'astreint sans doute à ses lois, et il ne les dérange jamais, de peur de compromettre notre liberté. Mais qu'a notre liberté à démêler ici ? Présidons-nous à la vie ? Lui disons-nous : Tu auras lieu de cette manière, et non de cette autre ? Pauvres ignorants que nous sommes ! Nous ne savons pas comment notre volonté remue notre bras, et nous voulons pénétrer dans le sanctuaire mystérieux de la vie, et dire au Créateur : Tu agiras de la façon que je te prescris ! Nous ne pouvons pas faire venir sur notre tête un cheveu blanc ou noir, et nous voulons décider orgueilleusement que l'intelligence suprême, pour se manifester, devra absolument prendre telle forme matérielle et non pas celle que sa puissance juge la seule convenable ! S'il y a miracle ici, observez bien que c'est simplement à cause de notre ignorance des choses ; ce n'est point un miracle qui renverse l'ordre universel, c'est une exclusion pure d'un fait divin qui produit la vie d'une manière que notre vue courte ne peut comprendre. On dirait, à voir notre exigence, que cette vue peut tout expliquer. Sait-elle pourquoi le chêne met cent ans à croître, tandis que le champignon pousse tout formé dans une nuit ? Sait-elle pourquoi il y a des monstres dans les générations ? Elle ne sait pas par quel phénomène l'organisation se montre tout altérée, et elle veut dire qu'il n'est pas possible qu'elle paraisse épurée ! Nous

voyons les formes de la vie, mais la vie en elle-même nous n'en connaissons ni l'essence ni les lois. Nous ne voulons pas qu'elle se produise, sinon de la manière dont nos systèmes l'expliquent. Mais nos systèmes se sont trop souvent trompés pour avoir le droit de nous guider toujours. Pour demander compte à Dieu de ses exceptions, il faut connaître toutes ses lois; et les connaissons-nous?

Maitre Tessier. J'avoue que tout est possible à Dieu; j'avoue aussi qu'il y avait urgence d'une autre loi de génération, et que celui qui a tracé toutes les lois a pu en suivre qui semblent nouvelles pour nous, pauvres aveugles. Je conviens que le mal était héréditaire, et qu'il fallait une suspension dans la transmission ordinaire des lois de la vie pour y remédier. Ce n'est point là, comme vous dites, un miracle qui touche à notre liberté morale; il ne dérouté que nos sciences. Mais vous m'avez accoutumé à des explications si nettes et si incontestables, que le mystère à présent m'épouvante. Je reçois celui-ci, car il faudrait être fou pour dire que Dieu ne souffle pas la vie où il lui plaît, et dans la forme qu'il lui plaît; mais, enfin, je dirai toujours que tout ce qui naît ici-bas naît d'un germe semblable à lui. Il n'y a pas de grain de froment qui ne soit venu d'un autre; un homme doit naître d'un autre homme.

M. Lanoue. Je vous répéterai ce même passage de l'Évangile : Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Le corps de Jésus-

Christ a été formé du corps de la femme, comme tous les corps; son esprit est descendu de l'essence divine, de l'âme créatrice. Chaque homme doit son corps mortel à sa mère, et il hérite plus spécialement des inclinations et des penchants moraux de son père. Le proverbe dit lui-même : *Tel père, tel fils*. Les accidents de la vie paraissent contredire ce proverbe, mais les accidents sont des déviations de l'ordre; ce sont des exceptions à la règle générale, et ils la confirment loin de la détruire.

Maitre Tessier. Attendez donc; mais le miracle vient maintenant à dire presque que Jésus-Christ tenait son âme de Dieu! A cela je ne vois pas grande difficulté; notre histoire naturelle n'a rien à dire à la transmission des âmes.

M. Lanoue. Dieu a mis dans la matière corporelle destinée à prendre vie au sein de la Vierge des penchants divins, parce qu'un homme n'eût pu, selon la loi de génération, donner lui-même que des penchants altérés. En un mot, le germe matériel que nous croyons nécessaire à la vie n'est lui-même qu'une enveloppe. Tout se réduit à savoir si la vie morale peut subsister sans cette enveloppe : elle ne le peut pas chez les êtres organisés, parce que la génération par là serait à leur disposition; mais elle le peut chez Dieu, qui est le principe de toutes les générations.

Maitre Tessier. Ainsi, nous y voilà : La génération a été divine dans l'instant où la femme a été modifiée de manière à recevoir l'action d'en haut; tout

s'est passé ensuite selon les lois de la nature : le corps avec toutes les qualités qui s'y rattachent, a pris son accroissement matériel aux dépens de la matière comme tous les autres. La première impulsion, qui a été la cause de cet accroissement, a seule été déterminée par Dieu. L'âme a reconnu dans son principe les lois de l'âme, et le corps a suivi dans son développement les lois de la vie ordinaire. Avec une autre âme que nous, Dieu avait un corps comme le nôtre, accessible aux tentations.

M. Lanoue. Absolument, et par ses tentations et ses combats sur la terre, il a rendu divine son humanité comme son âme. Voilà pourquoi il a ressuscité lui seul, quant à l'esprit et quant au corps.

Maitre Tessier. Oh! monsieur Lanoue, quel mystère écrasant que celui-là! Je commençais à voir poindre quelque lueur dans la naissance de Jésus-Christ; ma foi! la résurrection me plonge dans les plus affreuses ténèbres. Avec toute votre érudition, vous ne me tirerez pas de là.

M. Lanoue. Connaissez-vous bien la nature de toutes les substances qui sont sur la terre? Pouvez-vous dire celle-ci a telle propriété, celle-là telle autre? Un corps né sans le concours de la loi de génération ne pouvait-il pas prendre un développement tel qu'il devint, à la fin de cette opération, un corps tout différent de ceux que la loi ordinaire de génération conduit elle-même au terme?

Maitre Tessier. Il pouvait se développer en es-

prit, c'est tout simple; il devait arriver à un résultat moral. Mais un résultat physique comme celui-là?

M. Lanoue. Ce qui amène les résultats physiques, c'est toujours la loi première; le point de départ est-il changé? tout est changé ensuite. Un fruit provenant d'un arbre greffé n'est plus semblable au fruit venu sur l'arbre sauvage. Jésus-Christ était un fruit d'immortalité, il a dû être immortel en tout. Ce que vous appelez la substance ne pouvait s'y opposer, puisqu'elle est conforme à ce qu'est le germe. Un germe de mort produit la mort, une semence immortelle produit un arbre immortel.

Maitre Tessier. Vous tomberiez ici, ce me semble, dans l'une de ces erreurs des gnostiques que j'ai lus, et qui prétendaient que Jésus-Christ était, quant au corps, une sorte d'être phénoménal, un être immatériel, comme ces corps substantiels qui ont une apparence et une forme, et qui sont accessibles aux sens des visionnaires. La vie de Jésus-Christ se serait passée comme cela sur un théâtre où tout le monde voyait en lui, par une espèce de double vue, une sorte d'échantillon du monde spirituel. Mais ce n'est pas mal trouvé, cela; quoique sentant l'hérésie, la difficulté est bien moindre.

M. Lanoue. Le sentiment que vous émettez là est l'opinion des docètes, que je n'adopte pas. Je ne dis pas que Jésus-Christ avait un corps spirituel, une chair qui n'en était pas une, je dis seulement qu'il était dans sa vie d'une substance dont nos sens, qui ne jugent

que de cinq manières, n'étaient pas capable de discerner la nature. Toute chair, dit saint Paul, dont nous avons déjà cité ce passage, n'est pas semblable. Autre est le corps d'un Dieu né sans le concours de l'homme, autre est celui de l'homme mortel. En un mot, la raison ne pouvait avoir de notion nette d'un être qui portait dans son développement les qualités d'un germe au-dessus de la raison. Nos sens n'ont plus ici de prise pour juger, lors de l'action arrivée à terme, ce qu'ils n'avaient pu saisir lors de l'action prise à son origine. Le Messie n'a point ébloui les yeux des témoins de sa vie; il s'est montré devant eux tel qu'il était. Quand il est arrivé au point où ceux-ci n'avaient plus d'organes pour s'unir aux siens, ils ne l'ont plus vu. Son corps n'a pas été enlevé furtivement. Il a tout simplement passé du naturel, où nous sommes, dans le spirituel qui nous échappe; le naturel n'était pas son élément. Né du Ciel, il ne devait faire que traverser le monde pour arriver au Ciel, et puisqu'au Ciel, comme vous le savez, il y a des corps substantiels en parfaite forme humaine, je conclus que le Messie a passé de la mort à la vie comme tout le monde y passe. Si on disait que sa chair était chair comme la nôtre et destinée à éprouver la corruption, je le nie de toutes mes forces. Personne n'en a fait de son vivant l'expérience sensible. Personne après sa mort n'a pu en faire l'analyse chimique. Il est d'autant plus nécessaire de se rattacher à cette observation de saint Paul, que Jésus-Christ dit lui-même aux Apôtres après sa résur-

rection : Un Esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. Il était soustrait au temps et à l'espace, puisqu'il entra dans la chambre où étaient ses disciples, les portes étant fermées. Il n'était pas néanmoins de la substance immatérielle des esprits. Sa Nature, c'était la Nature divine, donc elle n'était ni matérielle comme nos corps, ni spirituelle à la manière de nos âmes.

Mattre Tessier. Il y a des diversités dans les substances sans doute, comme il y a des différences dans les composés matériels. Pour prendre un exemple familier parmi les corps que nous palpons le plus souvent chez nous, celui qui n'aurait vu et touché toute sa vie sur nos côtes que des turbots et des soles, pourrait-il se faire une idée de la commotion électrique que cause la torpille. Ces chairs matérielles-là se ressemblent pourtant toutes à l'extérieur. Il est certain que la sensation causée par l'attouchement de la nature prise par le Rédempteur pouvait ne ressembler à aucune des sensations que nous recevons des autres corps sans qu'on puisse en rien inférer, sinon que nous ne connaissons pas cette nature-là. A cela la science humaine doit parfaitement acquiescer. Je suis bien aise de votre observation, car le passage que vous avez cité m'avait déjà fait penser qu'un esprit n'ayant ni chair ni os, il ne pouvait avoir la forme humaine; je vois maintenant que les organes spirituels qui le composent ne donnent pas à la sensation d'un visionnaire l'impression reçue par ceux qui touchèrent le corps de Jésus-Christ.

M. Lanoue. Ainsi nous devons croire au fait jusqu'à ce qu'on nous ait fourni le catalogue exact des sensations que peuvent donner tous les corps, y compris celui de Dieu même.

Maitre Tessier. Oh ! pour cela, vous pouvez croire sans courir les risques d'être jamais démenti.

M. Lanoue. En effet, l'idée n'est point venue à ceux qui niaient la résurrection de Jésus-Christ de découvrir la fraude des Chrétiens en faisant faire des recherches pour retrouver ce corps qui, s'il eût été mortel comme les nôtres, n'eût pu être enlevé si secrètement qu'on ne l'eût su, ni anéanti si complètement qu'on n'en eût aperçu des traces. Tous nos théologiens s'étaient des preuves matérielles qui appuient le fait de la résurrection, pour prouver la vérité de la Rédemption chrétienne. Il y a là-dessus le livre d'un Anglais appelé Scherlok.

Maitre Tessier. Je n'y trouverais pas la plus petite chose à redire, que ma conviction ne s'ensuivrait pas pour cela, parce que je veux une théorie. J'adopte celle que vous m'exposez, en tant que je me rejette sur l'insuffisance de la raison humaine pour apprécier ce qu'était d'abord la nature du Christ et les modifications qu'elle a pu subir. Les sciences physiques seules nous montrent des corps qui passent du visible à l'invisible. Je ne veux pas dire que Jésus-Christ y a passé comme cela ; je ne veux pas affirmer que son corps fût un gaz élastique ; mais enfin, si nos moyens d'expérience sont insuffisants dans ce qui dépend de

l'emploi de nos cinq sens, à plus forte raison le sont-ils quand ces cinq sens ne sont pas appelés à prononcer un jugement. Ainsi, Jésus-Christ s'est dépouillé progressivement de la nature qu'il tenait de sa mère ; c'est, sans doute, après cette opération terminée qu'il lui a dit sur la croix, en lui montrant saint Jean : « Femme, voilà ton fils. » Dans tout autre système que le vôtre, au lieu de femme il eût dit mère.

M. Lanoue. C'est positivement cela. Avec d'autres organes nous nous expliquerions bien d'autres énigmes que nos sciences ne parviendront jamais à débrouiller. Ce fait est un miracle relativement seulement à notre ignorance. Pour celui qui connaît les deux mondes, ce n'en est pas un : c'est l'effet d'une loi spirituelle.

Maitre Tessier. Je ne voudrais pas pourtant m'embarquer si loin pour expliquer les autres soi-disant miracles de la Bible. Jésus-Christ appartenait au monde spirituel par sa naissance, il y est retourné par sa mort. C'est fort bon pour lui. Mais tous les miracles qu'il a faits sur les autres, faut-il dire qu'il les a transportés avec lui dans le monde spirituel ? Ce serait un peu fort. Comment s'y prendre pour y voir quelque vraisemblance ? Comment entrevoir le spirituel dans le naturel autrement que dans la personne même de Jésus-Christ ?

M. Lanoue. Nous allons en venir à ces sortes de miracles ; je veux seulement vous prier d'examiner un instant celui-ci. Si vous avez adopté avec moi que la

forme humaine, type de toutes les formes connues, est celle du principe générateur de ces formes; si vous adoptez que dans le degré supérieur, ou dans le monde des causes, cette forme existe quoiqu'elle ne soit pas manifestée, vous voyez, dans l'apparition de Jésus-Christ sur la terre, l'être principe se manifestant et retournant à son essence primitive. S'il a disparu pour nous, il ne l'a pas fait pour ceux qui habitent le degré supérieur; il n'a fait que remonter dans sa sphère, il n'est point entré en contradiction avec son essence, avec l'ensemble des choses créées. Une moitié de l'univers a pu le voir disparaître, il a été présent pour l'autre. C'est ainsi que le soleil, la plus belle image du Créateur, ne se couche jamais pour un lieu, qu'il ne porte sa lumière à un autre. L'homme borné à son horizon dit que l'astre a disparu, mais l'astre est resté fixe. Le Créateur s'est manifesté dans les derniers degrés de son ouvrage, et il est retourné dans les premiers. Voilà l'incarnation et la résurrection. Ce n'est pas à nous à juger ces opérations de deux degrés par les sens que nous avons reçus pour un seul. Dieu est ainsi entré et sorti de la vie sans cesser d'être le même. Il a paru en Dieu dans les substances dernières comme il est dans les substances premières de la nature, afin qu'il fût pleinement ce qu'exprime son nom de Jéhovah : *Je suis Celui qui est*; afin qu'il accomplit ce qu'il dit de lui-même : Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

Maitre Tessier. Il y a là-dedans des lucurs subli-

mes et des obscurités impénétrables. Il me suffit de dire : L'homme s'est séparé de Dieu, Dieu ne pouvait se communiquer de nouveau à lui qu'en se personnifiant ; la cause ne peut être sensible qu'en devenant effet ; cela étant, si le Créateur a paru sur notre globe, comme la justice me prouve qu'il a dû le faire, qu'on me montre un autre personnage que Jésus-Christ, qui ait pu remplir ce rôle.

M. Lanoue. Et qu'on nous donne de son existence et de son action spirituelle une histoire plus vraie que celle de l'Évangile. En nous en tenant là sans sonder les mystères, nous ne craignons d'être démentis par personne.

Maître Tessier. Je veux pourtant savoir ce que c'est que les autres miracles de ce même Évangile. J'ai lu dans Rousseau que si les miracles de l'Évangile étaient supprimés, toute la terre serait aux pieds de Jésus-Christ ; j'ai fait venir d'après ces réflexions l'évangile Touquet, mais toutes les fois que je l'ai ouvert, j'ai eu certains remords ; je me disais qu'il ne fallait pas mutiler le Livre saint, je me rappelais que saint Jean dit, dans l'Apocalypse, que quiconque toucherait aux paroles de ce livre serait rayé du Livre de vie. D'un autre côté, j'aurais bien voulu comprendre les miracles. Comment donc faire ? Je comptais un peu sur vous pour cela ; mais votre grande loi d'ordre, à laquelle se soumet la suprême puissance elle-même, m'a rendu si difficile de créance, que je ne pense pas qu'il vous soit possible d'accorder les miracles avec elle.

M. Lanoue. Connaissez-vous bien toute la loi d'ordre, maître Tessier ?

Maître Tessier. Je n'ai pas cette prétention-là.

M. Lanoue. S'il y a un ordre aux lois duquel obéissent les corps matériels dans la nature, et dont il ne faut avoir que des yeux pour être juge, il y a aussi un ordre d'où dépendent les phénomènes de l'intelligence, et ce n'est pas une petite intelligence que celle qui a pu prendre sur elle d'expliquer ces lois. Tel donc qui sera choqué de certains faits moraux, pourra bien n'être pas du tout capable de les apprécier et de reconnaître les lois de l'ordre d'où ils dépendent.

Maître Tessier. Pour cela, c'est bien vrai. Sans aller si loin, je vois bien quelles sont les lois par lesquelles je fais bouillir ma marmite, et je ne connais pas du tout celles au moyen desquelles la machine électrique donne une secousse à tous ceux qui font la chaîne. Cet effet-là, quoique naturel, pourrait bien passer pour un miracle aux yeux de celui qui n'est pas initié aux lois de cet ordre. Il y en a qui disent que les actions de Jésus-Christ prouvaient des connaissances plus avancées que les notions bornées des hommes grossiers de son temps. Figurez-vous un astronome qui, pouvant prédire la hauteur d'une marée quelconque, dix ans avant qu'elle vienne, aurait dit à la mer avec justice : « Tu iras jusque là, et tu n'iras pas plus loin. » Les hommes de ce temps-là, le voyant obéi par les éléments, auraient dit à coup sûr qu'il

faisait un miracle. Cela ne tient pas contre vos lois spirituelles.

M. Lanoue. En effet, ce n'est pas cela du tout; vous n'expliquerez point avec des tours de physicien les actions de Jésus-Christ sur les malades qui lui étaient présentés; vous n'aurez rien qui vous rende compte le moins du monde des spectacles extraordinaires offerts à la vue de ses Apôtres; il faut donc recourir à notre théorie.

Maitre Tessier. Je suis bien curieux de savoir comment vous allez faire pour m'expliquer la manière dont la loi spirituelle peut agir dans le monde sensible sans en troubler les lois. Il me semble qu'il doit y avoir là conflit : deux lois quand il n'y a qu'un ordonnateur ! C'est un peu difficile de créance.

M. Lanoue. C'est un peu profond, mais vous avez déjà tant lu, vous avez si bien pris l'habitude de méditer avec vous-même, que je suis persuadé d'avance que vous me comprendrez, si vous m'accordez toute votre attention. Mais, pour le moment, nous en resterons là, s'il vous plaît; la soirée avance, et nous n'aurions pas le temps de traiter la question des miracles avec toute l'étendue qu'elle exige.

Disant ainsi, M. Lanoue laissa le notaire à ses réflexions. Celui-ci, voyant le philosophe occupé à mettre en ordre quelques papiers laissés sur la table, lui fit une profonde révérence, et se retira sans mot dire.

DIXIÈME ENTRETIEN

THÉORIE DES MIRACLES.

La question des miracles de Jésus-Christ intéressait trop vivement maître Tessier, pour qu'il ne mit pas tout l'empressement possible à continuer avec M. Lanoue la conversation interrompue trop tôt la veille. Nous en sommes sur les miracles, lui dit-il en l'abordant, et je ne sais quoi me dit que vous allez débrouiller cette matière confuse et me la rendre aussi vraisemblable que tout ce que vous m'avez démontré jusqu'ici.

M. Lanoue. A commencer par ceux des miracles de Jésus-Christ, qui consistent dans les guérisons des maladies, je les fais tous rentrer dans les faits de la médecine spirituelle, très-connue des anciens. Vous avez lu qu'il a existé fort souvent des personnes favorisées qui faisaient disparaître les maux de leurs semblables par l'imposition des mains. L'homme qui en agit ainsi est doué d'une force supérieure, mais qu'on ne peut pas appeler surnaturelle; elle n'appartient pas à la nature matérielle, que nous connaissons, mais

à une nature spirituelle qui a des lois spéciales et accessibles à la raison, quoique la plupart des hommes l'ignorent. Jésus-Christ, en touchant ceux qui l'approchaient, exerçait seulement à leur égard des actions de cette médecine spirituelle. Sa propre volonté et la foi du malade en lui opéraient un effet.

Maitre Tessier. C'était donc un effet semblable à celui des rois de France qui guérissaient les écrouelles. Beaucoup de gens simples étaient peut-être guéris, en effet, par leur propre confiance. ¶ y a nombre d'exemples d'une semblable médecine. La force de l'individu agit bien au moral sur un autre. La persuasion de la possibilité d'être guéri soumet, pour ainsi dire, le moribond à une action exercée sur lui, et sa guérison est son ouvrage. Combien de personnes courent aux eaux avec l'idée de s'en trouver mieux? L'eau, qui fort souvent n'a pas plus de qualité que celle de mon puits, les met sur pied le mieux du monde.

M. Lanoue. Ces exemples, et une foule d'autres, vous prouvent la très-grande influence du moral de l'homme sur son physique. C'est en partie à cette fausse idée qu'il faut attribuer le mieux qui résulte chez un homme d'un pèlerinage fait à tel ou tel lieu.

Maitre Tessier. Mais l'imagination?

M. Lanoue. Changez la signification de ce mot dans votre dictionnaire. L'imagination n'est pas chez nous la vue de ce qui n'existe pas, mais bien de ce qui existe pour la pensée. C'est là la véritable existence.

La matière est une enveloppe, la pensée bien réglée est une excursion posée dans le monde spirituel; l'imagination est une course vagabonde dans ce monde-là. Le poète, maître Tessier, n'invente point; il crée, dans toute la vérité du terme. Ce qu'il aperçoit par ses facultés morales, c'est ce qui existe réellement. Un homme dont l'imagination se frappe, est un homme sur lequel agit une force réelle.

Maître Tessier. Mais, enfin, l'imagination est quelquefois bien imaginaire!

M. Lanoue. Quand je vous aurai donné quelques explications de plus, vous y serez. Pour le présent, revenons à notre sujet. Il y a des personnes qui meurent, d'autres qui se guérissent par les suites seules d'affections mentales qui leur sont communiquées. Il est donc avéré que l'homme exerce sur son semblable une prodigieuse influence.

Maître Tessier. Parbleu, sans aller si loin, j'ai une parente qui appelle, quand elle est malade, un médecin dans lequel elle a grande confiance. Le médecin n'entre pas plutôt dans sa chambre qu'elle est déjà mieux; les paroles de son docteur la consolent, la fortifient et la guérissent en quelque sorte avant l'application des remèdes, qui, pour la plupart, ne consistent que dans des choses très-insignifiantes. Je crois que les remèdes manqueraient qu'elle se rétablirait toute seule, tant sa confiance est grande.

M. Lanoue. Le médecin que vous connaissez, maître Tessier, ne fait que se servir d'une force qui

se trouve réellement dans tous les êtres, et dont nous n'avons pas assez appris à faire usage. Offusqués par la nature matérielle, nous nous identifions avec elle, nous finissons par nous persuader que nous ne sommes qu'une pure machine, et qu'il n'y a que des choses analogues à la matière qui puissent la toucher; c'est une grande erreur. Il n'y a pas besoin toujours de choses matérielles pour agir sur l'homme,

Maître Tessier. Cela va sans dire, puisque cette force dont vous parlez appartient aux animaux, elle doit par la même raison se trouver chez l'homme. Ne voyons-nous pas le serpent fasciner de petits reptiles qu'il force de se jeter dans sa gueule? Le renard fascine, aussi lui, nos volailles; l'épervier, avant de fondre sur sa proie, l'arrête où il le veut, et je pense bien que le chien, qui se tient immobile devant la perdrix, exerce envers elle une sorte de charme qui la tient clouée à sa place.

M. Lanoue. Cette force est dans la nature; tous les êtres en sont doués; mais souvenez-vous de ce que je vous disais, que le simple germe confié à la terre ne tire pas sa vie de lui-même, il la reçoit du monde spirituel, source unique de toute vie. C'est de là également que provient cette force dont se servent les êtres organisés pour agir les uns sur les autres. Ils sont tous de simples réceptacles. Plus ils se disposent à recevoir, plus ils reçoivent en effet; plus ils doutent d'eux et ont de peine à se persuader de leur propre énergie, plus par conséquent ils se dérobent à cette

influence universelle; ils n'exercent alors aucune action, parce qu'ils ne reçoivent réellement aucune force. Ceux qui n'ont pas de *foi en eux* sont aussi faibles que celui qui, ne se croyant pas capable de soulever un fardeau, ne ferait aucun effort pour tenter l'entreprise; l'incrédulité, même au physique, nous empêche de faire ce qui nous serait possible; à plus forte raison, n'opérera-t-elle rien sur les autres. Ceux qui se défient de l'influence d'un homme sur eux se dérobent aussi par la même raison à l'action de ce dernier; ils opposent par leurs doutes une force d'inertie qui paralyse en quelque sorte la puissance exercée sur eux. Dans ces deux cas-là, il n'y a aucun effet de médecine spirituelle. Supposez, au contraire, deux personnes, dont l'une sera très-convaincue de la puissance qu'elle exerce, et l'autre bien disposée à reconnaître cette influence, il n'y a pas de doute qu'entre un médecin et un malade de cette sorte, sans qu'il y ait besoin de remèdes physiques, il se produira certaines guérisons.

Maître Tessier. Je n'en doute nullement, et je conçois parfaitement qu'avec la confiance sans bornes qu'inspirait Jésus-Christ à ses auditeurs, et avec l'énergie toute particulière qu'il puisait dans le monde spirituel qui était à sa disposition, il devait guérir tout le monde.

M. Lanoue. Non pas tout le monde, et c'est là ce qui constate d'une manière péremptoire que ces guérisons appartenant à la médecine spirituelle, et

n'étaient pas ce que le peuple entend d'ordinaire par miracles; vous avez vu que dans tel pays il ne put rien opérer à cause de l'incrédulité des assistants. Et vous comprenez maintenant pourquoi celui qui ne croit pas se défend réellement avec ses doutes, ses dénégations; il se dérobe à l'influence spirituelle, et rien ne peut être exercé sur lui. Une action qui le modifierait malgré lui n'appartiendrait pas à cet ordre de choses où tout reconnaît également la Sagesse Divine. Il faut en toutes choses le concours de deux volontés. Ce concours est nécessaire au moral pour amener la persuasion; il l'est également au physique pour que l'homme se mette à la disposition de son semblable. La force est l'interruption de toute loi, et ce n'est pas elle que pouvait employer Celui qui a créé toutes les lois.

Mattre Tessier. Oh! monsieur Lanoue, c'est admirable! Je vois maintenant pourquoi Jésus exigeait la foi même pour des choses avec lesquelles celle-ci semble n'avoir rien à démêler. Voilà pourquoi il disait à ses disciples: « Si vous aviez gros de foi comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne: Va te jeter dans la mer; et elle irait à l'instant. »

M. Lanoue. C'est une figure qui exprime le degré de puissance que peut acquérir l'homme qui croit en sa force; mais je reviens à mon sujet. Ne voyez-vous pas que les actions de Jésus-Christ n'étaient pas des miracles proprement dits, puisque quand il guérit l'aveugle, celui-ci ne recouvra pas tout de suite la vue,

mais bien par gradations successives? Ne voyez-vous pas là les degrés par lesquels la foi du malade s'unit progressivement à la foi du médecin pour qu'il y ait union des deux et action de l'un sur l'autre?

Maitre Tessier. Je le vois aussi clairement que le jour. Jésus-Christ n'a fait à un plus haut degré que ce que fait tous les jours le médecin de la parente dont je vous parlais, et qui la guérit souvent sans saignée et sans quinine. Mais alors, monsieur Lanoue, si les bons comme les méchants, si les impies comme les dévots sont doués de cette force-là, que prouvait-elle en faveur de Jésus-Christ? Je me rappelle avoir lu dans la Bible que quand Moïse fit des miracles devant le roi Pharaon, les magiciens de ce prince en firent d'autres à leur tour; s'il y a des faux, comme des vrais miracles, que prouvent donc ces derniers?

M. Lanoue. Votre objection, maître Tessier, demande encore ici de nouveaux développements. Dites-moi d'où vient la puissance qu'exerce le médecin spirituel, vous en souvenez-vous?

Maitre Tessier. Vous m'avez dit que c'était du monde spirituel; et, en effet, je conçois assez bien que s'il y a un autre monde, origine du nôtre, c'est dans celui-là qu'il faut chercher la source des effets dont nous sommes témoins sur la terre.

M. Lanoue. L'influence du monde spirituel que vous reconnaissez est pure ou impure, vraie ou fausse.

Maitre Tessier. Comment! est-ce que tout ce qui vient de là-haut, n'est pas la vérité même?

M. Lanoue. Ce qui vient de là-haut, vient aussi bien de là-bas, car il n'y a ni haut ni bas dans le monde spirituel. L'influence de ce que vous appelez là-haut, est celle de Dieu, et elle est bonne ; l'influence du bas est celle du diable, et elle est mauvaise. L'Église ne vous a-t-elle pas appris de tout temps que, s'il y avait sur la terre une influence divine, il y en avait aussi une diabolique.

Maitre Tessier. Oui, mais c'est encore là l'un de ces points dont je m'étais permis de douter, et je ne pensais pas du tout que vous auriez pu me le démontrer.

M. Lanoue. Je vous demande pardon, s'il y a le bien, il y a aussi le mal ; l'un est Dieu, l'autre est ce que le peuple appelle le diable. Tout bien donc qui entre dans notre pensée et nos affections vient du bien même ; tout mal qui nous tente pour se mettre à la place de celui-là dérive de la source commune de tout mal. Si les bonnes résolutions nous sont inspirées par Dieu, les mauvaises nous sont soufflées par le diable. Vous devez reconnaître ces deux actions opposées dans vos tentations, et vous souvenir que nous en avons parlé en traitant du mal physique.

Maitre Tessier. Parfaitement.

M. Lanoue. Les doctrines vraies procèdent donc de Dieu, et les doctrines fausses du principe de toute erreur. Pour prouver que sa doctrine était vraie, Jésus a dû opérer les actions spirituelles qui en attestaient l'origine immatérielle. Ces actions, ou plutôt

ces miracles, pour employer l'expression commune, prouvent sa doctrine, comme la doctrine à son tour prouve les miracles.

Maitre Tessier. Mais, Dieu me pardonne, il y a dans votre raisonnement un cercle vicieux : Rousseau l'a déjà remarqué.

M. Lanoue. Point du tout; suivez-moi attentivement. La doctrine morale de Jésus-Christ pouvait sembler vraisemblable à ceux qui l'écoutaient, mais rien ne leur prouvait qu'elle fût vraie, à moins que celui qui l'exposait ne donnât des marques non équivoques d'une action spirituelle. On voulait voir en lui, outre le docteur instruit, l'homme de l'autre monde, si je puis ainsi parler. Vous me dites : Mais le méchant prend là aussi sa puissance. Sans doute; mais si le méchant fait preuve de puissance, il ne le fait pas de doctrine. Après avoir prouvé par ses actes qu'il appartient au monde immatériel, Jésus prouve par ses paroles qu'elles viennent de la partie pure de ce monde-là. Pour décider entre un vrai et un faux prophète, qui font tous deux preuve d'une puissance immatérielle, il faut donc, de toute nécessité, revenir à la doctrine. Quand je suis bien persuadé de la vérité des paroles d'un réformateur qui se prétend agent entre Dieu et moi, je veux me convaincre également de la nature de sa puissance. Entre deux doctrines, au contraire, nous n'avons pas besoin, pour nous décider, de l'action spirituelle, puisque notre raison seule en est juge. Si le diable émet une doctrine,

l'homme le moins éclairé en juge la perversité, et tous les miracles alors lui font peur, loin de le convaincre. S'il nous dit : Fais le mal, la conscience lui répond : Va-t'en , tu es un imposteur. Si, au contraire, l'homme est entraîné par l'évidence morale, et qu'il craigne que le législateur n'ait pris tout cela dans sa tête, il lui demande des preuves de sa mission ; et, après avoir vu ses actions spirituelles, il se jette à ses pieds. Vous voyez donc bien qu'il était de toute nécessité que Jésus-Christ prouvât que ses paroles étaient d'origine immatérielle, tandis que ses actions avaient besoin à leur tour, pour être crues, du témoignage des paroles.

M. Tessier. C'est concluant : Oh ! que j'aime cette théorie des miracles ! Je me rappelle que Rousseau demande à Jésus-Christ, pour le reconnaître comme Dieu, qu'il bouleverse le ciel et la terre ! J'aime bien mieux qu'il agisse sur l'homme d'une manière si conforme à la raison. Je crois bien à la vie de Jésus-Christ expliquée comme vous le faites ; je n'y croirais pas du tout s'il y avait des bouleversements physiques, je me croirais dans une fantasmagorie indigne de la sagesse suprême. Oh ! quel caractère sublime cela donne aux actes du Sauveur ! L'Évangile est la double histoire de l'homme moral et de l'homme physique ! Que c'est beau !

M. Lanoue. Et c'est ce caractère précisément qui vous fait voir que cette histoire n'a pu être inventée. Une telle vie, une telle théorie, sont trop au-dessus

de la conception ordinaire des historiens de Jésus-Christ.

Maitre Tessier. C'est bien vrai. Comment voulez-vous que d'ignorants juifs eussent non-seulement imaginé la morale sublime de Jésus-Christ, mais encore trouvé cette belle action spirituelle. On s'en doutait si peu dans ce temps-là que les Pharisiens hébétés lui demandaient précisément, pour preuve de sa mission, des miracles dans les cieus. Oh ! qu'il nous a bien mieux servis ! Médecin des âmes, c'est sur l'âme seule que sa puissance s'est exercée. C'est tout au plus, je crois, si saint Matthieu, avant sa vocation, aurait compris ce que vous venez de m'exposer. Comment donc aurait-il été capable de l'inventer ? Je vois maintenant pourquoi Jésus-Christ, dit que ses paroles sont esprit et vie ; il y a de la vie dans l'action de celui qui guérit comme cela. Ses disciples disaient qu'il parlait avec *autorité*, et non point comme les scribes ; voyez donc s'il est possible d'exprimer plus clairement la puissance spirituelle ?

M. Lanoue. Mais vous avez beaucoup lu la Bible, maître Tessier ?

Maitre Tessier. Malheureusement que trop, puisque, n'y comprenant rien, je n'y recueillais que des doutes. Ah ! monsieur Lanoue, vous faites aujourd'hui de moi l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde : je n'ai plus de doute, d'incertitude ; c'est à présent, je crois, que je serais bien mieux porté à prier que quand vous me l'aviez recommandé.

M. Lanoue. Oui, mais vos doutes reviendraient encore. Sont-ils tous bien éclaircis ?

Maitre Tessier. En vérité, la lumière que vous m'offrez est telle, que je ne vois plus rien du tout qui m'offusque.

M. Lanoue. Mais si les guérisons spirituelles de Jésus-Christ sont plus compréhensibles pour vous, vous expliquerez-vous par elles son apparition à ses disciples après sa mort. Ce n'est plus là de sa puissance particulière qu'il s'agit, c'est de la manière dont les Apôtres ont vu, et toute la Bible est remplie de visions de ce genre.

Maitre Tessier. En effet, vous m'avez donné la théorie qui explique ces spectacles extraordinaires; et la vue des prophètes !

M. Lanoue. C'est cette vue que Jésus-Christ a ouverte à certaines personnes, et qui leur a fait voir des choses que la vue matérielle n'aperçoit pas. La médecine spirituelle ne se renferme pas seulement dans une modification de l'être qui apporte un soulagement à ses maux, elle consiste aussi à lui ouvrir la vue de l'esprit, comme cela arrive quand on provoque une sorte d'extase somnambulique chez certaines personnes.

Maitre Tessier. Mais c'est du magnétisme, cela ; et de nos jours il est si décrié !.....

M. Lanoue. Les noms ne font rien à la chose. Que ce soit ce que vous voudrez, toujours est-il que c'est, comme la fascination naturelle, l'action d'une volonté

sur une autre ; il est évident que la volonté humaine a un empire que notre observation matérielle dédaigne trop souvent. Voyez comme nos affections augmentent la force du corps humain ! Notre volonté agit sur la vie, on ne peut en douter. La circonscription de son action, voilà la seule chose qui ne soit pas bien connue. Mais faut-il inférer de là que le phénomène n'existe pas ? Ce serait aussi absurde en philosophie que contraire à la théorie de toutes les sciences. Le système nerveux, modifié chez certains individus par l'imposition des mains, provoque chez eux un état extatique qui paraît être un mode de perception d'une nature bien remarquable. C'est, sans doute, le sens primitif de l'homme, celui qui, le transportant hors du temps et de l'espace, le fait vivre de la vie des intelligences. Cet état a été développé fréquemment chez ceux qui suivaient Jésus-Christ ; de là le spectacle merveilleux qui les frappe, et avec lequel les faits de la nature matérielle n'ont aucune analogie. Les Prophètes étaient nommés autrefois des *voyants*, ce qui suppose qu'on reconnaissait chez eux sans difficulté une vue différente de la nôtre.

Maitre Tessier. C'est très-concevable. Ainsi, les guérisons opérées par Jésus-Christ, sa transfiguration, sont des faits d'un ordre spirituel que je m'avoue sans difficulté. Les autres actions de Jésus-Christ, qui paraissent sortir des lois de la nature, rentrent, pour moi, dans ces explications naturelles données par les commentateurs ordinaires.

M. Lanoue. Observez, en outre, que les Apôtres ont écrit souvent comme s'ils étaient témoins des faits, et cependant ils n'ont pu voir se passer sous leurs yeux la plupart de ces faits-là. Ainsi saint Matthieu décrit la tentation de Jésus-Christ que le Messie lui seul a subie.

Maitre Tessier. Je vous arrête ici, monsieur Lanoue, Jésus-Christ n'a rien opéré ni rien fait voir que de très-vraisemblable à ceux qui l'approchaient; mais lui-même, maître absolu des lois de l'autre monde, pourquoi a-t-il été influencé par elles? Je vous avouerai que je n'aime pas sa tentation, et pour le coup, si vous m'expliquez cela, il n'y aura plus de bornes dans mon cœur à la reconnaissance que je vous devrai.

M. Lanoue. Vous avez souvent parlé comme cela; et, après un mystère, il vous en est venu un autre à l'esprit. Il y a à la fin de l'Évangile de saint Jean, un mot profond; c'est celui-ci: « Tous les livres ne contiendraient pas le récit des actions et des paroles de Jésus-Christ. » Vous voyez, en effet, que si vous voulez tout savoir, il n'y a pas moyen d'en finir.

Maitre Tessier. Allons, ce sera pour la dernière fois.

M. Lanoue. Jésus a été tenté par le diable, c'est-à-dire que le mal s'est approché de lui comme il s'approche de tout ce qui prend la condition humaine, et le Rédempteur l'a terrassé, comme font encore aujourd'hui les hommes qui se régénèrent.

Maitre Tessier. C'est très-bon en gros. Mais je

suis, vous le savez, de ceux qui aiment à éplucher les choses. Le diable est donc un être individuel ? Qu'est-ce qu'un être dont l'existence se passe à en tourmenter d'autres, et cela pendant toute l'éternité ?

M. Lanoue. Il a un corps dans la pensée comme toute chose morale, ainsi que je vous l'ai dit souvent. Le mal a son expression, ou, si vous aimez mieux, son emblème dans le monde spirituel ; voilà tout ce qu'il y a. Sur notre terre, il n'en a pas pour nos yeux corporels.

Maitre Tessier. C'est fort bien ; la scène de la tentation de Jésus-Christ s'est passée aussi, elle, dans le monde spirituel.

M. Lanoue. Il n'y a pas le moindre doute à cela.

Maitre Tessier. Ah ! je respire un peu mieux à présent, monsieur Lanoue ; mais, dites-moi donc, si le diable est un être spirituel, quelle est son origine ? est-il né en même temps ou après Dieu, se bat-il avec lui, comme le disent les Mani..... ? aidez-moi donc !

M. Lanoue. Les Manichéens.

Maitre Tessier. Oui ; c'est cela.

M. Lanoue. Les Manichéens supposent deux principes éternels, l'un du bien, l'autre du mal ; l'un est Dieu, l'autre est le diable. C'est de leur lutte que résultent tous les phénomènes qui nous frappent. Les Chrétiens éclairés disent seulement que le diable, ou le mal, a commencé à naître avec l'homme, quand celui-ci est tombé dans le mal. A l'instant où il est entré dans l'égoïsme, le mal a commencé ; il s'est

perpétué chez ses successeurs. Ainsi, le mal est un fait secondaire de la création, c'est une négation du bien ; voilà tout.

Maitre Tessier. Ceci est fort bon pour le mal de l'homme qui est sur la terre, mais le mal est aussi dans le monde spirituel, puisque Jésus-Christ l'a vu là, et a subi son influence. D'où est-il entré dans ce monde-là ?

M. Lanoue. Où vont les hommes qui meurent ?

Maitre Tessier. Parbleu ! dans l'autre monde, les bons au Ciel et les méchants en Enfer.

M. Lanoue. Ajoutez à présent que les bons sont les bonnes affections et les méchants les mauvaises ; ainsi, le mal est entré dans le monde spirituel, du moment où y est entré le premier homme, qui, n'ayant pas voulu se corriger sur la terre, est devenu un démon après sa mort. A ce démon-là s'en sont joints d'autres qui, tous ensemble, font la masse impure du mal désigné chez le peuple par le nom collectif de diable. Or, je vous ai dit que le mal, comme le bien, a influence sur notre monde.

Maitre Tessier. Mais, en vérité, monsieur Lanoue, vous me transportez dans le pays des merveilles. Ainsi, avant le mal il n'y avait point pour l'homme de figure du mal. Ainsi, ces figures monstrueuses, ces formes bizarres, qu'aperçoivent les visionnaires dans l'autre monde, ne frappaient pas leurs regards. Tout était pur et harmonieux dans les images de l'autre monde comme dans le cœur de l'homme.

M. Lanoue. Sans doute, quand le mal n'existait pas, il ne pouvait y en avoir la représentation.

Maitre Tessier. Cela me fait un sensible plaisir. Tenez, voyez-vous, ces diables de formes me trottent toujours dans l'esprit, et c'est un grand point de gagné pour moi que de pouvoir m'imaginer un temps où l'autre monde n'était pas encore embarrassé de ces tas de figures grimacières qui me choquent. Je m' imagine par là que ce qui a été de même dans un temps, pourrait presque le redevenir encore ; en un mot, que si la pensée du mal s'effaçait tout à fait de l'esprit de l'homme, il n'y aurait pour lui maintenant, comme avant la chute, aucune de ces images monstrueuses dont est trop souvent peuplé le monde des extatiques. Allant plus loin, je concevrais presque ce monde comme devant uniquement ses formes au souvenir des impressions reçues ici-bas, mais l'éblouissement m'en prend tant il faut s'élever pour arriver là.

M. Lanoue. Encore quelques conversations ensemble, et peut-être n'aurez-vous plus là-dessus le moindre doute.

Maitre Tessier. Les bons et les mauvais anges ont été auparavant de bons et de mauvais hommes, et le genre humain seul a peuplé le Ciel et l'Enfer. Quelle simplicité admirable ! Mais le combat de Satan dont parle Milton ?

M. Lanoue. Moïse n'en parle pas. Deux passages, l'un de saint Jude, l'autre de saint Pierre, relatifs à

ces premiers hommes, que l'Écriture appelle partout des anges, ont pu seuls donner lieu à une fausse interprétation de la Bible à cet égard.

Maitre Tessier. Ma foi, j'en suis bien aise. J'étais tout choqué de voir Satan se battre contre saint Michel : ce sont de ces choses qui n'entrent pas du tout dans l'entendement. On ne peut jamais être vraiment pieux avec de pareilles billevesées. Je conçois à présent la tentation de Jésus-Christ ; il a laissé approcher le mal qui existe par nature chez nous tous, et il l'a chassé pour nous apprendre à le chasser. Le lieu de la scène et les détails se passent dans le monde spirituel : il n'y a plus rien à objecter.

M. Lanoue. Voyez, s'il vous plaît, un moment avec moi, les détails de cette scène vraiment sublime. Jésus est conduit dans le désert, où, après avoir jeûné quarante jours, il eut faim. Séparé de Dieu, l'homme naturel, égaré lui aussi dans le désert de la vie, jeûnant du véritable amour pendant un laps de temps exprimé par le nombre mystique de quarante, qui signifie un état complet ; l'homme, dis-je, après un état complet d'abandon, eut faim, éprouva cette faim morale, ce besoin d'aimer sans lequel son être fût tombé d'ina-nition.

Maitre Tessier. Ah ! oui, monsieur Lanoue, j'ai traversé ce désert, j'ai jeûné aussi, moi, j'ai eu faim : c'est bien là ce qu'éprouve l'homme.

M. Lanoue. Le tentateur s'approche, et lui dit : Faites que ces pierres deviennent des pains. Le mal

dit à l'homme qui a faim, au lieu de chercher la vérité divine, adresse-toi à ce qui en a le moins, à la pierre insensible, image frappante de la vérité purement matérielle. La pierre froide n'ayant rien à lui offrir, Jésus cherchant la vérité dit au mal : Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

Maitre Tessier. La réponse de Dieu est celle de l'homme. Quand il est séparé de Dieu, quand il cherche à aimer, ce n'est pas seulement la nourriture matérielle qu'il lui faut, il lui manque réellement la vérité divine, l'amour pur, tout ce qui sort de la bouche de Dieu. L'expression du Livre est sublime. Dites donc à quelqu'un : Faites-vous un cœur de marbre ; il vous dira : Non, cela ne palpite pas, il me faut de l'amour. Ce mot pain me rappelle la plus sainte des cérémonies du culte, celle que le chrétien ne peut se dispenser d'accomplir. Que signifie le pain de l'Eucharistie ? Est-ce un emblème également ? L'acte en lui-même est-il une simple commémoration ? Pardon, si je vous interromps ; mais ceci est d'une grande importance.

M. Lanoue. Le pain et le vin sont les types et correspondances nécessaires du bien et du vrai émanés de Dieu. La création spirituelle ne peut tomber dans notre monde que sous les emblèmes pris dans ce monde lui-même. En recevant le pain et le vin, le chrétien reçoit réellement, s'il est bien préparé, l'amour divin et la sagesse divine. Il y a pour lui présence

réelle de l'Être Divin, et pour que tout l'homme ait part à cette action, pour que ses sens répètent les opérations de son esprit, il donne à son corps la nourriture matérielle qui représente exactement les qualités morales qui vont animer son cœur : la présence matérielle est pour le corps ; la présence réelle, celle de l'amour et de la sagesse, est pour l'esprit. Il figure par sa manducation l'appropriation spirituelle qui se fait au dedans de son homme intérieur ; l'action de boire représente celle par laquelle il s'assimile la vérité : elle coule, pour ainsi dire, en lui comme une liqueur bienfaisante.

Maitre Tessier. Les incrédules ne diront plus de nous avec indécence que nous mangeons notre Dieu. Mais si le pain est le symbole du bien, et le vin celui du vrai, en ne faisant communier le fidèle que sous une espèce, tandis qu'il communie lui-même sous les deux, le prêtre ne semble-t-il pas dire au peuple : « Voilà le bien, fais-en ton profit ; je garde pour moi la vérité, qui t'est inutile. »

M. Lanoue. Votre épigramme montre assez la nécessité de conserver les deux emblèmes. Continuons notre explication. Le mal place par la pensée le régénérateur, qui se prête à son action, sur le sommet du temple, et lui dit de se jeter en bas sans crainte. Comprenez-vous cette seconde tentation, maître Tessier ?

Maitre Tessier. Pour celle-là, je n'y vois goutte.

M. Lanoue. Le premier effet qu'éprouve l'homme

qui se régénère et qui aperçoit son Dieu, est de s'élever vers lui par la pensée, sans que l'amour s'y conjoigne. C'est l'écueil que je vous ai signalé souvent. La pensée religieuse la plus sublime n'est rien sans les actes de la charité; c'est celle-ci qui constitue toute la religion. Voilà donc bien clairement le désir le plus simple que devait éveiller le tentateur dans le cœur de l'homme. Jésus lui répondit : « Vous ne tenterez point le Seigneur Dieu. » Vaincu dans cette attaque, le mal fait voir à Jésus du sommet d'une montagne tous les royaumes de la terre.

Maitre Tessier. Oh ! mais c'est impossible. La terre est ronde, monsieur Lanoue ; ainsi une montagne chez nous ne nous fait pas voir les antipodes.

M. Lanoue. Impossible dans l'ordre physique ; très-réel dans l'ordre immatériel. L'égoïsme se place sur la montagne de l'avidité, y dévore des yeux toutes les richesses du monde ; mais le diable promet inutilement tout cela à la vertu désintéressée ; celle-ci répond comme Jésus-Christ, que l'amour vrai, pur, l'amour divin, en un mot, est la seule chose que l'homme doit se proposer d'acquérir.

Maitre Tessier. Cette histoire est frappante ; elle veut dire, en deux mots, qu'il faut sacrifier au désintéressement toutes les choses qu'embrasse notre intérêt personnel, et il n'embrasse pas peu, je vous assure. Laissez-le faire, donnez-lui aujourd'hui, demain il voudra davantage ; après-demain, un peu plus ; enfin, il ne connaîtra plus de bornes, et tous les royaumes de

la terre avec leurs richesses, comme le dit l'Évangile, ne lui suffiront pas.

M. Lanoue. Aussi cette épreuve est-elle la dernière. Le mal, ou, si vous voulez, le diable, laissa alors le Rédempteur, et les anges s'approchant de lui, le servirent ; comprenez-vous cela ?

Maitre Tessier. Parbleu, les anges, ce sont les bonnes affections qui prennent dans son cœur la place des sentiments égoïstes, c'est bien clair. Quand on en est là, la régénération est finie, comme la tentation même de Jésus-Christ. Si Rousseau avait pu voir les choses comme cela, je vous assure qu'il se serait fait chrétien, car la tentation de Jésus-Christ le tarabustait bien fort.

M. Lanoue. Il y a encore un mot sur lequel vous passez, *les anges le servaient*. Les bonnes affections dans son cœur faisaient alors tout pour lui. L'homme n'avait vraiment rien à faire là. Quand il est dans l'amour, qu'y trouve-t-il, en effet, de pénible ? N'est-on pas, pour ainsi dire, servi à souhait ? Dieu fait alors lui-même l'ouvrage de l'homme.

Maitre Tessier. Eh parbleu, c'est pour cela que la Bible désigne Dieu comme serviteur. Ceci l'emporte encore sur tout le reste. C'est fini, monsieur Lanoue, je prends la Bible, je vais la lire, la relire, et je ne cesserai de m'y édifier que pour accomplir autant que je le pourrai les bonnes actions qu'elle nous recommande.

M. Lanoue. Avant d'en finir, reprenons la rédemp-

tion, et exposons-la en deux mots. En voici la théorie : La communication entre le Ciel et l'homme se fait au moyen d'êtres intermédiaires ; ces êtres, libres comme nous, peuvent, en se dégradant ou en se perfectionnant, rendre la voie qui mène à Dieu plus facile ou plus embarrassée. Vous savez, en outre, que ces êtres ont vécu hommes auparavant sur la terre, et que les générations qui se sont succédé depuis la chute ont dû peupler le monde intermédiaire d'un plus grand nombre d'êtres dégradés, et fermer l'accès du Ciel. Une fois ces prémisses adoptées, la rédemption se présente comme l'acte le plus simple que la raison puisse concevoir. La Divinité, pour rapprocher d'elle l'homme déchu, a dû exercer un jugement spirituel sur ces êtres, desquels nous recevons toute influence immatérielle. Comme les analogues seuls se touchent et agissent l'un sur l'autre, elle a dû descendre au niveau de ces êtres, et prendre un corps comme l'homme, pour se rendre accessible comme lui à leur influence. Le passage de Jésus-Christ sur la terre a donc mis les Cieux dans un nouvel ordre et subjugué l'enfer, opération concevable de la part de Celui qui seul avait le pouvoir d'élever la nature humaine à la nature divine. Ce qu'il a fait une fois se trouve fait pour toujours ; la voie est désormais libre, la Rédemption devient un acte universel de tous les lieux et de tous les temps. Dans toute autre hypothèse, on ne conçoit pas comment le Dieu qui a paru, il y a deux mille ans, en Palestine, agit sur nous au-

jourd'hui ; on ne conçoit pas ce qu'il y a de commun entre cette action individuelle, isolée, renfermée dans une époque et limitée à une fraction du globe, et cette action générale d'un Dieu qui doit se prolonger dans tous les siècles et s'étendre sur toutes les parties de l'univers. Si la Rédemption est un moyen de salut, quel autre moyen Dieu pouvait-il employer que celui d'arrêter l'influence qui pervertissait la race humaine, et de rendre divine l'humanité prise pour se rapprocher d'elle et l'élever à lui ? C'est ainsi, maître Tessier, que le Créateur a agi comme Rédempteur ; c'est ainsi que les deux mondes ont été réunis ; c'est ainsi, enfin, que l'homme, au moyen de la religion, est venu se réunir à son Auteur. Le mot religion signifie relier, et vous voyez bien qu'on ne relie que ce qui avait été délié auparavant. Une interruption de rapports entre l'homme et Dieu est supposée par le mot, et dès seulement qu'il a de la religion, l'homme avoue, par le terme, qu'il relie son être à l'Être Divin.

Maître Tessier. Qui aurait dit qu'en si peu de temps j'aurais été amené à concevoir tout cela ! C'est aussi sublime que c'est simple. Ainsi, sans la connaissance de l'ordre spirituel, l'Écriture n'est pas intelligible ; l'Écriture sainte n'est qu'une histoire de l'invisible dans ses rapports avec le visible ; ce sont les mémoires secrets de l'âme, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il y a pourtant une chose bien étonnante pour le chrétien, c'est que l'Évangile, ayant pour base les Livres des Prophètes et de Moïse, ce der-

nier n'a pas dit dans un seul endroit de ses Livres que l'âme fût immortelle.

M. Lanoue. Je vais examiner tout à l'heure ce sujet, avant d'en finir avec les miracles. Vous les considérez à présent comme des preuves frappantes de cet ordre spirituel dans lequel nous vivions avant la chute, et qui doivent nécessairement reparaitre sitôt que la nouvelle naissance à la vie spirituelle se fait sentir à l'homme; ce ne sont donc pas des interruptions des lois ordinaires de la nature, ce sont des événements de l'existence primitive que nous ressaisissons par la Rédemption. Un grand bouleversement a eu lieu jadis dans la race humaine; elle a été remise en ordre par Jésus-Christ; et telle est aujourd'hui la force de l'habitude, qui nous rend tout familier, que le désordre nous semble l'état ordinaire de la nature, et l'ordre nous paraît une anomalie.

Mattre Tessier. Néanmoins, sans le désordre primitif et la mise en ordre qui y a succédé, l'homme est le plus étrange mystère de la nature; il est donc bien plus simple d'adopter les miracles comme faits d'une nature spéciale, qui a été jadis la nôtre, et qui peut le redevenir encore, que de rejeter cet échafaudage sans pouvoir dire ce que c'est, sans pouvoir en démontrer l'imposture; que de dire, en un mot, que la condition humaine, telle qu'elle se montre à la naissance de tous les hommes, est la condition véritable, et que la religion est un établissement superflu. Cela étant posé, dites-moi ce que vous pensez du silence

qu'a gardé Moïse sur l'immortalité de l'âme, car vraiment il n'en parle pas.

M. Lanoue. Pas plus qu'un général d'armée ne dit à un soldat en présence de l'ennemi qu'il a un sabre et un fusil; cela va sans dire pour le soldat. C'était de même un sous-entendu pour ceux qui lisaient ou entendaient Moïse, vous pouvez en être persuadé. Cette objection est de la force de celle que vous me faisiez quand vous me parliez de la pomme cueillie par Ève; n'avez-vous pas vu que la Bible renfermait l'histoire de l'homme dans ses rapports avec Dieu, exprimé à l'aide d'images prises dans la nature matérielle?

Maitre Tessier. Ces images seules ont dû alors figurer dans le récit. Ceux qui se sont arrêtés sur les mots n'ont vu que de la matière, ceux qui sont allés au-delà de la lettre sont les seuls qui ont vu l'esprit. Mais c'est assez satisfaisant.

M. Lanoue. J'achève votre pensée : Tout dans l'antiquité était symbole ou figure des choses spirituelles; ces dernières étaient les seules présentes à la pensée des premiers hommes. Leurs successeurs dégénérés, ne voyant plus dans ces emblèmes que des formes matérielles, nous ont dit que, dans l'origine du monde, les hommes étaient matérialistes, et qu'ils adoraient les éléments, les corps célestes, que sais-je, moi? C'est comme cela que quelques-uns ont soutenu que le soleil était l'unique Dieu des peuples, parce que les peuples figuraient l'Amour Divin par cet astre.

Maitre Tessier. C'est comme cela alors qu'il faut expliquer ce que disent Dupuis et Volney.

M. Lanoue. Comment ! A-t-on rajeuni ce mauvais système de l'Univers-Dieu ?

Maitre Tessier. Les ouvrages que je vous cite ne sont-ils pas étalés sur tous nos quais ; les colporteurs ne les répandent-ils pas partout dans les campagnes ? J'avoue même que les *Ruines* sont bien dignes de leur titre. L'auteur a fait de ce titre un vrai calembourg. C'est bien, en effet, là, le moyen de réduire tout en poussière !

M. Lanoue. C'est bien vrai. Dupuis a prouvé mieux que personne que les anciens ont eu pour objet le soleil et les constellations. Mais les objets de la nature étaient tous primitivement chargés de rappeler aux hommes la doctrine de l'union avec son Créateur ; c'étaient des livres écrits en caractères ineffaçables, et qui, comme ceux de Moïse, avaient une signification figurée. Les hommes déchus, se matérialisant de plus en plus et voyant les objets naturels figurer dans le culte qui leur avait été transmis, ont dit : Nos aïeux ont adoré la nature, et là-dessus ils l'ont adorée eux-mêmes !

Maitre Tessier. Ainsi, le soleil n'a pas été invoqué comme le dit Dupuis ?

M. Lanoue. Il l'a été chez les peuples dégénérés. Les peuples primitifs y ont vu l'emblème naturel de la chaleur et de la lumière, de l'astre vivifiant que l'Écriture appelle le Soleil de justice. L'Écriture n'est pas le seul monument de l'antiquité qui parle d'un Soleil spirituel. Nous avons sur cet astre symbolique

une foule d'assertions recommandables. Orphée lui a consacré un hymne ; Julien l'Apostat l'a reconnu et chanté lui-même.

Maitre Tessier. Le culte du Soleil n'est plus étonnant alors.

M. Lanoue. Ce que Dupuis avance et prouve est très-vrai relativement aux époques qui ont suivi les premiers âges de la société. Il ne l'est pas du tout pour ces premiers âges. Les emblèmes étaient tracés, quand les adorateurs de la nature sont venus ; ce ne sont pas eux qui leur ont donné leur signification ; ce ne sont donc pas eux qui sont appelés à nous en donner la clé. Or, tout ce qui nous reste des témoignages de l'antiquité la plus reculée nous prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait chez elle que des symboles et non des réalités. Des symboles pris dans la nature ne disent pas du tout que c'est la nature qu'il faille adorer : elle n'est pas représentée par ces symboles ; elle représente, au contraire quelque chose de moral. Quand on vous montre une fleur comme emblème d'une vertu morale, vous n'allez pas vous figurer que cette vertu n'a d'autre origine, en effet, que la fleur. mais ceci est trop étranger à nos recherches, et je reviens à la double vœ que nous avons reconnue comme un fait de l'ordre spirituel, et qui rattache ainsi à une explication vraisemblable les visions des Prophètes.

Maitre Tessier. Ainsi, monsieur Lanoue, ceux qui ont vu Jésus-Christ après sa résurrection n'ont fait qu'ouvrir les yeux de l'âme !

M. Lanoue. Leur vue spirituelle a été ouverte, l'Écriture seule vous le dit positivement. Eh bien ! avec la vue spirituelle s'ensuit nécessairement la vue du monde spirituel et des objets qui y sont.

Mattre Tessier. Quand par une disposition quelconque cette vue s'ouvre dans un homme, il voit donc quelque chose ? Ainsi, quand Jésus-Christ mourut, les saints sortant de leurs tombeaux furent vus dans Jérusalem : cela signifie que ceux qui, dans Jérusalem, eurent la vue ouverte, virent des esprits dont les dépouilles étaient au cimetière, mais qui habitaient réellement eux-mêmes dans le monde immatériel, où rien ne meurt. La Bible, commentée d'une manière si impie par les soi-disant aumôniers du roi de Prusse, n'a rien à démêler ici. Je me rappelle qu'il y est dit que si des hommes enterrés depuis longtemps étaient vraiment sortis de leur tombeau, toute la ville de Jérusalem aurait été chrétienne. Ma foi, votre explication sauve de cet embarras.

M. Lanoue. Toutes les fois donc que les disciples de Jésus, ou le peuple qui l'accompagnait, ont vu se passer sous leurs yeux des choses incompatibles avec l'ordre physique, c'est qu'ils se sont servis à leur insu des yeux de l'esprit, et qu'ils ont vu alors des scènes de l'autre monde que, dans leur ignorance, ils ont attribuées à celui-ci.

Mattre Tessier. Mais cette éloquence donnée aux Apôtres, cette opération de l'Esprit Saint sur eux est, ce me semble, un miracle à part, et qui ne rentre

pas dans votre théorie ; car comment voulez-vous que des hommes sans lettres acquièrent tout de suite, sans un miracle, le génie et l'éloquence ?

M. Lanoue. Pour arriver là, il n'y a besoin, pour Dieu, que de produire en l'homme l'impression et la vue du monde immatériel. En faisant entrer l'homme dans l'existence spirituelle, vous développez subitement chez lui les facultés qui dorment à l'état ordinaire. Le somnambulisme naturel vous montre des personnes, qui, étant endormies, sont douées de l'éloquence la plus entraînant : personne ne contestera ce fait. L'âme, dégagée de ses sens, acquiert vraiment alors une perspicacité d'esprit, une vivacité de sentiments, qu'elle n'a pas à l'état de veille. L'homme sort-il de cet état accidentel, de même que le bon La Fontaine, il redevient Gros-Jean comme devant. Dans cette autre existence que la médecine spirituelle et l'extase nous font connaître, les hommes disent ce que l'esprit d'en-haut leur inspire, et cet esprit n'a pas besoin de prendre ses grades dans nos universités.

Maitre Tessier. Mais pourquoi les miracles de Jésus-Christ ne convertissaient-ils pas tous ceux qui en étaient témoins ?

M. Lanoue. Ce que vous appelez, comme le peuple, des miracles, les faits de l'ordre spirituel, sont simplement des témoignages de l'existence de cet ordre : ce ne sont pas des actions qui subjuguent notre liberté morale en nous forçant de croire ; ce qui incline à

croire, c'est le cœur tout seul. C'est faute de connaître assez profondément le cœur humain, qu'on attribue cet effet à l'intelligence toute seule. L'intelligence est toujours maîtresse, dans quelque phénomène que ce soit, de rejeter ou d'adopter. Si on voit un aveugle recouvrer la vue, oh ! dit l'un c'est qu'il y a du compérage. Écoutez, dit l'autre, le thaumaturge avec la boue qu'il a prise a vraiment fait tomber une cataracte qui empêchait l'homme de voir. Un troisième s'approche, et démontre à la foule qu'il n'y a pas miracle, puisque ce n'est que par des gradations successives que l'homme en question a recouvré la vue. Opère-t-on devant l'entendement un effet qu'il ne connaît pas, il l'admire d'abord ; après cela, s'il voit jour à se l'expliquer, il le laisse là comme une niaiserie ; si, au contraire, il se sent enchaîné, le voilà qui devient plus exigeant. Ce n'est pas assez de guérir devant lui, il faut créer de nouveaux organes pour le faire croire ; il ne faut pas seulement dire à un paralytique : Lève-toi, et marche ; il faut faire pousser des doigts tout formés à une main qui en manque. Si vous pouviez vous figurer les mille et un prétextes que l'entendement se forge pour ne pas croire, vous verriez là la nature humaine sous un point de vue si étroit, qu'elle vous ferait pitié.

Mattre Tessier. Voilà, sans doute, pourquoi Jésus-Christ a dit que, quand bien même un incrédule verrait un mort ressusciter, il ne croirait pas pour cela.

M. Lanoue. En effet, en sortant de là, il dirait : Bah ! cet homme était tombé en léthargie. Jamais la curiosité ne s'arrête ; vous en êtes un exemple : l'amour seul a du poids. Quand on veut savoir ce qu'il faut pour aimer et se borner là, on l'obtient bien vite. Si l'on veut, au contraire, savoir pour être forcé de croire, on n'y arrivera jamais ; ce serait contre les lois de la Sagesse Divine. Pour que l'entendement se rende à l'évidence, il faut auparavant mettre le cœur en état d'en profiter. Sans cela, il n'y a rien. Ignorants de leur propre nature, et plus superstitieux que les simples eux-mêmes, nos soi-disant intelligents veulent, pour croire, que leur entendement soit subjugué par un miracle, comme si Dieu voulait qu'ils se rendissent à lui précisément quand ils ne comprendront plus rien. La Justice Divine les laisse avec leurs exigences ridicules ; et, pour leur propre bonheur, ils restent dans l'obscurité. S'ils en sortaient un moment par force, ce serait pour y rentrer plus complètement le moment d'après. Aussi, l'Écriture dit-elle que Dieu avait aveuglé le cœur des Juifs. L'opération qui semble ici provenir de Dieu venait de l'homme, en effet.

Mattre Tessier. Permettez un moment, monsieur Lanoue ; voilà une explication que je trouve tout seul. Il est dit, dans la Bible, que Dieu endurecît le cœur de Pharaon, afin qu'il ne crût pas. Quelle lumière soudaine ! j'accusais jadis Dieu de sa partialité ; mais je comprends maintenant : Le cœur de Pharaon était fait comme celui des incrédules ; il voulait être forcé de croire.

M. Lanoue. Précisément; vous y êtes. Dans la conduite de la vie, Dieu paraît souvent nous aveugler comme cela; et nous devons en remercier sa Providence. Quand notre cœur n'est pas mûr pour l'amour véritable, Dieu ne permet pas que nous le recevions; en effet, si nous le recevions avant d'y être parfaitement disposés, nos passions survenant plus tard nous le feraient bientôt rejeter, et quand le moment viendrait où nous pourrions en faire notre profit, nous n'en voudrions plus, parce que nous l'aurions rejeté d'abord. Voilà pourquoi tel qui voudrait se convertir à Dieu dans tel moment ne trouve pas de conviction. Dieu sait que l'homme profanerait la vérité, et la profanation est sans remède.

Maitre Tessier. Il faut que chaque chose soit mûre pour l'effet qu'elle devra produire. L'homme prend son impatience pour de la maturité. Dieu le laisse faire. Il ne lui envoie pas de miracles pour le forcer à changer sa vie.

M. Lanoue. Si, par hasard, l'intelligence était subjuguée par un fait qui la forçât à croire, comme on ne croit pas par la simple vue de l'homme, mais par l'ensemble de son être, elle n'arriverait pas pour cela à la conviction. Elle se défendrait de son admiration, et trouverait bien vite des systèmes pour prouver l'impossibilité du fait en question. Croyant avoir été trompée, n'ayant pas mis de sincérité dans son examen, elle n'arriverait jamais à l'aveu de la vérité. Ceci peut sembler paradoxal, mais réfléchissez-y,

maître Tessier, et avec votre bon sens vous ne tarderez pas de voir clair.

Maître Tessier. C'est aussi clair que le jour. Les actes spirituels sont des preuves de l'origine spirituelle de la doctrine : ce ne sont pas des miracles, et il n'est pas dans l'intention de la Providence d'attirer l'homme à elle par une conversion forcée. Elle en serait bien avancée d'avoir près d'elle un homme qui n'aurait eu d'autre mérite que d'avoir eu un éblouissement? Parbleu! elle veut des hommes que la vue de certains faits conduisent à acquiescer à la vérité morale et à l'amour. Je comprends fort bien votre affaire! Vous transporteriez un incrédule tout éveillé dans l'autre monde; il avouerait avec vous tout ce qu'il y voit; mais revenu sur la terre et rentré dans sa passion, qui ne veut pas de la lumière à toutes forces, il dirait : J'ai vu cela, mais j'étais en rêve. Tout ce qui contrarie l'amour dépravé est rêve pour lui : la disposition de l'âme est tout ce qui est nécessaire pour croire.

M. Lanoue. Tant que l'incrédulité domine, la vérité ne peut pénétrer dans votre cœur. Vous aurez la foi quand vous aurez de la sincérité. C'est par celle-là qu'il faut commencer. Les incrédules ont la sottise de vouloir commencer par la première; c'est contre les lois de la nature. Arrachez-vous à vous-mêmes, et vous serez convaincu. Ce n'est pas en tâchant d'augmenter les preuves de la religion qu'on y arrive, c'est en tâchant de diminuer les passions qui nous en éloignent.

gnent. Vous avez fort bien compris et analysé mes idées, maître Tessier. Résumez maintenant la théorie spirituelle qui nous a occupés pour que je vous en fasse déduire les véritables conséquences.

Maître Tessier. C'est à mon tour, monsieur Lanoue, de ne pas prolonger plus longtemps cette conversation. Avant d'entrer dans les conséquences de la théorie des miracles, je veux approfondir cette théorie si nouvelle pour moi, et me mettre en état de comprendre ce que vous avez la bonté de me promettre pour la suite.

M. Lanoue. Vous n'arriverez à rien moins par cet examen qu'à la clé hiéroglyphique de la Bible. C'est, je pense, un sujet digne de vos méditations. Je compte assez sur votre perspicacité pour croire que deux ou trois explications vous mettront sur la voie de toutes les autres, et que vous pourrez seul lire couramment l'Écriture, sans être arrêté par les difficultés qui vous embarrassaient autrefois.

Maître Tessier. Vous ne pouvez douter du désir que j'ai d'approfondir un sujet qui me permettra d'être pieux sans superstition, d'être croyant par l'entendement, et au moyen duquel je ne me séparerai plus de Dieu et de l'Évangile, et je ne pourrai plus perdre de vue cet autre monde que vous m'avez fait connaître.

En achevant de parler, le notaire prit sa canne et son chapeau, et, saluant respectueusement le philosophe, il se retira de l'air d'un homme aussi satisfait de lui que de son maître.

ONZIÈME ENTRETIEN.

CLÉ HIÉROGLYPHIQUE DE L'ÉCRITURE.

La curiosité de maître Tessier, quoique bien moindre qu'autrefois, n'était pas néanmoins entièrement satisfaite; s'imaginant que l'entretien qu'il allait avoir serait le dernier, il prit ses mesures pour avoir le moins de distractions possible en écoutant le philosophe. Vous m'avez promis, lui dit-il, quelques exemples de votre système interprétatif de l'Écriture pour me mettre sur la voie des autres.

M. Lanoue. L'Écriture sainte traitant de l'homme spirituel, et non de l'homme naturel et des choses de la terre, doit être tout entière comprise d'après les lois de l'ordre spirituel. C'est sur cet ordre que nous en étions la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir. Voulez-vous avoir la bonté de résumer nos opinions à cet égard.

Maître Tessier. Je comprends fort bien, monsieur Lanoue, la manière dont Jésus-Christ a agi sur ceux qui s'approchaient de lui en toute confiance. Tout en modifiant la machine qui éprouvait, à ne pas s'y trom-

per, une action spirituelle, il ouvrait les yeux de l'esprit et lui faisait apparaître ce qui est caché à notre vue ordinaire. De là, une foule de phénomènes incompréhensibles dans notre manière étroite de concevoir, et tout à fait exacts comme faits de cet ordre, et qui s'appliquent à l'autre monde comme au nôtre. Ainsi, ce qui pour nous est désordre, parce que nous le rapportons à ce monde-ci, est ordre, si nous le rattachons à l'autre.

M. Lanoue. C'est exactement mon idée. Remarquez, je vous prie, que cette vue ainsi ouverte ayant aperçu des choses réelles comme nous en voyons dans nos songes, (car il n'y a pas de qualité morale que nous ne nous représentions sous une image quelconque), les premiers hommes ayant, avant la chute, cette vue ouverte plus souvent que nous ne l'avons aujourd'hui, leurs récits, que nous prenons pour le tableau d'objets imaginaires, étaient la représentation exacte de leurs perceptions dans l'autre monde.

Mattre Tessier. Cela revient à la théorie des formes que vous m'avez fait connaître. Leurs sentiments, leurs affections, ont pris naturellement une forme; car les choses purement morales et abstraites n'existent pas; pour qu'elles arrivent à notre perception, il faut qu'elles prennent un corps aux yeux de l'esprit. Je n'ai rien à dire à cela; mais, puisque nous en sommes sur les Prophètes, on m'avait dit que la Rédemption annoncée par eux était tout bonnement un événement prévu par leur prudence. Ayant vu que

Samarie était tombée sous le joug, ils purent bien, en personnes expérimentées, prédire le même sort à Jérusalem ; et, pour consoler leurs concitoyens, ils leur annoncèrent en même temps une époque à venir de délivrance. C'est fort joli, ce roman-là, au moins. Cela ne m'explique point, pourtant, les images vues par les Prophètes que vous me présentez comme des emblèmes ; et puis, leur vision est une prédiction qui n'a rien à démêler avec les choses calculées par la prudence humaine. Nos philosophes expliquent pourtant comme cela la Rédemption chrétienne, et ils trouvent des gens assez niais pour les croire. Oh ! qu'il y a d'imbécilles dans le monde !

M. Lanoue. Vous n'êtes pas charitable, maître Tessier ; il n'y a pas bien longtemps que vous êtes si savant. Vous ne connaissez pas même, peut-être, de prédictions antérieures à la prise de Samarie, et qui ruinent de fond en comble, l'échafaudage des incrédules.

Maître Tessier. Je ne connais que la promesse faite à Adam, quand Dieu annonce au serpent que la femme lui écrasera la tête.

M. Lanoue. Toute la Genèse rappelle cette promesse : Jacob, mourant, l'a faite à ses fils. Enfin, le Livre des Psaumes, bien antérieur à la chute de Samarie, ne parle que du règne du Messie.

Maître Tessier. D'ailleurs, n'est-il pas évident que, puisqu'il y a eu chute, il y a dû avoir Rédemption ? Mais ce n'est pas cela qui me gêne. On a dit que

les Prophètes n'avaient pas vu l'autre monde, parce qu'ils y auraient tous vus la même chose. Isaïe, personnage d'un haut rang, y voit des trônes et des choses magnifiques; au contraire, Ézéchiël, né dans une condition obscure, n'y voit que des scènes triviales.

M. Lanoue. C'est l'objection de Spinoza; mais vous la détruisez maintenant parfaitement.

Mattre Tessier. Pas bien clairement.

M. Lanoue. Chacun trouvant dans l'invisible la représentation des choses appartenant à son amour dominant, il est clair que ces mêmes vérités se revêtent d'images différentes selon la différence du point de vue de chacun. L'impression faite sur les visionnaires est la même pour tous, mais la traduction en est différente : les images là-haut ont été en raison des goûts et des humeurs de l'homme. Il n'y a point de Ciel absolu; il ne peut donc être vu par tous sous la même forme.

Mattre Tessier. Point de Ciel absolu, monsieur Lanoue! C'est peut-être l'idée la plus féconde et la plus vraie qui ait jamais été offerte aux hommes. Y a-t-il deux imaginations semblables sur la terre? Chacun n'habite-t-il pas sa pensée et ne s'y entoure-t-il pas d'objets différents? Les symboles sont variés, quoique l'impression soit la même. On explique assez bien comme cela les choses bizarres des visions des Prophètes. Certainement, ce sont des choses vues; ce ne sont pas des figures de style, comme le veulent tous nos rhéteurs à courte vue. Votre théorie change

complètement la poétique de la Bible ; elle laisse subsister néanmoins une bien grande difficulté : toute la vie des Prophètes ne s'est pas écoulée dans des visions ; ils ont eu comme nous une existence extérieure, et certains détails de cette vie-là ne sont pas beaux ; la chasteté de notre langue se refuse même au simple énoncé de leurs bizarres aventures. Les gâteaux d'Ézéchiël, les deux mariages d'Osée ne sont pas des choses fort édifiantes.

M. Lanoue. Les Prophètes n'étaient pas seulement les hérauts chargés d'annoncer les intentions divines, c'étaient aussi des tableaux parlants de la société à l'époque où chacun d'eux a paru. Ils ont représenté l'état spirituel de leur Église par des choses qui ne sont pas belles, comme vous le dites, parce qu'en effet l'Église elle-même n'était pas alors dans un état édifiant. Leur vie devait être un moyen d'avertir le peuple de sa corruption.

Maitre Tessier. Dans nos mœurs, les sages corrigent les fous en leur donnant de beaux exemples qui sont très-souvent perdus ; les anciens les corrigeaient donc en les imitant ? C'est comme cela que les enfants, qui suivent mieux que nous l'impulsion naturelle, corrigent les défauts de leurs camarades ; ils imitent le mal de manière à en faire rougir celui qui le fait. Votre idée est assez singulière ; reste à savoir si elle est d'accord avec la Bible.

M. Lanoue. Isaïe rapporte, au Chapite XX, qu'il lui fut ordonné d'aller nu et sans souliers pendant

trois ans, *pour servir de signe et de prodige*. Quelque chose de très-positif le prouve dans Ézéchiël : Après qu'il eut reçu l'ordre *d'emporter ses meubles* pendant le jour, de sortir le soir par un trou fait au mur, et autres choses de ce genre, il lui fut ordonné de dire ces mots à la maison d'Israël : *Je suis un prodige pour vous, ce que j'ai fait vous sera fait*. Les gâteaux de fiente qui vous choquent *figuraient le pain souillé des Israélites*. Leur nourriture spirituelle alors était semblable à l'aliment matériel dont le Prophète priait le Seigneur de le dispenser. Les unions *d'Osée* étaient le symbole vivant des *doctrines adultères* du peuple Hébreu. Rien n'est plus prouvé et à la fois plus naturel que cela.

Maitre Tessier. Que de pages de railleries à effacer maintenant dans les livres de nos incrédules ! Votre explication me semble concluante. Je me rappelle avoir lu dans saint Matthieu que saint Jean-Baptiste, qui était aussi un Prophète, était vêtu d'un habit de poil de chameau, qu'il avait une ceinture de cuir, et qu'il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Le Verset qui contient ces détails est jeté là tout seul dans le récit, on ne sait trop pourquoi. Nous n'avons que faire de connaître cet accoutrement et cette nourriture. Des érudits se sont cassé la tête pour prouver que les sauterelles de la Palestine étaient un mets passable; je n'en crois rien. Si saint Jean-Baptiste devait offrir le tableau de l'état des Juifs à cette époque, la chose commence à devenir moins singulière :

il ne reste plus qu'à connaître le sens particulier des emblèmes.

M. Lanoue. Les Juifs, comme vous savez, étant devenus purement matériels à l'égard des choses divines, le chameau signifie le scientifique naturel, le cuir ou la peau l'extérieur. Voilà où en était la synagogue. Actuellement le peuple perversi était dans les faussetés sensuelles du plus bas degré, et celles-ci dans la Bible sont figurées par les sauterelles. Le miel sauvage, emblème de la jouissance naturelle, voulait dire que les voluptés morales lui étaient inconnues.

Maitre Tessier. Donnez-moi bien vite votre clé hiéroglyphique, afin que je lise comme vous couramment la Bible. Pour dire que vos explications ne sont pas trop arbitraires, il faudrait se rappeler les passages où le chameau, le cuir, les sauterelles et le miel jouent un rôle. Je me souviens seulement que Bossuet, dans son commentaire de l'Apocalypse, dit que les sauterelles figuraient les hérésies. C'est assez conforme à votre interprétation.

M. Lanoue. Je vais à présent vous donner la clé générale du Livre Saint ; je vais lever tous vos doutes d'un coup, de manière que vous n'avez plus, en le lisant, qu'à vous servir de votre intelligence.

Maitre Tessier. Eh bien ! voyons donc. Il est évident que l'Écriture doit être interprétée par une doctrine ; sans cela, ce serait pour nous une lettre close. Aussi les Catholiques, qui s'en tiennent à la tradition sans rien expliquer ; les Protestants, qui répandent de

toutes parts le Livre Saint, se reposant sur la sagacité de chacun pour l'accommoder à sa guise, se trompent-ils également. Jésus-Christ n'a fait, pendant toute sa vie, qu'expliquer l'Écriture à ses disciples. Les Pères de l'Église des trois premiers siècles n'ont écrit que des commentaires sur les passages embarrassants de la Bible. Le Livre des Actes, la seule autorité de laquelle s'étaie la religion romaine pour établir la prééminence d'une autorité ecclésiastique, nous donne aussi la preuve évidente que le Livre Saint doit être expliqué pour être compris et reçu. Philippe ayant vu un eunuque éthiopien qui lisait le prophète Isaïe, lui demande s'il entendait bien ce qu'il lisait. Comment, répondit celui-ci, le pourrai-je entendre, si quelqu'un ne me l'explique? Tous les hommes d'aujourd'hui feront la même réponse que l'eunuque, et tous les prêtres sont dans la nécessité de faire, à leur égard, ce que fit Philippe pour cet homme.

M. Lanoue. Mais pour le faire, il faut, comme vous le remarquiez bien, être en possession d'une doctrine explicative; or, je n'en connais point d'autre que celle qui nous a occupés jusqu'ici. Les Catholiques et les Protestants, que vous accusez, n'ont pu agir autrement qu'ils ne l'ont fait. Le Seigneur n'a pas permis que le Livre Saint fût autre chose qu'une lettre close jusqu'au moment de sa venue. Débattrez-vous comme vous voudrez, la troisième dispensation est la seule clé de toutes les énigmes.

Maître Tessier. On ne vous accusera pas de battre la campagne au sujet de votre nouvelle ère religieuse. Tout le monde, en effet, la proclame, les disciples de Saint-Simon comme ceux de de Maistre. Mais revenons à notre sujet.

M. Lanoue. Les premiers livres religieux de tous les peuples ont été écrits par des personnes qui jouissaient de communications spirituelles. Elles ont rempli leurs écrits de choses donc que nous ne pouvons plus comprendre aujourd'hui avec nos cinq sens, à moins de recourir à la traduction.

Maître Tessier. C'est tout à fait indispensable. Ce qui est écrit dans une langue ne peut être compris que de celui qui connaît cette langue. Quelques-uns diraient : Pourquoi des allégories quand il faudrait parler clair ? Dieu n'a pu avoir eu l'intention de nous tromper. Sans doute, mais pourquoi l'homme est-il déchu ? Pourquoi a-t-il oublié la langue du pays qu'il habitait ?

M. Lanoue. La Bible parle par emblèmes, parce qu'elle parle la langue primitive. Dans cet idiome les objets divins étaient exprimés par des choses de la terre, par la raison que des événements moraux requièrent absolument des images physiques qui en sont la représentation. Les deux mondes se donnent la main, maître Tessier. Ce qui est attribut dans l'un est corps dans l'autre ; mais le corps est une relation nécessaire de l'attribut intellectuel ; il en est la correspondance exacte. Ce monde-ci est, comme nous l'a-

vons dit, un système de choses invisibles, que le Créateur a manifestées pour nous visiblement. N'est-il pas clair que pour celui qui n'a plus de commerce avec l'invisible, les images qui en proviennent n'ont aucun sens ; qu'il faut une traduction dans notre langage matériel ?

Maitre Tessier. Personne n'a donné de la nécessité des emblèmes bibliques une raison aussi satisfaisante que celle-ci. Elle est fondée sur le fait même de la chute. La justice divine n'en peut être accusée. Pour comprendre le langage de Dieu, il faut revenir à Dieu ; c'est tout évident.

M. Lanoue. C'est là, maitre Tessier, la langue primitive. Aussi, voyez-vous que le dernier des Livres Saints, l'Apocalypse, est écrit dans le même genre que ceux des plus anciens Prophètes ; on y voit des choses qui n'ont point leur représentation sur la terre, et ce n'est pas en comparant les expressions de l'écrivain avec celles qui sont en usage ici-bas, que nous devons les comprendre. L'homme uni à Dieu est doué de cette double vue dont nous avons reconnu l'existence. Il pénètre par elle dans le monde immatériel.

Maitre Tessier. Cette manière de sentir, en l'appelant le mode primitif, ne semblez-vous pas dire que c'est ainsi que l'homme s'unissait à son Auteur ?

M. Lanoue. Il y a apparence qu'avec un amour plus vif et moins de penchant à se concentrer en lui-même, l'homme avait aussi des moyens de communi-

cation plus prompts avec le Ciel. C'est l'amour qui est tout l'homme au moral, et on n'est pas complètement dans une situation morale sans que le physique s'y conforme en quelque manière, comme je vous l'ai dit. Je pense donc que l'homme d'autrefois, doué de facultés plus développées, jouissait d'une organisation appropriée à ces facultés. L'extase paraît être le mode primitif de perception, et quand ce mode de perception reparait, on peut en quelque sorte voir alors un échantillon de l'homme avant la chute.

Maitre Tessier. Que ce sujet-là est profond, et comme tout se lie dans votre système ! Voilà pourquoi les choses divines ne se révèlent pas simplement au raisonnement, mais à l'enthousiasme, qui nous ravit hors de nous. Il y a bien des énigmes dévoilées par ce moyen-là. Mais j'en tire de plus une conséquence de la plus haute importance. Si les premiers hommes étaient des extatiques, si la révélation primitive constatait seulement leurs perceptions dans l'autre monde, il s'ensuit que la dernière révélation puisée à la même source doit parfaitement expliquer la première.

M. Lanoue. Votre observation est on ne peut plus exacte. C'est, en effet, la dernière révélation qui peut seule nous offrir le mot des énigmes dont s'enveloppe l'antiquité la plus reculée aux yeux de l'érudit.

Maitre Tessier. Ainsi, votre science n'est pas seulement la lumière du cœur et de l'esprit, c'est aussi l'histoire de la société. Que cet aperçu mène loin !

M. Lanoue. Il paraît que primitivement on n'aura pas nommé les objets, on les aura montrés, non matériellement, mais tels qu'ils sont dans le monde spirituel. Cette galerie d'images, ces termes qui sont tous des emblèmes, font de la Bible entière un hiéroglyphe inexplicable pour celui qui veut chercher les modèles d'images dans la nature extérieure. Celui qui, au contraire, les considère comme les signes des impressions reçues par les extatiques, en a lui seul la clé véritable. Ainsi, les expressions des prophètes sont celles des images saisies dans le monde où leur vue a été ouverte, images pures dans le Ciel; pleines de confusion dans l'abîme infernal, mêlées de faux et de vrai dans le monde intermédiaire.

Maitre Tessier. Ainsi, toute la Bible est écrite par des hommes qui, vivant habituellement dans l'autre monde, en ont peint les images. Une traduction de ces symboles dans nos langues articulées est nécessaire pour les comprendre.

M. Lanoue. C'est positivement cela. Remarquez seulement que tous les livres de la Bible n'ont pas ce caractère. Nous reconnaissons le langage spirituel dans les livres de Moïse, Josué, des Juges, des Rois, dans les Psaumes, chez les Prophètes, les Évangélistes et dans l'Apocalypse. Les autres livres de la Bible sont écrits sous l'inspiration du sentiment et de la raison seulement. Ceux qui les ont donnés n'étaient pas des *voyants*, mais des hommes pieux dont les conseils et les sages maximes sont utiles aux hommes dans

cette vie. Ainsi, vous voyez bien que le livre des Psaumes est écrit par un voyant, et celui de l'Écclésiaste par un philosophe, mais où rien n'atteste une communication divine. Dans le nouveau Testament, les Épîtres des Apôtres ont été écrites par eux dans des moments où leur vue spirituelle n'était plus ouverte. On y trouve des conseils, des préceptes utiles à la foi, mais aucune de ces prophéties des choses à venir, prophéties qui doivent nécessairement s'envelopper d'images de la nature immatérielle.

Mattre Tessier. Mais, en effet, je ne vois de langage symbolique que dans les premiers Livres dont vous venez de me parler. Si ce sont pour vous les seuls Livres sacrés, votre prétention a quelque fondement dans l'Écriture. Jésus-Christ a énuméré lui-même ces Livres-là, quand il a dit qu'il *fallait que tout ce qui est écrit dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes fût accompli.*

M. Lanoue. Pour nous résumer, nous dirons que les Livres Saints de l'Écriture, produits par des extatiques, sont remplis d'images qu'on ne peut comprendre que par l'étude approfondie des modes d'impressions reçues dans l'extase. Observez aussi que plus un homme est disposé à entrer en extase, à avoir des visions, plus il trouve dans la Bible de choses qui n'y sont pas pour les autres.

Mattre Tessier. C'est ce qui fait que l'Écriture a fait tant de fous.

M. Lanoue. Et la raison vous en semble bien

claire : Ils atteignaient par l'extase à la région vive ; que de choses ne devaient-ils pas y découvrir ! L'extravagance y accompagne la raison profonde, parce que tout ce qui est dans l'autre monde est à la fois vrai ou faux, bon ou mauvais. Cela n'empêche pas que les explications de la Bible fournies par des extatiques soient les plus véritables.

Maitre Tessier. Mais s'il y a parmi les visionnaires des vrais et des faux prophètes, comment les distinguer les uns des autres ?

M. Lanoue. Par le moyen que vous avez employé pour vous assurer de la mission divine de Jésus-Christ. Sa doctrine est venue prouver son action spirituelle. Il en est de même ici. Toute perception d'un visionnaire doit se prouver par la doctrine de ce visionnaire. Celle-ci nous porte-t-elle au mal, l'extatique a communiqué avec la partie impure du monde où ses sensations l'ont fait pénétrer. Nous engage-t-elle, au contraire, au bien, comme l'esprit infernal ne peut donner un conseil contraire à sa nature, le visionnaire n'a eu de rapports qu'avec la source de toute bonté et de toute vérité. C'est comme cela que vous vous assurez de la vérité des visions de Swedenborg. Ici votre raison seule fait comparaître la doctrine devant elle.

Maitre Tessier. C'est, en effet, ce que dit l'Écriture : Faites ce que la doctrine vous recommande, et vous verrez par là si elle vient de Dieu. Le diable, en effet, ne peut conseiller le bien ; c'est ce que dit aussi

Jésus-Christ : « Tout royaume divisé ne subsiste pas. »

M. Lanoue. Ceci vous explique encore comment dans les visions il y a du délire ou du sens commun. Le moyen de communication n'est pas en lui-même une folie, c'est le but atteint qui peut en être une ; ainsi, tel visionnaire aura des pensées pures, tel des idées bizarres ; chacun aura son monde. Isaïe a vu son ciel, et Mahomet le sien également ; on en peut dire autant de Swedenborg et de sainte Thérèse.

Maitre Tessier. Ainsi, Mahomet ne serait pas un fourbe ?

M. Lanoue. Non, certainement ; c'est un visionnaire, un extatique. Essayez de comprendre comment avec son hypocrisie il aurait été inventer justement les choses les plus propres à rebuter l'entendement. Ceux qui font des religions humaines s'y prennent autrement ; ils tâchent d'être raisonnables, et Mahomet est un visionnaire d'un bout de son livre à l'autre ; seulement, il faut ajouter que c'est un visionnaire abusé. L'Évangile a été puisé dans la partie véritable et bonne du monde spirituel, l'Alcoran a été pris dans la partie impure et fausse. La doctrine de l'un et de l'autre livre justifie son origine.

Maitre Tessier. Ainsi, ces bons saints catholiques, qui ont eu tant de visions, étaient des gens en communication avec quelques esprits enthousiastes comme eux ; leurs perceptions sont aussi vraies que possible, c'est seulement leur cœur ou leur esprit qui a été trompé. Votre théorie m'explique bien clairement ce

que vous me disiez autrefois, pourquoi un somnambule incrédule, par exemple, ne voit pas la même chose qu'un visionnaire bon croyant. Mais pourquoi aujourd'hui y a-t-il si peu de visionnaires?

M. Lanoue. Parce que l'homme se défend avec ses négations et ses doutes de toute action spirituelle. Il lui est loisible de vivre de la vie des sens ou de celle de l'âme ; chacun obtient ce qu'il désire. Si quelque action, même la plus simple, telle qu'un pressentiment, vient à nous donner l'idée de quelque chose en nous qui s'affranchit du temps et de l'espace, nous avons honte de le dire, nous passons la main sur notre front, et l'impression est oubliée. C'est comme cela que tant de visions passent inaperçues. Si nous donnions aux phénomènes spirituels l'attention et l'impartialité que nous accordons à ceux de la nature extérieure, tout cela serait bien vite connu.

Maitre Tessier. Ce qui rebute aussi, c'est qu'on voit tant de dupes, d'imbécilles, de fous même parmi les visionnaires, que donner un moment d'attention à ce qu'ils disent, c'est courir les risques de passer soi-même pour un esprit faible. Or, monsieur Lanoue, aucune autre théorie que la vôtre n'explique comment l'erreur et la vérité se trouvent ensemble dans ces sortes de communications. Les hommes croient tous qu'une fois affranchis de la matière, les esprits ne doivent apercevoir que la vérité. Si vos idées étaient répandues, elles donneraient l'explication de tous les phénomènes. Par exemple, je comprends à présent la ré-

ponse à la question que je vous faisais, en parlant des miracles, lors de notre dernier entretien ; je vous disais que l'imagination est souvent bien imaginaire. Qui en doute ? Cela ne prouve pas qu'elle ne soit une vue dans le monde spirituel. Je suis enchanté de ces dernières explications. Avant de vous avoir vu, je ne croyais pas du tout aux visions ; mais s'il m'était venu dans l'idée que la chose fût possible, j'aurais cru qu'un moyen de communication comme celui-là devait être l'apanage exclusif de la vertu et du génie. A présent, je vois bien que c'est un mode de perception appartenant à la nature humaine modifiée d'une certaine manière, et que ce mode nous appropriant à un monde mélangé, nous devons par lui communiquer avec les esprits impurs aussi bien qu'avec les bons. J'étais choqué aussi de voir ranger tant d'imbécilles parmi les visionnaires. La chose est toute naturelle. Les simples appellent les esprits, sans doute, au lieu de les chasser. Pour être réceptacle en tout genre, il faut être simple de cœur. Je verrais votre théorie sans nuages, si je pouvais maintenant m'expliquer les figures étranges que voient les extatiques ; leur mode de perception a toujours à mes yeux un certain caractère d'extravagance ; on ne voit souvent par ce moyen que des choses qui n'ont pas leurs analogues dans la nature, que des êtres formés de parties d'autres êtres accolées ensemble par une alliance monstrueuse.

M. Lanoue. Voilà ce qui vous prouve sans réplique que l'extase a été le mode primitif de perception.

Tous les monuments qui nous restent de l'antiquité nous offrent, en effet, ces figures monstrueuses que la raison ne peut expliquer. L'Inde et l'Égypte, regardées comme les deux pays les plus anciennement civilisés, ne sont peuplées que de monuments incompréhensibles qu'on dirait produits par des visionnaires. Il n'y a que la manière dont ceux-ci ont été impressionnés dans l'autre monde qui peut donner le mot de l'énigme. Chaque pensée trouve là-haut sa signification ; les sentiments simples ont un objet simple pour emblème, les sentiments mixtes ont des objets mixtes comme eux ; de là, ces figures composites que la nature réelle n'offre jamais à la vue, mais que l'imagination crée ici-bas à chaque instant.

Maitre Tessier. Je crois vous comprendre. Les excursions fantastiques de notre imagination sur la terre, étant considérées par nous comme de simples abstractions, ne nous paraissent pas former ces assemblages ; mais si nos sentiments prenaient corps aux yeux de la raison comme ils le prennent aux yeux de l'extase, il est clair que nous produirions réellement, selon la nature de nos pensées et de nos affections, des formes simples ou mélangées, harmoniques ou irrégulières. Si un enchanteur pétrifiait, en un mot, les châteaux en Espagne de notre imagination, nous serions aussitôt entourés de monuments comme ceux de l'Égypte et de l'Inde. Avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet on fait des livres à l'infini, dont aucun ne ressemble à l'autre ; je conçois qu'avec le même

nombre seulement de figures types dans le monde spirituel on doit produire toutes les formes possibles. Cela ne m'arrête plus, et passons, s'il vous plaît, à ces figures fixes.

M. Lanoue. Je vous ai cité tout à l'heure le Soleil spirituel, emblème de la Divinité ; c'est cet Astre vivifiant que nomme souvent le visionnaire éclairé par la lumière d'en haut et échauffé de la chaleur divine. Le mot soleil, dans son livre, est synonyme du mot Dieu. Toutes les qualités divines trouvent, en effet, leur type dans l'astre qui nous éclaire. Le langage ordinaire n'indique-t-il pas l'analogie entre la lumière qui éclaire les yeux des corps et la vérité qui luit aux regards de l'intelligence ? Ne remarquons-nous pas un point de ressemblance entre l'amour qui embrase nos cœurs et la chaleur matérielle qui échauffe nos organes corporels ? Les mots lumière et chaleur ont donc remplacé, dans le vocabulaire sacré, les mots vérité et amour ; ceux-ci étaient des expressions métaphysiques, et le langage primitif n'a pu connaître ces expressions-là.

Maître Tessier. Et quand, plus tard, les langues conventionnelles ont été formées, en disant la chaleur et la lumière au lieu de l'amour et de la vérité, on a cru faire une métaphore ; on a cru que c'était une figure de style, tandis que c'était le fruit d'une perception même. La chose matérielle couvre toujours nécessairement, dans la Bible, la chose morale. Ce n'est point par suite d'un système allégorique plus

ou moins ingénieux, mais par suite même des sensations de ceux qui l'ont écrite. Il ne peut y avoir d'arbitraire dans ces explications, la nature spirituelle le prouve.

M. Lanoue. Dans le corps humain, chaque organe est un appareil pour une fonction spirituelle ; en dernière analyse, c'est celle-là qu'il faut découvrir, quand l'organe est nommé par le visionnaire. Y désigne-t-il le bras de l'homme ? Au lieu du bras il faut lire la puissance, car c'est elle dont le bras est l'emblème. Le bras de Dieu, disent les auteurs sacrés ; vous voyez bien que cela signifie la puissance de Dieu. *La droite de Dieu*, la puissance par excellence.

Maitre Tessier. C'est clair ; l'instrument est pris pour la chose ; on dit le bras de la justice, pour exprimer la puissance que la loi lui donne.

M. Lanoue. Vous voyez par ces exemples l'exactitude de ce que je vous disais sur le sujet le plus obscur que nous ayons encore traité, je veux dire *la forme du Ciel*. Toutes les parties du corps humain ont une signification spirituelle. Les hommes différant entre eux de facultés paraissent donc assignés, dans le monde type, à des organes différents.

Maitre Tessier. Une de nos conversations éclaircit toujours l'autre. Je conçois à présent la forme du Ciel. Les qualités étant désignées par les organes qui en sont tout à la fois le siège et la figure, il s'ensuit que la totalité de ces qualités est représentée par l'ensemble de ces organes, c'est-à-dire, le corps humain,

le type et le modèle de toutes les organisations ; c'est bien satisfaisant comme cela.

M. Lanoue. Vous y êtes sans avoir attendu les deux siècles que vous croyiez nécessaires pour que le genre humain arrivât jusque là.

Mattre Tessier. Il y a certaines parties du corps humain fréquemment citées dans la Bible et dont le rapport n'est pas si évident. On y parle souvent un langage que nos beaux esprits appelleraient déshonorable. Le Cantique des cantiques, par exemple, n'a pas peu scandalisé les lecteurs chastes.

M. Lanoue. Il est certain que ces images-là ont un rapport exact avec les fonctions intellectuelles de l'homme. L'Église a toujours consacré l'image d'un mariage entre elle et le Seigneur, parce qu'il y a, en effet, une union harmonique entre le bien, qu'elle doit se proposer, et le vrai qui émane de Dieu pour la guider. En décrivant cet hymen spirituel, les auteurs sacrés ont désigné les deux parties de ce même tout sous l'emblème naturel des deux sexes. Il est si évident que l'amour physique figurait l'amour moral, que la régénération était figurée chez les Juifs par la circoncision. La cérémonie pratiquée alors était si bien un emblème, que David dit lui-même dans ses Psaumes que c'est la circoncision du cœur qui, seule, est agréable à Dieu.

Mattre Tessier. Je comprends comme cela pourquoi tant de prostitutions étaient érigées en fêtes chez les anciens. Nos incrédules ont cru y voir le

culte de la fécondité de la nature ; c'était le culte de l'esprit et du cœur figurés par les organes qui en sont les emblèmes. La prostitution et l'amour débauché ont eu des autels quand les peuples dégénérés, n'ayant plus de rapports avec le monde spirituel, ont pris les emblèmes pour des réalités ; ils ont fait une divinité de la Vénus impudique, comme ils avaient fait un dieu du soleil matériel.

M. Lanoue. Ainsi, les idées dont je vous parle se sont associées naturellement à celles de l'union de l'homme et de la femme. Vous vous rappelez qu'en expliquant la chute, nous comparâmes l'entendement humain à l'homme et la volonté à la femme. Cette idée est une des grandes traditions de la révélation primitive. Chez elle, tout était uni par un mariage mystique ; le bien et le vrai, les deux principes de la création, y étaient représentés comme l'époux et l'épouse. L'Amour Divin et la Sagesse Divine, par lesquels existent ce bien et ce vrai, étaient distingués par la pensée en deux facultés de différent sexe. Ces idées ont dû se retrouver, sans aucun doute, dans la Bible. Chez elle, l'Église a figuré l'amour ou l'épouse ; la vertu ou la sagesse en a été l'époux. De là, ces expressions que les mauvais plaisants prennent pour de la poésie érotique, et qui ne sont au fond que les termes exacts des noces spirituelles, ou plutôt de l'union qui existe entre l'amour de l'homme et l'intelligence d'en haut, qui la féconde. L'union de deux parties, dont l'une possède ce qui manque à l'autre, est un mariage intellectuel dans

le langage philosophique lui-même ; il n'est pas surprenant de le trouver établi dans le Livre Saint.

Mattre Tessier. Voilà qui est bon pour les images qui rappellent un chaste hyménée, mais ces expressions dégoûtantes qui ne retracent que la débauche et la prostitution ?

M. Lanoue. S'il y a une fusion harmonique entre tout ce qu'il y a de bon et de vrai, le mal et le faux qui altèrent cette fusion représentent fidèlement l'adultère. Aussi, dans la Parole Divine, ce mot y est-il rappelé souvent ? Aussi, les doctrines fausses et les églises qui les propagent sont-elles appelées des prostituées ? Les passions hideuses y sont représentées par leurs emblèmes pris dans les scènes de l'amour débauché, comme les passions pures y prennent pour symbole les tableaux gracieux de la véritable union conjugale ; et, à regarder la chose sous son vrai jour, il n'y a pas d'autres emblèmes. C'est la différence de l'union des sexes qui est la grande mesure à laquelle se rapportent toutes les affections morales. Il y a de l'homme et de la femme dans tout ce qui a vie là-haut comme ici-bas. La femme n'est pas femme seulement par sa constitution physique différente de celle de l'homme, elle l'est par l'affection ; l'homme est homme par la pensée. Pensée et affection, voilà les deux éléments sexuels de toute la création morale. Quand ces deux éléments de vie se conjoignent dans le bien et la vérité, c'est le mariage céleste ; quand ils s'unissent dans le mal et le faux, c'est le mariage infernal.

Maitre Tessier. Quelle métaphysique ! Je prenais ces expressions pour de simples métaphores d'assez mauvais goût ; mais comme vous relevez la chose ! Je croyais qu'il n'y avait que des brutes qui pouvaient se pâmer d'aise à la pensée du divin époux dont parle l'Écriture, mais c'est de la haute philosophie que cette expression-là ! S'il y a, comme vous le dites, de l'homme et de la femme en tout ce qui a vie, ou autrement de l'amour et de l'entendement, je conçois à présent que l'Église cherchant Dieu de tout son amour, a pu être considérée comme la femme, et que le Dieu qui l'éclairait a dû figurer le principe intelligent vraiment d'origine masculine. L'union qui s'est opérée entre les deux, une fois la signification des premiers termes adoptée, a dû être un mariage. Il n'y a pas là de difficulté.

M. Lanoue. Et ajoutez que ce mariage spirituel a dû nécessairement prendre pour emblème, pour expression, tout ce qui se rapportait au mariage naturel. Ceux qui se sont choqués de ces similitudes n'ont fait que prouver leur ignorance de la nature même des choses morales et des traditions antiques qui les appuient. Les fonctions mêmes de l'homme sont-elles désignées chez les extatiques par les termes propres ? Il faut toujours y substituer les termes figurés. Ainsi, la nourriture de l'homme enveloppe chez eux, comme dans l'Eucharistie, l'aliment de la pensée et du cœur. Manger, c'est s'approprier le bien divin, car l'homme spirituel n'a pas en lui le principe de vie, il le puise

ailleurs, il se repare comme l'homme physique. Boire, exprime l'action par laquelle l'intelligence se désaltère aux sources de la vérité.

Mattre Tessier. On dit vulgairement dans ce pays-ci : Croyez cela, et buvez de l'eau ; ce qui signifie, en croyant une chose vaine, c'est comme si vous buviez de l'eau. Donc boire est l'emblème du verbe croire, en quelque sorte.

M. Lanoue. La chair de l'homme, qui représente le fond de son être physique, est le type évident de cet amour immatériel, qui bien plus justement que la chair est la vie même.

Mattre Tessier. Ainsi, quand Dieu nous recommande dans les *Prophètes*, de manger la chair des rois, la chair des cavaliers, il ne nous convie pas à un repas d'antrophages, il nous dit seulement de nous approprier l'amour de ces personnes-là.

M. Lanoue. Sans doute, la chair des rois est l'amour de ceux qui sont dans la vérité, et celle des cavaliers, l'amour des hommes intelligents ; vous avez vu précédemment que le cheval est le symbole de l'entendement.

Mattre Tessier. Pour les cavaliers, c'est fort bien ; mais qu'est-ce que les rois et la vérité ont de commun ?

M. Lanoue. Les rois dirigent la chose publique comme la vérité dirige tout ce qui est du ressort de l'homme. L'amour, comme nous l'avons dit, est aveugle ; c'est l'entendement qui le guide ; celui-ci, ou la

vérité, dont il est le siège, peut donc être pris pour la faculté conductrice. Tous les philosophes, au reste, sont d'accord là-dessus. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ nous dit de manger sa propre chair et de boire son propre sang. C'est nous recommander de nous nourrir de tout ce qui faisait le fonds de son être moral, l'amour et la sagesse dans leur principe même. Avec cela, vous lirez couramment tous les Prophètes.

Mattre Tessier. Que d'énigmes on débrouille par ce moyen-là !

M. Lanoue L'âme humaine ne pouvant être conçue des extatiques que sous la forme de l'homme-esprit, elle ne peut être envisagée sans mouvement. Ses formes ont une signification nécessaire. Les directions qu'elle prend en ont une autre. Sa marche figure celle de son esprit. S'il monte, c'est vers la vie céleste ; s'il descend, il s'abaisse dans les gouffres infernaux. L'ange du ciel se voit comme s'il descendait du Ciel, l'ange de ténèbres comme s'il montait à la lumière.

Mattre Tessier. De là résulte que le haut et le bas, qui ne peuvent figurer le Ciel ou l'Enfer sur la terre, sont des expressions exactes dans le récit des visionnaires.

M. Lanoue. Il n'y a pas jusqu'aux éléments qui n'aient eux-mêmes leur signification arrêtée. La terre avec ce qu'elle produit représente la société humaine avec ses actes, et c'est par ses actes seuls, en effet, que la terre vaut quelque chose aux regards de Jéhovah.

Quand la Bible dit que la terre est stérile, elle entend que le genre humain est dépouillé de vertu. La terre figure donc partout l'Église universelle. L'air est le trône du Dieu invisible, le souffle est l'emblème de la vie intellectuelle ; le feu, nous l'avons lu plus haut, est le symbole de cet amour suprême que nous appelons nous-mêmes un feu divin. Enfin, l'eau, opposée à la solidité de la terre, figure du bien, est l'emblème, par sa mobilité, de la vérité qui prend dans chacun diverses nuances. Le miroir limpide réfléchit, en effet, le ciel pur ou couvert de nuages, comme l'entendement fait une vérité pour lui des impressions qu'il reçoit.

Maître Tessier. Ainsi, il n'y a plus d'objections sérieuses à faire contre la Bible. Et jusqu'à ce qu'on me donne une autre clé, je me tiens à celle-ci. Toutes les objections des incrédules roulent sur l'impossibilité physique de la chose qu'ils ne veulent pas admettre. Impossibilité physique, j'en conviens de tout mon cœur. Impossibilité absolue, je le nie. J'ai donc là l'explication véritable de tout ce qui a choqué les athées, les déistes et les encyclopédistes. Je me ris, de cette manière, des objections de ceux qui veulent calculer si l'arche pouvait contenir tous les animaux du globe couple par couple, comme si le loup pouvait y rester tranquille avec l'agneau, comme si la mouche pouvait y voler impunément dans la toile de l'araignée. Si aucun de ces animaux-là ne mangeait son voisin, il ne se nourrissait donc pas, car tout se dé-

vore ici mutuellement. Il devait donc mourir de faim.

M. Lanoue. Vous pouvez accumuler un volume entier sur les inconséquences de cette image prise littéralement. Vous pouvez demander si Noé connaissait tous les animaux, puisqu'il y en a encore aujourd'hui que les naturalistes ne connaissent pas ; vous avez le droit de vous enquérir du temps qu'il a fallu pour réunir toute cette brutale compagnie. Des années accumulées ne suffiraient pas, et cependant il y a des êtres qu'un jour voit naître et mourir. Figurez-vous, au contraire, tous les hommes engloutis dans la mer, c'est-à-dire, dans leurs passions orageuses, et dans leurs pensées, mobiles comme les flots ; un homme seul préserve son cœur de cette corruption. Ce cœur dans lequel habitaient les sentiments qui, seuls, doivent être conservés devant Dieu, c'est l'arche ; les animaux représentent les affections qui y trouvent un refuge. Ne dit-on pas tous les jours que l'agneau est l'emblème de la douceur, la colombe celui de la purification. Les emblèmes qu'expriment ces noms, voilà ce qui se trouvait chez l'homme de Dieu !

Mattre Tessier. Vous m'écrasez, monsieur Lanoue, avec vos explications. Que c'est naturel ! Je voudrais que toute la terre vous entendit ; elle serait chrétienne comme moi. Il n'y a que cela, monsieur Lanoue, il n'y a que des mystères comme ceux-là qui rebutent les esprits les mieux disposés. Votre idée de langue primitive est la plus philosophique que j'aie jamais connue. Il vaut mieux mettre au bas de la Bible

votre explication de l'arche que celle que je trouve dans la mienne, où le crédule auteur a eu la singulière idée de mesurer l'arche de Noë, et de prouver qu'elle était assez grande, en effet, pour renfermer tous les animaux. Quant aux provisions qu'il lui fallait, il n'en parle pas. S'il avait été fournisseur d'armée, il aurait vu qu'il lui aurait fallu bien des arches pour alimenter une armée comme celle-là. Ainsi, les animaux créés au premier Chapitre de la Genèse n'étaient que des affections figurées ?

M. Lanoue. Sans aucun doute. Les commencements de la vie morale dans l'homme sont représentés par les végétaux, placés au dernier degré de l'échelle de vie. Une foi plus vive vient-elle à l'éclairer, les productions de sa pensée sont comparées aux poissons de la mer et aux oiseaux qui volent dans l'air. Enfin, quand l'amour véritable l'échauffe, ses affections prennent pour symbole les bêtes de la terre.

Maitre Tessier. On dirait que l'auteur de la Genèse connaissait l'échelle des êtres, que je croyais trouvée par nos naturalistes d'aujourd'hui. Je me souviens avoir lu dans les Prophètes que le Seigneur a fait alliance avec les poissons, les oiseaux et les bêtes des champs; il est bien clair que ceci ne s'explique que par votre théorie, car Dieu ne peut faire une alliance réelle qu'avec les pensées et les affections de l'homme. Mais, dites-moi donc, comment se fait-il que la création de l'homme ne vienne qu'après tout cela ? C'est passablement embarrassant.

M. Lanoue. Pas le moins du monde : Jusqu'alors l'homme n'avait été échauffé et éclairé par Dieu, que dans des degrés qui prennent pour emblèmes les figures d'animaux. Quand il devient complètement spirituel, Dieu dit alors : Faisons l'homme à notre image, ce qui signifie avec toute l'exactitude possible, que c'est du moment où l'homme réfléchit en lui son Créateur qu'il est vraiment homme, qu'il est vraiment créé. Tant que la régénération n'est pas achevée dans l'homme, il n'a pas, en effet, le sceau de son Créateur ; c'est trop évident pour s'y arrêter plus longtemps.

Maitre Tessier. Mais les animaux étant les symboles de nos affections, ceux qui étaient offerts en sacrifices par les Hébreux étaient, sans doute, ces mêmes affections figurées ?

M. Lanoue. Pour se régénérer quels sont les sacrifices que l'homme doit faire, ne sont-ce pas ceux de ses passions ou affections ?

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue ! que cette idée agrandit tout à mes yeux ! La chute explique les sacrifices, mais vous seul me dites quels sont ces sacrifices. M. de Maistre, avec tout son esprit, voulait toujours du sang ; cela me répugnait bien fort. Je ne pouvais me le fourrer dans la tête. Jéhovah, d'ailleurs, ne dit-il pas cent fois aux Juifs que la fumée de leurs holocaustes lui faisait mal ? Que les incrédules qui s'égaient sur ces innombrables boucheries faites sous l'ancienne loi sont donc ridicules ! Je savais pourtant cela par cœur autrefois. J'en causais avec les notables

de ma ville, et aucun d'eux ne pouvait faire autre chose que rire et aller malgré cela à la messe.

M. Lanoue. Les animaux ont été chez tous les extatiques les emblèmes des affections et des pensées humaines; c'est pour cela que vous les voyez jouer un si grand rôle dans la fable, qui peut être considérée comme une altération des connaissances données par la révélation primitive.

Maitre Tessier. Encore un nuage de moins pour moi; je ne pouvais me faire à l'idée de concevoir, en effet, la mythologie comme une invention. Qui diantre eût jamais inventé de telles sornettes! Ce sont des faits altérés; cette origine est bien préférable à l'autre. Ainsi, nous nous rendons compte par là des métamorphoses d'hommes en animaux et en plantes; ce sont tout bonnement des hommes que les anciens figuraient par l'emblème naturel de leurs qualités morales, et les hommes venus après ont pris la figure pour un être véritable. Quelle simplicité dans cette explication!

M. Lanoue. C'est ainsi que les affections et les pensées humaines ont été inscrites sur le plus ancien livre de la nature, je veux dire la voûte céleste. Voilà pourquoi les constellations ne sont pas des lignes droites ou courbes, comme elles l'eussent été, si la sphère avait été l'ouvrage des astronomes. C'est l'ouvrage des extatiques qui ont mis ces images en rapport avec les phénomènes célestes, symboles nécessaires des phénomènes spirituels. Voilà, en passant, ce qui combat victorieusement Dupuis.

Maitre Tossier. Puisque nous voilà revenus à Dupuis, je vous en prie, coulons à fond son affaire. Voici comment je l'avais compris : Les anciens Orientaux adoptaient le dogme des deux principes, celui du bien et celui du mal ; l'un était le bon Dieu, l'autre était le diable. Les sages donnèrent cette fable au peuple pour le retenir par l'espérance et la crainte ; pour eux, ils exprimèrent par là les opérations de la nature. Le génie du bien, à leurs yeux, fut le soleil, qui répand sur la terre la chaleur, la lumière et la vie ; le génie du mal fut l'hiver, qui dispense le froid, les ténèbres et la mort. La voûte céleste fut chargée alors d'emblèmes propres à exprimer cette lutte des deux principes. Le génie du bien eut, pour symbole, l'agneau ou le bélier céleste, le premier signe du printemps ; ce fut là l'agneau qui vint effacer les péchés du monde. Le génie du mal eut pour attribut le serpent, constellation automnale qui annonce le retour du froid et des ténèbres, ou le dragon, placé, comme l'antagoniste du soleil, au pôle même de l'écliptique. Le soleil fut si bien le seul Dieu de ces peuples, dit toujours Dupuis, que les fêtes célébrées en honneur de la Divinité coïncident parfaitement avec les phénomènes célestes. La naissance de Dieu, à Noël, exprime le nouveau cours que va recommencer le soleil au solstice d'hiver. Le soleil naît alors comme le Dieu ; et, à cet instant-là même, se lève à l'horizon la constellation de la Vierge, tenant un enfant dans ses bras. Au méridien paraît la *crèche* nébuleuse, placée dans le cancer. Il n'y avait

qu'à décrire l'aspect du ciel pour faire le premier Chapitre de la vie de Jésus-Christ. Je ne parle pas des trois Rois Mages que le peuple place encore aujourd'hui dans la constellation d'Orion, visible alors sur notre hémisphère. J'arrive à la fête de Pâques où se célèbre la résurrection du Sauveur. Le soleil, qui nous sauve dans ce moment-là de l'hiver, passe, en effet, de l'hémisphère austral dans le nôtre; dès ce jour il ne se couche plus pour notre pôle, il franchit l'équateur, et sa résurrection est complète. C'est au milieu du mois d'août qu'est établie la fête de l'Assomption, et c'est à cette époque aussi où le soleil, entrant dans le signe de la Vierge céleste, l'absorbe dans ses feux. Le soleil est accompagné des douze signes du zodiaque, comme Jésus-Christ de ses douze Apôtres. Celui-ci est représenté dans l'Apocalypse avec sept étoiles, avec un chandelier à sept branches, emblème visible des sept planètes. C'est dans la saison des fruits, c'est-à-dire, en automne, que le mal est introduit dans le monde; c'est au printemps que s'opère la Rédemption. Il faut avouer qu'il est bien aisé, avec ces rapprochements, de tomber dans le piège. Quant à moi, je n'ai pas trouvé un seul ecclésiastique, tant romain que protestant, qui ait renversé cet échafaudage. Je vous en supplie, monsieur Lanoue, examinons la chose en détail; elle en vaut bien la peine.

M. Lanoue. Vous avez admis avec moi que la lumière et la chaleur physiques signifiaient la vérité et l'amour. Vous êtes convenu qu'ils pouvaient être pris

l'un pour l'autre, et que la similitude était parfaite.

Maitre Tessier. Sans doute. On peut, sans inconvénient, prendre l'amour pour la chaleur ou la chaleur pour l'amour.

M. Lanoue. Par conséquent, aussi, l'astre qui dispense la chaleur peut représenter le Dieu qui nous échauffe de son amour. Il n'y a rien de forcé dans cette comparaison. Les anciens ont figuré, dans les mouvements du soleil, les rapports de la Divinité avec l'homme; ils ont parlé par emblèmes; et, ce qui le prouve sans réplique, c'est la date même de la sphère céleste. Personne, Dupuis lui-même, n'a pu lui assigner une origine dans les temps historiques proprement dits; elle remonte jusqu'à l'époque de la révélation primitive, c'est-à-dire, à une époque où les hommes parlaient par emblèmes. Dupuis prétend que la nature matérielle a été divinisée, et que ce culte a été caché sous une allégorie morale. Je prétends, moi, que la nature immatérielle a été l'objet du culte, et que les phénomènes physiques y ont servi d'expression. Qui est-ce qui décidera entre nous? La date du monument, sans aucun doute. Je prouve qu'à cette époque on ne parlait que par la langue des correspondances, qui est celle des relations symboliques qui existent entre les deux mondes. Il serait bien étonnant que tous les monuments, tous les livres de cette époque, fussent des hiéroglyphes sacrés, et que la voûte du Ciel, le plus ancien livre de tous, n'en fût pas un. En second lieu, le sens commun, lui seul, est

juge en cette matière. Prenons-le pour arbitre. Je prétends devant lui que le mal qui s'est introduit dans le monde est un mal moral, figuré sur la sphère par une constellation d'automne. Dupuis affirme que le seul mal qu'il y ait jamais eu dans le monde est le froid qu'a amené avec elle cette constellation, et que pour tromper le peuple, on a imaginé ensuite un mal moral qui n'est pas ; le bon sens se révolte à cette dernière proposition, et il me donne gain de cause, comme vous me le donnez sans doute vous-même.

Maitre Tessier. Sans doute, il serait absurde de dire qu'il n'y a d'autre mal que l'hiver, d'autre péché fait par l'homme que d'avoir mangé les pommes qui mûrissent en automne. Il serait ridicule d'affirmer que la seule faveur que nous ayons à attendre de Dieu fût de voir revenir, au printemps, le signe du bélier céleste. Comme figure, c'est très-beau ; comme réalité, c'est une niaiserie achevée. Mais dites-moi, comment se fait-il que les Juifs aient trouvé cela tout fait chez les Perses et les Mèdes, lors de la captivité de Babylone ?

M. Lanoue. La révélation primitive répandue dans tout l'Orient avait éclairé les Perses et les Mèdes comme les Juifs, et ceux-ci ne firent que retrouver leur culte dans celui des adorateurs de Mithra. Nos érudits, faute de connaître cette révélation, ont tous attribué à la captivité de Babylone une influence particulière sur la religion juive. Avec plus d'instruction, ils auraient vu dans les rapports des vainqueurs et

des vaineus, la fusion de deux révélations qui se confirmaient mutuellement.

Maitre Tessier. C'est évident. Pourriez-vous me dire à présent, comment il a pu se faire que les dogmes religieux aient été tracés d'avance sur la sphère? Quand l'emblème et la réalité sont de même date, il n'y a rien à dire; mais je ne puis expliquer un emblème tracé trois mille ans avant l'événement.

M. Lanoue. Le livre d'Isaïe annonce qu'une Vierge doit enfanter un Fils plusieurs siècles également avant l'événement. Les livres sibyllins font la même prédiction. Vous recevez ces prophéties-là sans répugnance.

Maitre Tessier. Sans doute, ce sont des voyants qui les ont écrites.

M. Lanoue. Ce sont des voyants également qui ont tracé sur la sphère les événements que le temps a réalisés depuis. A l'époque où ces emblèmes ont été figurés, la clairvoyance prophétique était très-commune, puisque nous l'avons considérée comme le mode primitif de perception. Ces voyants-là ont dû présenter la Vierge avec son Fils sur leur livre, comme Isaïe a dû faire dans le sien. Ce sont deux livres écrits par des extatiques; il n'est pas surprenant qu'ils se ressemblent.

Maitre Tessier. En effet, monsieur Lanoue, jusqu'à ce qu'on me donne la date de la sphère, et qu'on fasse rentrer son origine dans les temps historiques, je m'en tiens à votre manière de l'expliquer. Il est

aussi naturel de voir les époques de la vie du Sauveur, figurées par les mouvements du soleil dans l'écliptique, que de voir les facultés divines comparées aux qualités de l'astre qui nous éclaire et nous échauffe. Saint Jean dit que le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde. Permis à Dupuis de voir là la clarté du soleil ; avec plus de raison que lui j'y vois la Vérité Divine qui luit dans nos entendements. L'effet des rayons solaires sur nos yeux est très-gracieux comme emblème ; mais si c'est là tout ce que Dieu donne à l'homme, en vérité, c'est une ineptie qui n'a pas de nom.

M. Lanoue. Beaucoup de gens éclairés, des Pères même de l'Église ont vu le rapport que vous signalez ici entre la vie de Jésus-Christ et les phénomènes astronomiques, et ils ont dit que le diable avait pris plaisir à imiter à l'avance, de cette manière, les mystères et les cérémonies des Chrétiens. Je pense que l'explication que je viens de vous donner vous satisfera plus que celle-là.

Maitre Tessier. Au lieu du diable, c'est l'esprit prophétique ; car la Rédemption a été annoncée tout entière, et partout, avant de se réaliser. Il serait bien étonnant, en effet, qu'elle ne fût pas annoncée dans le grand Livre symbolique par excellence. Ainsi, l'Apocalypse elle-même, que je regardais comme le véritable tableau de l'astronomie du temps de saint Jean, serait aussi, elle, un ouvrage de la révélation primitive.

M. Lanoue. L'Apocalypse, comme nous l'avons dit, est une histoire des phases de l'Église. Vous savez que j'entends par l'Église ce qui constate les rapports de l'homme avec Dieu. Ces phases ont été tracées à l'avance, non-seulement dans la sphère, mais encore dans toutes les cosmogonies. Partout on nous a présenté l'âge d'or perdu, et par conséquent le triomphe du génie du mal, figuré par un dragon, par une prostituée; partout aussi on nous a peint l'âge d'or retrouvé sous l'emblème d'une ville mystique descendue du Ciel. Au milieu de tous ses symboles accessoires, l'Apocalypse ne présente que ces deux-là en définitive. Toutes les cosmogonies nous offrent des villes qui doivent servir de refuge aux élus. Platon lui-même, dans le Phédon, peint le Ciel comme une ville dont la forme est un dodécaèdre à douze faces de différentes couleurs, de même que la ville de saint Jean présente, sous ses douze côtés, douze pierres précieuses. Les Perses et les Scandinaves ont également des cités mystiques, figures non équivoques de l'état de paix qui doit succéder pour l'humanité aux troubles provenant de l'empire du mal et de l'erreur. La sphère porte, écrite, cette histoire universelle, parce que les premiers hommes lui ont confié le dépôt des vérités les plus utiles au bonheur des peuples.

Mattre Tessier. Comment, monsieur Lanoue, c'est si simple que cela? L'Apocalypse n'est que le tableau de l'humanité déviée de sa route, et reconduite dans la voie par le principe même de tout bien

et de toute vérité ! C'est l'histoire du bien changé successivement en mal, et du mal combattu par le bien resté vainqueur une dernière fois ! Ce Livre si obscur est le tableau des destinées de l'homme ! C'est quelque chose de bien satisfaisant ; il y a dedans de la fable, de la philosophie, de l'astronomie, de l'archéologie, parce que la révélation primitive a enseigné aux hommes cette grande vérité de mille manières différentes. Oh ! que j'étais naïf quand je regardais autrefois saint Jean, aussi bien qu'Ézéchiël et Daniel, comme des astrologues !

M. Lanoue. Voilà ce qui vous prouve invinciblement l'erreur des partisans de Dupuis. Un astrologue écrit son thème céleste très-froidement ; et puis il va se coucher là-dessus tranquillement. Le mode de perception des extatiques ébranle et épuise toute la machine, comme l'atteste Daniel, qui sortait tout rompu de ses visions. Il faut donc admettre ici autre chose que la froide observation des astres. Les sentiments et les affections ont pris un corps aux yeux des visionnaires dont nous parlons ; la réunion de ces corps dans une certaine liaison a produit les ouvrages qu'ils nous ont laissés, voilà l'exacte vérité. La similitude qui existe entre ces tableaux et ceux de la sphère vient tout bonnement de ce qu'à l'époque où les impressions de l'homme étaient fréquemment semblables à celles de saint Jean, des extatiques ayant vu la lutte du mal contre le bien, et la victoire de ce dernier, l'ont inscrite sur la sphère, comme sur

le seul livre qui pût durer toujours. Dupuis, lui-même, avoue dans son explication de l'Apocalypse, au Chapitre second, que la sphère était l'archétype du monde invisible, et qu'elle avait matériellement tout ce que celui-ci avait intellectuellement. Ce sont ses propres expressions.

Mattre Tessier. Cet aveu-là termine tous les débats ; il n'y a plus maintenant à douter. Votre idée n'est point une hypothèse, puisque ceux-mêmes qui en sont les ennemis en avouent la vraisemblance. Oh ! monsieur Lanoue, il aurait bien fallu un sténographe pour écrire nos conversations ! Il aurait écrit mes sottises, je l'avoue ; mais vos explications auraient fourni la matière d'un livre propre à changer le monde moral. Vous devriez faire ce livre-là, je vous assure ; au lieu de vous adresser à des badauds commé moi, vous vous adresseriez aux érudits de profession ; vous leur donneriez des preuves savantes de tout ce que vous m'avez fait comprendre avec le simple bon sens.

M. Lanoue. Tous les monuments de l'antiquité, toutes les philosophies sincères entreraient dans mon livre comme preuves justificatives. Ainsi, vous voyez que je ne suis pas seul de mon avis. Mais ce n'est pas le moment de nous occuper de ces beaux projets.

Mattre Tessier. Que vos explications sont belles ! et comment peut-on encore s'en tenir à la lettre du Livre Saint ? Ceux qui restent dans cet opiniâtre système ne voient guère que le siècle a marché, et que leur foi n'est plus de saison. Faute d'explications

plausibles, on n'en veut pas démordre; on conserve la tradition sur ces mystères, et le genre humain, au lieu de s'agenouiller pieusement au pied de la croix, la renverse pour arborer à sa place les couleurs nationales, qui seules ont encore de la vie, parce qu'elles seules se rapportent à quelque chose qui nous touche de près, je veux dire nos intérêts matériels. Oh! si on était une fois chrétien éclairé, comme ces intérêts d'un jour le céderaient bien vite dans notre cœur à ceux de l'éternité! Tout cela passe, et la vérité demeure: c'est la vérité d'aujourd'hui, de demain, de tous les siècles, que je veux, moi. Après cette vie qui m'échappe, j'en veux une autre, et il n'y a que Jésus-Christ qui me la donne réellement. Revenez à lui, monsieur Lanoue.

M. Lanoue. Je le veux bien; mais ne calomniez pas les sentiments patriotiques, mon ami; s'il y a des âmes viles qui n'aiment la patrie que parce qu'elle garantit leurs propriétés et leur repos, il en est d'autres qui l'aiment avec dévouement, qui sacrifient au besoin leur sang pour elle.

Maitre Tessier. C'est vrai, je m'emportais un peu.....

M. Lanoue. Et observez que la charité, c'est-à-dire, cet amour divin que la régénération vous fait connaître, semblable à Dieu lui-même, est d'autant plus pur qu'il est plus vaste. Parti de l'individu qui doit s'aimer pour d'autres, il arrive à la famille qui doit travailler pour la patrie; c'est celle-ci encore plus

que vous-même et que vos proches que vous devez mettre en première ligne.

Maitre Tessier. Je me reprends; j'avais tort, je l'avoue : Je dis tout simplement qu'au lieu de l'amour divin l'homme ne connaît plus dans le siècle. où nous vivons qu'un sentiment patriotique fort louable, mais qui n'est fort souvent qu'une excuse pour s'occuper de lui-même en paraissant travailler pour le bien public. Que de gens qui n'aiment leur patrie que parce qu'elle leur donne des places ! Il n'y en a guère qui aient des opinions désintéressées là-dessus. Ils déguisent leurs intérêts sous le nom d'une opinion, mais les deux ne font qu'un, tandis qu'il est si beau de prôner, de défendre une opinion à laquelle notre intérêt est tout à fait étranger.

M. Lanoue. C'est ce qu'à fait Régulus, qui conseillait aux sénateurs de rompre la paix avec Carthage; et Régulus savait que si la paix était rompue, les Carthaginois faisaient les apprêts de son supplice.

Maitre Tessier. Allez donc voir s'il y a beaucoup de Régulus aujourd'hui. Mais votre observation nous a éloignés de mon sujet. Les deux mots que vous m'avez dits me suffisent pour m'expliquer les énigmes obscures de l'ancien Testament, du langage des Prophètes, et de l'auteur de l'Apocalypse. Je veux vous demander encore quelques détails sur quelques expressions particulières de l'Évangile.

M. Lanoue. J'ai trop de plaisir à présent à vous entendre pour ne pas vous écouter tant que vous vou-

drez. Vous y mettez de la chaleur, maître Tessier ; vous voyez bien ici la preuve de ce que je vous disais, que quand le cœur s'échauffe, l'entendement s'élève dans la même proportion.

Maître Tessier. Eh ! mon Dieu, c'est ce que dit l'Évangile : Quand le cœur est plein, la bouche parle. Celui qui a écrit, ou plutôt, dicté ce Livre-là, connaissait tous les besoins du cœur humain.

M. Lanoue. Venons-en aux éclaircissements que vous me demandez.

Maître Tessier. Expliquez-moi ce qu'a voulu dire Jésus-Christ, quand il dit à l'Apôtre : Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Église.

M. Lanoue. Le mot pierre ou rocher, dans la langue sacrée, signifie *la vérité, la foi, solidement établie*. C'est ainsi que l'Église est souvent comparée dans l'Écriture à un rocher ; c'est ainsi que le sable, à cause de son incohérence, a représenté l'inconstance, comme on le voit dans cette parabole de l'Évangile, où Jésus-Christ présente deux maisons, l'une bâtie sur le roc, l'autre sur le sable. Il est facile d'y reconnaître deux doctrines.

Maître Tessier. C'est incontestable. Mais Pierre l'Apôtre !

M. Lanoue. Il se nommait d'abord Simon. Jésus-Christ lui donna le nom de Pierre, précisément à cause de la fermeté de sa foi. En lui disant plus tard que c'était sur la pierre qu'il bâtirait son Église, le Messie ne lui disait-il pas clairement : C'est sur une foi

comme la tienne, comme celle qui t'a valu ton nom, que reposera ma doctrine.

Mattre Tessier. Dans ce cas-là tout est éclairci : Pierre est l'emblème de la foi ; ainsi, les paroles de Jésus-Christ ne sont pas la promesse faite à un individu ; et les clés du Paradis?.....

M. Lanoue. La clé est un autre emblème, mais il n'y a qu'à Jésus-Christ qu'elle appartienne. L'Apocalypse ne nous dit-elle pas que Lui seul tient la clé de David qui ouvre, et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre. Il est d'autant plus certain que nulle promesse n'est faite à Pierre particulièrement, que plus tard cet Apôtre fut appelé par le Sauveur lui-même *Pierre de scandale*. Ainsi, il est tout à la fois par son nom l'emblème de la foi au bien, comme de la foi au mal.

Mattre Tessier. Attendez un moment, voici d'autres expressions. On me disait jadis que mes péchés m'étaient remis par le prêtre, que le prêtre avait reçu de Dieu le pouvoir *de lier et de délier* ; tout mon sang fermentait à cette idée ; vous dites, vous, que pour que l'homme soit sauvé, il faut qu'il se réforme et qu'il se régénère lui-même ; quelle religion est plus plausible et plus rationnelle que la vôtre ? Cependant, le pouvoir de lier-et de délier, qu'en faites-vous ?

M. Lanoue. C'est une foi comme celle de Pierre qui lie et délie ; il n'y a pas le moindre doute à cela. Ce que cette foi fait sur la terre, Dieu aussitôt le fait dans le Ciel ; c'est tout clair. Mais la transmission du

pouvoir d'un individu à un autre, voilà qui est une chimère.

Mattre Tessier. Et, en effet, on serait régénéré de cette manière par autrui. Que dis-je ? On le serait par ordonnance ; les prêtres feraient des bons payables au porteur, et Dieu acquitterait ensuite ces bons-là dans l'autre monde ! Seigneur, que cet échafaudage est peu solide ! et tout cela pour ne pas vouloir convenir que l'homme établit lui-même ou rompt ses rapports avec Dieu. Il se lie et se délie par la foi ou par la négation ; c'est tout simple. Comme il n'y a que par la réforme religieuse que l'homme se change, tous les moyens qui dispensent de cette réforme sont des monstruosité. Absoudre l'homme qui doit se blanchir lui-même, c'est un véritable exorcisme. Aidez-moi, je vous prie, à me tirer de là, car il me prend un éblouissement. Je vois bien que votre théorie est la clé du Livre Saint ; l'Écriture n'est pleine que de ces objets dont vous me donnez la signification. Ils ont été vus, dites-vous, par des extatiques ; pardonnez-moi, mais je ne puis parvenir à me fourrer dans la tête un Ciel peuplé de chevaux et de chariots, de lions et de bœufs, d'agneaux et de brebis.

M. Lanoue. Votre mémoire à l'état de sommeil ne vous reproduit-elle pas également tous ces objets ?

Mattre Tessier. Vous me la donnez bonne. La mémoire peuple après coup le monde, où mes souvenirs m'emportent ! Je voudrais savoir de quels objets serait peuplé un Ciel dans lequel je pénétrerais

sans l'aide de la mémoire. Si la mémoire en fournit toutes les formes, il n'y aurait donc, sans la vie terrestre, rien au Ciel ?

M. Lanoue. Vous voudriez savoir quelles seraient les formes que prendraient vos pensées et vos affections, si vous ne vous souveniez pas de ces affections. Eh ! mon cher, ne pensant et ne sentant plus, ou, ce qui est la même chose, ne vous rappelant plus, vous ne verriez rien qui vous retraçât l'existence. Ceci est profond ; mais vous êtes capable de me comprendre. L'extatique n'a point vu au Ciel les types primitifs de ses pensées, comme le veut Platon ; il y a vu l'enveloppe qu'ont prise ses sentiments. L'objet vu par lui sur la terre était l'expression nécessaire d'une idée ; quand il a été frappé de l'idée dans le Ciel, il a aperçu en même temps l'objet qui pour lui en avait été la représentation.

Mattre Tessier. Ainsi, il n'a pas pris dans le Ciel les formes de sa pensée, il les y a portées, au contraire, comme nous portons nos impressions dans l'état de sommeil. On peut donc considérer le Ciel comme quelque chose qui pourrait n'avoir pas de forme.

M. Lanoue. Vous pouvez, par abstraction, supposer un Dieu sans forme ; dans son essence intime, et hors d'une manifestation quelconque, Dieu logiquement parlant, nous échappe. Avant que l'homme aît peuplé le Ciel, celui-ci sans doute était un vide immense dont nous ne pouvons concevoir la nature. Pour qu'il tombe dans notre esprit, comme Dieu, par

une idée, il faut le supposer habité ; alors les souvenirs de celui qui l'habite vous en revêtent les formes. En un mot, le Ciel, considéré avant la création, est pour nous quelque chose d'inaccessible à la pensée ; postérieurement à la création, nous le concevons comme un état spirituel dans lequel pénètre la créature intelligente toujours suivie des impressions qu'elle a reçues dans la vie. Bien qu'affranchies de nos sens corporels, les images acquises par leurs moyens nous suivent là-haut comme dans le sommeil. Quelque déliée que soit la substance spirituelle, elle conserve toujours dans l'extase quelque chose de sensuel du corps.

Maitre Tessier. Bravo ! monsieur Lanoue, vous avez une religion dans laquelle on trouve à la fois le Dieu sans formes de la philosophie, et le Dieu manifesté de la révélation ; le Ciel sans objets de nos penseurs, et le Ciel peuplé des souvenirs de la vie comme on le voit dans toutes les traditions des peuples. Je conçois qu'un extatique de nos jours, voyant des objets sur la terre différents de ceux qu'on voyait du temps d'Isaïe, verrait par conséquent d'autres emblèmes.

M. Lanoue. Et ajoutez que, par la puissance que possède l'homme de communiquer ses pensées à un autre dans l'état d'extase, il verrait et ferait voir aux autres ces emblèmes. C'est ainsi que les enfants morts avant l'âge où les sens leur ont donné des impressions, reçoivent sans doute là-haut celles qu'on leur incul-

que. Dans cette imposition des mains qui produit l'extase, la personne qui reçoit l'influence s'identifie avec les pensées et les images mêmes de celle qui agit sur elle.

Maitre Tessier. Mon Dieu ! quel Ciel immense et varié doivent produire ces actions et réactions des êtres les uns sur les autres ! Mais pour rentrer dans notre sujet, le dictionnaire de la langue sainte est tout local, et cela devait être. Les prophètes hébreux parlent sans cesse de Moab, de l'Idumée, de l'Égypte, de l'Assyrie, comme un prophète de notre pays parlerait de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne ; il n'en est pas moins vrai que ces mots-là ont une signification arrêtée. Je n'ai plus rien à vous demander. Votre théorie des formes vues dans l'autre monde et restées comme emblèmes dans les Livres Saints, donne à la chose, religieuse en elle-même, un caractère appréciable d'après une certaine étude de l'homme. Par là on arrive à connaître ce que c'est que l'autre monde sans se faire une illusion complaisante. Dans toute autre doctrine, il y a un abîme impénétrable entre les choses divines et les affaires humaines ; la vôtre est comme l'échelle de Jacob qui nous fait monter au Ciel. Elle est aussi profonde que vraisemblable, cette théorie. Mais je viens de vous parler de l'échelle de Jacob, et je ne sais pas trop pourquoi ce patriarche voyait les Anges monter et descendre le long de l'échelle. Il me semble que si l'échelle nous sert à monter au Ciel, on n'a guère envie après cela d'en descendre : il m'en

coûterait bien, monsieur Lanoue, de me traîner sur la fange de la terre après avoir été élevé si haut.

M. Lanoue. La Bible tout entière n'est que l'histoire de la régénération de l'homme. Pour nous régénérer, il faut que nos bonnes affections, figurées par les Anges, montent vers le Ciel; mais pour que notre réforme ne soit pas le pur élan d'un enthousiasme contemplatif ou d'un amour mystique, il nous faut descendre sur la terre pour y pratiquer ce que nous aurons connu par l'élévation de l'esprit pour le bien et la vérité. Ce sont les œuvres qui constituent en définitive toute la religion; c'est l'amour divin, converti en actions sur la terre, qui détermine la nature de notre réforme. Tant que nous montons sur les degrés de l'échelle, nous ne faisons qu'acquérir les moyens de nous rendre meilleurs; pour être meilleurs, en effet, il faut descendre des sublimes hauteurs de la science aux pratiques de la charité. Vous avez monté l'échelle de Jacob, maître Tessier, il vous faut, à présent en descendre pour donner à votre foi la vie qu'elle n'a pas encore. C'est de l'amour que l'intelligence reçoit toute son activité; si vos connaissances sont seulement reléguées dans votre mémoire, et que vous n'y donniez pas l'application de la charité, elles ne font point partie de vous-même, vous ne vous les êtes point appropriées. Il n'y a de régénération véritable que quand le cœur veut fermement ce que l'esprit a reconnu pour être le bien. C'est alors que celui-ci passe dans la vie comme l'amour et l'enthousiasme

passent dans le sang ; c'est alors que nous sommes échauffés, ranimés par la chaleur céleste dont nous sommes devenus les récipients. Vous possédez maintenant la science du salut ; c'est à vous de pratiquer les préceptes de Celui de la mission duquel vous ne pouvez plus douter. Vous considérez maintenant la Rédemption comme un fait moral de l'homme, dont votre conscience seule suffit pour offrir la démonstration la plus certaine ; vous y voyez, en outre, une assertion qui peut soutenir l'examen approfondi de la réflexion la plus scrupuleuse. L'amour et la science vous prouvent votre religion, maître Tessier, mais donnez toujours la préférence à l'amour. On ne vous demandera pas au dernier jour ce que vous aurez su, mais ce que vous aurez fait. Faites donc ; vous n'êtes plus empêché par vos scrupules. Faites ce que vous dit le Seigneur, qui vous a racheté ; et, en accomplissant sa loi, vous accomplirez tous les devoirs d'un honnête homme. Vous avez vu toute la religion du bon sens et des bonnes œuvres à la fois. Je vous ai prouvé qu'il n'y a pas de vertus sans religion ; retournez actuellement la proposition, et rappelez-vous bien qu'il n'y a pas de religion sans vertus. C'est par celles-ci que la religion se fortifie et se nourrit. Dieu est amour. L'essence de l'amour, avons-nous dû plusieurs fois, n'est pas de s'aimer, mais d'aimer hors de soi ; vous êtes l'image de Dieu, imitez donc votre principe ; aimez aussi, vous, hors de vous ; aimez les autres pour que la chaleur de votre âme trouve ailleurs quelque

chose qui la réactionne. Aimez sans faire aucun retour sur vous-même, et avec cette seule règle vous serez vertueux. Comment médiriez-vous de votre prochain, comment lui porteriez-vous préjudice, si vous l'aimez ? Comment seriez-vous adultère, si, en admirant la beauté, vous ne trouvez dans votre cœur qu'une horreur invincible à la seule idée de la souiller ?

Dieu vous a placés dans ce monde pour l'y représenter en quelque sorte : tout est sorti de son sein, tout doit y rentrer ; pour que tout retourne au principe suprême, il faut que tout soit pur comme lui. Aidez donc vos frères à se dépouiller des vices qui les dégradent, pour qu'ils soient dignes de s'assimiler un jour à Celui qui seul a pu dire de lui-même qu'il était sans vices. Aidez-les par vos exemples et par vos aumônes ; par l'aumône matérielle vous soutiendrez quelques jours de plus la vie de votre frère, et cette vie qu'il consume dans le crime, il pourra peut-être lui faire prendre une autre direction et la consacrer à la vertu. Le méchant n'a été laissé sur la terre que pour qu'il eût le temps de se repentir. Donnez-lui donc du pain, pour que ce temps-là vienne pour lui, pour que la Justice suprême ne le prenne pas dans l'état où il est à présent. C'est un malheureux tombé dans la fange ; offrez-lui les moyens de s'en tirer. Par la charité spirituelle vous cultiverez l'âme de votre frère, et vous la rendrez propre à s'unir à l'âme de son Dieu. Que toutes vos paroles, que toutes vos actions soient des préceptes et des exemples. Ce don de la

parole que vous tenez de Dieu, employez-le à lui gagner des âmes. Autant vous ferez d'heureux, autant de fois vous le serez vous-même. Le bonheur n'est que dans la bienfaisance ; toute autre manière d'y arriver nous trompe. La soif de savoir est comme celle de Tantale, toujours brûlante et jamais assouvie. Le repos que procure la vertu est accompagné d'enthousiasme, mais il n'est jamais suivi de troubles.

Maitre Tessier. Ah ! monsieur Lanoue, vous avez une manière poignante de me faire sentir mes torts. Vous m'inspirez l'émulation du bien au lieu de la vaine recherche de la science. Pour acquérir la vérité du Christianisme, il ne s'agissait pas, je le vois bien, d'ergoter, mais de pratiquer. En effet, je comprends que c'est la pratique de la vertu qui met seule dans la disposition d'écouter la vérité. Si on écoute celle-ci par curiosité, on fait la question comme Pilate, et on s'en va comme lui sans avoir entendu la réponse ; si on l'écoute par hasard, on l'oublie ; la vertu, au contraire, ne peut plus en perdre le souvenir, parce qu'elle ne l'a cherchée si avidement que pour en faire son profit.

M. Lanoue. Voyez l'homme ardemment passionné pour une chose, comme il y songe, comme il y arrête sa pensée ! L'amour constant attire bientôt avec lui la lumière. Le moyen de devenir instruit, dans une profession quelconque, c'est de le vouloir ferment. L'indifférence n'acquiert rien. On n'obtient de connaissance d'une chose qu'en s'en occupant avec pré-

dilection. En un mot, on ne devient habile dans son état, que quand on l'aime. Les habiles en religion, maître Tessier, soyez assuré de cette vérité, ce sont ceux qui aiment la vertu ; il n'y a pas d'exception à cette règle. Une science sans amour, c'est un corps sans âme. Il faut aimer d'abord, pour mieux savoir ensuite. La vérité s'acquiert toujours en proportion du désir qu'on a d'en faire son profit.

Maître Tessier. Il faut donc de toute nécessité être vertueux avant de se mettre dans la tête d'aller chercher la vérité. Voyez à quoi elle sert aux polissons auxquels les gens sages la répètent tous les jours ; ils lèvent les épaules et continuent leur chemin. Leur amour opposé à celui du bien les entraîne ailleurs. Si vous leur persuadez, au contraire, avant toute recherche, de mettre un frein à cet amour mauvais, les voilà tout naturellement dans la bonne voie. Je suis d'autant plus satisfait de votre exhortation, qu'un certain nuage commençait déjà à obscurcir mon intelligence. Nous nous étions élevés dans des régions si hautes pour trouver la clé du Livre Saint, que je croyais presque qu'il fallait être visionnaire pour être chrétien. A présent, j'y vois plus clair ; il y a dans l'Écriture même, prise à la lettre, tous les préceptes nécessaires pour bien vivre ; notre cœur y trouve tout ce qu'il lui faut ; mais, pour que la pensée y rencontre aussi son aliment, il est nécessaire d'expliquer le Livre au moyen d'une doctrine. Écrit par des visionnaires, il ne peut être entendu qu'au moyen de la doctrine fournie

par un visionnaire; c'est tout naturel. La clé que vous m'avez donnée est telle que la raison ne peut la trouver seule; et il faut que cela soit ainsi, car c'est le caractère des Livres Divins d'être au-dessus de la raison humaine; mais en même temps cette clé est telle aussi qu'une fois offerte à la raison, celle-ci peut y atteindre et y appliquer toutes ses facultés, et ce second caractère marque d'un sceau véritable ce qui est venu de Dieu, ce qui est fondé sur la nature universelle.

M. Lanoue. Je n'ai plus rien à faire, maître Tessier; vous allez maintenant marcher tout seul. Voyez-vous où vous arriviez avec votre curiosité; à accumuler doute sur doute? Croyiez-vous venir à bout de vous convaincre de cette manière? Vous étiez dans une grande erreur. Je vous ai signalé le danger; vous n'avez pas voulu me croire. L'œil, dit l'Écriture, ne se lasse jamais de voir, ni l'oreille d'entendre. Le moyen de satisfaire votre intelligence n'est pas de lui donner des aliments miette à miette, mais c'est de vous détacher de vous-même; alors vous aimerez de toutes les forces de votre amour, et l'amour élèvera avec lui l'intelligence dans des régions où vous serez trop convaincu pour douter. Les nuages seront à vos pieds, et vous n'aurez pas la moindre envie d'y jeter les yeux; vous serez au-dessus. Qui vous persuaderait de la fausseté de vos sensations à cet égard? Notre intelligence va pas à pas, et croit que les limites de chacun des horizons qui s'ouvrent devant elle sont les bornes

du monde. Hélas ! elle se fatigue dans une recherche sans fin. L'amour, au contraire, se repose ; et, dans ce repos sur le sein de son Dieu, il trouve tout. Vous vouliez, dites-vous, être convaincu du Christianisme par toutes les raisons possibles. Vous vouliez que votre entendement le reçût, et pour cela il fallait qu'il sortît victorieux de toutes vos objections. Eh bien ! bornez-vous à ce raisonnement : Le Christianisme existe aujourd'hui, il a existé avant moi, avant mon père, il a eu une origine quelconque. Il y a donc eu un Christ autrefois, puisqu'il y a maintenant un Christianisme. Ce Christ, dont vous ne pouvez plus douter, que vous a-t-il dit ? De combattre vos penchants. Pour croire ce qu'il vous dit, qu'avez-vous besoin d'autre chose que de suivre ses préceptes ? Si en combattant vos penchants vous devenez meilleur, si vous sentez un nouvel amour prendre la place de celui que vous condamnerez vous-même en vous, le Christ ne vous a-t-il pas dit la vérité ? Et, s'il vous a dit la vérité, que voulez-vous de plus ? Il n'y a pas d'objection à faire. Qu'il ait vécu de telle manière, que ses disciples aient fait ou dit telle chose, que vous importe ? Ce n'est pas là l'essentiel ; ce sont des accessoires dont vous n'avez pas besoin. Vous voulez, dites-vous, ne pas être induit en erreur ; je vous approuve. Eh bien ! essayez si, en faisant ce qu'ordonne l'Évangile, vous vous trompez. Si vous n'avez qu'à vous en applaudir, vous êtes un homme inconséquent dès lors que vous en méconnaissiez la vérité. Vous n'êtes plus qu'un

homme frivole qui se sert de son esprit et fait taire son cœur, si, au lieu de vous en tenir là, vous vous embarrassez dans une foule de questions inutiles à votre bonheur, et qui, de votre aveu même, et selon l'expérience que vous en faites, ne vous prouvent pas du tout la vérité des conseils du Christ, et la réalité de la vie qu'il vient substituer à la vôtre.

Ayant ainsi parlé, M. Lanoue se retira pour se dérober aux remerciements de maître Tessier, Et pour que la réflexion solitaire achevât son ouvrage. M. Lanoue pensait lui avoir fait retrouver le Dieu qu'il avait perdu; et, quand Dieu est là, la science humaine n'a plus qu'à se taire.

DOUZIÈME ENTRETEN.

LA RELIGION DANS LES ŒUVRES.

M. Lanoue croyait l'éducation de maître Tessier complètement achevée ; il fut bien étonné de le voir venir de fort bonne heure le lendemain de l'entretien qu'il venait d'avoir avec lui, et qu'il s'était imaginé devoir être le dernier. Monsieur Lanoue, lui dit-il en arrivant, j'ai été occupé toute la nuit des moyens de mettre hache en bois ; mais il faut que je vous fasse part de mon embarras. Je conçois toute votre doctrine ; mais quand je veux songer à la pratique, vous me l'avez fait considérer tellement en gros, que les détails m'échappent ; et, avec eux, les moyens de la mettre à exécution.

M. Lanoue. Ce n'est pourtant pas difficile ; aimez, vous ai-je dit, aimez sans calcul et sans retour pour vous-même ; avec cela, tout ce que vous aimerez sera le bien.

Maître Tessier. C'est parce que c'est si simple que mon esprit obtus s'égare dans les détails. Il est une foule de circonstances de la vie où je ne vois

pas trop comment appliquer le précepte ; et, si vous ne m'aidez pas un peu, quoique très-pénétré de la base du Christianisme, je ne serai pas plus chrétien pour cela. Je sens que l'application est ce qui détermine la valeur d'une chose ; et, pour que mes principes aient quelque valeur, il faut que je les retrouve dans toutes les circonstances et les actions de ma vie.

M. Lanoue. Vous ne vous tromperez jamais en aimant le bien. Toute religion sans charité est un arbre sans fruit, et vous savez que Jésus-Christ nous a dit que cet arbre n'était bon qu'à être jeté au feu. Saint Paul, que vous avez beaucoup lu, vous a dit que, sans la charité, lui-même n'était qu'un airain sonore. Saint Paul pourtant était un grand docteur, que sera-ce donc de vous ? La charité est ainsi la seule chose que vous ayez à faire. L'Écriture vous avertit que, quand bien même vous iriez jusqu'à faire des miracles dans le nom de Jésus-Christ, il vous dirait néanmoins, si vous n'aviez pas la charité : « Retire-toi de moi, ouvrier d'iniquité ! »

Maitre Tessier. C'est précisément ce qui me désole ; car me consultant cette nuit si je devais faire la charité à un mauvais sujet que je connais, je me disais d'abord : Non, car c'est le moyen de lui donner occasion de faire du mal ; ensuite, je disais : Oui, car ce n'est pas à toi de voir la paille qui est dans l'œil de ton frère, quand tu as une poutre dans le tien. J'ai manqué de tirer à la courte-paille ; mais vous avez la bonté de m'écouter, et j'ai bien mieux fait de vous consulter.

M. Lanoue. Le mot charité signifie amour. Ainsi, l'amour en vue du bien, c'est la charité. Vous savez que, pour être plus clair, si je dis le bien, c'est comme si je disais Dieu. Ce que vous avez appris jusqu'ici sert de fondement à votre foi ; mais il n'y a pas plus de foi sans charité dans le véritable chrétien qu'il n'y a dans le soleil de lumière sans chaleur. La foi seule serait figurée fort bien par la lumière sans chaleur ; et que ferait la lumière sur une terre glacée et couverte de frimas ? Il faut dans le cœur de l'homme un amour proportionné à la vérité dont il est éclairé.

Mattre Tessier. C'est bien où j'en suis réellement. Plein de conviction, cela va jusqu'à l'amour ; mais comme l'amour aveugle ne vaut rien, je vous demande ici les moyens d'avoir une charité éclairée. Faut-il donner tout ce que j'ai ; comment, à qui, selon quelles règles ?

M. Lanoue. Ce n'est pas le don qui constitue la charité, c'est le motif qui fait que ce don est valable. Si vous donnez à un pauvre pour vous débarrasser de lui, si vous fondez un hospice pour qu'on parle de vous, si vous dotez une église pour recevoir en échange des messes qui abrègeront pour vous le temps d'expiation.....

Mattre Tessier. Oh ! je sens bien que dans ces trois eas je n'ai fait qu'une aumône d'impatience, une d'orgueil, et une autre d'intérêt. Il faut que ce que je fais pour l'individu, ou la société, ne soit pas fait pour moi, mais pour le plus grand bien possible de cet individu et de cette société.

M. Lanoue. Désirer du bien à quelqu'un sincèrement et du fond du cœur, si votre position ne vous permet pas d'en faire matériellement, est encore de la charité, il y manque l'œuvre ; mais si dans le mal l'intention, comme vous le disiez, est réputée pour le fait, dans l'amour l'intention remplace aussi l'action : Un désir vrai du bien est de l'amour. L'aumône n'est donc pas toute la charité, elle en est l'expression limitée à certaines conditions. Si le simple désir du bien est de la charité, vous concevez que la sincérité dans ses paroles, l'intégrité dans ses fonctions, en est également. Un militaire est charitable dès qu'il remplit ses devoirs, bien qu'il ne fasse pas l'aumône ; un laboureur, un marin le sont aussi, du moment où ils se conduisent avec loyauté dans le poste où la Providence les a placés. Le militaire défend sa patrie, le laboureur la nourrit, le marin l'enrichit par le commerce ; tous trois, par dès services rendus à la chose publique, accomplissent la loi divine, si c'est l'amour de leur état même qui les anime.

Maitre Tessier Une charité comme celle-là est bien commode ; c'est tout simplement l'amour de son état. Je ne vois pas que le prochain y gagne quelque chose.

M. Lanoue. Il n'y a pas d'état qui ne soit profitable à la grande famille des hommes, et si l'homme d'un état quelconque ne vous paraît pas faire quelque chose pour le prochain, considéré comme individu, il s'acquitte de sa dette envers le prochain par

excellence, je veux dire envers l'humanité même. L'amour du prochain, maître Tessier, n'est pas circonscrit à l'individu ; il part de l'homme, comme je vous l'ai dit, pour arriver à la famille ; il va de là à la patrie, ensuite à l'humanité, enfin à la communauté universelle de tout ce qu'il y a d'hommes de bien sur la terre. Plus le degré du prochain est étendu, plus la charité a de valeur. A l'égard de soi, elle est faible et presque sans vie, la famille en exige davantage, la patrie encore plus. Voilà comment on pratique la charité, quand on sait se rendre utile dans sa profession, et que l'on considère le bien qui revient de cette profession à la communauté entière.

Maître Tessier. Ainsi, monsieur Lanoue, un charpentier de navires est donc charitable, quand il construit un vaisseau qui va porter les denrées d'un pays dans un autre, qui va mettre en communication les hommes séparés par les mers ; un banquier qui fait circuler les espèces pour qu'il lui en reste quelques-unes est également charitable ; un négociant qui achète à vil prix dans son pays des marchandises, qu'il revend plus cher ailleurs, est charitable aussi. C'est bien beau, cela ; mais c'est dommage qu'il y ait de l'argent au bout de cette charité-là.

M. Lanoue. Il doit y en avoir pour que les enfants du charpentier, du banquier et du négociant s'élèvent du fruit de leur industrie, et deviennent capables un jour de remplacer leur père ; il doit y en avoir aussi pour que ces personnes continuent d'exercer une profession utile.

Mattre Tessier. Mais les hommes sont si peu enclins à se détacher d'eux-mêmes, que votre belle charité, au bout de laquelle il y a toujours de l'argent, ne leur paraîtra qu'un roman. Appelez donc devant eux charité l'action d'un armateur qui envoie un navire aux Grandes-Indes pour son profit, et vous verrez comme ils vous riront au nez !

M. Lanoue. La charité peut néanmoins faire cela. Il y a des gens qui perdent quelquefois dans leurs entreprises et qui persévèrent pourtant par honneur. Un ouvrier peut s'attacher à faire par amour-propre une chose dont il ne tire pas grand avantage. Si l'orgueil et l'amour-propre l'emportent quelquefois sur l'amour du gain dans les travaux qui ont notre avantage pour but, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'un amour supérieur à ces deux petites passions-là ne vint à bout de faire autant qu'elles ?

Mattre Tessier. Vous avez raison ; et, à me prendre pour exemple, je conçois que je pourrais encore travailler par orgueil, quand je n'aurais plus besoin de le faire par nécessité. Ce qu'on fait naturellement par jactance, en se combattant, on peut le faire par vertu. D'ailleurs, quand on veut faire l'éloge d'un homme recommandable dans une profession quelconque, ne dit-on pas toujours de lui qu'il préfère le bien public à son intérêt privé, qu'il travaille, en un mot, par un mobile plus honorable que l'argent. Je veux bien que l'homme ne mérite pas toujours l'éloge qu'on en fait, mais puisqu'on lui suppose cette vertu, c'est que

réellement elle existe. Il n'y a pas le moindre mot à dire à cela.

M. Lanoue. Vous y voilà; et vous voyez aussi où la charité cesse dans les fonctions de notre état. Si le charpentier s'applaudit d'avoir fait un ouvrage utile à ses frères, si c'est l'amour vrai qui lui fait sentir combien il a été doux pour lui d'avoir été un membre utile à la société, sa charité est acceptée de Dieu; mais si, s'embarrassant fort peu que son vaisseau serve à quelqu'un, pourrisse sur le chantier ou flotte sur les mers, pourvu qu'il ait rempli sa chère cassette, son seul et unique trésor, l'homme charitable disparaît et l'avare se montre. Il en est ainsi du négociant. S'il compte avec amour dans sa pensée les nombreuses familles que son commerce fait vivre, s'il se sent échauffé du service qu'il rend à ses semblables, sans qu'il y ait du faste ou de l'orgueil dans ce monologue intérieur, ce négociant est dans la charité la moins équivoque. Mais si son coffre-fort est l'unique but de son activité industrielle, qu'il demande à ses écus sa récompense; elle est là tout entière; il est inutile de la chercher ailleurs.

Mattre Tessier. Oh! que l'amour du prochain est beau, monsieur Lanoue, et que c'est peu de chose qu'une aumône de quelques deniers faite à quelques pauvres, comparativement à cette vie entière d'un travail qui a l'humanité et le plus grand bien possible pour but! Si chacun était charitable de cette manière-là dans sa circonscription, ce serait superbe. Mais

vous avez bien fait de ne me parler de votre charité qu'en dernier lieu ; elle ne peut venir, en effet, qu'après la régénération ; sans cela, certes, l'égoïsme fera toujours pencher la balance du côté des écus.

M. Lanoue. C'est incontestable. Voilà pourquoi la régénération a pour but la vie chrétienne. Le prochain, c'est ce qui nous est le plus proche ; et, à le considérer ainsi, vous voyez que dans les lois d'abnégation de soi-même on doit mettre au premier rang le bien lui-même, et au dernier son propre individu ; ainsi, il part de Dieu, qui est le bien, pour s'étendre dans l'humanité, où Dieu est dans le plus grand nombre ; ensuite dans la patrie, où le nombre est plus restreint, dans la famille, où sont seulement quelques réceptacles, enfin dans l'homme lui-même, qui n'en est qu'un.

Maitre Tessier. Mais, en effet, l'Évangile nous dit d'aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme nous-mêmes. Dieu y est bien nommé le premier ; c'est absolument comme vous l'expliquez.

M. Lanoue. La charité est ainsi l'amour du bien agissant sans vue d'une récompense ou d'une réciprocité ; c'est le propre sentiment dont elle est animée. N'est-elle pas assez douce ?

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue ; que le charpentier dont je parlais est content en pensant que son navire préserve tant de braves gens contre les tempêtes de l'Océan ! Il l'a conditionné dans l'intention qu'il pût lutter avec les flots, servir d'intermédiaire entre des pays séparés par une barrière in-

franchissable sans lui. Enfin, il le verrait presque avec orgueil, si l'amour n'était pas meilleur et plus doux, en songeant qu'il fera encore du bien après sa mort. Un architecte peut, en voyant la maison qu'il a construite, se réchauffer de l'amour de ses frères, auxquels il a procuré un abri, et sa profession seule aura été une charité. Un forgeron peut le dire de la pelle qu'il vend au pauvre laboureur, et ce laboureur du grain qu'il sème pour le vendre à son tour. Oh ! qu'il est doux de faire de sa vie entière un long acte de charité ! En vérité, je n'y tiens plus ; et, quoique je trouve bien du plaisir dans votre conversation, je suis tenté de recourir à mes actes pour être charitable.

M. Lanoue. Vous l'êtes également, maître Tessier, en m'écoutant pour vous éclairer, afin de vous mettre par là en état d'instruire les autres. La soif de la vérité n'est pas l'un des moindres besoins de l'homme, et si vous venez au secours de ceux de vos frères qui languissent dans le doute, qui se dessèchent dans l'incertitude, vous n'êtes pas moins charitable à leur égard que si vous leur donniez un vêtement pour mettre leur corps à couvert des intempéries de l'air. Ce sont des hommes que vous rendez heureux par un sentiment qui les fortifie, et les rapproche de Dieu, du bien en essence.

Maitre Tessier. Ainsi, un ami qui s'entretient avec son ami fait un acte de charité, s'il lui dit la vérité. Mais je ne sais plus où j'en suis ; cela me passe.

M. Lanoue. Ne lui a-t-il pas donné, en effet, une

chose plus précieuse que tous les trésors du monde ?

Maitre Tessier. Oh ! oui, monsieur Lanoue, c'est l'exacte vérité ; vous avez été bien charitable avec moi ! mais....

M. Lanoue. Mais, prenez garde ; comme notre profession nous conduit à l'argent qui détruit la charité quand il est le but de nos efforts, ceux qui disent aux autres la vérité peuvent bien se perdre aussi par l'orgueil. Ils peuvent se dire intérieurement : C'est moi qui ai éclairé cet homme ; quelles lumières n'ai-je pas puisées dans mon intelligence ! quelle idée avantageuse se fera-t-il de moi ? Dans ce cas-là, il n'y a plus de charité. L'homme n'est qu'un réceptif du vrai, et il faut reconnaître que Dieu en est la source, que c'est lui qui a parlé par notre bouche.

Maitre Tessier. Il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Mais le bien que je fais, c'est donc lui seul qui me l'inspire également ?

M. Lanoue. Sans aucun doute. Après avoir agi avec toute l'ardeur possible, vous reconnaîtrez, en y réfléchissant, que c'est Dieu seul qui a agi en vous. L'homme se croit le possesseur de la vie au physique, et la plus simple réflexion suffit pour lui démontrer qu'il n'en est que l'organe ; il en est ainsi au moral. Nous devons agir comme si nous provoquions en nous le bien, mais nous ne pouvons, à moins d'un orgueil insensé, nous dispenser de convenir qu'il est descendu de Dieu seul.

Maitre Tessier. Mais si l'homme est unique ré-

ceptacle, l'influence divine faisant tout en lui, il n'a qu'à rester bouche bée à l'attendre, elle viendra à coup sûr, et il fera le bien en obéissant à cette impulsion, comme la girouette qui sert au marin en obéissant tout simplement au vent.

M. Lanoue. Dieu lui donne le pouvoir d'agir complètement par lui, même au moral, comme il agit au physique. Pour que l'orgueil n'égare pas l'homme, Dieu exige qu'il reconnaisse après l'acte accompli, que, de même qu'une vie qu'il n'a pas produite a circulé dans ses membres corporels, de même une âme qu'il n'a pas créée est descendue dans ses facultés morales, et l'a échauffé d'amour ou d'enthousiasme. Cela est si vrai, maître Tessier, qu'on dit toujours d'un homme qui se fait enthousiaste de quelque manière que ce soit, qu'il ne l'est pas réellement. Pour être quelque chose au moral, il ne faut pas se faire sa nature, il faut tout bonnement montrer celle qu'on a reçue : je vous ai prouvé cela ailleurs. Si l'on préside au sentiment dont on est animé, c'est qu'on n'en a pas. On ne se fait pas une âme ; on fait voir tout bonnement celle que Dieu met en nous. Cette conduite de la Providence, à notre égard, a pour but notre conjonction avec elle. Si l'homme provoquait sa vie, il serait Dieu ; animé simplement par Dieu, pour se rejoindre à son principe, il faut qu'il ait la facilité d'agir comme s'il en était indépendant. Alors il s'établit entre la créature et son Auteur un commerce d'amour réciproque. Dieu est reçu et aimé par un être qui n'est pas lui, et cet être

qui tient tout de la Divinité, lui rapporte ses sentiments individualisés en lui, mais qu'il reconnaît devoir à Dieu.

Maitre Tessier. Oh ! que c'est difficile, cela, monsieur Lanoue ! Vous voulez dire que Dieu, pour entrer dans notre cœur, ne veut pas que ce soit sa maison, mais la nôtre ; c'est à nous, après avoir tout disposé pour l'y recevoir, de nous dire : C'est lui, ce n'est pas moi qui parle ni qui sens si bien au dedans de ce cœur ; c'est Dieu. Par là, en effet, Dieu est aimé par un autre être que par lui-même. C'est vraiment bien, malgré la profondeur du sujet. C'est le seul moyen d'expliquer l'action de Dieu sur ses créatures. Mais revenons à la charité, plus facile à comprendre.

M. Lanoue. Et à pratiquer, car cette condition de tout rapporter à Dieu et de ne rien attribuer à soi que le mal, est ce qu'il y a de plus difficile à pratiquer ; sans cela même la charité n'est rien.

Maitre Tessier. Et en effet, je conçois qu'il y a tant de charme à se considérer comme un bienfaiteur de l'humanité, chacun selon sa capacité et son emploi, que si le cœur ne rend pas hommage à Dieu de tout cela, on met de l'égoïsme dans son plaisir ; on est presque tenté de se croire un petit Dieu dans sa petite sphère. Oh ! c'est un vol fait au Dieu véritable ; il faut prendre garde à cela. Voyez donc où j'allais me fourvoyer avec les jolis monologues que faisait le constructeur sur son navire.

M. Lanoue. Il peut toujours les faire, en se disant

après cela : Je suis un instrument de l'amour ; c'est ainsi que j'aide mon Dieu. Son souffle, qui anime tout l'univers, passe par différents tuyaux pour accomplir son action, je suis l'un de ces tuyaux-là.

Maitre Tessier. Il est plus noble et aussi juste de se dire que l'on est l'un de ses représentants, l'un de ses envoyés, et alors il y a encore assez de stimulant pour engager l'homme à bien faire. Combien n'est-il pas content d'avoir aidé son Dieu ! Aider Dieu ! Comprenez-vous bien comme c'est beau ! Comme on est sûr alors de ne pas s'y méprendre ! L'argent est-il mon seul but ? je me suis aidé tout seul ; n'est-il que ce qui me revient pour ma part légitime, tout le reste a été fait pour aider Dieu ; et après la mort, en remettant mon esprit entre ses mains, je pourrai lui dire avec confiance : « Seigneur, voilà ce que j'ai fait de la vie que tu m'as donnée. Ton amour n'est pas resté oisif en moi !..... »

M. Lanoue. Et le Seigneur vous répondra : « Il s'era beaucoup donné à celui qui aura beaucoup aimé. »

Maitre Tessier. Oh ! monsieur Lanoue ; grâce pour une si belle perspective. Ma foi, la pratique de votre religion est plus facile encore que ses principes, votre vie de charité est un Sabbat ; il n'y a plus qu'à s'écrier : « Gloire à Dieu ! » Voilà une manière d'unir l'homme à Dieu qui est autant au-dessus de celle des Saint-Simoniens que le Ciel est au-dessus de la terre. Ceux-ci veulent l'union de la créature au Créa-

teur dans la vie seule où sont les actes sensibles. Vous, vous la voulez par les mêmes actes, mais subordonnée à un but immatériel. Ils nous ensevelissent dans la poussière de ce monde. Vous, sans dédain pour cette terre, vous la rattachez au Ciel. Ce qui m'embarrassait au commencement n'est pas encore bien éclairci : Que faire de ce mauvais sujet dont je vous parlais ? Faut-il lui donner pour qu'il en abuse, faut-il le refuser pour avoir un bon prétexte de ne pas délier les cordons de ma bourse ?

M. Lanoue. Il y a la charité matérielle ou purement naturelle, et il y a la charité morale ou spirituelle ; l'une, sous le nom général d'aumône, consiste à fournir aux premières nécessités de la vie de l'indigent, c'est-à-dire, à lui donner le vivre et le couvert, le pain, de bons bouillons quand il est malade, des vêtements chauds quand il est exposé aux injures de l'air, tout ce qu'il faut pour les besoins de la vie animale, sans laquelle la vie spirituelle ne peut exister ; car la première est la base sur laquelle la seconde est établie.

Maitre Tessier. Je comprends bien cela : C'est par l'instruction et l'amendement du cœur que l'homme opère sa conjonction véritable avec Dieu ; mais, pour cela, il faut préalablement que le corps ne soit pas en souffrance, car il n'y a d'esprit sain qu'avec un corps sain. Le plus gros bon sens va au-devant de vos conclusions. Ainsi, je dois nourrir et vêtir l'indigent par mes aumônes, afin de le mettre

en état d'opérer sa régénération, car c'est là le vrai but.

M. Lanoue. C'est pourquoi il est très-convenable d'accompagner votre aumône d'un petit conseil ; celui-ci est la charité spirituelle. Quand vous dites au pauvre à qui vous donnez : « Priez pour moi, » dites-lui aussi « priez pour vous. » Si le seul mot de religion l'offense, comme il y en a beaucoup, donnez-lui des conseils de simple morale, cela le conduira toujours à Dieu.

Maitre Tessier. Votre double aumône est bien tentante ; je croyais que votre charité ne consistait que dans les fonctions ou l'emploi qu'on remplit ; je n'y voyais pas l'aumône, et j'en étais choqué. Mais comme vous réparez cela ! Cette aumône-là n'est pas intéressée, mais il ne faut la donner, je m'imagine, qu'où le besoin est.

M. Lanoue. Sans une prudente dispensation de vos dons, vous privez l'indigent par nécessité pour donner à celui qui y reste par sa faute. Dans ce dernier cas, la charité consiste à donner les moyens à l'homme de sortir de sa paresse volontaire, ou de faire disparaître les vices qui le conduisent à implorer sans cesse la pitié publique. Il faut procurer de l'ouvrage à l'homme qui est dans ce cas-là, lui donner les moyens de s'instruire. Pour cela, c'est encore une aumône bien entendue que d'employer son argent dans des établissements fondés dans ce but.

Maitre Tessier. Mais si l'homme dont je parle

n'est pas seulement un fainéant ou un ivrogne, mais un homme qui nuit à la société par ses vices.

M. Lanoue. Il n'y a pas à balancer, votre charité vous oblige de préserver la société d'un fléau qui l'afflige. Le juge qui condamne le criminel à une juste punition, fait la charité que lui dicte son état, qui est de travailler à la sécurité publique. Instruit du crime, vous êtes momentanément dans la place de la justice, et vous devez sans hésiter lui livrer le voleur ou l'assassin. En craignant d'en agir ainsi, de peur de vous compromettre près du coupable, vous sacrifiez le bien général à des considérations personnelles, qui au fond ne sont qu'un égoïsme déguisé.

Maitre Tessier. J'y vois clair à présent ; mais vous dites que le juge est charitable, seulement parce qu'il juge ; le prêtre l'est sans doute par cela seul qu'il exhorte ses paroissiens à la vertu, le savant par cela qu'il écrit un livre utile ; un roi l'est donc aussi parce qu'il est roi, et un grand seigneur parce qu'il est grand seigneur. Je suis pourtant partisan d'une espèce de liberté, d'égalité religieuse même, qui ne va guère avec ces grandeurs-là. Peut-on être libéral dans votre religion ?

M. Lanoue. La charité est d'autant plus grande qu'elle s'étend plus loin. Si votre libéralisme ne va que jusqu'à l'affranchissement d'une classe de citoyens, c'est une manière étroite de juger les choses ; s'il va jusqu'à vous faire considérer l'humanité comme un seul et même corps dont Dieu est l'âme, s'il va jus-

qu'à vous faire regarder tous les hommes comme des frères qui ont un même père, et qui, ayant une même origine, ont droit aux mêmes prérogatives sans distinction odieuse de caste et de naissance, ah ! mon ami, votre libéralisme est la religion de l'Évangile dans toute sa pureté et dans la plus vaste de ses applications. Que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit, disait Jésus-Christ à ses apôtres. Voilà ce que les hommes doivent sans cesse avoir présent à l'esprit. Cette charité admirable est la république, maître Tessier. Ce mot signifie simplement la chose publique, et vous voyez que c'est elle seule que doit avoir en vue un homme pénétré des principes que je vous ai fait connaître.

Maître Tessier. Ainsi, point de rois et de grands seigneurs ; bravo ! ma foi.

M. Lanoue. Point de rois fainéants, et dont le privilège soit de recevoir les louanges et l'argent de leurs sujets ; point de grands seigneurs qui n'auront rien à faire qu'à jouer, chasser et corrompre l'innocence, dépraver les mœurs et insulter par un luxe odieux à la vertu et à la modération. Mais dans tout état de choses il y aura des chefs, des magistrats. Qu'importe leur nom ? Toutes les capacités des hommes ne sont pas égales. Dans une armée il y a toujours des soldats et des officiers. Dans une nation il faudra toujours qu'il y ait des laboureurs, des artisans, des commerçants, et d'autres hommes occupés de discuter les lois et de les faire exécuter. Les grands seigneurs se-

ront les magistrats chargés de fonctions plus hautes que les autres, par conséquent plus utiles et plus charitables. Quel que soit le nom du chef de votre république, car un roi n'est qu'un magistrat, la charité la plus universelle sera attachée à ses fonctions. Si, grâce à ses lumières, l'instruction pénètre dans toutes les classes, le commerce occupe tous les bras, si l'industrie, la science, la religion sont récompensées, vous sentez que ce roi a fait plus pour le règne de la charité que tous les autres fonctionnaires de l'état. Au lieu de prononcer son nom avec haine, de voir son élévation avec envie, vous devez un légitime hommage à ses vertus. -

Maitre Tessier. Vous avez raison. Je me trompais. Je ne faisais que hurler avec les loups. Mon Dieu, qu'on est sot avec ces préventions! Mais s'il passe un ministre, un de vos grands fonctionnaires, faudra-t-il, parce qu'il a plu au roi de le mettre là, que je m'abaisse humblement devant lui? Un roi, d'un trait de plume, fera des grands seigneurs tant qu'il lui plaira, il ne fera pas pour cela un seul homme vertueux.

M. Lanoue. Ces grands seigneurs sont des hommes qui ont plus grande responsabilité que vous. Ils ne sont pas grands par leurs titres, mais par leurs fonctions. C'est à eux que vous devez l'exécution de ces lois qui retiennent les hommes dans l'obéissance. Sans eux, toutes les passions ne connaissant plus de frein, la société tomberait dans le chaos. Ce

n'est pas par l'honneur de la fonction qu'il faut juger d'une chose, c'est par son utilité. Votre envieuse rébellion voit dans un grand seigneur l'homme qui a plus d'éclat que vous, elle n'y voit pas le magistrat qui a plus de devoirs, et dont, par conséquent, la charité est plus grande.

Maitre Tessier. C'est vrai, si cela était comme vous le dites ; mais j'ai bien de la peine à croire à la charité d'un roi ou d'un grand seigneur.

M. Lanoue. De votre propre aveu, elle résulte de leurs fonctions, si elles sont bien remplies et dans la vue du bien public. Celui qui s'attribue l'honneur à cause de l'importance de la fonction qu'il remplit, est dans l'orgueil et non dans la charité.

Maitre Tessier. C'est vrai ; l'Évangile dit que la gloire n'appartient qu'à Dieu.

M. Lanoue. Celui qui fait le devoir que lui impose sa charge ou son état en vue des honneurs et des dignités qui lui en reviennent, se préfère lui-même aux autres. L'honneur de la fonction n'appartient pas à la personne, il est à la fonction même.

Maitre Tessier. Si cela n'était pas ainsi, un roi qui serait assez aveugle pour croire que la majesté royale est dans sa personne même, ressemblerait à l'âne chargé de reliques.

M. Lanoue. La Fontaine nous a dit ici également que

D'un Magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

La robe est à présent pour nous l'emblème de sa fonction. Le roi doit mettre la loi au-dessus de lui : c'est alors qu'il règne par le droit divin.

Maitre Tessier. Oh! cela m'embrouille; le droit divin!

M. Lanoue. Oui, le droit divin. La loi est l'expression de la justice; toute justice, comme toute vérité, procède de Dieu seul : donc le roi, ou le chef quelconque qui se regarde comme l'exécuteur des lois, pouvant à juste titre se considérer comme le coopérateur de la divinité, peut dire qu'il règne par elle et pour elle. En mettant ce droit en doute, vous allez contre toutes les lumières du bon sens; de plus, vous manquez à l'un des premiers devoirs de la charité. C'est de la confiance dans la légitimité des titres d'un fonctionnaire que dépend toute la sûreté publique; vous compromettez cette sûreté quand vous ébranlez la confiance des autres.

Maitre Tessier. Oh! ce droit divin-là est admirable. Mais un roi qui se met au-dessus des lois?

M. Lanoue. Il foule aux pieds la justice; il se met à la place de Dieu; son règne est une usurpation. Il ne règne plus par le droit divin, c'est un tyran qui dit : La loi, c'est moi. C'est dire assez qu'elle vient de lui, et non plus de Dieu.

Maitre Tessier. Je respire maintenant. J'avais peur que votre religion m'eût conduit à l'obéissance aveugle à l'autorité absolue. Je comprends bien maintenant mes devoirs et ceux des autres. Pour être cha-

ritable, je dois être bon chef de famille, bon citoyen ; je dois soulager les pauvres, contribuer à l'amélioration publique. Je défie le plus difficile de trouver à redire à votre morale. Je dois aimer, en un mot, mon prochain comme moi-même.

M. Lanoue. Et en raison surtout, n'oubliez pas ceci, en raison du bien qui est en lui. Si vous aimez en votre prochain un ami qui vous flatte, une connaissance qui vous est agréable ou nécessaire, vous vous aimez dans les autres : vous devez, au contraire, n'aimer dans autrui que le bien qui s'y trouve indépendamment des avantages que vous en retirez dans vos relations personnelles.

Maitre Tessier. Diantre ! mais c'est bien stoïque, cela !

M. Lanoue. Moins que vous ne pensez. C'est selon le bien qu'ils produisent, selon les services qu'ils rendent, les lumières qu'ils répandent, que vous estimez d'ordinaire les hommes. Eh bien ! mettez l'amour au lieu de l'estime, et vous voilà dans la charité envers le prochain. Dites-vous à vous-même : Je dois aimer l'homme en proportion du bien et du vrai qui sont en lui, parce que, en effet, où il y a plus de divin, il y a plus de ce qui doit être aimé.

Maitre Tessier. Pour cela, il n'y a pas un mot à dire. Les Saint-Simoniens font de la religion un lien social : ces gens-là, en vérité, ont pris à tâche de traduire tout à contre sens. Partout où il y a Dieu, ils ne voient que les hommes. Vous voyez les hommes

comme eux, monsieur Lanoue, mais comme moyens et non comme buts.

M. Lanoue. Le prochain est à nos yeux celui qui a en lui le bien et le vrai divins. Ce sont ces deux qualités qui doivent être, sans aucun doute, les objets de notre amour. Celui qui les prouve et les manifeste en lui est notre prochain dans le degré où elles sont, et selon leur qualité. Le bien, en un mot, est votre but; l'homme qui y contribue est à vos yeux le prochain que vous devez aimer. Vous voyez bien que si la charité consistait à aimer tous les hommes sans distinguer le bien qui les anime, nous aimerions plus un libertin et un fourbe qui nous témoignent de l'affection qu'un homme vertueux qui nous serait étranger. Le prochain ne doit pas être à nos yeux seulement celui qui nous aime, mais celui qui aime la vertu.

Maitre Tessier. Aimer ce qui est bon, cela me paraît bien facile, monsieur Lanoue; il n'y a pas là de combat.

M. Lanoue. Plus que vous ne croyez, peut-être, mon voisin. Si vous reconnaissez des qualités et des vertus dans votre prochain, vous en reconnaissez aussi chez vous, et je ne sais pas s'il n'y a pas quelque sacrifice à faire, en avouant qu'un autre vaut mieux que nous. Je crois cette charité-là bien rare. Nous reconnaissons avec peine la supériorité d'autrui....

Maitre Tessier. Ah! oui, c'est une grande vertu de le publier hautement et sans déguisement. Aimer et louer la bonté dans un rival, ce n'est pas une chose

très-commune. Les hommes sont si naturellement envieux et jaloux, que nous sommes importunés d'entendre dire sans cesse qu'un autre vaut mieux que nous.

M. Lanoue. C'est comme ce paysan athénien qui vota pour l'exil d'Aristide, et qui n'avait d'autre raison à alléguer que celle-ci : C'est qu'il était ennuyé de l'entendre appeler le Juste.

Maitre Tessier. Si nous ne devons pas seulement aimer ceux qui nous plaisent, nous ne devons pas non plus aimer uniquement nos proches dans le seul but de répandre sur eux l'affection que la nature nous donne pour tout ce qui nous entoure.

M. Lanoue. Aimer les siens, ce n'est fort souvent que s'aimer soi-même. Nos relations se bornent quelquefois si strictement à la famille, notre intérêt se concentre tellement sur ce seul point, qu'en répandant nos affections sur nos proches, sans subordonner cet amour à la règle que je vous ai fait connaître, nous ne sommes que des égoïstes; notre famille fait ligue avec nous-mêmes contre la société. Nous mettons là notre bien individuel au lieu du bien général.

Maitre Tessier. C'est cela; nous devons offrir notre famille comme nous-mêmes à la société, et un père qui ne chérit ses enfants que parce qu'ils sont sortis de lui, que parce qu'ils ont les mêmes intérêts à défendre, que parce qu'ils perpétuent la gloire de son nom, l'honneur de la famille, un tel père, dis-je, avec toute sa tendresse, n'est pas un bon père; c'est

un égoïste qui fait entrer ses enfants dans sa cause personnelle, au lieu de les porter à soutenir la cause commune.

M. Lanoue. Aimez le bien pour le bien même; vous ne vous méprendrez jamais.

Maitre Tessier. Nos mœurs veulent cependant qu'on songe à ses proches avant de s'occuper des étrangers.

M. Lanoue. Sans doute, mais c'est en subordonnant toujours notre charité à un but utile. Je dois songer aux nécessités de mes proches comme aux miennes; mais comme il m'est défendu de rien faire pour moi par égoïsme ou par vanité, cette règle doit me guider dans la manière dont je dois me conduire avec ma famille. Le vivre, le couvert et l'instruction, voilà les besoins de mes proches comme ceux des autres hommes. Ce qui va au-delà est fort souvent une bienfaisance mal entendue.

Maitre Tessier. Mais, enfin, les petits cadeaux ne sont pas défendus; ils resserrent les liens de l'amitié.

M. Lanoue. Sans doute, quand on sait les tourner vers un but utile. Mais donner le superflu pour flatter la sensualité ou l'orgueil, et uniquement parce qu'il faut donner à ses proches plutôt qu'à d'autres, voilà ce que je nie de toutes les forces de mon esprit. Dans ce cas-là, ce que vous faites tourne au détriement de votre famille, loin de servir à son amélioration.

Maitre Tessier. Mais, en vérité, si votre doctrine était connue, il n'y aurait que des gens vertueux; et, qui plus est, il n'y aurait pas un homme auquel on pût jamais prêter le moindre ridicule. En effet, le bien réel, absolu, ne peut jamais être un ridicule. On dirait que vos hommes charitables sont bien sévères, mais personne ne pourrait s'en moquer, sans faire à soi-même sa propre critique.

M. Lanoue. On ne ridiculise la vertu qu'en la calomniant; et dès lors ce n'est plus elle qu'on critique.

Maitre Tessier. C'est ce qui fait que je ne sais quel philosophe regardait comme l'acte le plus méritoire de sa part de n'avoir jamais prêté le moindre ridicule à la plus petite vertu. Mais pour en revenir à votre charité de famille, elle frise de bien près l'association Saint-Simonienne, qui abolit les héritages; car, enfin, priver ses proches de son vivant ou après sa mort, c'est tout un.

M. Lanoue. La loi de l'héritage est utile pour la stabilité de la société. La Providence nourrit les brutes, mais les hommes s'élèvent les uns par les autres, et s'il n'y a déjà un fonds de fait pour l'individu naissant, il courra grand risque de périr de misère avant d'être en état de pourvoir à ses propres besoins. Les biens appartiennent donc aux familles; la loi de succession est fondée sur la nature; nous ne devons pas priver nos proches, nous devons seulement faire en sorte que nos dons ne tournent pas à leur détriment. Tout pour le bien général, tout aussi pour le bien

particulier, quand il tend vers le premier comme vers son but ; le second est le moyen, et le premier est la fin ; et, comme dit le proverbe : Qui veut la fin, veut les moyens.

Maitre Tessier. Allons, pas tant d'explications. Jésus-Christ disait lui-même que ses proches étaient ceux qui faisaient la volonté de Dieu : voilà votre doctrine justifiée ; il n'en faut pas si long pour se rendre à l'évidence. En aimant les hommes en proportion du bien qui est en eux, j'aime le bien ; en les aimant en raison des services qu'ils me rendent, ma reconnaissance est l'expression d'un sentiment personnel. Si nous aimons l'homme vicieux, il est bien clair que nous aimons le vice. N'aimer les autres que parce qu'ils partagent nos goûts ou se prêtent à nos passions, ce n'est pas du tout ce que nous recommande la religion, qui nous dit d'aimer le prochain. En effet, ce qui doit nous être proche, c'est le bien seul.

M. Lanoue. Cela est si incontestable, que si nous aimons un mauvais sujet, nous ne manquons pas, pour nous justifier, de lui trouver quelque bonne qualité qui excuse notre attachement. Nous rougissons en secret de paraître aimer ce qui ne doit pas l'être. Si, au contraire, nous nous éloignons de quelqu'un, nous ne manquons pas, pour légitimer notre conduite, de lui trouver des défauts ; ce qui veut dire aux autres : Vous voyez bien que mon aversion n'est occasionnée que par les vices de cet homme.

Maitre Tessier. C'est incontestable ; ainsi, point

de commerce avec les méchants. Voilà où conduit naturellement votre religion.

M. Lanoue. A moins que ce ne soit dans l'espérance de les éclairer et de les ramener au bien. Les prisons et les galères ne renferment pas toujours des gens de bien, n'est-il pas vrai? Néanmoins, il y a de la charité à y pénétrer.

Maitre Tessier. Sans doute; loin de sympathiser avec ces gens-là, je sens que je haïrais plus vigoureusement les vices qui les ont jetés là, tout en éprouvant de la compassion pour leurs personnes.

M. Lanoue. Eh bien! maître Tessier, ce n'est pas seulement aux galères et dans les prisons que vous exercez la charité. Partout vous trouverez des méchants que vous pourrez ramener par vos conseils, des gens enivrés de leurs misères que vous pourrez rendre à l'évidence morale. Il n'y pas un instant de votre vie où vous ne puissiez accomplir ces actes de charité. Ici, c'est l'aumône; là, c'est un conseil; plus loin, c'est de la consolation dans l'infortune, ou de la force dans le découragement. Vous avez l'amour, vous ne pouvez plus faire un pas, si vous le voulez, sans être charitable. Dans vos récréations comme dans vos affaires, vous aurez toujours un exemple utile, un avis salutaire à donner aux autres.

Maitre Tessier. Vous parlez de récréations; ce serait-il là de la charité?

M. Lanoue. Selon le but que vous vous y proposez. Votre récréation vous donne les moyens d'aimer

les autres, de les secourir, de les aider ; sans aucun doute, c'est une charité bien entendue. Mentor partageait les plaisirs de Télémaque pour continuer à le rendre meilleur. La régénération ne s'opère pas seulement dans votre chambre ou à votre étude, vous pouvez la continuer partout où le sort vous place. Ici c'est une fête donnée par l'amitié ; vous y assistez pour réconcilier des frères désunis, pour introduire la paix parmi les hommes. Dans nos mœurs, les fêtes sont les repas pris en commun ; si vous y assistez par sensualité, vous n'êtes qu'un égoïste ; mais si vous voyez qu'il y ait du bien à faire là et qu'il ne puisse se faire que là, vous y courez avec empressement ; et, bien mieux que la gourmandise, la charité vous donne des ailes. Jésus-Christ n'a pas fait de différence entre le Juif et le Samaritain ; vous n'en devez faire aucune, quand il s'agit de rendre des services à la société. Qu'importe la forme sous laquelle vous les rendez et l'occasion qui les fait naître ! La joie en elle-même n'est pas d'ailleurs illégitime ; quand elle est pure, c'est un délassement pour acquérir des forces nouvelles. Après le devoir accompli, on s'y livre, l'esprit plein du sentiment que donne l'approbation de la conscience, et la joie est comme l'hymne du cœur, qui remercie le Dieu qui nous a donné tant de plaisir. Voyez Jésus-Christ, c'est notre modèle. Vous ne voyez point en lui une religion austère et sans récréation. Le premier miracle qu'il a fait, c'est à des noces.

Maitre Tessier. Aux noces de Cana, où il a changé l'eau en vin. Que veut dire ce miracle-là ?

M. Lanoue. Dans le sens spirituel de l'Écriture, il a fait de cette réunion tumultueuse une assemblée de gens éclairés. L'eau, emblème de la vérité naturelle trop souvent insipide et sans force, y a été changée en vin, emblème de la vérité divine qui nous donne la lumière. Une liqueur quelconque est toujours un symbole. C'est là ce qui est sous-entendu dans l'usage de boire ce qu'on a de meilleur à la santé des personnes que nous aimons le mieux.

Maitre Tessier. Et le vinaigre porté à la bouche de Jésus-Christ était donc aussi un emblème ?

M. Lanoue. Sans aucun doute, et un des plus évidents. Si le vin est la vérité, le vinaigre est la vérité altérée. Quand Jésus-Christ est venu, toute vérité n'était-elle pas éteinte ? Que la terre avait-elle à lui offrir ? Rien autre chose, sans doute, qu'une vérité corrompue. Aussi, vous voyez que le Rédempteur, après avoir goûté la liqueur altérée, s'est écrié : Tout est consommé.

Maitre Tessier. Il n'y a pas à y tenir. Cet emblème est d'une évidence qui porte la conviction. Oh ! monsieur Lanoue, que de choses j'entrevois maintenant dans les plus petits détails de la vie de Jésus-Christ ! Tout y est aliment pour l'intelligence et le cœur. Mais si le Messie a assisté à un festin nuptial, la principale cérémonie de l'Église a été également instituée par lui au milieu d'un repas pris avec ses

disciples, et l'acte, tout matériel en lui-même, y est devenu le symbole le plus magnifique qu'il nous ait laissé. Il nous a appris, en effet, chaque fois que nous prenons la nourriture matérielle, à considérer sous cette enveloppe celle de l'âme, à voir en toutes choses l'amour, la sagesse émanée d'en haut, et qui sont l'aliment de première nécessité pour nos âmes. On introduit, comme Jésus-Christ, la charité dans toutes les actions de la vie, en les rendant morales et spirituelles, de matérielles qu'elles sont toutes à l'extérieur. Oh ! qu'il y a de plaisir à développer cette doctrine de charité ! Il n'y a qu'à aimer, à aimer sans cesse. Néanmoins, malgré tout notre amour, nous pouvons être en butte aux calomnies de tout genre, aux persécutions.

M. Lanoue. Quand on vous calomnie, remerciez Dieu de ce que, pour dire du mal de vous, vos ennemis sont obligés d'avoir recours au mensonge. Dieu vous voit, votre conscience doit être tranquille. Que vous importe l'opinion égarée sur votre compte ? En y attachant trop d'importance, ce n'est pas le bien que vous avez en vue, c'est vous-même. Si vous étiez détaché de vous-même, ces mensonges-là ne porteraient pas sur vous. Vous dites qu'on vous persécute ; remarquez bien que c'est un point que vous avez de commun avec tout ce qu'il y a eu de grand et de beau sur la terre. Les hommes occupés d'eux seuls se vengent du génie, qui les écrase, par des sarcasmes ; de la vertu, dont la vie les condamne, par des vexations ;

ils ne font jamais grâce à ce qui est pur et noble. Au lieu de vous en irriter, applaudissez-vous de ce point de ressemblance que vous avez avec votre inimitable modèle.

Maitre Tessier. Votre vie de charité a des difficultés, monsieur Lanoue; mais elles ne sont pas au-dessus des forces de l'homme; elles ne sont pas non plus contraires à la nature. En les suivant, on se perfectionne, et on perfectionne les autres. En un mot, votre charité consiste à être dans le monde ce qu'on est dans la famille. J'aime mon fils à cause du bien qui est en lui; je lui donne à manger pour qu'il fasse quelque chose d'utile. Le prochain est aussi mon fils; ses vertus seules doivent être l'objet de mon affection. Si je soulage ses besoins physiques, ce doit toujours être dans le but de le mettre à même d'être utile à lui-même et aux autres. Ce qui fait de moi un bon père, en fait également un bon citoyen et un bon chrétien. Les Saint-Simoniens, qui croient que toutes les religions, excepté la leur, ne sont que de pures spéculations sans résultats, ne feront pas ce reproche à la vôtre. Vous êtes dans les œuvres tout comme eux; et, de plus, vous êtes dans les contemplations qu'ils dédaignent. Ils ne veulent que la chair; vous, vous voulez la chair et l'esprit.

M. Lanoue. Vous avez on ne peut mieux résumé la chose; vous y êtes. Actuellement que vous êtes guéri, ne péchez plus, de peur de quelque chose de pire. Celui qui fait le mal, ne le connaissant pas, est inno-

cent, dit l'Écriture ; mais celui qui, le connaissant et l'ayant fui, y retombe, est coupable de profanation. Vous me disiez, quand nous nous sommes vus pour la seconde fois, que vous éprouviez du charme pour la vertu, en lisant le récit des actions héroïques, ou en voyant sur la scène le tableau des infortunes non méritées ; vous en tiriez à tort la conclusion que par là seulement vous étiez vertueux ; prenez garde de conclure de la même manière aujourd'hui que l'intelligence de ce qui était pour vous dans l'ombre vous a rendu religieux. Vous ne pouvez refuser l'assentiment de votre raison aux vérités incontestables que vous venez d'entendre ; la force de l'évidence est là. Mais je vous le répète une dernière fois : Il n'y a pas plus de religion véritable pour cela, si votre cœur ne s'ouvre pas à une vie nouvelle. Nous allons nous séparer ; faites en sorte que la vérité que vous connaissez maintenant ne se sépare plus de vous et fructifie au dehors.

Maître Tessier. Mais nous vivons dans un siècle où l'irréligion est à la mode. Que voulez-vous dire à des gens tout ensevelis dans la politique ? Jamais moment n'a été moins favorable aux idées religieuses ; ce n'est plus leur temps. Il semble qu'on se soit affranchi de la religion comme on s'est affranchi des vieilles institutions de la monarchie féodale. On confond tellement la religion avec la seule politique, qu'on n'en fait plus qu'un prétexte à des opinions mondaines. Vous ne pouvez vous faire une idée de la manière étroite dont on en juge. Un enfant se croit devenu un

homme fait, parce qu'il se dit désenchanté. J'ai vu bien des oscillations dans la société, mais jamais je n'ai vu, monsieur Lanoue, de moment moins propre aux méditations tranquilles et aux jouissances paisibles de l'âme. En vérité, si cela m'était permis, je serais tenté en particulier de faire mon profit de ce que je sais, sans aller jeter des perles devant les porceaux ; mais vous allez me dire que c'est une faiblesse, que je dois être un soldat de Jésus-Christ, que je ne dois pas craindre de suivre un chef de file qui marche devant moi avec une couronne d'épines, et que si, en un mot, je possède actuellement la lumière, ce ne doit pas être pour la cacher sous le boisseau.

M. Lanoue. Vous aurez sans doute à souffrir de votre conviction, si vous la manifestez ; vous ne remplirez pas votre destination néanmoins, si, en possession de la lumière, vous n'en faites part à personne. ne craignez donc point les moqueries, ne vous rebutez pas de vos efforts infructueux ; faites ce que vous croirez juste, et vous en serez récompensé en songeant que vous aurez été le défenseur d'une vérité utile aux hommes. Laissez à l'erreur confirmée la religion qu'elle s'est faite ; chez le faible, vous détruiriez des espérances pour n'inspirer peut-être que des méfiances criminelles ; chez les Phariséens et les Scribes, vous exciteriez la haine. Venez au secours de tous ceux qui, ne croyant plus en rien, voudront cependant s'éclairer à la lumière ; venez au secours de ceux qui doutent, de ceux qui aiment et qui ne peuvent sortir du laby-

rinthe inextricable de mystères sans explications et de cérémonies sans but. Je pense avec vous que vous trouverez à présent bien des indifférents ; mais que cela ne vous rebute pas. Vous ne connaissez pas les temps ; c'est le Seigneur lui seul qui fait tout venir en son lieu. Si vous êtes tenté de vous décourager parce que la société est dans une crise politique qui ne permet à chacun d'écouter autre chose que ses intérêts privés, souvenez-vous que tout passe, excepté les choses qui ont leur racine dans le cœur humain. On a beau se dissimuler le besoin de religion, elle est là pour accueillir celui qui souffre, et dans ces luttes sociales il y a toujours des malheureux ; elle est là pour consoler les ambitions trompées, et chaque jour voit des illusions détruites. Cherchez les malheureux ; le nombre peut vous en sembler faible aujourd'hui ; mais attendez quelques instants, chaque jour vous amènera un disgracié de la fortune ou de la nature ; et, après quelques années, vous ne pourrez plus compter le nombre des frères égarés ou souffrants que l'infortune aura ramenés à votre Dieu.

Je sens, maître Tessier, que l'intérêt que je vous porte donne de l'onction à mes paroles. Ah ! soyez en sûr, Dieu ne s'est pas retiré de son ouvrage ; c'est l'homme de votre société circonscrite qui pour un moment a oublié son Dieu. Une faction politique en triomphant d'une autre a reporté, sur la religion dite de l'État, la haine qu'elle avait conçue contre son ennemi, mais il n'y a pas de religion qui appartienne à

un État, et Dieu n'est jamais détrôné avec les rois. Un immense mouvement religieux commence déjà à votre insu dans cette classe de la société, qui imprime aux autres ses opinions. Le genre humain est vraiment entraîné par un vaste courant ; vous êtes actuellement dans un remoux, et vous supposez à la masse des eaux un mouvement rétrograde qu'elle n'a pas en effet. Mais ne voyez-vous pas que rien n'est fixe sur la terre ? La vertu a ses éclipses comme l'erreur. On se lasse de tout ce qui est, on court toujours après ce qui n'est pas. Ce qui fait qu'une chose est en vogue aujourd'hui, c'est parce qu'on ne la voyait pas hier ; ce qui fait qu'elle ne sera plus de mode demain ; c'est parce qu'elle a été vue aujourd'hui, et que c'est assez d'un jour pour les caprices des hommes. Les institutions divines ne s'apprécient pas d'après ces impressions mobiles. Nous les appliquons en vain à nos mesures ; ce ne sont pas les hommes qui les font : elles s'établissent malgré eux. Ils disent qu'ils ne veulent pas de religion, soit ; mais les nègres de Guinée calomnient aussi le soleil, et l'astre passe néanmoins sur leurs têtes ; ils l'injurient, mais il accomplit sa course. La religion passe de même sur l'horizon des hommes qui disent n'en pas vouloir ; elle a ses progressions malgré leurs clameurs ; et, quand ils se sont lassés de leurs pamphlets sans vie, quand la mode impuissante les a blasés sur tout, la religion, qui comme le soleil avait disparu au couchant, blanchit de ses clartés les régions orientales ; ils se tournent alors vers elle parce

qu'elle est nouvelle pour eux ; ils la mettent en honneur parce que, comme un objet de mode, ils ne l'avaient pas aperçue depuis quelque temps. L'habitude les blase une autre fois sur elle, les ténèbres reviennent encore. C'est toujours ainsi qu'il faut s'attendre à voir apprécier et calomnier tour à tour la lumière et la vertu, le beau et le vrai chez les hommes fragiles, inconstants, et qui se lassent de tout, de l'amour, de la bienfaisance, de la science, qui savent en un mot si peu ce qui leur faut, qu'ils se dégoûtent d'eux-mêmes.

Ne faites point dépendre vos opinions de cette foule insensée ! Elle va où son caprice la porte, et vous avez devant vous l'espérance ! La colonne dont parle Moïse est entre vous et elle, le côté lumineux est tourné vers vous ; elle n'aperçoit que le côté où sont les ténèbres. En vous quittant, maître Tessier, je ne dois plus avoir de secrets pour vous ; c'est à présent que je puis avec vous m'exprimer sans figures. Cette colonne lumineuse dont je vous parle, c'est la Nouvelle Jérusalem dont vous venez d'entendre les doctrines. Voilà ce Christianisme que vous cherchiez avec tant d'ardeur quand vous avez demandé vainement la vérité aux Religions Romaine, Réformée et Saint-Simonienne. Ce n'est point ici une Religion de l'État ; ce ne peut jamais en être une. C'est la vérité ; et la vérité n'a point d'âge précis, n'a point de patrie déterminée. Elle n'aura pas peut-être l'assentiment de ceux qui se règlent sur l'exemple général ; mais que

vous importe ! elle ne naîtra pas tel jour, à la suite de tel décret ; mais qu'est-ce que le culte intérieur peut avoir à démêler avec une ordonnance ? C'est dans votre conscience éclairée qu'il est établi, et la conscience ne doit jamais rougir de la vérité ni prendre conseil de la mode et de l'opinion pour adopter ou rejeter ses croyances.

Vous devez obéissance aux lois de la Patrie, mais vous ne devez pas croire un moment qu'il y ait lutte entre elle et vos espérances. Accomplissez vos devoirs envers elle ; mais mettez au-dessus votre conviction morale, soit qu'elle la protège, soit qu'elle la combatte ou la néglige. Vous vous devez à vous-mêmes, à votre famille. Votre famille et vous, vous appartenez à l'État ; mais ce qui est au-dessus de l'État, c'est l'Humanité, c'est la Vérité, c'est la Justice. Les obligations patriotiques n'exigeront jamais que vous soyez infidèle à l'humanité, que vous mentiez à votre conscience, que vous fouliez aux pieds l'équité divine et humaine. Eh bien ! c'est là toute la Religion que je vous ai fait connaître. Si l'on vous dit que vous n'êtes pas un patriote à la mode de votre canton et dans les idées du jour, consolez-vous de ces sarcasmes ; vous serez toujours, avec les idées que vous aurez adoptées, un enfant légitime de la grande famille humaine ; au lieu de conventions passagères, vous aurez pour lois les seules qui existent véritablement : le bien, but de toutes les actions ; le vrai, mobile de toutes les pensées. Riche de ces dons d'en haut, vous devez sans

doute en faire part à votre patrie. Mais si ces lois ne sont pas les siennes, ne descendez pas pour cela : soyez sûr que c'est la patrie qui n'est pas à votre niveau. Elle y viendra quelque jour, car l'erreur n'est pas durable. Donnez alors à votre famille une nourriture que vos concitoyens dédaignent ; nourrissez-vous vous-même dans le secret afin d'accomplir cette loi que vous connaissez maintenant, cette loi qui vous oblige à vous perfectionner pour vous rendre capable de vous unir un jour à Celui qui est la Perfection même.

M. Lanoue, ayant achevé son discours, le notaire ne put le remercier qu'en lui serrant la main avec affection, et il se retira pénétré de la vérité et convaincu pour le reste de ses jours.

FIN.

OBSERVATIONS.

La *Religion du Bon Sens*, publiée à Nantes, en 1832, par l'Auteur, qui en distribua gratuitement beaucoup d'exemplaires, excita l'attention publique dans cette ville et dans les contrées voisines, au point que *Le Breton*, journal de la Loire-Inférieure, jugea nécessaire de donner, dans son N° du 29 décembre 1832, sur la *Nouvelle Jérusalem*, un *Exposé* que nous croyons devoir reproduire.

« On nous demande, dit *Le Breton*, ce que c'est que la nouvelle religion exposée dans un ouvrage dont le premier volume vient de sortir des mêmes presses que celles où s'imprime notre journal : pour répondre à ce vœu de nos lecteurs, nous nous empressons de donner quelques notions sommaires sur la religion dont il s'agit dans cet ouvrage ; elles nous sont transmises par un de nos abonnés*.

» La *Nouvelle Jérusalem* n'est autre que le Christianisme expliqué rationnellement à l'aide d'une doctrine dont la raison admet tous les principes. C'est considérée sous ce point de vue qu'elle est dite aussi la

* Cet Exposé est attribué à M. Thomine, président de la Société académique de Nantes.

Religion du Bon Sens. On l'appelle encore la religion de Swedenborg, parce que ce célèbre Suédois en est l'interprète. Il y a environ cinquante ans que la *Nouvelle Jérusalem* est établie en Angleterre, d'où elle s'est répandue en Allemagne, en Suède, en Amérique, et, depuis peu, en France. Elle compte en Angleterre de si nombreux partisans, qu'elle y a des journaux à elle, des organes périodiques, et plusieurs temples.

» La doctrine de la *Nouvelle Jérusalem* repose sur le Livre Saint qu'elle interprète à l'aide d'une exégèse qui, sans jamais se démentir, l'embrasse dans sa totalité. Au moyen de cette exégèse, la doctrine dévoile le sens spirituel de la Bible, enveloppé dans le sens littéral. Naturellement et sans effort, elle explique ce livre depuis les premiers versets de la Genèse jusqu'aux derniers versets de l'Apocalypse; et, par cette explication, elle rend compte de tous les faits de l'ordre spirituel, de tous les mystères de l'amour et de la sagesse du Très-Haut. Une pareille doctrine peut être considérée comme inspirée du même esprit que celui qui a dicté toute la Bible.

» Le principe fondamental de cette religion est la régénération. Né primitivement avec l'amour divin, l'homme a substitué à cet amour celui de lui-même; et, par là, il a dégénéré: c'est le péché originel, c'est la chute de l'homme, par suite de laquelle Dieu a jugé la Rédemption nécessaire pour ouvrir la voie à la régénération, et sanctionner par son autorité divine ce que la simple morale enseignait sans garantie.

» Dieu n'est pas venu régénérer l'homme, mais accomplir l'acte qui lui permet de se régénérer lui-même. La communion romaine dit : Hors de l'Église point de salut. La *Nouvelle Jérusalem* dit à son tour : Point de salut sans la régénération. Pour se régénérer, l'homme doit faire abnégation de son amour exclusif et entrer dans une vie nouvelle où il ne connaisse d'autre amour que celui du bien universel, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et du prochain. La religion, comme le Livre Saint, n'a qu'un but, celui de nous ramener à l'état primitif par la régénération.

» Tout le Christianisme est dans la chute de l'homme; mais voici comment la nouvelle doctrine explique ce grand fait. La vie, dit cette doctrine, a été donnée à l'homme pour qu'il la rende profitable à autrui, pour qu'il répande sur les hommes ses frères l'amour et la sagesse dont Dieu est la source unique. Tant que l'homme est resté dans sa loi primitive, tant qu'il a été ainsi l'image de son principe, il a joui d'un bonheur pur et sans mélange, d'un bonheur parfait (c'est ce que signifie l'allégorie du paradis terrestre); mais l'homme, abusant de son libre arbitre, c'est-à-dire, de la liberté que Dieu lui avait donnée de faire le bien ou le mal, à son choix, s'est abandonné à s'aimer exclusivement : il a reporté sur lui-même l'amour qu'il devait répandre; et, ayant ainsi oublié sa condition originelle, il a dégénéré. A son mal particulier l'homme joignant sans cesse le mal héréditaire, celui-ci est allé en empirant, et il en est résulté que

l'homme naît aujourd'hui avec de mauvais penchants qui ne sont tous, au fond, que l'abus de l'amour de soi. Cette mauvaise nature n'est pas une punition de sa faute, mais un effet naturel des lois de la transmission. L'homme hérite des défauts de ses pères comme il lui arrive souvent d'hériter de leurs bonnes qualités.

» La morale de la *Nouvelle Jérusalem* nous a paru éminemment remarquable : en voici le précis : Dieu a donné à l'homme l'existence, non pour qu'il ait uniquement le plaisir de jouir de la clarté du soleil, mais pour qu'il devienne un être agissant et utile, pour qu'il soit un des coopérateurs de la Divinité, employé librement à répandre son amour et à faire fructifier sa sagesse. Pour porter l'homme à conserver l'existence à laquelle il l'a appelé, Dieu lui a donné l'amour de soi. L'usage de cet amour est légitime quand nos actions, parties de nous, arrivent à autrui : alors cet amour prend le nom de dévouement, et nous sommes dans le bien ; mais si l'amour, séparé du but pour lequel il a été inspiré, fait retour sur nous-mêmes, alors il prend le nom d'égoïsme, et nous sommes dans le mal. Il y a donc l'usage de l'amour de soi, et l'abus de cet amour : l'usage produit la vertu, l'abus produit le vice. Telle est la source du bien et du mal moral. On appelle bien tout ce que la nature fait naître en notre cœur et qui tourne à l'avantage général ; on appelle mal tout ce que la nature nous inspire également, mais que nous reportons sur nous-mêmes.

» Quant au culte adopté par la nouvelle Église, il consiste particulièrement dans la pratique sincère, franche, et en vue de Dieu, de la morale qu'elle professe : ce culte peut être suivi par chacun des frères, quoiqu'il reste souvent dans la religion particulière dans laquelle il est né ; parce qu'on peut dans toutes les communions *servir Dieu en esprit et en vérité, et édifier son prochain par ses vertus.*

» Essentiellement tolérante, la *Nouvelle Jérusalem* ne se sépare de fait d'aucune autre société chrétienne ; elle s'adapte à toutes pour les éclairer ; admettant au salut tous les hommes qui aiment Dieu et le prochain pour Dieu, dans quelque communion qu'ils soient nés ; éloignant soigneusement toute odieuse distinction de secte, distinction qu'elle considère aussi contraire à l'Évangile qu'opposée à la raison et dangereuse pour le repos des États.

» Quant aux personnes qui sont convaincues que la société de Chrétiens dans laquelle elles sont nées a trop dévié de l'esprit de l'Évangile pour qu'en conscience elles puissent prendre une part active à ses cérémonies, ces mêmes personnes forment des sociétés particulières sous le nom de Chrétiens de la *Nouvelle Jérusalem*. Ces sociétés ne sont exclusives en rien de ce qui concerne les rapports extérieurs, soit civils, soit religieux. Le culte y est évangélique et fort simple : il consiste dans l'administration des deux seuls Sacraments que le Rédempteur a institués (celui du Baptême et celui de la Sainte Cène), dans le chant

des Hymnes et des Cantiques spirituels, et dans la lecture de la Parole expliquée en langue nationale à l'aide de l'exégèse.

» Telle est cette Religion, appelée la *Nouvelle Jérusalem*. Nous venons de la présenter dans ses points fondamentaux, sa doctrine, ses dogmes, sa morale et son culte, et nous croyons avoir ainsi répondu au désir manifesté par quelques-uns de nos lecteurs. »

Vingt-huit années se sont écoulées depuis cet *Exposé* succinct de l'état de la *Nouvelle Jérusalem*. Pendant cette période, les doctrines de la Nouvelle Église du Seigneur, développées avec persévérance par des membres de cette Église, ont fait de nombreux adhérents, et les écrits de Swedenborg, traduits complètement en anglais, en français et en allemand, sont maintenant répandus jusque dans l'Australie et dans les Grandes-Indes. Dans les pays où existe en fait la liberté des cultes, il y a des sociétés constituées, et dans les autres contrées le culte externe est, ou individuel, ou exercé en famille. Cette marche est lente, il est vrai, mais elle est dans les vues de la Divine Providence, qui tend à préserver la Nouvelle Église des dangers qu'elle courrait infailliblement, si, dans cette époque de transition, elle se répandait avec trop de précipitation. Le seul danger qui la menace maintenant, et dont elle sortira victorieuse, grâce à la continuelle sollicitude du Seigneur envers elle, c'est la propension à entrer dans l'état extatique, qui a augmenté depuis quelque temps et augmentera peut-être encore, et l'idée assez généralement répandue que cet état, ayant été celui de Swedenborg, est susceptible de nous procurer de nouvelles connaissances spirituelles.

Ce danger s'étant présenté dernièrement en Angleterre, et l'un des membres de la Nouvelle Église, à Manchester,

s'étant adressé à M. Le Boys des Guays pour avoir son opinion sur ce sujet, nous croyons devoir reproduire ici la réponse qui lui fut faite, et qui a été insérée dans le journal anglais de la Nouvelle Église, *The Intellectual Repository* (Mai 1860).

A Monsieur J.-E. B., de Manchester.

Saint-Amand (Cher), 18 octobre 1859.

Mon cher Ami,

Vous me demandez mon opinion au sujet d'un Ouvrage nouvellement publié en Angleterre, ayant pour titre : « Arcanes du Christianisme, Explication du sens céleste de la Divine Parole par le moyen de T. L. Harris ; » puis vous me posez les questions suivantes :

La Révélation donnée au moyen de Swedenborg est-elle en elle-même une révélation complète ? — Comprend-elle un supplément ou continuation ? — Enseigne-t-elle, ou pouvons-nous voir dans ses enseignements, la possibilité d'une autre *diffusion* de vérités d'un caractère semblable ou plus élevé, telle qu'une révélation du sens céleste de la Parole, dans lequel serait corrigé ce qu'on pourrait considérer comme des erreurs commises par Swedenborg, en jugeant de certains détails d'un point de vue spirituel ?

Je répondrai d'abord en quelques mots à ces questions, sauf à développer plus loin les considérations sur lesquelles mon opinion est fondée.

Le Seigneur étant infini, tout ce qui émane de Lui tend par conséquent à l'infini. Il y aurait donc d'après cela inconséquence à poser des limites à l'action du Seigneur pour éclairer ses créatures ; car l'Humanité, de même que le Ciel, est destinée par l'amour infini du Seigneur à un progrès indéfini ; mais ce dont je suis pleinement convaincu, c'est que ce qu'il a plu au Seigneur de nous révéler par le moyen de son serviteur Swedenborg, pour accomplir son second avènement, doit suffire à perpétuité *quant à la Doctrine* pour la régénération de l'homme, et est même tout à fait suffisant pour alimenter la vie intellectuelle, non-seulement des hommes de la génération présente, mais aussi des hommes d'un grand nombre de générations successives. Nous et nos descendants nous pourrions toujours trouver dans les écrits de Swedenborg de quoi satisfaire notre désir de connaissances nouvelles ; il y a là une mine presque inépuisable ; et je m'étonne que, même dans notre siècle, lorsque cette mine est à peine effleurée, on cherche déjà à vouloir en découvrir une plus riche. Dans ce qui suit, vous pourrez voir dans quelles illusions seraient ceux qui ne se contenteraient pas des sublimes vérités contenues dans les écrits de notre Auteur, et dans quels effroyables malheurs tomberaient ceux qui se croiraient destinés par le Seigneur à faire de nouvelles révélations.

Vous étiez bien jeune encore, mon cher ami, lorsqu'en 1848 vous vîntes, avec votre beau-frère, M. H.,

passer quelques mois à Saint-Amand. Nous nous réunissions alors tous les soirs pour nous entretenir de nos sublimes doctrines; et, d'après ces entretiens, vous avez dû prévoir quelle serait ma réponse à vos questions. Mais puisque vous désirez que je déduise les raisons qui m'ont porté à me former cette opinion, à cause, dites-vous, de l'influence qu'exercent sur beaucoup de nos frères l'ouvrage et les prédications de M. Harris, je vais tâcher de remplir votre désir; cependant, comme il s'agit de détruire cette influence que vous redoutez, je crois qu'il est indispensable de présenter ici quelques développements sur le mode de transmission de la Parole de Dieu aux hommes, et sur la révélation du sens interne de cette Parole, afin qu'on soit bien fixé et sur l'état des prophètes et sur le caractère de la mission de Swedenborg; car les questions que vous me posez ayant déjà été soulevées plusieurs fois en France, et sans doute aussi en Angleterre et aux États-Unis, par des membres de la Nouvelle Église, cela indique suffisamment que plusieurs de nos frères n'ont pas sur cet état et sur cette mission une idée parfaitement exacte. Avant donc d'examiner la prétention de M. Harris, il convient d'établir, d'après les connaissances acquises par les écrits de Swedenborg, que la mission dont il fut chargé a été le *Couronnement* des deux Révélations qui constituent notre Divine Parole.

Nous savons que la Parole du Seigneur est le lien qui unit le monde spirituel et le monde naturel, que

ces deux mondes ne peuvent subsister l'un sans l'autre, et que pour conserver l'univers, qui aurait péri lorsque l'ancienne Parole ou Parole antémosaïque eut été entièrement oblitérée, le Seigneur donna, par le moyen de Moïse et des autres prophètes, la Parole de l'Ancien Testament. Nous savons aussi que les prophètes, par le moyen desquels cette Parole a été transmise aux hommes, étaient des instruments tout à fait passifs, et ne comprenaient pas mieux que le peuple ce qu'ils prononçaient ou ce qu'ils écrivaient. Il suffisait pour les Juifs d'exécuter ponctuellement la Parole dans le sens de la lettre, et le sens interne leur resta entièrement caché, parce que s'il leur eût été dévoilé, ils l'auraient profané.

Lorsque cette Parole eut été adultérée par les traditions des Juifs, au point que la destruction de l'univers devenait encore imminente, le Seigneur Lui-Même vint dans le monde pour le sauver, c'est-à-dire que la Parole elle-même, qui est Dieu, — Jean, I. 1, — se fit chair. Mais comme les hommes étaient alors tombés dans le degré naturel le plus bas, qui est le sensuel-corporel, l'Église que le Seigneur fonda ne pouvant alors être que spirituelle-naturelle, il souleva seulement un coin du voile qui couvrait la Parole; et, après sa sortie du monde, il donna, par le moyen des Évangélistes, une nouvelle Parole dont le sens de la lettre, approprié à cette Église, cachait toujours, sauf en quelques endroits, le sens spirituel. De même que les Prophètes, les Évangélistes ont donc été aussi des

instruments passifs lorsqu'ils ont écrit les Évangiles et l'Apocalypse, qui constituent la Parole du Nouveau Testament.

Les hommes étant alors sensuels-corporels, la primitive Église chrétienne ne pouvait pas s'établir sans l'intervention des miracles; et comme les miracles contraignent, et que tout ce qui est fait par contrainte ne reste pas, cette Église devait périr comme les précédentes, et n'était qu'un acheminement pour arriver plus tard à une nouvelle Église qui s'établirait rationnellement et librement, par conséquent sans miracles, au moyen de la révélation du sens spirituel. C'est ce que le Seigneur a prédit à ses disciples, lorsqu'il leur a dit qu'à la consommation du siècle, c'est-à-dire, à la fin de l'Église, il viendrait sur les nuées du ciel avec puissance et gloire; les nuées du ciel, comme tous nos frères le savent, sont le sens de la lettre de la Parole, et la gloire en est le sens spirituel. Cette nouvelle Église, qui est désignée dans l'Apocalypse sous le nom de la Nouvelle Jérusalem, devait être par conséquent une Église spirituelle-rationnelle; et par cela même qu'elle doit s'établir rationnellement et librement, sans l'intervention des miracles, elle sera le couronnement des Églises précédentes, et subsistera à perpétuité. Ainsi, par la révélation du sens spirituel de la Parole devait s'effectuer le second avènement du Seigneur, en ce qui concerne la fondation de sa Nouvelle Église, la Nouvelle Jérusalem.

Or, pour révéler aux hommes le sens interne de la

Parole, le Seigneur n'avait pas à recourir à des instruments passifs, tels que les Prophètes et les Évangélistes; en effet, il ne s'agissait pas de donner un nouveau supplément à la Parole qui, ayant été faite chair, était devenue complète, après l'ascension du Seigneur, par les quatre Évangiles et par l'Apocalypse; il fallait au Seigneur un instrument actif, c'est-à-dire, un homme qui, illustré par Lui selon les lois de l'ordre, pût reconnaître, en méditant la Parole, les vérités réelles cachées sous les vérités apparentes du sens de la lettre, et établir ainsi sur le sens de la lettre illustré par le sens spirituel la vraie doctrine de l'Église.

Mais comme la Parole avait été écrite au moyen de représentatifs et de correspondances, afin qu'elle servît en même temps aux habitants du monde spirituel et à ceux du monde naturel, et qu'elle tint reliés ensemble les deux mondes, il fallait de toute nécessité que l'instrument que le Seigneur allait employer acquit rationnellement la connaissance de la science des correspondances, science que possédaient les anciens et qui avait été entièrement perdue.

Or, pour qu'un homme pût acquérir rationnellement cette science, qui n'est autre que le rapport existant entre les choses naturelles et les choses spirituelles, il fallait d'abord que cet homme fût celui qui par ses études scientifiques aurait obtenu les notions les plus saines sur les objets de la nature; puis, il fallait que cet homme par la probité de sa vie dans

le monde fût le plus apte à pénétrer avec le moins de danger dans ce monde spirituel, où existent tant d'êtres pervers et astucieux, puisqu'il s'agissait de le parcourir dans toutes ses parties pour en avoir une connaissance suffisante.

Par ses travaux scientifiques et par sa vie exemplaire, Swedenborg était bien l'homme qui remplissait le mieux ces deux conditions; il fut donc introduit dans le monde spirituel, afin d'étudier les phénomènes de ce monde avec cette même sagacité dont il avait donné tant de preuves dans son étude des phénomènes du monde naturel.

D'après ce qui précède, on voit que le Seigneur, pour transmettre sa Parole aux hommes, a pu prendre ou des bergers et des pêcheurs, ou des hommes d'une condition plus élevée, puisqu'il s'agissait seulement d'un instrument passif; mais que, pour la révélation du sens interne de sa Parole, il lui fallait, comme instrument actif ou rationnel, l'homme de l'époque le plus instruit et le plus sage.

Toutes ces vérités sont connues de la plupart des membres de la Nouvelle Église; mais ce que quelques-uns ignorent, c'est la marche qu'a suivie Swedenborg pour la découverte du sens spirituel de la Parole.

Comme de tout temps et en tout pays il y a eu des extatiques, c'est-à-dire, des personnes qui, par dérogation aux lois de l'ordre divin mais d'après les lois de permission, ont eu communication avec le monde spirituel, on est porté à croire que Swedenborg ne

différait de ces extatiques qu'en ce que sa mission était d'un ordre beaucoup plus élevé, puisqu'il s'agissait pour lui de dévoiler le sens spirituel de la Parole, afin que par là le Seigneur accomplit son second avènement; mais entre Swedenborg et les extatiques il y a une autre différence bien grande qu'il est important de signaler.

Il est bien connu, par les divers écrits que les extatiques ont laissés, qu'ils s'annoncent pour la plupart comme agissant sous l'impulsion directe, soit du Saint-Esprit, soit du Seigneur Jésus-Christ, soit même de Dieu le Père; les plus modestes se disent en relation avec les personnages les plus vénérés de leur auditoire ou de la secte à laquelle leurs écrits sont destinés, et les plus extravagants déclarent qu'ils sont le Saint-Esprit ou le Père éternel. Mais tous donnent ou transmettent des ordres, et quelques-uns vont même jusqu'à menacer des plus grands malheurs ceux qui ne les exécuteraient pas; eux-mêmes se montrent comme privés de libre arbitre; tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent, c'est par ordre; ils obéissent, et ils veulent qu'on obéisse. Leurs paroles et leurs écrits sont en général remplis d'aperçus brillants propres à frapper l'imagination de ceux qui les écoutent ou qui les lisent, mais on y rencontre le plus souvent des obscurités qui font alors un contraste frappant avec ces aperçus. S'ils parlent de certains points de doctrine, ils les présentent comme leur étant imposés, et ils les imposent à ceux qui ont confiance en eux, ou

qui croient que le Seigneur ou le Saint-Esprit a parlé par leur bouche. Il en est tout autrement de Swedenborg, comme on peut le voir par ses écrits, dans lesquels toutes les propositions nouvelles qu'il avance sont soumises au libre examen du lecteur, et sont prouvées, d'abord par des passages de la Parole, et ensuite, s'il le juge à propos, par des vérités scientifiques qui les confirment et les corroborent. Du reste, son style est toujours simple et jamais boursoufflé.

Toutefois, on pourrait croire que Swedenborg, lorsqu'il a écrit son *Traité de l'Apocalypse Révélée*, a été, comme les Prophètes, un instrument passif du Seigneur; car, dans la Préface de ce *Traité*, on lit ce passage : « Chacun peut voir que l'Apocalypse ne peut » nullement être expliquée, sinon par le Seigneur » Seul; car chaque mot y contient des arcanes qui ne » peuvent jamais être connus sans une *illustration* » *spéciale*, et par conséquent sans une *révélation*; » c'est pourquoi, il a plu au Seigneur de m'ouvrir la » vue de mon esprit, et de *m'instruire*. Qu'on ne » croie donc pas que j'y ai pris quelque chose de moi » ni de quelque ange; *j'ai tout reçu du Seigneur* » *Seul*. »

Comme ce passage a fait impression sur quelques-uns de nos frères, qui même se sont adressés à moi pour savoir ce que j'en pensais, et comme il pourrait produire un effet semblable sur quelques autres, je crois qu'il est utile de vous dire ici comment je le comprends, et de m'étendre quelque peu sur ce su-

jet, ce qui, dans la circonstance présente, ne doit pas paraître hors de propos. D'ailleurs, je n'oublie pas M. Harris, et je reviendrai à lui le plus tôt possible.

Il est bien certain que l'Apocalypse n'a pu être expliquée que par le Seigneur Seul, comme le dit Swedenborg; mais parce que Swedenborg ajoute qu'il a tout reçu du Seigneur Seul, on tomberait dans une grande erreur si on en concluait que le Seigneur a parlé avec lui comme il parlait avec les Prophètes, et lui a donné de vive voix le sens interne de l'Apocalypse. Pour s'en convaincre, il suffit de faire cette seule remarque, que tout ce qui sort de la bouche du Seigneur est la Parole Divine (car lorsque le Seigneur parle, il parle pour toutes ses créatures, tant pour les anges et les esprits que pour les hommes), et que d'après cela le sens interne de l'Apocalypse, dans le Traité de Swedenborg, serait une Parole Divine nouvelle. Or, cela serait tout à fait opposé à la mission même de Swedenborg, qui consista, non pas à donner aux hommes une nouvelle Parole, mais seulement à leur révéler le sens interne de la Parole de l'ancien et du nouveau Testament, afin qu'une nouvelle Église pût être instaurée.

Mais on va, sans aucun doute, demander ce que Swedenborg a entendu par ces mots : *J'ai tout reçu du Seigneur Seul*. Remarquons d'abord que Swedenborg a commencé par dire que « chaque mot de l'Apocalypse contient des arcanes qui ne peuvent ja-

mais être connus sans une *illustration spéciale*. »
 Maintenant, voyons ce que c'est que l'illustration :
 L'acception dans laquelle ce mot doit être pris est
 d'autant plus importante à connaître, qu'on pourrait
 confondre l'illustration avec ce que dans le monde,
 quand il s'agit des mystiques, on appelle l'illumina-
 tion ; et pour qu'on soit bien fixé sur ce point impor-
 tant, nous allons présenter ici les principales propo-
 sitions contenues dans les écrits de notre Auteur sur
 l'illustration, sur ses effets, et sur ceux chez qui elle
 existe, c'est-à-dire, sur les illustrés.

Ces propositions sont les suivantes :

L'illustration est une ouverture actuelle des inté-
 rieurs qui appartiennent au mental, et aussi une élé-
 vation dans la lumière du Ciel. — Ch. Blanc, N° 7.

La lumière du Ciel est illustration, pour l'entende-
 ment comme la lumière du monde pour la vue. —
 Doct. Cél. N° 35.

C'est l'entendement de l'homme qui est illustré par
 cette lumière. — Doct. Cél. N° 35.

L'entendement est illustré en tant que l'homme re-
 çoit le vrai par la volonté, c'est-à-dire, en tant qu'il
 veut faire selon le vrai. — Doct. Cél. N° 35.

Le sens littéral de la Parole est celui qui est illus-
 tré. — Doct. Cél. N° 256.

Le Seigneur donne à ceux qui sont illustrés la fa-
 culté de comprendre le vrai, et de discerner les choses
 qui, dans la Parole, semblent se contredire. — Doct.
 Cél. N° 256.

Le sens réel de la Parole n'est saisi que par ceux qui sont illustrés, et il n'y a d'illustrés que ceux qui sont dans l'amour et dans la foi envers le Seigneur. — Doct. Cél. N° 253.

Sont illustrés d'après la Parole ceux qui la lisent d'après l'amour du vrai et du bien, et non ceux qui la lisent d'après l'amour de la réputation, du gain, de l'honneur. — Doct. Cél. N° 256.

Telle est l'illustration en général, et tout homme qui reconnaît la Parole comme Divine, et qui la lit pour y découvrir le vrai afin de l'appliquer à sa vie, peut reconnaître par lui-même la justesse de ces propositions. N'est-il pas vrai qu'en lisant la Parole il arrive parfois qu'on est surpris d'y découvrir des choses qu'on n'y avait pas vues précédemment lorsqu'on avait lu les mêmes passages? Et quand cela arrive-t-il? N'est-ce pas précisément quand, moins préoccupé de choses mondaines, on désire le vrai pour la direction de la vie? C'est là l'illustration, qui diffère selon la qualité de chacun, et, chez chacun, selon sa propre disposition quand il lit la Parole. Chez Swedenborg, il y avait illustration *spéciale*, ou au plus haut degré, en raison et de la mission qu'il avait à remplir et des connaissances qu'il avait acquises sur la science des correspondances par ses longues pérégrinations dans le monde spirituel. C'est là aussi la *révélation* dont il parle dans le même passage de sa Préface, puisque l'illustration lui *révéla*t ou lui faisait découvrir le sens interne; c'est aussi

l'instruction qu'il a plu, dit-il, au Seigneur de lui donner; car, « depuis que la Parole a été écrite, le Seigneur parle par elle avec les hommes, » — Doct. Cél. N° 263, — « et ne parle pas avec l'homme autrement que par la Parole, » — Arc. Cél. N° 10290.

Le sens interne de l'Apocalypse a donc été révélé à Swedenborg au moyen de l'illustration; c'est lorsqu'il était dans l'état naturel, et non en même temps dans l'état spirituel ou de vision, lisant la Parole dans le recueillement et avec les dispositions voulues par les lois de l'ordre, que le sens interne se révélait à lui au moyen de la science des correspondances, dans laquelle il faisait continuellement des progrès en parcourant le monde spirituel, et en comparant les choses de ce monde avec les choses naturelles. C'est parce qu'il en était ainsi, que dans cette Préface il dit qu'il n'a rien pris de lui, ni d'aucun ange; il s'entretenait, il est vrai, avec les anges, il discutait même avec eux, et il arrivait quelquefois que par suite de ses connaissances sur les correspondances des spirituels avec les naturels il leur apprenait des choses qu'ils ignoraient, quoique d'un autre côté il reçût d'eux des instructions; mais on ne voit nulle part dans ses écrits qu'ils lui aient appris quelque chose concernant la doctrine de la Nouvelle Église et le sens interne de la Parole. Ainsi, dans l'explication de l'Apocalypse, comme, du reste, dans l'explication du sens interne qu'on trouve dans ses autres Traités, Swedenborg a tout reçu du Seigneur Seul, non de vive voix, mais par l'illustra-

tion, puisque, comme il a été dit ci-dessus, depuis que la Parole a été complètement écrite, le Seigneur ne parle pas avec l'homme autrement que par la Parole.

On peut voir, d'après cela, combien l'illustration de Swedenborg diffère de l'illumination des extatiques, qui n'est autre chose que la possession de l'homme par des esprits, au point que celui qui est ainsi possédé n'est plus conduit que par eux, lors même qu'il croit jouir pleinement de son libre arbitre. Dire que Swedenborg est un illuminé, ainsi que le nomment communément ceux qui ne connaissent pas ses écrits, car on va jusqu'à lui donner le titre de prince des illuminés, c'est commettre la plus grande erreur. Qu'on donne le nom d'illuminés aux extatiques, cette qualification peut leur convenir et n'a rien qui étonne, elle est en quelque sorte en rapport avec leur état; mais qu'on applique cette dénomination à Swedenborg, cela est manifestement en opposition avec les faits eux-mêmes; car entre son illustration et l'illumination des extatiques il y a plus de différence qu'entre la lumière du soleil et la lueur de la lune; et, pour que la comparaison fût exacte, il faudrait dire qu'il y a la même différence qu'entre la lumière du jour et la lueur fantastique d'un feu follet. Qu'on lise ses écrits; tout y est logique, tout y est conforme à la raison la plus saine quand elle met de côté les préjugés, et chaque découverte que fera la science viendra confirmer celles de ses assertions qui maintenant peuvent paraître hasardées.

Pour qu'on saisisse encore mieux la différence qu'il y a entre Swedenborg et tous les extatiques, nous allons examiner quel a été son état à partir du moment où *la vue de son esprit a été ouverte*.

C'est à l'âge de 57 ans que Swedenborg entre dans le monde spirituel ; et il y entre avec tous les préjugés résultant et de son éducation comme fils d'un évêque luthérien, et du milieu scientifique dans lequel il avait vécu. Qu'on ne croie pas que, dès son entrée dans ce monde, la vérité se soit montrée à ses yeux dans tout son éclat, et qu'il se soit aussitôt dépouillé de ses préjugés ; cela aurait été en opposition avec les lois de l'ordre qu'il nous a si bien exposées plus tard dans ses écrits. Son instruction spirituelle s'est faite graduellement comme se fait toute instruction naturelle, et son illustration a été progressive selon que par sa vie même il avançait dans le chemin de la régénération. C'est, du reste, ce que prouvent évidemment ses premiers écrits théologiques (les *Adversaria* et le *Diarium*), laissés par lui en manuscrit, mais publiés dernièrement ; ces écrits nous ont montré quel a été pour ainsi dire jour par jour son avancement dans la découverte des vérités. Ce n'est même qu'environ trois ans après son introduction dans le monde spirituel, à savoir, au commencement de l'année 1748, qu'il reconnaît que notre Seigneur Jésus-Christ est le seul et unique Seigneur qui gouverne le Ciel et la terre, et qu'en Lui Seul est la Divine Trinité de Père, de Fils et d'Esprit Saint ; mais dès ce moment, lors-

qu'il parle de Lui, il n'emploie plus dans tous ses écrits que l'expression *Dominus* (le Seigneur), tandis qu'auparavant pour le désigner il se servait de l'expressions *Deus Messias* (Dieu le Messie.)

Cette substitution de *Dominus* à *Deus Messias* a pour nous de l'importance (permettez-moi cette remarque faite en passant); elle peut nous servir à indiquer l'époque de quelques-uns des écrits posthumes de notre Auteur; ceux où l'on trouve *Deus Messias* montrent suffisamment par cette expression qu'ils ont été composés avant 1748, c'est-à-dire, dans les trois premières années de l'introduction de Swedenborg dans le monde spirituel, et qu'ainsi ils ne peuvent pas avoir pour nous la même autorité que ceux qui ont été écrits postérieurement. Il est encore à remarquer que ce n'est qu'une année après, en 1749, qu'il commença à publier son grand ouvrage, les *Arcana Cælestia*; et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que dans les divers Traités qu'il a publiés depuis 1749 jusqu'à la fin de sa vie, on ne trouve aucune mention de ces écrits composés antérieurement à 1748, et qu'il n'y est même fait aucune allusion, ce qui prouverait que ce ne sont que des ébauches, et qu'il avait jugé que son instruction spirituelle et son illustration n'étaient pas encore à cette époque parvenues à un assez haut degré, pour qu'il pût sans quelque inconvénient mettre au jour ce qu'il avait alors écrit. Toutefois, la publication de ces Manuscrits a eu pour nous ce grand avantage de nous faire connaître le mode

d'instruction spirituelle et d'illustration de notre Auteur, ce qu'on ignorait généralement avant cette publication ; mais il faut ajouter que ces écrits antérieurs à 1748 ne doivent être lus qu'en tenant compte de l'état d'illustration encore faible dans lequel était alors Swedenborg ; car si on les mettait au même rang que les Traités qu'il a publiés lui-même, on pourrait en les confrontant les uns avec les autres trouver des contradictions, tandis qu'on n'en rencontre aucune dans tout ce qu'il a livré lui-même au public.

Maintenant, d'après les explications qui précèdent, comme nous savons en quoi consiste l'illustration, et quel a été le mode d'instruction spirituelle de Swedenborg, les questions que vous avez posées se trouvent pour ainsi dire résolues d'elles-mêmes. En effet, il est facile de voir, 1° que la révélation donnée au moyen de Swedenborg est une révélation complète en elle-même puisqu'après l'ascension du Seigneur la Parole a été complétée par les quatre Évangiles et par l'Apocalypse, et que son sens spirituel a été révéilé au moyen de Swedenborg. 2° Que par conséquent il n'y a pas lieu à un supplément ou continuation, puisque, sans avoir recours à un nouvel instrument actif du genre de Swedenborg, le Seigneur au moyen de l'illustration, que tout homme est susceptible de recevoir, fera progresser son Église dans la connaissance des vérités à mesure que le besoin s'en fera sentir, la science des correspondances aidant. 3° Que rien dans les enseignements de Swedenborg ne fait

entrevoir la possibilité d'une autre diffusion de vérités d'un caractère semblable au sien ou plus élevé que le sien, ce qui d'ailleurs peut être constaté par quiconque lira attentivement tous les écrits de notre Auteur.

Mais cette 3^e question est complétée par ces mots : « Diffusion de vérités, telle qu'une révélation du sens céleste de la Parole, dans lequel serait corrigé ce qu'on pourrait considérer comme des erreurs commises par Swedenborg, en jugeant de certains détails d'un point de vue spirituel. » Ce complément de la question concerne sans aucun doute la prétention de M. Harris de surpasser Swedenborg en donnant comme révélation le sens céleste de la Parole.

Du moment où M. Harris est de son aveu en communication avec le Monde spirituel, et s'annonce comme ne faisant qu'expliquer ce que dicte le Seigneur, sa prétention ne peut pas être admise par les membres de la Nouvelle Église, puisque maintenant le Seigneur ne parle pas avec l'homme autrement que par la Parole, c'est-à-dire, autrement que par l'illustration de l'entendement de l'homme, quand celui-ci lit la Parole avec les dispositions voulues par les lois de l'ordre.

Nous admettons la mission de Swedenborg, parce qu'elle avait une cause, mais nous ne pouvons admettre celle que se donne M. Harris, parce qu'elle serait sans cause. En effet, le Seigneur avant de quitter le monde annonce à ses Disciples qu'il viendra de nou-

veau à la consommation du siècle, c'est-à-dire, à la fin de l'Église qu'il fondait, mais sur les nuées du Ciel avec puissance et gloire, c'est-à-dire qu'il lèvera alors la voile qui doit rester jusque là étendu sur sa Parole; puis, dans l'Apocalypse, il annonce la fondation d'une Nouvelle Église sous la dénomination de la Nouvelle Jérusalem, dont il donne la description; il fallait donc, comme nous l'avons vu, un homme spécial par le moyen duquel pût s'accomplir ce second avènement du Seigneur. La cause de la mission de Swedenborg était donc une cause réelle, et sa mission, une mission nécessaire et indispensable. Mais où est la cause de la mission de M. Harris? Quelle est la nécessité de cette mission? Pour que M. Harris pût soutenir devant des membres de la Nouvelle Église sa prétention, il faudrait d'abord qu'il prouvât d'après la Parole que le second avènement du Seigneur, maintenant accompli, n'était pas son dernier avènement, et qu'il devait venir une troisième fois; il faudrait ensuite que M. Harris prouvât que Swedenborg n'était pas en état de pouvoir comprendre et communiquer aux hommes le sens céleste qui lui est maintenant révélé, à lui M. Harris; et c'est lorsqu'on peut, d'après les lois naturelles, apprécier avec quelle économie de moyens la Divinité agit dans toutes ses œuvres, qu'on pourrait supposer que le Seigneur, cent ans à peine après son second avènement, viendrait donner aux hommes, en se servant d'un instrument passif, un supplément de vérités qu'il aurait pu leur communiquer par Swedenborg,

instrument conforme aux lois de l'ordre ! Il serait inutile d'insister davantage sur ce point.

Cependant pour réduire tout à fait à néant la prétention de M. Harris de donner le sens céleste de la Parole, et pour qu'il ne reste aucune incertitude sur ce point, nous allons montrer, 1° combien le sens céleste est au-dessus du sens spirituel ; 2° que l'homme peut devenir ange, même du troisième Ciel, sans avoir besoin de connaître sur notre terre le sens céleste ; 3° que les anges du second Ciel, qui sont si intelligents, ne désirent même pas le sens céleste. Ces trois Propositions trouveront successivement leur solution dans les considérations générales que nous allons présenter.

Ceux qui ont lu les ouvrages de Swedenborg savent qu'en toutes choses il y a trois degrés, appelés discrets ou séparés, parce qu'ils sont entre eux comme la fin, la cause et l'effet ; et que chacun de ces degrés contient d'autres degrés, appelés continus, parce qu'ils croissent continuellement dans chaque degré séparé, sans que ceux d'un degré inférieur puissent jamais atteindre le degré supérieur. Ils savent aussi que la Parole a trois sens selon les trois degrés discrets, à savoir, le sens naturel, le sens spirituel et le sens céleste, et qu'ainsi chacun de ces trois sens, qui sont entre eux comme l'effet, la cause et la fin, contient, selon son degré, des sens de plus en plus élevés, sans que ceux, par exemple, du degré spirituel, quelque élevés qu'ils soient, puissent atteindre les moins

élevés du degré céleste. Ceci ne doit-il pas suffire pour faire voir combien le sens céleste est au-dessus du sens spirituel, même le plus élevé? On sait aussi que le sens de la lettre de la Parole est pour les hommes dans le monde, et renferme les autres sens; et, qu'outre le mental que Swedenborg appelle l'*Animus*, ou mental extérieur destiné aux choses purements naturelles, l'homme a encore trois autres mentals, à savoir, le mental naturel-spirituel, le mental spirituel et le mental céleste, qui correspondent aux effets, aux causes et aux fins, ou aux trois Cieux, et qu'il peut devenir ange de l'un de ces Cieux après sa mort, selon que par sa vie dans le monde il a ouvert le premier de ces mentals, ou successivement le second et le troisième. Ainsi, si l'homme, quelle que soit son intelligence, n'est porté qu'à s'occuper des effets, c'est-à-dire, s'il n'a en vue que le vrai naturel et le bien naturel, il est simplement dans la charité spirituelle-naturelle, alors s'ouvre chez lui le mental spirituel-naturel, et d'après cette ouverture, qui a lieu sans qu'il en ait conscience, il se trouve apte à devenir ange du premier Ciel. Mais si l'homme recherche aussi les causes, c'est-à-dire, s'il a aussi en vue le vrai spirituel et le bien spirituel, il est par là dans la charité spirituelle-rationnelle, mais plus dans cette charité que dans l'amour envers le Seigneur, c'est-à-dire qu'il agit plus d'après l'entendement que d'après la volonté, dès lors s'ouvre chez lui le mental spirituel, et d'après cette ouverture, qui a lieu aussi sans

qu'il en ait conscience, il se trouve apte à devenir ange du second Ciel. Enfin si l'homme s'occupe spécialement des fins, c'est-à-dire, s'il a spécialement en vue le bien céleste et le vrai céleste, il est par là dans l'amour envers le Seigneur, et plus dans cet amour que dans la charité à l'égard du prochain, c'est-à-dire qu'il agit plus d'après la volonté que d'après l'entendement, dès lors s'ouvre chez lui le mental céleste, et d'après cette ouverture, qui a lieu de même sans qu'il en ait conscience, il se trouve apte à devenir ange du troisième Ciel.

L'on voit donc que l'homme peut devenir ange de l'un des Cieux, et même ange du troisième Ciel ou Ciel céleste, sans qu'il ait besoin de connaître sur notre terre le sens céleste de la Parole; pour qu'il devienne ange du troisième Ciel il suffit que dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien il ait en vue les fins, c'est-à-dire, le bien céleste et le vrai céleste, agissant alors plutôt par volonté que par entendement.

De plus, on sait que notre Parole existe dans les trois Cieux, et que dans chaque Ciel, où n'entrent pas les mots qui la constituent, elle présente en série le sens qui est propre à ce Ciel, ainsi le sens spirituel-naturel dans le premier Ciel, le sens spirituel dans le second Ciel, et le sens céleste dans le troisième Ciel. Or, comme la Parole est infinie, tant dans son ensemble que dans chacune de ses parties, puisqu'elle est Dieu et que Dieu est un et indivisible, chacun de ses sens internes est infini aussi, c'est-à-dire que dans

chaque Ciel les anges trouvent dans le sens de la Parole, qui leur est propre, un aliment par lequel ils croissent et croîtront indéfiniment et à perpétuité en amour et en sagesse, sans toutefois sortir de leur sphère ou du degré discret dans lequel ils sont; par exemple, l'ange du second Ciel ou Ciel spirituel restera à éternité dans ce Ciel, et dans la Parole il trouvera toujours à satisfaire son désir de posséder de nouvelles affections et de nouvelles pensées. C'est en cela même que consiste le bonheur des anges, parce qu'ainsi ils restent dans la sphère qui convient à leur intérieur; et même ils cesseraient d'être heureux, s'ils montaient dans une sphère supérieure.

D'après cela il est évident que le sens céleste de la Parole n'est pas même désiré par les anges du second Ciel, dont l'intelligence est si élevée.

Ajoutons ici, pour servir de confirmation, que le sens purement naturel, ou sens littéral de la Parole, offre aussi aux hommes des avantages analogues à ceux dont il vient d'être parlé; et ce qui le prouve, c'est que tout homme qui s'en tient au sens de la lettre et vit réellement dans l'amour envers le Seigneur et dans la charité à l'égard du prochain, trouve continuellement dans ce sens de nouveaux aliments qui le font croître aussi en amour et en sagesse. De plus, ceci montre que le sens de la lettre a pu suffire aux hommes; et il leur a suffi tant qu'ils sont restés simples de cœur; et il suffit encore à ceux qui, dans cette simplicité de cœur, laissent de côté les fausses inter-

prétations et les funestes déductions des docteurs et des théologiens, et font consister la religion dans la vie.

Or, puisque l'homme peut même devenir ange du troisième Ciel, sans avoir besoin de connaître le sens céleste, et puisque les anges du second Ciel, ou anges spirituels, se contentent du sens spirituel, et ne désirent même pas le sens céleste de la Parole, pourquoi chercherions-nous à le connaître ? De quel avantage nous serait-il sur cette terre ? Pour satisfaire notre ardent désir de nouvelles connaissances, et notre pressant besoin de nouvelles affections, n'avons-nous pas à explorer le vaste champ que nous offre le sens spirituel ? car ce que le Seigneur nous en a révélé par le moyen de son serviteur Swedenborg est loin de constituer la Parole en série, telle que la lisent les Anges du second Ciel.

En effet, les mots dont est composée notre Parole n'entrant pas dans les Cieux, ainsi qu'il a été dit, et les anges dans chaque Ciel lisant la Parole dans le sens qui leur est propre, il est évident que pour les anges du second Ciel, le Livre qui renferme leur Parole n'est autre que le sens spirituel de notre Parole écrit en série, c'est-à-dire qu'il n'y a pas le plus petit mot, le moindre iota ou accent du texte original de notre Parole, qui ne s'y trouve traduit en sa signification spirituelle, ce qui constitue la série, et ce qui fait que là même où le sens de la lettre nous paraît décousu, le sens spirituel, nous dit Swedenborg, est dans une admirable série. Or, il y a spécialement trois

livres de la Parole, dont Swedenborg a donné le sens spirituel ; ce sont la Genèse, l'Exode et l'Apocalypse ; qu'on lise les Traités où ce sens est donné, et l'on reconnaîtra qu'il n'en est présenté que le sommaire, sommaire admirable, il est vrai, mais ce n'est pas là seulement ce qui est sous les yeux des anges lorsqu'ils lisent leur Parole ; non-seulement pour eux le texte spirituel lui-même est en série, sans que la signification du moindre iota de notre Parole y soit omise, mais ils voient dans une seule phrase, lorsque leur attention s'y arrête, beaucoup d'autres choses qui exigeraient des pages pour être écrites, et dont plusieurs ne pourraient pas même être exprimées dans aucune langue de notre monde. Gardons-nous, cependant, de nous plaindre de ce que le Seigneur, en nous révélant le sens spirituel de sa Parole, ne nous en ait donné que le sommaire ; il nous a donné tout ce que nous pouvions présentement porter ; mais au moyen de la science des correspondances, dont les bases ont été posées dans les écrits de Swedenborg, et en raison de l'illustration qui deviendra de plus en plus grande à mesure que les hommes de la Nouvelle Église avanceront dans la voie de la régénération, nous et nos neveux nous pourrons toujours, sans une autre révélation extraordinaire, faire des progrès dans la connaissance du sens spirituel, qui ainsi se dévoilera indéfiniment selon les lois de l'ordre.

S'il en est ainsi pour le sens spirituel, que serait-ce donc pour le sens céleste ? et c'est lorsque, par les ré-

vélations faites à Swedenborg, il a suffi pour l'instauration de la Nouvelle Jérusalem, d'un simple sommaire du sens spirituel, que M. Harris aurait la prétention de nous révéler le sens céleste, dont les Anges du Second Ciel ne peuvent saisir que quelque partie, de même que les hommes ne peuvent saisir que quelque partie du sens spirituel ! Les Anges du Troisième Ciel peuvent seuls comprendre le sens céleste en série. Dans le sens intime, dit Swedenborg, la Parole ne traite que du Seigneur Seul. — Doct. Cél. N° 263. — D'ailleurs le sens céleste ne pourrait concerner qu'une Église céleste, et la Nouvelle Jérusalem est spécialement une Église spirituelle, qui doit subsister à perpétuité. Sa doctrine n'est-elle pas complète ? Que peut-il lui manquer ? Ne suffit-il pas à un homme qui l'admet de faire quelques pas dans la voie de la régénération, pour qu'aussitôt il reconnaisse que cette doctrine n'a aucun besoin de complément ?

Maintenant qu'il est établi que la Nouvelle Jérusalem n'a aucun besoin de la révélation du sens céleste de la Parole pour parvenir aux hautes destinées qui lui sont promises, il est à espérer que les écrits et les prédications de M. Harris n'exerceront plus sur l'esprit de certains membres de la Nouvelle Église du Seigneur cette influence que vous redoutez. Cependant, comme le merveilleux a toujours quelque attrait pour beaucoup de personnes, et qu'en général on n'est pas longtemps porté à jouir paisiblement des richesses qu'on possède, même quand ce sont des richesses spi-

rituelles, sans désirer en posséder de nouvelles, je crois qu'il est important de montrer par des exemples combien l'extase présente de dangers ; et, puisque dans votre lettre vous désirez que j'entre sur ce sujet dans quelques détails, je m'empresse d'accéder à votre désir.

Inutile de rapporter ici les nombreuses extravagances dites ou écrites par les extatiques de France dans ces derniers temps ; il en a sans doute été de même en Angleterre ; mais je vous parlerai de deux extatiques qui ont appartenu à la Nouvelle Église, et dont l'état d'extase a beaucoup de rapport avec celui de M. Harris. Ils avaient l'un et l'autre les qualités qu'on se plaît à reconnaître dans M. Harris, et tous deux avaient fait une étude approfondie des écrits de Swedenborg ; mais, malgré les connaissances qu'ils y avaient puisées, ils ne purent pas résister longtemps aux astucieuses insinuations des esprits qui étaient en eux et avec lesquels ils s'entretenaient.

Ces esprits insinuèrent au premier, M. le comte de B., qu'il était chargé de la mission spéciale d'établir la Nouvelle Jérusalem sur notre terre. Par suite de cette insinuation, M. de B. avait fait ce raisonnement : « Le monde spirituel est le monde des causes, et le monde naturel est le monde des effets ; Swedenborg a été le révélateur des causes et ne s'est point occupé des effets ; donc, pour que l'œuvre soit complète, il faut un révélateur des effets ; je suis ce révélateur. » Alors il reçoit ordre de faire la constitution que doit

avoir la France sous le régime de la Nouvelle Jérusalem, et il se met aussitôt à l'œuvre; il commence à écrire cette constitution le 16 janvier 1830, et termine ce travail le 5 février suivant. Il faut ajouter que, dès la fin de 1829, M. de B. avait, à l'exemple de Swedenborg, commencé un *Diarium* ou journal, qu'il a continué sans interruption jusqu'au 22 novembre 1833, et dans lequel il a enregistré toutes ses visions; mais il a quitté notre monde sans que ses révélations aient reçu leur accomplissement, que chaque jour il attendait. Peu de temps après son décès, tous ses écrits, dont quelques-uns sont bons, m'ont été adressés par sa veuve; et, si on en excepte ses visions, sa prétention à être le révélateur des effets et quelques autres excentricités, M. de B. ne s'écarte pas de Swedenborg.

Le sort du second, M. ***, a été plus douloureux pour nous. M. de B. s'était contenté d'être le révélateur des effets; les esprits avec lesquels M. *** communiquait se montrèrent plus ambitieux pour lui, et lui insinuèrent qu'il avait pour mission de révéler les fins. Par un raisonnement analogue à celui de M. de B., ils faisaient dire à M. *** : « Le royaume spirituel du Seigneur est le royaume des causes, et son royaume céleste est le royaume des fins; Swedenborg a été le révélateur des causes, et ne s'est point occupé des fins; donc, pour que l'œuvre soit complète, il faut un révélateur des fins; je suis ce révélateur. » Dès lors, M. *** ne s'occupe qu'à remplir la mission dont il se

croit chargé; il veut découvrir les fins; mais ses facultés intellectuelles, quoique d'un ordre très-élevé, sont tellement surexcitées que ses extases deviennent effrayantes; il divague, il entre en fureur, et l'on est contraint de le mettre dans une maison de fous.

Vous parlerai-je d'un autre extatique qui se crut destiné à donner une troisième Parole pour compléter l'Ancien et le Nouveau Testament? Je crois qu'il suffit des deux premiers exemples, sans qu'il soit même besoin de les accompagner de réflexions.

Toutefois, comme le nombre des extatiques a beaucoup augmenté depuis qu'il est question des Tables tournantes, il ne serait pas hors de propos de dire ici quelques mots de ces Tables, surtout en raison du rapport qu'elles ont avec le sujet dont nous nous occupons maintenant. Or, quand on commença en France à faire tourner des tables, l'un de nos frères m'écrivit pour me demander ce que j'en pensais; mon opinion sur ce point n'ayant point changé depuis la réponse que je lui adressai, je vous transcris ici cette réponse :

« Nous ne nous sommes pas occupés ici des tables tournantes et parlantes, ni d'aucun des phénomènes qui peuvent en dériver, parce que nous savons, par tous les enseignements que nous donne Swedenborg sur le Monde spirituel, combien il y a de dangers à entrer maintenant en conversation avec les êtres qui habitent ce monde. Quant au fait en lui-même, il est certainement providentiel, comme tout ce qui arrive, mais il est de la classe des faits de *permission*. Le

Seigneur a permis aux esprits sensuels-corporels (car il n'y a que ceux-là qui désirent entrer en communication directe avec les hommes) de lier conversation avec les habitants de notre globe, parce qu'il est dans les vues de sa Divine Providence de tirer du bien des pernicieuses intentions de ces esprits, qui ne se plaisent qu'à dresser de fatales embûches, en se présentant soit comme des Anges de lumière, soit comme Saint-Esprit, soit même quelquefois comme étant le Seigneur, et surtout en nous inculquant des principes erronés au moyen de flatteries faites avec une satanique adresse, et en nous berçant d'illusions nuisibles à notre propre régénération. Je suis persuadé que ce phénomène des tables, dont on s'occupe dans toutes les classes de la société, soit ouvertement, soit secrètement, aura pour avantage d'amener beaucoup de personnes à méditer sur les choses spirituelles, ce qu'elles n'auraient pas fait sans cela. Mais aussi, que de maux il en résultera ! combien d'hérésies il en surgira ! que de désillusionnements ! combien d'hommes en deviendront fous ! les hospices en reçoivent chaque jour dont la folie n'a pas d'autre cause. Rendons donc grâces au Seigneur de ce qu'il nous a fait connaître par son serviteur Swedenborg la nature de ce monde spirituel, dont la communication avec le nôtre est si dangereuse maintenant que la partie la plus proche de nous (le monde des esprits) est encore composée de tant d'êtres pervers ; et ne cherchons la vérité que dans sa Parole, dont il nous a donné la clé en nous en révélant le sens

spirituel. Remarquez bien que, si Swedenborg a pu converser sans danger avec les êtres du monde spirituel, c'est parce qu'il a été continuellement sous la garde du Seigneur; il déclare lui-même que s'il eût cessé d'y être un seul instant, il eût été perdu; et il a été continuellement sous cette garde, parce qu'il était indispensable pour le second avènement du Seigneur qu'un homme eût une connaissance parfaite du Monde spirituel, afin de pouvoir donner l'explication du sens interne de la Parole. Cette explication étant donnée, il n'y a plus maintenant aucune nécessité qu'un autre homme soit mis dans le même état que Swedenborg. Il ne peut donc arriver que des malheurs, soit naturels, soit spirituels, aux imprudents qui voudraient communiquer directement avec l'autre monde. »

Enfin, pour en finir avec ces Tables, j'ajouterai que des habitants de notre ville, surpris de ce qu'aucun des nôtres ne s'occupait des Tables, me firent demander ce que je pensais de ceux qui s'amusaient à les faire tourner; je leur fis répondre que je ne saurais mieux les comparer qu'à des enfants qui jouent avec le feu.

Quant au langage des esprits avec l'homme, et aux dangers qui en résultent, nous trouvons dans Swedenborg un passage que tous les membres de la Nouvelle Église devraient avoir sous les yeux pour le méditer; c'est pourquoi, bien que ce passage soit long, je n'hésite pas à le donner ici tout entier.

« Plusieurs croient que l'homme peut être enseigné

par le Seigneur au moyen des esprits qui parlent avec lui ; mais ceux qui le croient et le veulent, ne savent pas que cela a été conjoint avec le péril de leur âme. Tant que l'homme vit dans le monde, il est, quant à son esprit, au milieu des esprits, et cependant les esprits ne savent pas qu'ils sont chez l'homme, et l'homme ne sait pas qu'il est avec les esprits : cela vient de ce qu'ils ont été conjoints immédiatement quant aux affections de la volonté, et médiatement quant aux pensées de l'entendement ; en effet, l'homme pense naturellement mais les esprits pensent spirituellement ; or, la pensée naturelle et la pensée spirituelle ne font un que par les correspondances, et l'union par les correspondances fait que l'un ne sait rien au sujet de l'autre. Mais dès que les esprits commencent à parler avec l'homme, ils passent de leur état spirituel dans l'état naturel de l'homme, et alors ils savent qu'ils sont chez l'homme, et ils se conjoignent avec les pensées de son affection, et parlent avec lui d'après ces pensées : ils ne peuvent entrer dans autre chose ; car tous sont conjoints par une affection semblable, et par suite par une pensée semblable, et tous sont séparés par la différence de l'affection et de la pensée. De là résulte que l'esprit qui parle est dans les mêmes principes avec l'homme, que ces principes soient vrais, ou qu'ils soient faux, et qu'en outre il les excite et les confirme fortement par son affection conjointe à l'affection de l'homme. D'après cela, il est évident qu'il n'y a pas d'autres esprits que des esprits

semblables à lui, qui parlent avec l'homme, ou qui opèrent d'une manière manifeste dans l'homme, car l'opération manifeste coïncide avec le langage ; de là vient qu'il n'y a que des esprits enthousiastiques qui parlent avec les enthousiastes ; qu'il n'y a aussi que des esprits Quakers qui opèrent dans les Quakers, et des esprits Moraves dans les Moraves ; il en serait de même avec les Ariens, avec les Sociniens, et avec les autres hérétiques. Tous les esprits qui parlent avec l'homme ne sont autres que des hommes qui ont vécu dans le monde, et alors tels : qu'il en soit ainsi, il m'a été donné de le connaître par des expériences. Et, ce qu'il y a de plaisant, lorsque l'homme croit que l'Esprit Saint parle avec lui, ou opère en lui, l'esprit croit aussi lui-même qu'il est l'Esprit Saint ; cela est commun chez les esprits enthousiastiques. D'après ces considérations, on voit clairement le danger dans lequel est l'homme qui parle avec des esprits, ou qui sent manifestement leur opération. L'homme ignore quelle est son affection, si elle est bonne ou mauvaise ; il ignore aussi avec quelles autres affections elle a été conjointe ; et s'il a le faste de la propre intelligence, l'Esprit est favorable à toute pensée qui en provient : il en est de même si quelqu'un a, pour des principes, une faveur pleine d'un certain feu qu'on trouve chez ceux qui ne sont pas dans les vrais par une affection réelle ; quand l'Esprit d'après une affection semblable est favorable aux pensées ou aux principes de l'homme, l'un conduit l'autre comme un aveugle conduit un

aveugle, jusqu'à ce qu'ils tombent tous deux dans la fosse. Tels ont été autrefois les Pythoniciens, et aussi dans l'Égypte et à Babylone les mages, qui ont été appelés sages, parce qu'ils parlaient avec les esprits, et parce qu'ils sentaient manifestement en eux leur opération : mais par là le culte de Dieu a été changé en culte des démons; et l'Église a péri : c'est pour cela que de telles communications furent interdites sous peine de mort aux fils d'Israël. » — Apoc. Expl. N° 1182.

Permettez-moi encore de rapporter ici ce que nous apprend Swedenborg sur la manière dont le Seigneur enseigne l'homme : « Une des lois de la Divine Providence, nous dit-il, c'est que le Seigneur n'enseigne pas immédiatement les vrais à l'homme, ni d'après Lui-Même, ni d'après les Anges; mais qu'il enseigne médiatement par la Parole, par les Prédications, par les Lectures, par les Entretiens et les Communications avec les autres, et ainsi par les Pensées qu'on a avec soi-même; et que l'homme soit alors illustré selon l'affection du vrai d'après l'usage; autrement l'homme n'agirait pas comme par lui-même. » — Apoc. Expl. N° 1173. — « Il n'y a pas de révélation immédiate, si ce n'est celle qui a été donnée dans la Parole, et telle qu'elle est dans les Prophètes et les Évangélistes, et dans les Historiques. » — Apoc. Expl. N° 1177.

A tout ce qui précède j'ajouterai une considération qui doit être d'un très-grand poids pour quiconque est réellement de la Nouvelle Église, c'est que la Bible

défend impérativement d'avoir aucune communication avec les morts ; or, d'après nos doctrines, tous les êtres qui sont dans le monde spirituel ont été primitivement dans le monde naturel et y sont morts.

La nouvelle Église du Seigneur n'a rien à craindre du Catholicisme-Romain, ni du Protestantisme ; ces deux grandes fractions de la vieille Église, n'ayant plus aujourd'hui aucun lien interne avec l'Église du Seigneur dans le Ciel, et n'existant plus qu'à l'extérieur dans notre monde, sont destinées à se détruire mutuellement par des combats, et aussi à se déchirer elles-mêmes par des guerres intestines ; mais le danger que pourrait courir la Nouvelle Église, et dont le Seigneur saura la préserver, c'est le zèle trop ardent de ceux de ses membres qui, ne se contentant pas de la nouvelle dispensation de lumières données par le Seigneur à son second avènement, voudraient en obtenir de plus éclatantes par des moyens opposés aux lois de l'ordre Divin ; car il ne pourrait résulter de là que de pernicieuses hérésies. Nous devons donc nous en tenir à la Parole, et aux explications que nous en donne Swedenborg ; c'est, en mon particulier, ce que je fais ; et s'il m'est arrivé, ou s'il m'arrive jamais d'écrire ou de dire quelque chose qui ne soit pas en concordance avec les enseignements doctrinaux et philosophiques de notre Auteur, ce n'aura été ou ce ne sera que par une pure inadvertance, et dès à présent je le rétracte.

Je terminerai par une observation : Le Seigneur

permet que quelques-uns de ceux qui doivent être de sa nouvelle Église y soient amenés, soit par des communications qu'ils ont avec le monde spirituel, soit par des faits de ce genre dont ils ont été seulement témoins. Il en est ainsi, parce que ceux qui ont été dévastés complètement, c'est-à-dire, ceux qui ont entièrement rejeté les dogmes de la vieille Église, et qui par suite sont tombés dans l'incrédulité, sont plus aptes que les autres à recevoir les dogmes de la Nouvelle Église, s'ils ont conservé en eux de l'amour pour ce qui est bien et vrai, et pour ce qui est juste et équitable. Or, de tels hommes ne peuvent être retirés de l'incrédulité que par des faits qui leur prouvent manifestement qu'il y a dans l'univers autre chose que la matière, et que le spirituel, qu'ils avaient en mépris par suite de l'abus qu'on en fait pour obtenir domination sur les hommes, a cependant une existence réelle et certaine; c'est donc dans leur intérêt spirituel que le Seigneur permet ces faits; mais si l'homme, retiré ainsi de son incrédulité, continue à avoir commerce avec les esprits, au lieu de recourir et de s'en rapporter à la Parole et aux écrits de Swedenborg, qui seuls peuvent lui faire connaître quelle est la composition de ce monde des esprits, et quels sont les dangers dont lui-même est entouré, les esprits s'emparent facilement de toute sa confiance, et il perd son libre arbitre, c'est-à-dire qu'il n'agit plus d'après le libre selon la raison (*ex libero secundum rationem*), comme tout homme sensé doit le faire; dès cet instant

il n'est plus que leur esclave, lors même qu'il s' imagine être encore libre.

Si donc il m'était permis de donner des conseils à nos frères, j'engagerais fortement ceux d'entre eux qui n'ont pas eu de communication avec le Monde spirituel, et qui désireraient en avoir, à prier le Seigneur de leur donner la force de chasser loin d'eux ce désir; et plus fortement encore j'engagerais ceux qui seraient en communication avec ce Monde spirituel, d'abord, à réfléchir sérieusement aux dangers tant naturels que spirituels auxquels ils se trouvent exposés; puis, à supplier le Seigneur de leur venir en aide pour rompre cette communication, ce qui ne pourrait être fait qu'autant que leur supplication partirait du fond de leur cœur, c'est-à-dire, qu'autant qu'eux-mêmes, loin d'avoir encore quelque penchant pour cette communication, ne ressentiraient plus pour elle que de la crainte et de l'aversion. Enfin, je dirais à tous en général : Le Seigneur nous a donné par Swedenborg la vraie doctrine de sa Nouvelle Église; cette doctrine est inattaquable, parce qu'elle est fondée sur le sens de la lettre de sa Parole, illustré par son sens spirituel, et qu'elle a pour base la base même qu'il lui a donnée lorsqu'il était dans le monde, à savoir, l'amour envers le Seigneur et la charité à l'égard du prochain. Qu'avons-nous besoin de plus? rejetons donc loin de nous tous les autres moyens d'instruction qui sont incompatibles avec les lois de l'ordre divin; cherchons le royaume de Dieu et sa justice, et toutes

choses nous seront données par surcroît, c'est-à-dire, régénérons-nous, et nous trouverons en abondance, au moyen de l'illustration, tout ce que nous pourrions désirer pour accroître notre intelligence dans les choses spirituelles.

Agréer, mon cher ami, la nouvelle assurance de ma constante amitié.